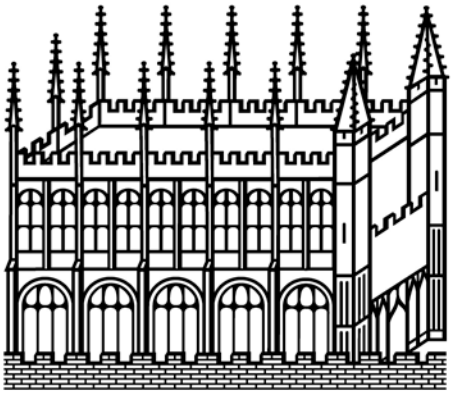


Bodleian Libraries

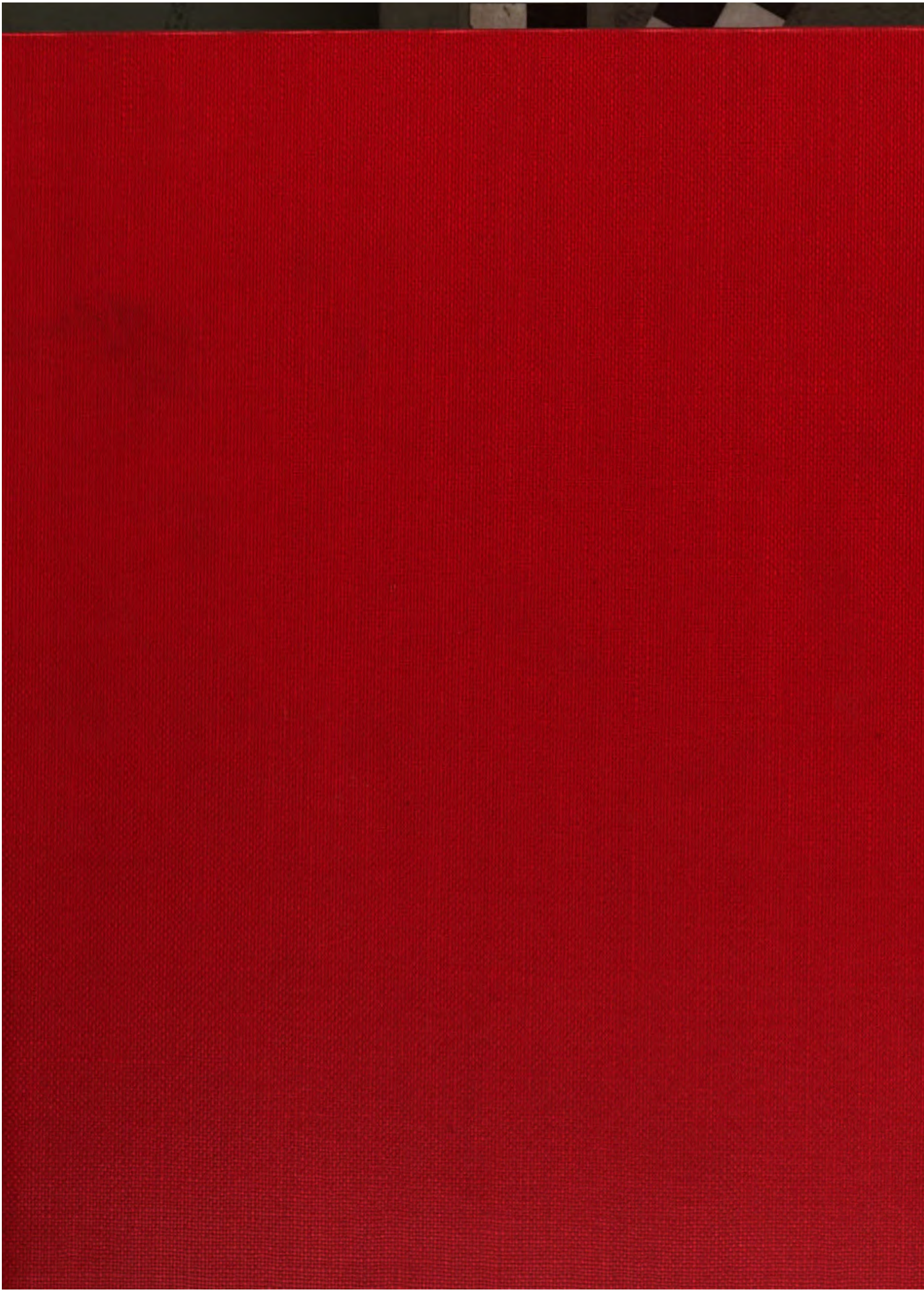
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. IV B. 60
~~N.S. 124 E. 3~~

LETTRES
DE
MON MOULIN
IMPRESSIONS ET
SOUVENIRS

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LETTRES DE MON MOULIN

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

1873

ILLUSTRATIONS

DE

ANDRÉ VILLEBŒUF

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

—

1930

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE DE MES LIVRES

LETTRES DE MON MOULIN

Sur la route d'Arles aux carrières de Fontvielle, passé le mont de Corde et l'abbaye de Montmajour, se dresse vers la droite, en amont d'un grand bourg poudreux et blanc comme un chantier de pierres, une montagnette chargée de pins, d'un vert désaltérant dans le paysage brûlé. Des ailes de moulin tournaient dans le haut ; en bas s'accote une grande maison blanche, le domaine de Montauban, originale et vieille demeure qui commence en château, large perron, terrasse italienne à pilastres, et se termine en murailles de mas *campagnard, avec les perchoirs pour les paons, la vigne au-dessus de la porte, le puits dont un figuier enguirlande les ferrures, les hangars où reluisent les herses et les araires, le parc aux brebis devant un champ de grêles amandiers qui fleurissent en bouquets roses vite effeuillés au vent de mars. Ce sont les seules fleurs de Montauban. Ni pelouses, ni parterres, rien qui rappelle le jardin, la propriété enclose ; seulement des massifs de pins dans le gris des roches, un parc naturel et sauvage, aux allées en fouillis, toutes glissantes d'aiguilles sèches. A l'intérieur, même disparate de manoir et de ferme, des galeries dallées et fraîches, meublées de canapés et de fauteuils Louis XVI, cannés et contournés, si commodes aux siestes estivales ; larges escaliers, corridors pompeux où le vent s'engouffre et siffle sous les portes des chambres, agite leurs lampas à grandes raies de l'ancien temps. Puis, deux marches franchies, voici la salle rustique au sol battu, gondolé, que grattent les poules venues pour ramasser les miettes du déjeuner de la ferme, aux murs crépis soutenant des crédences en noyer, la* panière *et le pétrin ciselés naïvement.*

Une vieille famille provençale habitait là, il y a vingt ans, non moins originale et charmante que son logis. La mère, bourgeoise de campagne, très âgée mais droite encore sous ses bonnets de veuve qu'elle n'avait jamais quittés, menant seule ce domaine considérable d'oliviers, de blés, de vignes, de mûriers ; près d'elle, ses quatre fils, quatre vieux garçons qu'on désignait par les professions qu'ils avaient exercées ou exerçaient encore, le Maire, le Consul, le Notaire, l'Avocat. Leur père mort, leur sœur mariée, ils s'étaient serrés tous quatre autour de la vieille femme, lui faisant le sacrifice de leurs ambitions et de leurs goûts, unis dans l'exclusif amour de celle qu'ils appelaient leur «chère maman» avec une intonation respectueuse et attendrie.

Braves gens, maison bénie !... Que de fois, l'hiver, je suis venu là me reprendre à la nature, me guérir de Paris et de ses fièvres, aux saines émanations de nos petites collines provençales. J'arrivais sans prévenir, sûr de l'accueil, annoncé par la fanfare des paons, des chiens de chasse, Miracle, Miraclet, Tambour, qui gambadaient autour de la voiture, pendant que s'agitait la coiffe arlésienne de la servante effarée, courant avertir ses maîtres, et que la «chère maman» me serrait sur son petit châle à carreaux gris, comme si j'avais été un de ses garçons. Cinq minutes de tumulte, puis les embrassades finies, ma malle dans ma chambre, toute la maison redevenait silencieuse et calme. Moi je sifflais le vieux Miracle, — un épagneul trouvé à la mer, sur une épave, par des pêcheurs de Faraman, — et je montais à mon moulin.

Une ruine, ce moulin ; un débris croulant de pierre, de fer et de vieilles planches, qu'on n'avait pas mis au vent depuis des années et qui gisait, les membres rompus, inutile comme un poète, tandis que tout autour sur la côte la meunerie prospérait et virait à toutes ailes. D'étranges affinités existent de nous aux choses. Dès le premier jour, ce déclassé m'avait été cher ; je l'aimais pour sa détresse, son chemin perdu sous les herbes, ces petites herbes de montagne grisâtres et parfumées avec lesquelles le père Gaucher composait son élixir, pour sa plate-forme effritée où il faisait bon s'acagnardir à l'abri du vent, pendant qu'un lapin détalait ou qu'une longue couleuvre aux détours froissants et sournois venait chasser les mulots dont la masure fourmillait. Avec son craquement de vieille bâtisse secouée par la tramontane, le bruit d'agrès de ses ailes en loques, le moulin remuait dans ma pauvre tête inquiète et voyageuse des souvenirs de courses en mer, de haltes dans des phares, des îles lointaines ; et la houle frémissante tout autour complétait cette illusion. Je ne sais d'où m'est venu ce goût de désert

et de sauvagerie, en moi depuis l'enfance, et qui semble aller si peu à l'exubérance de ma nature, à moins qu'il ne soit en même temps le besoin physique de réparer dans un jeûne de paroles, dans une abstinence de cris et de gestes, l'effroyable dépense que fait le méridional de tout son être. En tous cas, je dois beaucoup à ces retraites spirituelles ; et nulle ne me fut plus salutaire que ce vieux moulin de Provence. J'eus même un moment l'envie de l'acheter ; et l'on pourrait trouver chez le notaire de Fontvielle un acte de vente resté à l'état de projet, mais dont je me suis servi pour faire l'avant-propos de mon livre.

Mon moulin ne m'appartint jamais. Ce qui ne m'empêchait pas d'y passer de longues journées de rêves, de souvenirs, jusqu'à l'heure où le soleil hivernal descendait entre les petites collines rases dont il remplissait les creux comme d'un métal en fusion, d'une coulée d'or toute fumante. Alors, à l'appel d'une conque marine, la trompe de M. Séguin sonnant sa chèvre, je rentrais pour le repas du soir autour de la table hospitalière et fantaisiste de Montauban, servie selon les goûts et les habitudes de chacun : le vin de Constance du Consul à côté de l'eau bouillie *ou de l'assiette de châtaignes blanches dont la vieille mère faisait son dîner frugal. Le café pris, les pipes allumées, les quatre garçons descendus au village, je restais seul à faire causer l'excellente femme, caractère énergique et bon, intelligence subtile, mémoire pleine d'histoires qu'elle racontait avec tant de simplicité et d'éloquence : des choses de son enfance, humanité disparue, mœurs évanouies, la cueillette du vermillon sur les feuilles des chênes-kermès,* 1815, *l'invasion, le grand cri d'allègement de toutes les mères à la chute du premier empire, les danses, les feux de joie allumés sur les places, et le bel officier cosaque en habit vert qui l'avait fait sauter comme une chèvre, farandoler toute une nuit sur le pont de Beaucaire. Puis son mariage, la mort de son mari, de sa fille aînée, que des pressentiments, un brusque coup au cœur lui révélaient à plusieurs lieues de distance, des deuils, des naissances, une translation de cendres chères quand on ferma le cimetière vieux. C'était comme si j'avais feuilleté un de ces anciens livres de raison, à tranches fatiguées, où s'inscrivait autrefois l'histoire morale des familles, mêlée aux détails vulgaires de l'existence courante, et les comptes des bonnes années de vin et d'huile à côté de véritables miracles de sacrifice et de résignation. Dans cette bourgeoise à demi rustique, je sentais une âme bien féminine, délicate, intuitive, une grâce malicieuse et ignorante de petite fille. Fatiguée de parler, elle s'enfonçait dans son grand fauteuil, loin de la lampe ; l'ombre d'une nuit tombante fermait ses paupières creuses,*

envahissait son vieux visage aux grandes lignes, ridé, crevassé, raviné par le soc et la herse ; et muette, immobile, j'aurais pu croire qu'elle dormait, sans le cliquetis de son chapelet que ses doigts égrenaient au fond de sa poche. Alors je m'en allais doucement finir ma soirée à la cuisine.

Sous l'auvent d'une cheminée gigantesque où la lampe de cuivre pendait accrochée, une nombreuse compagnie se serrait devant un feu clair de pieds d'oliviers, dont la flamme irrégulière éclairait bizarrement les coiffes pointues et les vestes de cadis jaune. A la place d'honneur, sur la pierre du foyer, le berger accroupi, le menton ras, le cuir tanné, son cachimbau *(pipe courte) au coin de la bouche finement dessinée, parlait à peine, ayant pris l'habitude du silence contemplatif dans ses longs mois de transhumance sur les Alpes dauphinoises, en face des étoiles qu'il connaissait toutes, depuis* Jen de Milan *jusqu'au* Char des âmes. *Entre deux bouffées de pipe, il jetait en son patois sonore des sentences, des paraboles inachevées, de mystérieux proverbes dont j'ai retenu quelques-uns.*

« La chanson de Paris, la plus grande pitié du monde... L'homme par la parole et le bœuf par la corne... Besogne de singe, peu et mal... Lune pâle, l'eau dévale... Lune rouge, le vent bouge... Lune blanche, journée franche. » *Et tous les soirs le même centon avec lequel il levait la séance* : « Au plus la vieille allait, au plus elle apprenait, et pour ce, mourir ne voulait. »

Près de lui, le garde Mitifio dit Pistolet, aux yeux farceurs, à la barbiche blanche, amusait la veillée d'un tas de contes, de légendes, que ravivait chaque fois sa pointe railleuse et gamine, bien provençale. Quelquefois, au milieu des rires soulevés par une histoire de Pistolet, le berger disait très grave : « Si pour avoir la barbe blanche on était réputé sage, les chèvres le devraient être. » Il y avait encore le vieux Siblet, le cocher Dominique, et un petit bossu surnommé lou Roudéirou *(le Rôdeur), une sorte de farfadet, d'espion de village, regards aigus perçant la nuit et les murailles, âme coléreuse, dévorée de haines religieuses et politiques.*

Il fallait l'entendre raconter et imiter le vieux Jean Coste, un rouge de 93, *mort depuis peu et jusqu'au bout fidèle à ses croyances. Le voyage de Jean Coste, vingt lieues à pied pour aller voir guillotiner le curé et les deux* secondaires *(vicaires) de son village. « C'est que, mes enfants, quand je les vis passer leurs têtes à la lunette — et ça ne leur allait pas de passer leurs têtes à la lunette — eh ! nom d'un Dieu, tout de même, j'eus du plaisir...* taben aguéré dé plesi... » *Jean Coste, tout grelottant, chauffant sa vieille carcasse à quelque mur embrasé de lumière et disant aux garçons*

autour de lui : « Jeunes gens, avez-vous lu Volney?... Jouven auès legi Voulney ? *Celui-là prouve mathématiquement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le soleil !...* Gès dé Diou, doum dé Liou ! rèn qué lou soule ! ». *Et ses jugements sur les hommes de la Révolution : « Marat, bonhomme... Saint-Just, bonhomme... Danton aussi, bonhomme... Mais, sur la fin, il s'était gâté, il était tombé dans le modérantisme...* dins lou mouderantismo ! » *Et l'agonie de Jean Coste dressé en spectre sur son lit et parlant français une fois dans sa vie pour jeter au visage du prêtre : « Retire-toi, corbeau... la charogne il n'est pas encore morte... » Si terriblement le petit bossu accentuait ce dernier cri que les femmes poussaient des « Aïe !... bonne mère !... » et que les chiens endormis s'éveillaient, grondant en sursaut vers la porte battue par la plainte du vent de nuit, jusqu'à ce qu'une voix féminine, aiguë et fraîche, entonnât pour dissiper la fâcheuse impression quelque Noël de Saboly :* « J'ai vu dans l'air — un ange tout vert — qui avait de grand's ailes — dessus ses épaules... » *ou bien l'arrivée des mages à Bethléem :* « Voici le roi Maure — avec ses yeux tout trévirés ; — l'enfant Jésus pleure, — le roi n'ose plus entrer... » *un air naïf et vif de galoubet que je notais avec toutes les images, expressions, traditions locales ramassées dans la cendre de ce vieux foyer.*

*Souvent aussi ma fantaisie rayonnait en petits voyages autour du moulin. C'était une partie de chasse ou de pêche en Camargue, vers l'étang du Vacarès, parmi les bœufs et les chevaux sauvages librement lâchés dans ce coin de pampas. Un autre jour, j'allais rejoindre mes amis les poètes provençaux, les Félibres. A cette époque, le Félibrige n'était pas encore érigé en institution académique. Nous étions aux premiers jours de l'*Église, *aux heures ferventes et naïves, sans schismes ni rivalités. A cinq ou six bons compagnons, rires d'enfants, dans des barbes d'apôtres, on avait rendez-vous tantôt à Maillane, dans le petit village de Frédéric Mistral, dont me séparait la dentelle rocheuse des Alpilles ; tantôt à Arles, sur le forum, au milieu d'un grouillement de bouviers et de pâtres venus pour se louer aux gens des* Mas. *On allait aux Aliscamps écouter, couchés dans l'herbe parmi les sarcophages de pierre grise, quelque beau drame de Théodore Aubanel, tandis que l'air vibrait de cigales et que sonnaient ironiquement derrière un rideau d'arbres pâles les coups de marteau des ateliers du P.-L.-M. Après la lecture, un tour sur la Lice pour voir passer sous ses guimpes blanches et sa coiffe en petit casque la fière et coquette Arlésienne pour qui le pauvre Jan s'est tué par amour. D'autres fois, nos rendez-vous se donnaient à la Ville des Baux, cet amas poudreux de ruines, de*

roches sauvages, de vieux palais écussonnés, s'effritant, branlant au vent comme un nid d'aigle sur la hauteur d'où l'on découvre après des plaines et des plaines, une ligne d'un bleu plus pur, étincelant, qui est la mer. On soupait à l'auberge de Cornille ; et tout le soir, on errait en chantant des vers au milieu des petites ruelles découpées, de murs croulants, de restes d'escaliers, de chapiteaux découronnés, dans une lumière fantômale qui frisait les herbes et les pierres comme d'une neige légère. «Des poètes, anén!... *» disait maître Cornille... » De ces personnes qui z'aiment à voir les ruines au clair de lune.»*

Le Félibrige s'assemblait encore dans les roseaux de l'île de la Barthelasse, en face des remparts d'Avignon et du palais papal, témoin des intrigues, des aventures du petit Vedène. Puis, après un déjeuner dans quelque cabaret de marine, on montait chez le poète Anselme Mathieu à Châteauneuf-des-Papes, fameux par ses vignes qui furent longtemps les plus renommées de Provence. Oh ! le vin des papes, le vin doré, royal, impérial, pontifical, nous le buvions, là-haut sur la côte, en chantant des vers de Mistral, des fragments nouveaux des Iles d'or. *«En Arles, au temps des fades — florissait — la reine Ponsirade — un rosier...» ou encore la belle chanson de mer : «Le bâtiment vient de Mayorque — avec un chargement d'oranges...» Et l'on pouvait s'y croire à Mayorque, devant ce ciel embrasé, ces pentes de vignobles, étayées de murtins en pierre sèche, parmi les oliviers, les grenadiers, les myrtes. Par les fenêtres ouvertes, les rimes partaient en vibrant comme des abeilles ; et l'on s'envolait derrière elles, des jours entiers, à travers ce joyeux pays du Comtat, courant les* votes *et les ferrades, faisant des haltes dans les bourgs, sous les platanes du Cours et de la Place, et du haut du char à banc qui nous portait, à grand tapage de cris et de gestes, distribuant l'orviétan au peuple assemblé. Notre orviétan, c'étaient des vers provençaux, de beaux vers dans la langue de ces paysans qui comprenaient et acclamaient les strophes de* Mireille, *la* Vénus d'Arles *d'Aubanel, une légende d'Anselme Mathieu ou de Roumanille, et reprenaient en chœur avec nous la chanson du soleil :* Grand soleil de la Provence, — gai compère du mistral, — toi qui siffles la Durance — comme un coup de vin de Crau... *Le tout se terminait par quelque bal improvisé, une farandole, garçons et filles en costume de travail, et les bouchons sautaient sur les petites tables, et s'il se trouvait une vieille marmoteuse d'oraisons pour critiquer nos gaîtés de libre allure, le beau Mistral, fier comme le roi David, lui disait du haut de sa grandeur : «Laissez, laissez, la mère... les poètes, tout leur est permis...» Et confidentiellement, clignant de l'œil*

à la vieille qui s'inclinait, respectueuse, éblouie : « Es nautré qué fasen li saumé... *C'est nous qui faisons les psaumes...* »

Et comme c'était bon, après une de ces escapades lyriques, de revenir au moulin se reposer sur l'herbe de la plate-forme, songer au livre que j'écrirais plus tard avec tout cela, un livre où je mettrais le bourdonnement qui me restait aux oreilles de ces chants, de ces rires clairs, de ces féeriques légendes, un reflet aussi de ce soleil vibrant, le parfum de ces collines brûlées, et que je daterais de ma ruine aux ailes mortes.

Les premières Lettres de mon moulin *ont paru vers* 1866 *dans un journal parisien où ces chroniques provençales, signées d'abord d'un double pseudonyme emprunté à Balzac « Marie-Gaston », détonnaient avec un goût d'étrangeté. Gaston, c'était mon camarade Paul Arène qui, tout jeune, venait de débuter à l'Odéon par un petit acte étincelant d'esprit, de coloris, et vivait tout près de moi, à l'orée du bois de Meudon. Mais quoique ce parfait écrivain n'eût pas encore à son acquit* Jean des Figues, *ni* Paris ingénu, *ni tant de pages délicates et fermes, il avait déjà trop de vrai talent, une personnalité trop réelle pour se contenter longtemps de cet emploi d'aide-meunier. Je restai donc seul à moudre mes petites histoires, au caprice du vent, de l'heure, dans une existence terriblement agitée. Il y eut des intermittences, des cassures ; puis, je me mariai et j'emmenai ma femme en Provence pour lui montrer mon moulin. Rien n'avait changé là-bas, ni le paysage ni l'accueil. La vieille mère nous serra tous deux tendrement contre son petit châle à carreaux, et l'on fit, à la table des garçons, une petite place pour la* novio. *Elle s'assit à mon côté sur la plate-forme du moulin où la tramontane, voyant venir cette Parisienne ennemie du soleil et du vent, s'amusait à la chiffonner, à la rouler, à l'emporter dans un tourbillon comme la jeune Tarentine de Chénier. Et c'est au retour de ce voyage que, repris par ma Provence, je commençai au* Figaro *une nouvelle série des* Lettres de mon moulin, les Vieux, la Mule du pape, l'Élixir du père Gaucher, *etc., écrits à Champrosay, dans cet atelier d'Eugène Delacroix dont j'ai déjà parlé pour l'histoire de* Jack *et de* Robert Helmont. *Le volume parut chez Hetzel en* 1869, *se vendit péniblement à deux mille exemplaires, attendant, comme les autres œuvres de mon début, que la vogue des romans leur fit un regain de vente et de publicité. N'importe ! c'est encore là mon livre préféré, non pas au point de vue littéraire, mais parce qu'il me rappelle les plus belles heures de ma jeunesse, rires fous, ivresses sans remords, des visages et des aspects amis que je ne reverrai plus jamais.*

Aujourd'hui Montauban est désert. La chère maman est morte, les garçons dispersés, le vin de Châteauneuf rongé jusqu'à la dernière grappe. Où Miracle et Miraclet, Siblet, Mitifio, le Roudéirou? Si j'allais là-bas, je ne trouverais plus personne. Seulement les pins, me dit-on, ont beaucoup grandi; et sur leur houle verte scintillante, restauré, rentoilé comme une corvette à flot, mon moulin vire dans le soleil, poète remis au vent, rêveur retourné à la vie.

A
MA FEMME

AVANT-PROPOS

« ... Par-devant maître Honorat Grapazi, notaire à la résidence de Pampérigouste,

« A comparu :

« Le sieur Gaspard Mitifio, époux de Vivette Cornille, ménager au lieudit des Cigalières et y demeurant ;

« Lequel par ces présentes a vendu et transporté sous les garanties de droit et de fait, et en franchise de toutes dettes, privilèges et hypothèques,

« Au sieur Alphonse Daudet, poète, demeurant à Paris, à ce présent et ce acceptant,

« Un moulin à vent et à farine, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts ; étant ledit moulin abandonné depuis plus de vingt années et hors d'état de moudre, comme il appert des vignes sauvages, mousses, romarins, et autres verdures parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes ;

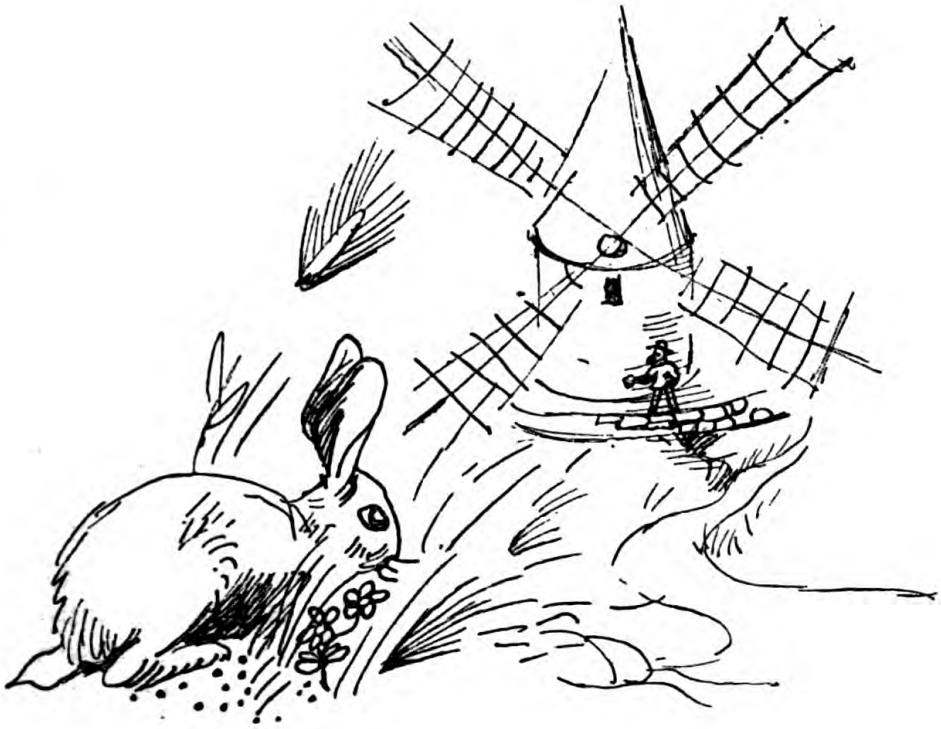
« Ce nonobstant, tel qu'il est et se comporte, avec sa grande roue cassée, sa plate-forme où l'herbe pousse dans les briques, déclare le sieur Daudet trouver ledit moulin à sa convenance et pouvant servir à ses travaux de poésie, l'accepte à ses risques et périls, et sans aucun recours contre le vendeur, pour cause de réparations qui pourraient y être faites.

« Cette vente a lieu en bloc moyennant le prix convenu, que le sieur Daudet, poète, a mis et déposé sur le bureau en espèces de cours,

lequel prix a été de suite touché et retiré par le sieur Mitifio, le tout à la vue des notaires et des témoins soussignés, dont quittance sous réserve.

« Acte fait à Pampérigouste, en l'étude Honorat, en présence de Francet Mamaï, joueur de fifre, et de Louiset dit le Quique, porte-croix des pénitents blancs.

« Qui ont signé avec les parties et le notaire après lecture... »



INSTALLATION

Ce sont les lapins qui ont été étonnés!... Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un quartier général, un centre d'opérations stratégiques, le moulin de Jemmapes des lapins... La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune... Le temps d'entr'ouvrir une lucarne, frrt! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré. J'espère bien qu'ils reviendront.

Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier, un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du

haut, immobile et droit sur l'arbre de couche, au milieu des plâtras, des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me reconnaître, il s'est mis à faire : « Hou! hou! » et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière ; — ces diables de penseurs! ça ne se brosse jamais... N'importe! tel qu'il est, avec ses yeux clignotants et sa mine renfrognée, ce locataire silencieux me plaît encore mieux qu'un autre, et je me suis empressé de lui renouveler son bail. Il garde comme dans le passé tout le haut du moulin avec une entrée par le toit; moi je me réserve la pièce du bas, une petite pièce blanchie à la chaux, basse et voûtée comme un réfectoire de couvent.

C'est de là que je vous écris, ma porte grande ouverte, au bon soleil.

Un joli bois de pins tout étincelant de lumière dégringole devant moi jusqu'au bas de la côte. A l'horizon, les Alpilles découpent leurs crêtes fines... Pas de bruit... A peine, de loin en loin, un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route... Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière.

Et maintenant, comment voulez-vous que je le regrette, votre Paris bruyant et noir ? Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard!... Et que de jolies choses autour de moi! Il y a à peine huit jours que je suis installé, j'ai déjà la tête bourrée d'impressions et de souvenirs... Tenez! pas plus tard qu'hier soir, j'ai assisté à la rentrée des troupeaux dans un *mas* (une ferme) qui est au bas de la côte, et je vous jure que je ne donnerais pas ce spectacle pour toutes les *premières* que vous avez eues à Paris cette semaine. Jugez plutôt.

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au *mas*, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin... Donc hier soir les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail atendait, ouvert à deux battants ; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait : « Maintenant ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou. » Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà ! » et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble

marcher avec lui... Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes; — les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse... Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle; les poules parlent de passer la nuit!... On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le *mas*. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche : le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

LA DILIGENCE DE BEAUCAIRE

C'était le jour de mon arrivée ici. J'avais pris la diligence de Beaucaire, une bonne vieille patache qui n'a pas grand chemin à faire avant d'être rendue chez elle, mais qui flâne tout le long de la route, pour avoir l'air, le soir, d'arriver de très loin. Nous étions cinq sur l'impériale sans compter le conducteur.

D'abord un gardien de Camargue, petit homme trapu, poilu, sentant le fauve, avec de gros yeux pleins de sang et des anneaux d'argent aux oreilles; puis deux Beaucairois, un boulanger et son *gindre*, tous deux très rouges, très poussifs, mais des profils superbes, deux médailles romaines à l'effigie de Vitellius. Enfin, sur le devant, près du conducteur, un homme... non! une casquette, une énorme casquette en peau de lapin, qui ne disait pas grand'chose et regardait la route d'un air triste.

Tous ces gens-là se connaissaient entre eux et parlaient tout haut de leurs affaires, très librement. Le Camarguais racontait qu'il venait de Nîmes, mandé par le juge d'instruction pour un coup de fourche donné à un berger. On a le sang vif en Camargue... Et à Beaucaire donc! Est-ce que nos deux Beaucairois ne voulaient pas s'égorger à propos de la Sainte Vierge? Il paraît que le boulanger était d'une paroisse depuis longtemps vouée à la madone, celle que les Provençaux appellent la *bonne mère* et qui porte le petit Jésus dans ses bras ; le gindre, au contraire, chantait au lutrin d'une église toute neuve qui s'était consacrée à l'Immaculée Conception, cette belle image souriante qu'on représente les bras pendants, les mains pleines de rayons. La querelle venait de là. Il fallait voir comme ces deux bons catholiques se traitaient, eux et leurs madones :

— Elle est jolie, ton immaculée!

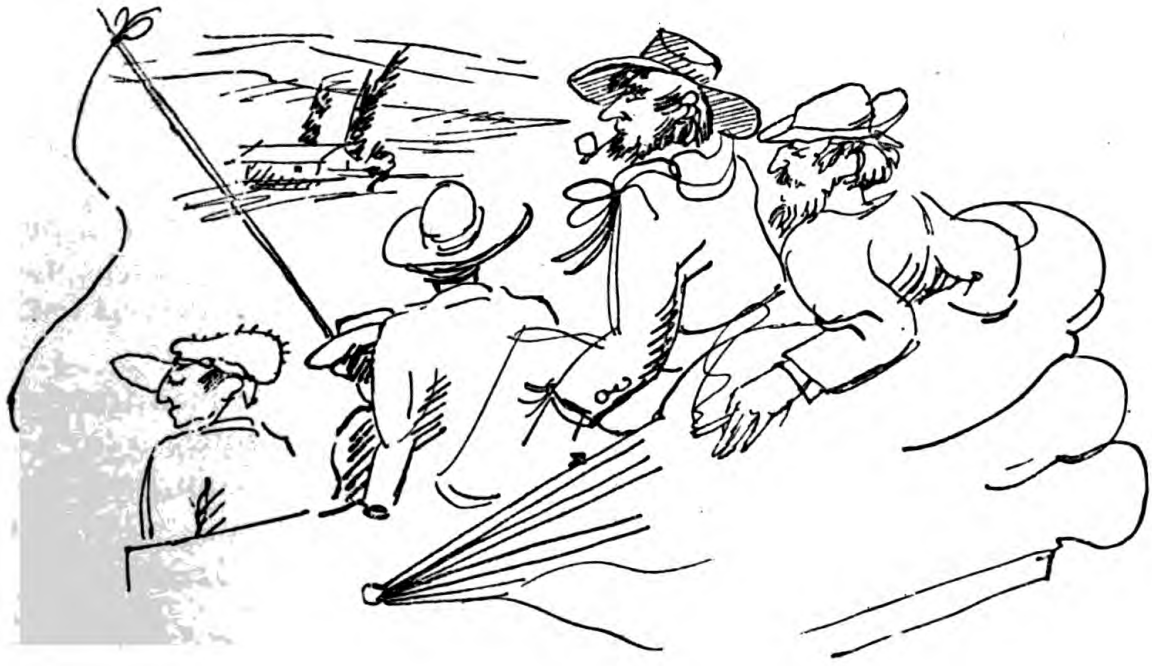
— Va-t'en donc avec ta bonne mère!

— Elle en a vu de grises, la tienne, en Palestine!

— Et la tienne, hou! la laide!... Qui sait ce qu'elle n'a pas fait... Demande plutôt à saint Joseph.

Pour se croire sur le port de Naples, il ne manquait plus que de voir luire les couteaux, et ma foi, je crois bien que ce beau tournoi théologique se serait terminé par là si le conducteur n'était pas intervenu.

— Laissez-nous donc tranquilles avec vos madones, dit-il en riant aux Beaucairois : tout ça, c'est des histoires de femmes, les hommes ne doivent pas s'en mêler.



Là-dessus, il fit claquer son fouet d'un petit air sceptique qui rangea tout le monde de son avis.

La discussion était finie ; mais le boulanger, mis en train, avait besoin de dépenser le restant de sa verve, et, se tournant vers la malheureuse casquette, silencieuse et triste dans son coin, il lui dit d'un air goguenard :

— Et ta femme, à toi, rémouleur ?... Pour quelle paroisse tient-elle ?

Il faut croire qu'il y avait dans cette phrase une intention très comique, car l'impériale tout entière partit d'un gros éclat de rire...

Le rémouleur ne riait pas, lui. Il n'avait pas l'air d'entendre. Voyant cela, le boulanger se tourna de mon côté :

— Vous ne la connaissez pas sa femme, monsieur ? une drôle de paroissienne, allez ! Il n'y en a pas deux comme elle dans Beaucaire.

Les rires redoublèrent. Le rémouleur ne bougea pas ; il se contenta de dire tout bas, sans lever la tête :

— Tais-toi, boulanger.

Mais ce diable de boulanger n'avait pas envie de se taire, et il reprit de plus belle :

— Viédase ! Le camarade n'est pas à plaindre d'avoir une femme comme celle-là... Pas moyen de s'ennuyer un moment avec elle... Pensez donc ! une belle qui se fait enlever tous les six mois, elle a toujours quelque chose à vous raconter quand elle revient... C'est égal, c'est un drôle de petit ménage... Figurez-vous, monsieur, qu'ils n'étaient pas mariés depuis un an, paf ! voilà la femme qui part en Espagne avec un marchand de chocolat.

« Le mari reste seul chez lui à pleurer et à boire... Il était comme fou. Au bout de quelque temps, la belle est revenue dans le pays, habillée en Espagnole, avec un petit tambour à grelots. Nous lui disions tous :

« — Cache-toi ; il va te tuer.

« Ah ! ben oui ; la tuer... Ils se sont remis ensemble bien tranquillement, et elle lui a appris à jouer du tambour de basque.

Il y eut une nouvelle explosion de rires. Dans son coin, sans lever la tête, le rémouleur murmura encore :

— Tais-toi, boulanger.

Le boulanger n'y prit pas garde et continua :

— Vous croyez peut-être, monsieur, qu'après son retour d'Espagne la belle s'est tenue tranquille... Ah mais non !... Son mari avait si bien pris la chose ! Ça lui a donné envie de recommencer... Après l'Espagnol, ç'a été un officier, puis un marinier du Rhône, puis un musicien, puis un... Est-ce que je sais ?... Ce qu'il y a de bon, c'est que chaque fois c'est la même comédie. La femme part, le mari pleure ; elle revient, il se console. Et toujours on la lui enlève, et toujours il la reprend...

— Oh ! tais-toi, boulanger, je t'en prie... fit encore une fois le pauvre rémouleur avec une expression de voix déchirante.

A ce moment, la diligence s'arrêta. Nous étions au *mas* des Anglores. C'est là que les deux Beaucairois descendaient, et je vous jure que je

ne les retins pas... Farceur de boulanger! Il était dans la cour du *mas* qu'on l'entendait rire encore.

Ces gens-là partis, l'impériale sembla vide. On avait laissé le Camarguais à Arles; le conducteur marchait sur la route à côté de ses chevaux... Nous étions seuls là-haut, le rémouleur et moi, chacun dans notre coin, sans parler. Il faisait chaud ; le cuir de la capote brûlait. Par moments, je sentais mes yeux se fermer et ma tête devenir lourde ; mais impossible de dormir. J'avais toujours dans les oreilles ce « Tais-toi, je t'en prie », si navrant et si doux... Ni lui non plus, le pauvre homme! il ne dormait pas. De derrière, je voyais ses grosses épaules frissonner, et sa main, — une longue main blafarde et bête, — trembler sur le dos de la banquette, comme une main de vieux. Il pleurait...

— Vous voilà chez vous, Parisien! me cria tout à coup le conducteur; et du bout de son fouet il me montrait ma colline verte avec le moulin piqué dessus comme un gros papillon.

Je m'empressai de descendre... En passant près du rémouleur, j'essayai de regarder sous sa casquette; j'aurais voulu le voir avant de partir. Comme s'il avait compris ma pensée, le malheureux leva brusquement la tête, et, plantant son regard dans le mien :

— Regardez-moi bien, l'ami, me dit-il d'une voix sourde, et si un de ces jours vous apprenez qu'il y a eu un malheur à Beaucaire, vous pourrez dire que vous connaissez celui qui a fait le coup.

C'était une figure éteinte et triste, avec de petits yeux fanés. Il y avait des larmes dans ces yeux, mais dans cette voix il y avait de la haine. La haine, c'est la colère des faibles!... Si j'étais la rémouleuse, je me méfierais.

LE SECRET DE MAITRE CORNILLE

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans refrains comme il est aujourd'hui. Auparavant, il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre... Tout autour du village les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche, on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins ; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia hue !* des aides-meuniers... Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau ! Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte,

et l'un après l'autre, *pécaïré !* ils furent tous obligés de fermer... On ne vit plus venir les petits ânes... Les belles meunières vendirent leurs croix d'or... Plus de muscat ! plus de farandole !... Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles... Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces masures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il ; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu... » Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de male rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand* au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice ; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *baïles* et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole en lambeaux... Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe,

nous avions honte pour lui, nous autres les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vêpres, maître Cornille! lui criaient les paysans ; ça va donc toujours, la meunerie ?

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement : « *Motus !* je travaille pour l'exportation... » Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

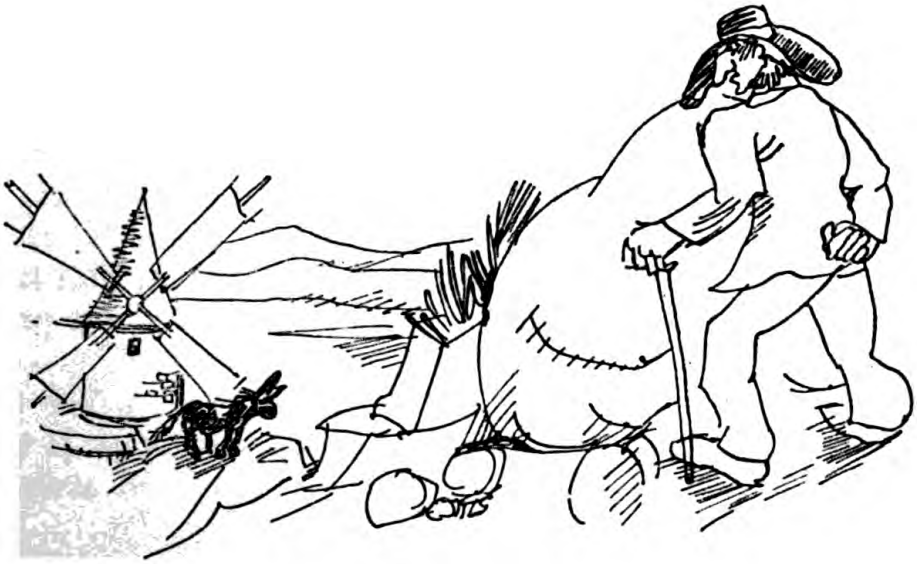
Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment :

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, comme nos amoureux avaient souvent occasion d'être ensemble, je voulus, de peur d'accidents, régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père... Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à travers le trou de la serrure ; et tout le

temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie... Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles ; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux



fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue... Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père... Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

Chose singulière! la chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé ; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée... On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche

était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus.

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon : — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine... Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons... Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là!

Le moulin était grand ouvert... Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir... Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers :

— Ohé! du moulin!... Ohé! maître Cornille!

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés...

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois :

— C'est du blé!... Seigneur Dieu!... Du bon blé!... Laissez-moi, que je le regarde.

Puis, se tournant vers nous :

— Ah ! je savais ben que vous me reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aille donner à manger à mon moulin... Pensez donc ! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent !

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin,

maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois... Cornille mort, personne ne prit sa suite. Que voulez-vous, monsieur!... tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs.

LA CHÈVRE DE MONSIEUR SEGUIN

A M. Pierre Gringoire,
Poète lyrique à Paris.

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire!

Comment! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile! fais-toi chroniqueur! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette...

Non? Tu ne veux pas? Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout... Eh bien, écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin*. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

— C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six

chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit la nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

— Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou!... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos!... Les chèvres, il leur faut du large.

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê!*... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

— Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu!... Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

— Comment, Blanquette, tu veux me quitter!

Et Blanquette répondit :

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici ?

— Oh ! non ! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde ?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier ? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïré ! Pauvre Renaude !... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine !... dit M. Seguin ; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres ? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla...

Tu ris, Gringoire ? Parbleu ! je crois bien ; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient. jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse ! Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes, mon cher !... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs

donc!... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux!...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là-dedans?

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...

— Déjà! dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste. Un gerfaut, qui

rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne :

— Hou! hou!

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou! hou!... faisait le loup.

— Reviens! reviens!... criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas ; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

— Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin ; et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait :

— Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube...

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

— Enfin! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire!

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de la *cabro de moussu Seguin, que se battégue touto la neui emé lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé* (1).

Tu m'entends bien, Gringoire :

E piei lou matin lou loup la mangé.

---

(1) La chèvre de M. Séguin, qui se battit toute la nuit avec le loup, et puis, le matin, le loup la mangea.

L'ARLÉSIENNE

Pour aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un *mas* bâti près de la route au fond d'une grande cour plantée de micocouliers. C'est la vraie maison du *ménager* de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façace brune irrégulièrement percée, puis tout en haut la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meules, et quelques touffes de foin brun qui dépassent...

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé? Pourquoi ce portail fermé me serrait-il le cœur? Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid. Il y avait trop de silence autour... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier... A l'intérieur, pas une voix! Rien, pas même un grelot de mule... Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des toits on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village, et, pour éviter le soleil, je longeais les murs de la ferme, dans l'ombre des micocouliers... Sur la route, devant le *mas*, des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin... Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé, — la tête dans ses mains, — sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste trop courte et des culottes en lambeaux... Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas :

— Chut! c'est le maître... Il est comme ça depuis le malheur de son fils.

A ce moment une femme et un petit garçon, vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés, et entrèrent à la ferme.

L'homme ajouta :

— ... La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils y vont tous les jours, depuis que l'enfant s'est tué... Ah! monsieur, quelle

désolation!... Le père porte encore les habits du mort ; on ne peut pas les lui faire quitter... Dia! hue! la bête!

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, qui voulais en savoir plus long, je demandai au voiturier de monter à côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire...

Il s'appelait Jan. C'était un admirable paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient; mais lui n'en avait qu'une en tête, — une petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles, qu'il avait rencontrée sur la Lice d'Arles, une fois. — Au *mas*, on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille passait pour coquette, et ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait :

— Je mourrai si on ne me la donne pas.

Il fallut en passer par là. On décida de les marier après la moisson.

Donc, un dimanche soir, dans la cour du *mas*, la famille achevait de dîner. C'était presque un repas de noces. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps... Un homme se présente à la porte, et, d'une voix qui tremble, demande à parler à maître Estève, à lui seul. Estève se lève et sort sur la route.

— Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine, qui a été ma maîtresse pendant deux ans. Ce que j'avance, je le prouve : voici des lettres!... ses parents savent tout et me l'avaient promise; mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi... J'aurais cru pourtant qu'après ça elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

— C'est bien! dit maître Estève quand il eut regardé les lettres ; entrez boire un verre de muscat.

L'homme répond :

— Merci! j'ai plus de chagrin que de soif.

Et il s'en va.

Le père rentre, impassible; il reprend sa place à table; et le repas s'achève gaiement...

Ce soir-là, maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors ; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

— Femme, dit le *ménager*, en lui amenant son fils, embrasse-le! il est malheureux...

Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant,

et même plus que jamais, depuis qu'on la lui avait montrée dans les bras d'un autre. Seulement il était trop fier pour rien dire; c'est ce qui le tua, le pauvre enfant!... Quelquefois il passait des journées entières seul dans un coin, sans bouger. D'autres jours, il se mettait

à la terre avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers... Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui jusqu'à ce qu'il vît monter dans le couchant les clochers grêles de la ville. Alors il revenait. Jamais il n'alla plus loin.

De le voir ainsi, toujours triste et seul, les gens du *mas* ne savaient plus que faire. On redoutait un malheur... Une fois, à table, sa mère, en le regardant avec des yeux pleins de larmes, lui dit :

— Eh bien! écoute, Jan, si tu la veux tout de même, nous te la donnerons...

Le père, rouge de honte, baissait la tête...

Jan fit signe que non, et il sortit...

A partir de ce jour, il changea sa façon de vivre, affectant d'être toujours gai, pour rassurer ses parents. On le revit au bal, au cabaret, dans les ferrades. A la vote de Fonvieille, c'est lui qui mena la farandole.

Le père disait : «Il est guéri.» La mère, elle, avait toujours des craintes et plus que jamais surveillait son enfant... Jan couchait avec Cadet, tout près de la magnanerie; la pauvre vieille se fit dresser un lit à côté de leur chambre... Les magnans pouvaient avoir besoin d'elle, dans la nuit.

Vint la fête de saint Éloi, patron des ménagers.

Grande joie au *mas*... Il y eut du châteauneuf pour tout le monde et du vin cuit comme s'il en pleuvait. Puis des pétards, des feux sur l'aire, des lanternes de couleur plein les micocouliers... Vive saint Éloi! On farandola à mort. Cadet brûla sa blouse neuve... Jan lui-même avait l'air content; il voulut faire danser sa mère; la pauvre femme en pleurait de bonheur.

A minuit, on alla se coucher. Tout le monde avait besoin de dormir... Jan ne dormit pas, lui. Cadet a raconté depuis que toute la nuit il avait sangloté... Ah! je vous réponds qu'il était bien mordu, celui-là...

Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment :

— Jan, c'est toi?

Jan ne répond pas; il est déjà dans l'escalier.

Vite, vite la mère se lève :

— Jan, où vas-tu?

Il monte au grenier; elle monte derrière lui :

— Mon fils, au nom du ciel!

Il ferme la porte et tire le verrou.

— Jan, mon Janet, réponds-moi. Que vas-tu faire?

A tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche le loquet... Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout...

Il s'était dit, le pauvre enfant : « Je l'aime trop... Je m'en vais...» Ah! misérables cœurs que nous sommes! C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour!...

Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi, là-bas, du côté du *mas* d'Estève...

C'était, dans la cour, devant la table de pierre couverte de rosée et de sang, la mère toute nue qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

LA MULE DU PAPE

De tous les jolis dictons, proverbes ou adages, dont nos paysans de Provence passementent leurs discours, je n'en sais pas un plus pittoresque ni plus singulier que celui-ci. A quinze lieues autour de mon moulin, quand on parle d'un homme rancunier, vindicatif, on dit : « Cet homme-là ! méfiez-vous !... il est comme la mule du Pape, qui garde sept ans son coup de pied. »

J'ai cherché bien longtemps d'où ce proverbe pouvait venir, ce que c'était que cette mule papale et ce coup de pied gardé pendant sept ans. Personne ici n'a pu me renseigner à ce sujet, pas même Francet Mamaï, mon joueur de fifre, qui connaît pourtant son légendaire provençal sur le bout du doigt. Francet pense comme moi qu'il

y a là-dessous quelque ancienne chronique du pays d'Avignon ; mais il n'en a jamais entendu parler autrement que par le proverbe.

— Vous ne trouverez cela qu'à la bibliothèque des Cigales, m'a dit le vieux fifre en riant.

L'idée m'a paru bonne, et comme la bibliothèque des Cigales est à ma porte, je suis allé m'y enfermer pendant huit jours.

C'est une bibliothèque merveilleuse, admirablement montée, ouverte aux poètes jour et nuit, et desservie par de petits bibliothécaires à cymbales qui vous font de la musique tout le temps. J'ai passé là quelques journées délicieuses, et, après une semaine de recherches, — sur le dos,— j'ai fini par découvrir ce que je voulais, c'est-à-dire l'histoire de ma mule et de ce fameux coup de pied gardé pendant sept ans. Le conte en est joli quoique un peu naïf, et je vais essayer de vous le dire tel que je l'ai lu hier matin dans un manuscrit couleur du temps, qui sentait bon la lavande sèche et avait de grands fils de la Vierge pour signets.

Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes, n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices, des arrivages de cardinaux, par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs ; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses ; par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse ; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait... Ah ! l'heureux temps ! l'heureuse ville ! Des hallebardes qui ne coupaient pas ; des prisons d'État où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette ; jamais de guerre... Voilà comment les Papes du Comtat savaient gouverner leur peuple ; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés !...

Il y en a surtout, un bon vieux, qu'on appelait Boniface... Oh! celui-là, que de larmes on a versées en Avignon quand il est mort! C'était un prince si aimable, si avenant! Il vous riait si bien du haut de sa mule! Et quand vous passiez près de lui, — fussiez-vous un pauvre petit tireur de garance ou le grand viguier de la ville, — il vous donnait sa bénédiction si poliment! Un vrai pape d'Yvetot, mais d'un Yvetot de Provence avec quelque chose de fin dans le rire, un brin de marjolaine à sa barrette, et pas la moindre Jeanneton... La seule Jeanneton qu'on lui ait jamais connue, à ce bon père, c'était sa vigne, — une petite vigne qu'il avait plantée lui-même, à trois lieues d'Avignon, dans les myrtes de Château-Neuf.

Tous les dimanches, en sortant de vêpres, le digne homme allait lui faire sa cour, et quand il était là-haut, assis au bon soleil, sa mule près de lui, ses cardinaux tout autour étendus aux pieds des souches, alors il faisait déboucher un flacon de vin du cru, — ce beau vin, couleur de rubis, qui s'est appelé depuis le Château-Neuf des Papes, — et il le dégustait par petits coups, en regardant sa vigne d'un air attendri. Puis, le flacon vidé, le jour tombant, il rentrait joyeusement à la ville, suivi de tout son chapitre; et, lorsqu'il passait sur le pont d'Avignon, au milieu des tambours et des farandoles, sa mule, mise en train par la musique, prenait un petit amble sautillant, tandis que lui-même il marquait le pas de la danse avec sa barrette, ce qui scandalisait fort ses cardinaux, mais faisait dire à tout le peuple : « Ah! le bon prince! Ah! le brave pape! »

Après sa vigne de Château-Neuf, ce que le pape aimait le plus au monde, c'était sa mule. Le bonhomme en raffolait de cette bête-là. Tous les soirs avant de se coucher, il allait voir si son écurie était bien fermée, si rien ne manquait dans sa mangeoire, et jamais il ne se serait levé de table sans faire préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates, qu'il allait lui porter lui-même, malgré les observations de ses cardinaux... Il faut dire aussi que la bête en valait la peine. C'était une belle mule noire mouchetée de rouge, le pied sûr, le poil luisant, la croupe large et pleine, portant fièrement sa petite tête sèche toute harnachée de pompons, de nœuds, de grelots d'argent, de bouffettes; avec cela douce comme un ange, l'œil naïf, et deux longues oreilles, toujours en branle, qui lui donnaient l'air bon enfant. Tout Avignon la respectait, et, quand elle allait dans les rues, il n'y avait pas de bonnes manières

qu'on ne lui fît ; car chacun savait que c'était le meilleur moyen d'être bien en cour, et qu'avec son air innocent, la mule du Pape en avait mené plus d'un à la fortune, à preuve Tistet Védène et sa prodigieuse aventure.

Ce Tistet Védène était, dans le principe, un effronté galopin, que son père, Guy Védène, le sculpteur d'or, avait été obligé de chasser de chez lui, parce qu'il ne voulait rien faire et débauchait les apprentis. Pendant six mois, on le vit traîner sa jaquette dans tous les ruisseaux d'Avignon, mais principalement du côté de la maison papale ; car le drôle avait depuis longtemps son idée sur la mule du Pape, et vous allez voir que c'était quelque chose de malin... Un jour que Sa Sainteté se promenait toute seule sous les remparts avec sa bête, voilà mon Tistet qui l'aborde, et lui dit en joignant les mains d'un air d'admiration :

— Ah ! mon Dieu ! grand Saint-Père, quelle brave mule vous avez là !... Laissez un peu que je la regarde... Ah ! mon Pape, la belle mule !... L'empereur d'Allemagne n'en a pas une pareille.

Et il la caressait, et il lui parlait doucement comme à une demoiselle :

— Venez çà, mon bijou, mon trésor, ma perle fine...

Et le bon Pape, tout ému, se disait dans lui-même :

— Quel bon petit garçonnet !... Comme il est gentil avec ma mule !

Et puis le lendemain savez-vous ce qui arriva ? Tristet Védène troqua sa vieille jaquette jaune contre une belle aube en dentelles, un camail de soie violette, des souliers à boucles, et il entra dans la maîtrise du Pape, où jamais avant lui on n'avait reçu que des fils de nobles et des neveux de cardinaux... Voilà ce que c'est que l'intrigue !... Mais Tistet ne s'en tint pas là.

Une fois au service du Pape, le drôle continua le jeu qui lui avait si bien réussi. Insolent avec tout le monde, il n'avait d'attentions ni de prévenances que pour la mule, et toujours on le rencontrait par les cours du palais avec une poignée d'avoine ou une bottelée de sainfoin, dont il secouait gentiment les grappes roses en regardant le balcon du Saint-Père, d'un air de dire : « Hein !... pour qui ça !... » Tant et tant qu'à la fin le bon Pape, qui se sentait devenir vieux, en arriva à lui laisser le soin de veiller sur l'écurie et de porter à la mule son bol de vin à la française ; ce qui ne faisait pas rire les cardinaux.

Ni la mule non plus, cela ne la faisait pas rire... Maintenant, à

l'heure de son vin, elle voyait toujours arriver chez elle cinq ou six petits clercs de maîtrise qui se fourraient vite dans la paille avec leur camail et leurs dentelles ; puis, au bout d'un moment, une bonne odeur chaude de caramel et d'aromates emplissait l'écurie, et Tistet Védène apparaissait portant avec précaution le bol de vin à la française. Alors le martyre de la pauvre bête commençait.

Ce vin parfumé qu'elle aimait tant, qui lui tenait chaud, qui lui mettait des ailes, on avait la cruauté de le lui apporter, là, dans sa mangeoire, de le lui faire respirer; puis, quand elle en avait les narines pleines, passe, je t'ai vu! la belle liqueur de flamme rose s'en allait toute dans le gosier de ces garnements... Et encore, s'ils n'avaient fait que lui voler son vin ; mais c'étaient comme des diables, tous ces petits clercs, quand ils avaient bu!... L'un lui tirait les oreilles, l'autre la queue; Quiquet lui montait sur le dos, Béluguet lui essayait sa barrette, et pas un de ces galopins ne songeait que d'un coup de reins ou d'une ruade la brave bête aurait pu les envoyer tous dans l'étoile polaire, et même plus loin... Mais non! On n'est pas pour rien la mule du Pape, la mule des bénédictions et des indulgences... Les enfants avaient beau faire, elle ne se fâchait pas; et ce n'était qu'à Tistet Védène qu'elle en voulait... Celui-là, par exemple, quand elle le sentait derrière elle, son sabot lui démangeait, et vraiment il y avait bien de quoi. Ce vaurien de Tistet lui jouait de si vilains tours! Il avait de si cruelles inventions après boire!...

Est-ce qu'un jour il ne s'avisa pas de la faire monter avec lui au clocheton de la maîtrise, là-haut, tout là-haut, à la pointe du palais!... Et ce que je vous dis là n'est pas un conte, deux cent mille Provençaux l'ont vu. Vous figurez-vous la terreur de cette malheureuse mule, lorsque, après avoir tourné pendant une heure à l'aveuglette dans un escalier en colimaçon et grimpé je ne sais combien de marches, elle se trouva tout à coup sur une plate-forme éblouissante de lumière, et qu'à mille pieds au-dessous d'elle elle aperçut tout un Avignon fantastique, les baraques du marché pas plus grosses que des noisettes, les soldats du Pape devant leur caserne comme des fourmis rouges, et là-bas, sur un fil d'argent, un petit pont microscopique où l'on dansait, où l'on dansait... Ah! pauvre bête! quelle panique! Du cri qu'elle en poussa, toutes les vitres du palais tremblèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'on lui fait ? s'écria le bon Pape en se précipitant sur son balcon.

Tistet Védène était déjà dans la cour, faisant mine de pleurer et de s'arracher les cheveux :

— Ah! grand Saint-Père, ce qu'il y a! Il y a que votre mule... Mon Dieu! qu'allons-nous devenir? Il y a que votre mule est montée dans le clocheton...

— Toute seule???

— Oui, grand Saint-Père, toute seule... Tenez! regardez-là, là-haut... Voyez-vous le bout de ses oreilles qui passe?... On dirait deux hirondelles...

— Miséricorde! fit le pauvre Pape en levant les yeux... Mais elle est donc devenue folle! Mais elle va se tuer... Veux-tu bien descendre, malheureuse!...

Pécaïré! elle n'aurait pas mieux demandé, elle, que de descendre... mais par où? L'escalier, il n'y fallait pas songer : ça se monte encore, ces choses-là ; mais, à la descente, il y aurait de quoi se rompre cent fois les jambes... Et la pauvre mule se désolait, et, tout en rôdant sur la plate-forme avec ses gros yeux pleins de vertige, elle pensait à Tistet Védène :

— Ah! bandit, si j'en réchappe... quel coup de sabot demain matin!

Cette idée de coup de sabot lui redonnait un peu de cœur au ventre ; sans cela elle n'aurait pas pu se tenir... Enfin on parvint à la tirer de là-haut; mais ce fut toute une affaire. Il fallut la descendre avec un cric, des cordes, une civière. Et vous pensez quelle humiliation pour la mule d'un pape de se voir pendue à cette hauteur, nageant des pattes dans le vide comme un hanneton au bout d'un fil. Et tout Avignon qui la regardait!

La malheureuse bête n'en dormit pas de la nuit. Il lui semblait toujours qu'elle tournait sur cette maudite plate-forme, avec les rires de la ville au-dessous, puis elle pensait à cet infâme Tistet Védène et au joli coup de sabot qu'elle allait lui détacher le lendemain matin. Ah! mes amis, quel coup de sabot! De Pampérigouste on en verrait la fumée... Or, pendant qu'on lui préparait cette belle réception à l'écurie, savez-vous ce que faisait Tistet Védène? Il descendait le Rhône en chantant sur une galère papale et s'en allait à la cour de Naples avec la troupe de jeunes nobles que la ville envoyait tous les ans près de la reine Jeanne pour s'exercer à la diplomatie et aux belles manières. Tistet n'était pas noble; mais le Pape tenait à le récompenser des soins

qu'il avait donnés à sa bête, et principalement de l'activité qu'il venait de déployer pendant la journée du sauvetage.

C'est la mule qui fut désappointée le lendemain!

— Ah! le bandit! il s'est douté de quelque chose!... pensait-elle en secouant ses grelots avec fureur... Mais c'est égal, va, mauvais! tu le retrouveras au retour, ton coup de sabot... je te le garde!

Et elle le lui garda.

Après le départ de Tistet, la mule du Pape retrouva son train de vie tranquille et ses allures d'autrefois. Plus de Quiquet, plus de Béluguet à l'écurie. Les beaux jours du vin à la française étaient revenus, et avec eux la bonne humeur, les longues siestes, et le petit pas de gavotte quand elle passait sur le pont d'Avignon. Pourtant, depuis son aventure, on lui marquait toujours un peu de froideur dans la ville. Il y avait des chuchotements sur sa route; les vieilles gens hochaient la tête, les enfants riaient en se montrant le clocheton. Le bon Pape lui-même n'avait plus autant de confiance en son amie, et, lorsqu'il se laissait aller à faire un petit somme sur son dos, le dimanche, en revenant de la vigne, il gardait toujours cette arrière-pensée : «Si j'allais me réveiller là-haut, sur la plate-forme!» La mule voyait cela et elle en souffrait, sans rien dire ; seulement, quand on prononçait le nom de Tistet Védène devant elle, ses longues oreilles frémissaient, et elle aiguisait avec un petit rire le fer de ses sabots sur le pavé.

Sept ans se passèrent ainsi ; puis, au bout de ces sept années, Tistet Védène revint de la cour de Naples. Son temps n'était pas encore fini là-bas; mais il avait appris que le premier moutardier du Pape venait de mourir subitement en Avignon, et, comme la place lui semblait bonne, il était arrivé en grande hâte pour se mettre sur les rangs.

Quand cet intrigant de Védène entra dans la salle du palais, le Saint-Père eut peine à le reconnaître, tant il avait grandi et pris du corps. Il faut dire aussi que le bon Pape s'était fait vieux de son côté, et qu'il n'y voyait pas bien sans besicles.

Tistet ne s'intimida pas.

— Comment! grand Saint-Père, vous ne me reconnaissez plus?... C'est moi, Tistet Védène!...

— Védène?...

— Mais oui, vous savez bien... celui qui portait le vin français à votre mule.

— Ah! oui... oui... je me rappelle... Un bon petit garçonnet, ce Tistet Védène!... Et maintenant, qu'est-ce qu'il veut de nous?

— Oh! peu de chose, grand Saint-Père... Je venais vous demander... A propos, est-ce que vous l'avez toujours, votre mule? Et elle va bien?... Ah! tant mieux!... Je venais vous demander la place du premier moutardier qui vient de mourir.

— Premier moutardier, toi!... Mais tu es trop jeune. Quel âge as-tu donc?

— Vingt ans deux mois, illustre pontife, juste cinq ans de plus que votre mule... Ah! palme de Dieu, la brave bête!... Si vous saviez comme je l'aimais cette mule-là!... comme je me suis langui d'elle en Italie!... Est-ce que vous ne me la laisserez pas voir?

— Si, mon enfant, tu la verras, fit le bon Pape tout ému... Et puisque tu l'aimes tant, cette brave bête, je ne veux plus que tu vives loin d'elle. Dès ce jour, je t'attache à ma personne en qualité de premier moutardier... Mes cardinaux crieront, mais tant pis! j'y suis habitué... Viens nous trouver demain, à la sortie de vêpres, nous te remettrons les insignes de ton grade en présence de notre chapitre, et puis... je te mènerai voir la mule, et tu viendras à la vigne avec nous deux... hé! hé! Allons, va...

Si Tistet Védène était content en sortant de la grande salle, avec quelle impatience il attendit la cérémonie du lendemain, je n'ai pas besoin de vous le dire. Pourtant il y avait dans le palais quelqu'un de plus heureux encore et de plus impatient que lui : c'était la mule. Depuis le retour de Védène jusqu'aux vêpres du jour suivant, la terrible bête ne cessa de se bourrer d'avoine et de tirer au mur avec ses sabots de derrière. Elle aussi se préparait pour la cérémonie...

Et donc, le lendemain, lorsque vêpres furent dites, Tistet Védène fit son entrée dans la cour du palais papal. Tout le haut clergé était là, les cardinaux en robes rouges, l'avocat du diable en velours noir, les abbés de couvent avec leurs petites mitres, les marguilliers de Saint-Agrico, les camails violets de la maîtrise, le bas clergé aussi, les soldats du Pape en grand uniforme, les trois confréries de pénitents, les ermites du mont Ventoux avec leurs mines farouches et le petit clerc qui va derrière en portant la clochette, les frères flagellants nus jusqu'à la ceinture, les sacristains fleuris en robes de juges, tous, tous, jusqu'aux donneurs d'eau bénite, et celui qui allume, et celui qui éteint... il n'y en avait pas un qui manquât... Ah! c'était une belle ordination! Des

cloches, des pétards, du soleil, de la musique, et toujours ces enragés de tambourins qui menaient la danse, là-bas, sur le pont d'Avignon...

Quand Védène parut au milieu de l'assemblée, sa prestance et sa belle mine y firent courir un murmure d'admiration. C'était un magnifique Provençal, mais des blonds, avec de grands cheveux frisés au bout et une petite barbe follette qui semblait prise aux copeaux de fin métal tombé du burin de son père, le sculpteur d'or. Le bruit courait que dans cette barbe blonde les doigts de la reine Jeanne avaient quelquefois joué; et le sire de Védène avait bien, en effet, l'air glorieux et le regard distrait des hommes que les reines ont aimés... Ce jour-là, pour faire honneur à sa nation, il avait remplacé ses vêtements napolitains par une jaquette bordée de rose à la Provençale, et sur son chaperon tremblait une grande plume d ibis de Camargue.

Sitôt entré, le premier moutardier salua d'un air galant, et se dirigea vers le haut perron, où le Pape l'attendait pour lui remettre les insignes de son grade : la cuiller de buis jaune et l'habit de safran. La mule était au bas de l'escalier, toute harnachée et prête à partir pour la vigne... Quand il passa près d'elle, Tistet Védène eut un bon sourire et s'arrêta pour lui donner deux ou trois petites tapes amicales sur le dos, en regardant du coin de l'œil si le Pape le voyait. La position était bonne... La mule prit son élan :

— Tiens! attrape, bandit! Voilà sept ans que je te le garde!

Et elle vous lui détacha un coup de sabot si terrible, si terrible, que de Pampérigouste même on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis; tout ce qui restait de l'infortuné Tistet Védène!...

Les coups de pied de mule ne sont pas aussi foudroyants d'ordinaire; mais celle-ci était une mule papale; et puis, pensez donc! elle le lui gardait depuis sept ans... Il n'y a pas de plus bel exemple de rancune ecclésiastique.

LE PHARE DES SANGUINAIRES

Cette nuit je n'ai pas pu dormir. Le mistral était en colère, et les éclats de sa grande voix m'ont tenu éveillé jusqu'au matin. Balançant lourdement ses ailes mutilées qui sifflaient à la bise comme les agrès d'un navire, tout le moulin craquait. Des tuiles s'envolaient de sa toiture en déroute. Au loin, les pins serrés dont la colline est couverte s'agitaient et bruissaient dans l'ombre. On se serait cru en pleine mer...

Cela m'a rappelé tout à fait mes belles insomnies d'il y a trois ans, quand j'habitais le phare des Sanguinaires, là-bas, sur la côte corse, à l'entrée du golfe d'Ajaccio.

Encore un joli coin que j'avais trouvé là pour rêver et pour être seul.

Figurez-vous une île rougeâtre et d'aspect farouche ; le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret en ruine, envahi de partout par les herbes; puis, des ravins, des maquis, de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant la crinière au vent; enfin là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare, avec sa plate-forme en maçonnerie blanche, où les gardiens se promènent de long en large, la porte verte en ogive, la petite tour de fonte, et au-dessus la grosse lanterne à facettes qui flambe au soleil et fait de la lumière même pendant le jour... Voilà l'île des Sanguinaires, comme je l'ai revue cette nuit, en entendant ronfler mes pins. C'était dans cette île enchantée qu'avant d'avoir un moulin j'allais m'enfermer quelquefois, lorsque j'avais besoin de grand air et de solitude.

Ce que je faisais ?

Ce que je fais ici, moins encore. Quand le mistral ou la tramontane ne soufflaient pas trop fort, je venais me mettre entre deux roches

au ras de l'eau, au milieu des goélands, des merles, des hirondelles, et j'y restais presque tout le jour dans cette espèce de stupeur et d'accablement délicieux que donne la contemplation de la mer. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette jolie griserie de l'âme ? On ne pense pas, on ne rêve pas non plus. Tout votre être vous échappe, s'envole, s'éparpille. On est la mouette qui plonge, la poussière d'écume qui flotte au soleil entre deux vagues, la fumée blanche de ce paquebot qui s'éloigne, ce petit corailleur à voile rouge, cette perle d'eau, ce flocon de brume, tout excepté soi-même... Oh! que j'en ai passé dans mon île de ces belles heures de demi-sommeil et d'éparpillement!...

Les jours de grand vent, le bord de l'eau n'étant pas tenable, je m'enfermais dans la cour du lazaret, une petite cour mélancolique, tout embaumée de romarin et d'absinthe sauvage, et là, blotti contre un pan de vieux mur, je me laissais envahir doucement par le vague parfum d'abandon et de tristesse qui flottait avec le soleil dans les logettes de pierre, ouvertes tout autour comme d'anciennes tombes. De temps en temps un battement de porte, un bond léger dans l'herbe... c'était une chèvre qui venait brouter à l'abri du vent. En me voyant elle s'arrêtait interdite, et restait plantée devant moi, l'air vif, la corne haute, me regardant d'un œil enfantin...

Vers cinq heures, le porte-voix des gardiens m'appelait pour dîner. Je prenais alors un petit sentier dans le maquis grimpant à pic au-dessus de la mer, et je revenais lentement vers le phare, me retournant à chaque pas sur cet immense horizon d'eau et de lumière qui semblait s'élargir à mesure que je montais.

Là-haut c'était charmant. Je vois encore cette belle salle à manger à larges dalles, à lambris de chêne, la bouillabaisse fumant au milieu, la porte grande ouverte sur la terrasse blanche et tout le couchant qui entrait... Les gardiens étaient là, m'attendant pour se mettre à table. Il y en avait trois, un Marseillais et deux Corses, tous trois petits, barbus, le même visage tanné, crevassé, le même *pelone* (caban) en poil de chèvre, mais d'allure et d'humeur entièrement opposées.

A la façon de vivre de ces gens, on sentait tout de suite la différence des deux races. Le Marseillais, industrieux et vif, toujours affairé, toujours en mouvement, courait l'île du matin au soir, jardinant, pêchant, ramassant des œufs de *gouailles*, s'embusquant dans le maquis pour traire une chèvre au passage; et toujours quelque aïoli ou quelque bouillabaisse en train.

Les Corses, eux, en dehors de leur service, ne s'occupaient absolument de rien; ils se considéraient comme des fonctionnaires, et passaient toutes leurs journées dans la cuisine à jouer d'interminables parties de *scopa*, ne s'interrompant que pour rallumer leurs pipes d'un air grave et hacher avec des ciseaux, dans le creux de leurs mains, de grandes feuilles de tabac vert...

Du reste, Marseillais et Corses, tous trois de bonnes gens, simples, naïfs, et pleins de prévenances pour leur hôte, quoique au fond il dût leur paraître un monsieur bien extraordinaire...

Pensez donc! venir s'enfermer au phare pour son plaisir!... Eux qui trouvent les journées si longues, et qui sont si heureux quand c'est leur tour d'aller à terre... Dans la belle saison, ce grand bonheur leur arrive tous les mois. Dix jours de terre pour trente jours de phare, voilà le règlement; mais avec l'hiver et les gros temps, il n'y a plus de règlement qui tienne. Le vent souffle, la vague monte, les Sanguinaires

sont blanches d'écume, et les gardiens de service restent bloqués deux ou trois mois de suite, quelquefois même dans de terribles situations.

— Voici ce qui m'est arrivé, à moi, monsieur, — me contait un jour le vieux Bartoli, pendant que nous dînions, — voici ce qui m'est arrivé il y a cinq ans, à cette même table où nous sommes, un soir d'hiver, comme maintenant. Ce soir-là, nous n'étions que deux dans le phare, moi et un camarade qu'on appelait Tchéco... Les autres étaient à terre, malades, en congé, je ne sais plus... Nous finissions de dîner, bien tranquilles... Tout à coup, voilà mon camarade qui s'arrête de manger, me regarde un moment avec de drôles d'yeux, et, pouf! tombe sur la table, les bras en avant. Je vais à lui, je le secoue, je l'appelle :

« Oh! Tché!... Oh! Tché!...

« Rien! il était mort... Vous jugez quelle émotion! Je restai plus d'une heure stupide et tremblant devant ce cadavre, puis, subitement cette idée me vient : « Et le phare! » Je n'eus que le temps de monter dans la lanterne et d'allumer. La nuit était déjà là... Quelle nuit, monsieur! La mer, le vent, n'avaient plus leurs voix naturelles. A tout moment il me semblait que quelqu'un m'appelait dans l'escalier. Avec cela une fièvre, une soif! Mais vous ne m'auriez pas fait descendre... j'avais trop peur du mort. Pourtant, au petit jour, le courage me revint un peu. Je portai mon camarade sur son lit; un drap dessus, un bout de prière, et puis vite aux signaux d'alarme.

« Malheureusement, la mer était trop grosse ; j'eus beau appeler, appeler, personne ne vint... Me voilà seul dans le phare avec mon pauvre Tchéco, et Dieu sait pour combien de temps... J'espérais pouvoir le garder près de moi jusqu'à l'arrivée du bateau! mais au bout de trois jours ce n'était plus possible... Comment faire? le porter dehors? l'enterrer? La roche était trop dure, et il y a tant de corbeaux dans l'île. C'était pitié de leur abandonner ce chrétien. Alors je songeai à le descendre dans une des logettes du lazaret... Ça me prit toute une après-midi, cette triste corvée-là, et je vous réponds qu'il m'en fallut, du courage. Tenez! monsieur, encore aujourd'hui, quand je descends ce côté de l'île par une après-midi de grand vent, il me semble que j'ai toujours le mort sur les épaules...

Pauvre vieux Bartoli! La sueur lui en coulait sur le front, rien que d'y penser.

Nos repas se passaient ainsi à causer louguement : le phare, la

mer, des récits de naufrages, des histoires de bandits corses... Puis, le jour tombant, le gardien du premier quart allumait sa petite lampe, prenait sa pipe, sa gourde, un gros Plutarque à tranche rouge, toute la bibliothèque des Sanguinaires, et disparaissait par le fond. Au bout d'un moment, c'était dans tout le phare un fracas de chaînes, de poulies, de gros poids d'horloges qu'on remontait.

Moi, pendant ce temps, j'allais m'asseoir dehors sur la terrasse. Le soleil, déjà très bas, descendait vers l'eau de plus en plus vite, entraînant tout l'horizon après lui. Le vent fraîchissait, l'île devenait violette. Dans le ciel, près de moi, un gros oiseau passait lourdement: c'était l'aigle de la tour génoise qui rentrait... Peu à peu la brume de mer montait. Bientôt on ne voyait plus que l'ourlet blanc de l'écume autour de l'île... Tout à coup, au-dessus de ma tête, jaillissait un grand flot de lumière douce. Le phare était allumé. Laissant toute l'île dans l'ombre, le clair rayon allait tomber au large sur la mer, et j'étais là perdu dans la nuit, sous ces grandes ondes lumineuses qui m'éclaboussaient à peine en passant... Mais le vent fraîchissait encore. Il fallait rentrer. A tâtons, je fermais la grosse porte, j'assurais les barres de fer; puis, toujours tâtonnant, je prenais un petit escalier de fonte qui tremblait et sonnait sous mes pas, et j'arrivais au sommet du phare. Ici, par exemple, il y en avait de la lumière.

Imaginez une lampe Carcel gigantesque à six rangs de mèches, autour de laquelle pivotent lentement les parois de la lanterne, les unes remplies par une énorme lentille de cristal, les autres ouvertes sur un grand vitrage immobile qui met la flamme à l'abri du vent... En entrant j'étais ébloui. Ces cuivres, ces étains, ces réflecteurs de métal blanc, ces murs de cristal bombé qui tournaient avec des grands cercles bleuâtres, tout ce miroitement, tout ce cliquetis de lumières, me donnait un moment de vertige.

Peu à peu, cependant, mes yeux s'y faisaient, et je venais m'asseoir au pied même de la lampe, à côté du gardien qui lisait son Plutarque à haute voix, de peur de s'endormir...

Au dehors, le noir, l'abîme. Sur le petit balcon qui tourne autour du vitrage, le vent court comme un fou, en hurlant. Le phare craque, la mer ronfle. A la pointe de l'île, sur les brisants, les lames font comme des coups de canon... Par moments, un doigt invisible frappe aux carreaux : quelque oiseau de nuit, que la lumière attire, et qui vient se casser la tête contre le cristal... Dans la lanterne étincelante et chaude,

rien que le crépitement de la flamme, le bruit de l'huile qui s'égoutte, de la chaîne qui se dévide; et une voix monotone psalmodiant la vie de Démétrius de Phalère...

A minuit, le gardien se levait, jetait un dernier coup d'œil à ses mèches, et nous descendions. Dans l'escalier on rencontrait le camarade du second quart qui montait en se frottant les yeux ; on lui passait la gourde, le Plutarque... Puis, avant de gagner nos lits, nous entrions un moment dans la chambre du fond, tout encombrée de chaînes, de gros poids, de réservoirs d'étain, de cordages, et là, à la lueur de sa petite lampe, le gardien écrivait sur le grand livre du phare, toujours ouvert :

Minuit. Grosse mer. Tempête. Navire au large.

L'AGONIE DE LA *SÉMILLANTE*

Puisque le mistral de l'autre nuit nous a jetés sur la côte corse, laissez-moi vous raconter une terrible histoire de mer dont les pêcheurs de là-bas parlent souvent à la veillée, et sur laquelle le hasard m'a fourni des renseignements fort curieux.

...Il y a deux ou trois ans de cela.

Je courais la mer de Sardaigne en compagnie de sept ou huit matelots douaniers. Rude voyage pour un novice! De tout le mois de mars, nous n'eûmes pas un jour de bon. Le vent d'est s'était acharné après nous, et la mer ne décolérait pas.

Un soir que nous fuyions devant la tempête, notre bateau vint se réfugier à l'entrée du détroit de Bonifacio, au milieu d'un massif de petites îles... Leur aspect n'avait rien d'engageant : grands rocs pelés, couverts d'oiseaux, quelques touffes d'absinthe, des maquis de lenstiques, et, çà et là, dans la vase, des pièces de bois en train de pourrir; mais, ma foi, pour passer la nuit, ces roches sinistres valaient encore mieux que le rouf d'une vieille barque à demi pontée, où la lame entrait comme chez elle, et nous nous en contentâmes.

A peine débarqués, tandis que les matelots allumaient du feu pour la bouillabaisse, le patron m'appela, et, me montrant un petit enclos de maçonnerie blanche perdu dans la brume au bout de l'île :

— Venez-vous au cimetière? me dit-il.

— Un cimetière, patron Lionetti! Où sommes-nous donc?

— Aux îles Lavezzi, monsieur. C'est ici que sont enterrés les six cents hommes de la *Sémillante*, à l'endroit même où leur frégate s'est perdue, il y a dix ans... Pauvres gens! ils ne reçoivent pas beaucoup de visites; c'est bien le moins que nous allions leur dire bonjour, puisque nous voilà...

— De tout mon cœur, patron.

Qu'il était triste le cimetière de la *Sémillante !*... Je le vois encore avec sa petite muraille basse, sa porte de fer, rouillée, dure à ouvrir, sa chapelle silencieuse, et des centaines de croix noires cachées par l'herbe... Pas une couronne d'immortelles, pas un souvenir ! rien... Ah ! les pauvres morts abandonnés, comme ils doivent avoir froid dans leur tombe de hasard !

Nous restâmes là un moment, agenouillés. Le patron priait à haute voix. D'énormes goélands, seuls gardiens du cimetière, tournoyaient sur nos têtes et mêlaient leurs cris rauques aux lamentations de la mer.

La prière finie, nous revînmes tristement vers le coin de l'île où la barque était amarrée. En notre absence, les matelots n'avaient pas perdu leur temps. Nous trouvâmes un grand feu flambant à l'abri d'une roche, et la marmite qui fumait. On s'assit en rond, les pieds à la flamme, et bientôt chacun eut sur ses genoux, dans une écuelle de terre rouge, deux tranches de pain noir arrosées largement. Le repas fut silencieux ; nous étions mouillés, nous avions faim, et puis le voisinage du cimetière... Pourtant, quand les écuelles furent vidées, on alluma les pipes et on se mit à causer un peu. Naturellement, on parlait de la *Sémillante*.

— Mais enfin, comment la chose s'est-elle passée ? demandai-je au patron qui, la tête dans ses mains, regardait la flamme d'un air pensif.

Comment la chose s'est passée ? me répondit le bon Lionetti avec un gros soupir, hélas ! monsieur, personne au monde ne pourrait le dire. Tout ce que nous savons, c'est que la *Sémillante*, chargée de troupes pour la Crimée, était partie de Toulon, la veille au soir, avec le mauvais temps. La nuit, ça se gâta encore. Du vent, de la pluie, la mer énorme comme on ne l'avait jamais vue... Le matin, le vent tomba un peu, mais la mer était toujours dans tous ses états, et avec cela une sacrée brume du diable à ne pas distinguer un fanal à quatre pas... Ces brumes-là, monsieur, on ne se doute pas comme c'est traître... Ça ne fait rien, j'ai idée que la *Sémillante* a dû perdre son gouvernail dans la matinée ; car, il n'y a pas de brume qui tienne, sans une avarie, jamais le capitaine ne serait venu s'aplatir ici contre. C'était un rude marin, que nous connaissions tous. Il avait commandé la station en Corse pendant trois ans, et savait sa côte aussi bien que moi, qui ne sais pas autre chose.

— Et à quelle heure pense-t-on que la *Sémillante* a péri ?

— Ce doit être à midi ; oui, monsieur, en plein midi... Mais dame !

avec la brume de mer, ce plein midi-là ne valait guère mieux qu'une nuit noire comme la gueule d'un loup... Un douanier de la côte m'a raconté que ce jour-là, vers onze heures et demie, étant sorti de sa maisonnette pour rattacher ses volets, il avait eu sa casquette emportée d'un coup de vent, et qu'au risque d'être enlevé lui-même par la lame, il s'était mis à courir après, le long du rivage, à quatre pattes. Vous comprenez! les douaniers ne sont pas riches, et une casquette, ça coûte cher. Or il paraîtrait qu'à un moment notre homme, en relevant la tête, aurait aperçu tout près de lui, dans la brume, un gros navire à sec de toiles qui fuyait sous le vent du côté des îles Lavezzi. Ce navire allait si vite, si vite, que le douanier n'eut guère le temps de bien voir. Tout fait croire cependant que c'était la *Sémillante*, puisque une demi-heure après, le berger des îles a entendu sur ces roches... Mais précisément voici le berger dont je vous parle, monsieur; il va vous conter la chose lui-même... Bonjour Palombo!... viens te chauffer un peu; n'aie pas peur.

Un homme encapuchonné, que je voyais rôder depuis un moment autour de notre feu et que j'avais pris pour quelqu'un de l'équipage, car j'ignorais qu'il y eût un berger dans l'île, s'approcha de nous craintivement.

C'était un vieux lépreux, aux trois quarts idiot, atteint de je ne sais quel mal scorbutique qui lui faisait de grosses lèvres lippues, horribles à voir. On lui expliqua à grand'peine de quoi il s'agissait. Alors, soulevant du doigt sa lèvre malade, le vieux nous raconta qu'en effet, le jour en question, vers midi, il entendit de sa cabane un craquement effroyable sur les roches. Comme l'île était toute couverte d'eau, il n'avait pas pu sortir, et ce fut le lendemain seulement qu'en ouvrant sa porte il avait vu le rivage encombré de débris et de cadavres laissés là par la mer. Épouvanté, il s'était enfui en courant vers sa barque, pour aller à Bonifacio chercher du monde.

Fatigué d'en avoir tant dit, le berger s'assit, et le patron reprit la parole:

— Oui, monsieur, c'est ce pauvre vieux qui est venu nous prévenir. Il était presque fou de peur; et, de l'affaire, sa cervelle en est restée détraquée. Le fait est qu'il y avait de quoi... Figurez-vous six cents cadavres en tas sur le sable, pêle-mêle avec les éclats de bois et les lambeaux de toile... Pauvre *Sémillante!*... la mer l'avait broyée du coup, et si bien mise en miettes que dans tous ses débris le berger Palombo

n'a trouvé qu'à grand'peine de quoi faire une palissade autour de sa hutte... Quant aux hommes, presque tous défigurés, mutilés affreusement... c'était pitié de les voir accrochés les uns aux autres, par grappes... Nous trouvâmes le capitaine en grand costume, l'aumônier son étole au cou; dans un coin, entre deux roches, un petit mousse, les yeux ouverts... on aurait cru qu'il vivait encore; mais non! Il était dit que pas un n'en réchapperait...

Ici le patron s'interrompit :

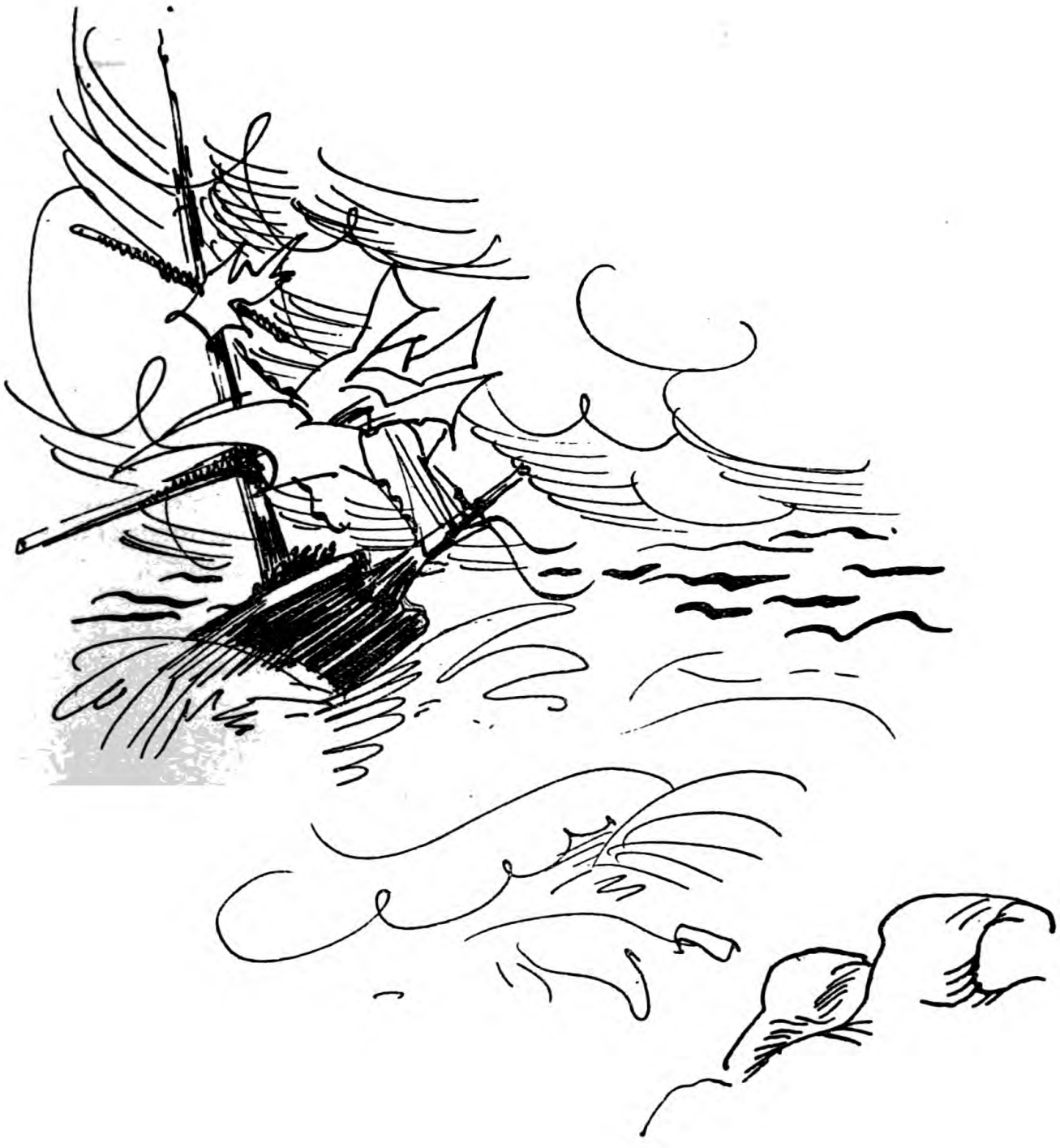
— Attention, Nardi! cria-t-il, le feu s'éteint.

Nardi jeta sur la braise deux ou trois morceaux de planches goudronnées qui s'enflammèrent, et Lionetti continua :

— Ce qu'il y a de plus triste dans cette histoire, le voici... Trois semaines avant le sinistre, une petite corvette, qui allait en Crimée comme la *Sémillante*, avait fait naufrage de la même façon, presque au même endroit; seulement, cette fois-là nous étions parvenus à sauver l'équipage et vingt soldats du train qui se trouvaient à bord... Ces pauvres tringlos n'étaient pas à leur affaire, vous pensez! On les emmena à Bonifacio et nous les gardâmes pendant deux jours avec nous, à la *marine*... Une fois bien secs et remis sur pied, bonsoir! bonne chance! ils retournèrent à Toulon, où, quelque temps après, on les embarqua de nouveau pour la Crimée... Devinez sur quel navire!... Sur la *Sémillante*, monsieur... Nous les avons retrouvés tous, tous les vingt, couchés parmi les morts, à la place où nous sommes... Je relevai moi-même un joli brigadier à fines moustaches, un blond n de Paris, que j'avais couché à la maison et qui nous avait fait rire tout le temps avec ses histoires... De le voir là, ça me creva le cœur... Ah! Santa Madre!...

Là-dessus, le brave Lionetti, tout ému, secoua les cendres de sa pipe et se roula dans son caban en me souhaitant la bonne nuit... Pendant quelque temps encore, les matelots causèrent entre eux à demi-voix... Puis, l'une après l'autre, les pipes s'éteignirent... On ne parla plus... Le vieux berger s'en alla... Et je restai seul à rêver au milieu de l'équipage endormi.

Encore sous l'impression du lugubre récit que je venais d'entendre, j'essayais de reconstruire dans ma pensée le pauvre navire défunt et l'histoire de cette agonie dont les goélands ont été seuls témoins. Quelques détails qui m'avaient frappé, le capitaine en grand costume, l'étole de l'aumônier, les vingt soldats du train, m'aidaient à deviner



toutes les péripéties du drame... Je voyais la frégate partant de Toulon dans la nuit... Elle sort du port. La mer est mauvaise, le vent terrible; mais on a pour capitaine un vaillant marin, et tout le monde est tranquille à bord...

Le matin, la brume de mer se lève. On commence à être inquiet. Tout l'équipage est en haut. Le capitaine ne quitte pas la dunette... Dans l'entrepont, où les soldats sont renfermés, il fait noir; l'atmosphère est chaude. Quelques-uns sont malades, couchés sur leurs sacs. Le navire tangue horriblement; impossible de se tenir debout. On cause assis à terre, par groupes, en se cramponnant aux bancs; il faut crier pour s'entendre. Il y en a qui commencent à avoir peur... Écoutez donc! les naufrages sont fréquents dans ces parages-ci; les tringlos sont là pour le dire, et ce qu'ils racontent n'est pas rassurant. Leur brigadier surtout, un Parisien, qui blague toujours, vous donne la chair de poule avec ses plaisanteries :

— Un naufrage!... mais c'est très amusant, un naufrage. Nous en serons quittes pour un bain à la glace, et puis on nous mènera à Bonifacio, histoire de manger des merles chez le patron Lionetti.

Et les tringlots de rire...

Tout à coup, un craquement... Qu'est-ce que c'est? Qu'arrive-t-il?

— Le gouvernail vient de partir, dit un matelot tout mouillé qui traverse l'entrepont en courant.

— Bon voyage! crie cet enragé de brigadier; mais cela ne fait plus rire personne.

Grand tumulte sur le pont. La brume empêche de se voir. Les matelots vont et viennent, effrayés, à tâtons... Plus de gouvernail! La manœuvre est impossible... La *Sémillante*, en dérive, file comme le vent... C'est à ce moment que le douanier la voit passer; il est onze heures et demie. A l'avant de la frégate, on entend comme un coup de canon... Les brisants! les brisants!... C'est fini, il n'y a plus d'espoir, on va droit à la côte... Le capitaine descend dans sa cabine... Au bout d'un moment, il vient reprendre sa place sur la dunette, — en grand costume... Il a voulu se faire beau pour mourir.

Dans l'entrepont, les soldats, anxieux, se regardent, sans rien dire... Les malades essayent de se redresser... le petit brigadier ne rit plus... C'est alors que la porte s'ouvre et que l'aumônier paraît sur le seuil avec son étole :

— A genoux, mes enfants!

Tout le monde obéit. D'une voix retentissante, le prêtre commence la prière des agonisants.

Soudain, un choc formidable, un cri, un seul cri, un cri immense, des bras tendus, des mains qui se cramponnent, des regards effarés où la vision de la mort passe comme un éclair...

Miséricorde!...

C'est ainsi que je passai toute la nuit à rêver, évoquant, à dix ans de distance, l'âme du pauvre navire dont les débris m'entouraient... Au loin, dans le détroit, la tempête faisait rage; la flamme du bivac se courbait sous la rafale; et j'entendais notre barque danser au pied des roches en faisant crier son amarre.

LE CURÉ DE CUCUGNAN

Tous les ans, à la Chandeleur, les poètes provençaux publient en Avignon un joyeux petit livre rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes. Celui de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un adorable fabliau que je vais essayer de vous traduire en l'abrégeant un peu... Parisiens, tendez vos mannes. C'est de la fine fleur de farine provençale qu'on va vous servir cette fois...

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan.

Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnanais ; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais, hélas! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint-ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche, après l'Évangile, M. Martin monta en chaire.

— Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez : l'autre nuit, je me suis trouvé, moi misérable pécheur, à la porte du paradis.

« Je frappai : saint Pierre m'ouvrit!

« — Tiens! c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il ; quel bon vent?... et qu'y a-t-il pour votre service?

« — Beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef,

pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis ?

« — Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.

« Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles :

« — Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

« — Comment ! Personne de Cucugnan ici ? Personne ? Ce n'est pas possible ! Regardez mieux...

« — Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

« Moi, pécaïré ! je frappais des pieds, et, les mains jointes, je criais miséricorde. Alors, saint Pierre :

« — Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnanais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

« — Ah ! par charité, grand saint Pierre ! faites que je puisse au moins les voir et les consoler.

« — Volontiers, mon ami... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant ? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite... Vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias ! Tenez-vous sain et gaillardet.

« Et je cheminai... je cheminai ! Quelle battue ! j'ai la chair de poule rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

« — Pan ! pan !

« — Qui frappe ? me fait une voix rauque et dolente.

« — Le curé de Cucugnan.

« — De... ?

« — De Cucugnan.

« — Ah !... Entrez.

« J'entrai. Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clef de diamant pendue à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un grand livre plus gros que celui de saint Pierre...

« — Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous ? dit l'ange.

« — Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnanais.

« — Les... ?

« — Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan... que c'est moi qui suis leur prieur.

« — Ah ! l'abbé Martin, n'est-ce pas ?

« — Pour vous servir, monsieur l'ange.

« — Vous dites donc Cucugnan...

« Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

« — Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

« — Jésus ! Marie ! Joseph ! personne de Cucugnan en purgatoire ! O grand Dieu ! où sont-ils donc ?

« — Eh ! saint homme, ils sont en paradis. Où diantre voulez-vous qu'ils soient ?

« — Mais j'en viens, du paradis...

« — Vous en venez !... Eh bien ?

« — Eh bien ! ils n'y sont pas !... Ah ! bonne mère des anges !...

« — Que voulez-vous, monsieur le curé ! s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

« — Sainte croix ! Jésus, fils de David ! Aï ! aï ! aï ! est-il possible ?... Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre ?... Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq !... Aï ! pauvres nous ! comment irai-je en paradis si mes Cucugnanais n'y sont pas ?

« — Écoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez coûte que coûte être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir... Vous trouverez, à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne !

« Et l'ange ferma la porte.

« C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de

soif... Mais, ma foi, grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

« Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout bâillant, comme la porte d'un grand four. Oh! mes enfants, quel spectacle! Là, on ne demande pas mon nom ; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

« Je suais à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Éloy, le maréchal, brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne. Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé ; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des jurements.

« — Eh bien! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi ? — me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

« — Moi ? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu.

« — Tu es un ami de Dieu... Eh! b... de teigneux! que viens-tu faire ici ?...

« — Je viens... Ah! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan...

« — Ah! feu de Dieu! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnanais...

« Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flamme :

« Le long Coq-Galine, — vous l'avez tous connu, mes frères, — Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

« Je vis Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles!... Mais passons, j'en ai trop dit.

« Je vis Pascal Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

« Je vis Babet la glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignées aux gerbiers.

« Je vis maître Grapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.

« Et Dauphine, qui vendait si cher l'eau de son puits.

« Et le Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

« Et Coulau avec sa Zette, et Jacques, et Pierre, et Toni...

Ému, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant, dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand'mère et qui sa sœur...

— Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

« Demain lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Ce n'est rien.

« Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

« Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

« Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

« Vendredi, les femmes. Je dirai : Pas d'histoires!

« Samedi, le meunier!... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul...

« Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

« Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper ; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver, et de le bien laver.

« C'est la grâce que je vous souhaite. *Amen!*

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait, en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de chœur qui chantaient *Te Deum*, le chemin éclairé de la cité de Dieu.

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

LES VIEUX

— Une lettre, père Azan ?

— Oui, monsieur... ça vient de Paris.

Il était tout fier que ça vînt de Paris, ce brave père Azan... Pas moi. Quelque chose me disait que cette Parisienne de la rue Jean-Jacques,

tombant sur ma table à l'improviste et de si grand matin, allait me faire perdre toute ma journée. Je ne me trompais pas, voyez plutôt :

Il faut que tu me rendes un service, mon ami. Tu vas fermer ton moulin pour un jour et t'en aller tout de suite à Eyguières... Eyguières est un gros bourg à trois ou quatre lieues de chez toi, — une promenade. En arrivant, tu demanderas le couvent des Orphelines. La première maison après le couvent est une maison basse à volets gris avec un jardinet derrière. Tu entreras sans frapper, — la porte est toujours ouverte, — et, en entrant, tu crieras bien fort : « Bonjour braves gens ! Je suis l'ami de Maurice... » Alors, tu verras deux petits vieux, oh ! mais vieux, vieux, archivieux, te tendre les bras du fond de leurs grands fauteuils, et tu les embrasseras de ma part, avec tout ton cœur, comme s'ils étaient à toi. Puis vous causerez ; ils te parleront de moi, rien que de moi ; ils te raconteront mille folies que tu écouteras sans rire... Tu ne riras pas, hein ?... Ce sont mes grands-parents, deux êtres dont je suis toute la vie et qui ne m'ont pas vu depuis dix ans... Dix ans, c'est long ! Mais que veux-tu ! moi, Paris me tient ; eux, c'est le grand âge... Ils sont si vieux, s'ils venaient me voir, ils se casseraient en route... Heureusement, tu es là-bas, mon cher meunier, et, en t'embrassant, les pauvres gens croiront m'embrasser un peu moi-même... Je leur ai si souvent parlé de nous et de cette bonne amitié dont...

Le diable soit de l'amitié ! Justement ce matin-là il faisait un temps admirable, mais qui ne valait rien pour courir les routes : trop de mistral et trop de soleil, une vraie journée de Provence. Quand cette maudite lettre arriva, j'avais déjà choisi mon *cagnard* (abri) entre deux roches, et je rêvais de rester là tout le jour, comme un lézard, à boire de la lumière, en écoutant chanter les pins... Enfin, que voulez-vous faire ? Je fermai le moulin en maugréant, je mis la clef sous la chatière. Mon bâton, ma pipe, et me voilà parti.

J'arrivai à Eyguières vers deux heures. Le village était désert, tout le monde aux champs. Dans les ormes du cours, blancs de poussière, les cigales chantaient comme en pleine Crau. Il y avait bien sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église, mais personne pour m'indiquer l'orphelinat. Par bonheur une vieille fée m'apparut tout à coup, accroupie et filant dans l'encoignure de sa porte ; je lui dis ce que je cherchais ; et comme

cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à lever sa quenouille : aussitôt le couvent des Orphelines se dressa devant moi comme par magie... C'était une grande maison maussade et noire, toute fière de montrer au-dessus de son portail en ogive une vieille croix de grès rouge avec un peu de latin autour. A côté de cette maison, j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière... Je la reconnus tout de suite, et j'entrai sans frapper.

Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte en rose, le jardinet qui tremblait au fond à travers un store de couleur claire, et sur tous les pannaux des fleurs et des violons fanés. Il me semblait que j'arrivais chez quelque vieux bailli du temps de Sedaine... Au bout du couloir, sur la gauche, par une porte entr'ouverte on entendait le tic tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant, mais d'enfant à l'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe : A... LORS... SAINT... I... RÉ... NÉE... S'É... CRI... A... JE... SUIS... LE... FRO... MENT... DU... SEIGNEUR... IL... FAUT... QUE... JE... SOIS... MOU... LU... PAR... LA... DENT... DE... CES... A... NI... MAUX... Je m'approchai doucement de cette porte et je regardai...

Dans le calme et le demi-jour d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. A ses pieds, une fillette habillée de bleu, — grande pèlerine et petit béguin, le costume des orphelines, — lisait la Vie de saint Irénée dans un livre plus gros qu'elle... Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic tac, tic tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche entre les volets clos, pleine d'étincelles vivantes et de valses microscopiques... Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave : AUS... SI... TOT... DEUX... LIONS... SE... PRÉ... CI... PI... TÈ... RENT... SUR... LUI... ET... LE... DÉ... VO... RÈ... RENT... C'est à ce moment que j'entrai... Les lions de saint Irénée se précipitant dans la chambre n'y auraient pas produit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de théâtre! La petite pousse un cri, le gros livre tombe, les canaris, les mouches se réveillent, la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut, tout effaré, et moi-même, un peu troublé, je m'arrête sur le seuil en criant bien fort :

— Bonjour, braves gens! je suis l'ami de Maurice.

Oh! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux, si vous l'aviez vu venir vers moi les bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains, courir égaré dans la chambre, en faisant :

— Mon Dieu! mon Dieu!...

Toutes les rides de son visage riaient. Il était rouge. Il bégayait :

— Ah! monsieur... ah! monsieur...

Puis il allait vers le fond en appelant :

— Mamette!

Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans le couloir... c'était Mamette. Rien de joli comme cette petite vieille avec son bonnet à coque, sa robe carmélite, et son mouchoir brodé qu'elle tenait à la main pour me faire honneur, à l'ancienne mode... Chose attendrissante! ils se ressemblaient. Avec un tour et des coques jaunes, il aurait pu s'appeler Mamette, lui aussi. Seulement la vraie Mamette avait dû beaucoup pleurer dans sa vie, et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle une enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue, qui ne la quittait jamais ; et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence, mais d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux :

— C'est l'ami de Maurice...

Aussitôt la voilà qui tremble, qui pleure, perd son mouchoir, qui devient rouge, toute rouge, encore plus rouge que lui... Ces vieux! ça n'a qu'une goutte de sang dans les veines, et à la moindre émotion elle leur saute au visage...

— Vite, vite, une chaise... dit la vieille à sa petite.

— Ouvre les volets... crie le vieux à la sienne.

Et, me prenant chacun par une main, ils m'emmenèrent en trottinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils, je m'installe entre les deux sur un pliant, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence :

— Comment va-t-il? Qu'est-ce qu'il fait? Pourquoi ne vient-il pas? Est-ce qu'il est content?...

Et patati! et patata! Comme cela pendant des heures.

Moi, je répondais de mon mieux à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant effrontément ceux que je ne savais pas, me gardant surtout d'avouer que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.

— Le papier de sa chambre!... Il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes...

— Vraiment? faisait la pauvre vieille attendrie; et elle ajoutait en se tournant vers son mari : C'est un si brave enfant!

— Oh! oui, c'est un brave enfant! reprenait l'autre avec enthousiasme.

Et, tout le temps que je parlais, c'étaient entre eux des hochements de tête, de petits rires fins, des clignements d'yeux, des airs entendus, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire :

— Parlez plus fort... Elle a l'oreille un peu dure.

Et elle de son côté :

— Un peu plus haut, je vous prie!... Il n'entend pas très bien...

Alors j'élevais la voix, et tous deux me remerciaient d'un sourire; et dans ces sourires fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi, j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presque insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire, très loin, dans un brouillard.

Tout à coup le vieux se dresse sur son fauteuil :

— Mais j'y pense, Mamette... il n'a peut-être pas déjeuné!

Et Mamette, effarée, les bras au ciel :

— Pas déjeuné!... Grand Dieu!

Je croyais qu'il s'agissait encore de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait; et il faut voir quel branle-bas quand j'avouai que j'étais encore à jeun :

— Vite le couvert, petites bleues! La table au milieu de la chambre, la nappe du dimanche, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant, s'il vous plaît! et dépêchons-nous...

Je crois bien qu'elles se dépêchaient! A peine le temps de casser trois assiettes, le déjeuner se trouva servi.

— Un bon petit déjeuner! me disait Mamette en me condui-

sant à table ; seulement vous serez tout seul... Nous autres, nous avons déjà mangé ce matin.

Ces pauvres vieux ! à quelque heure qu'on les prenne, ils ont toujours mangé le matin.

Le bon petit déjeuner de Mamette, c'était deux doigts de lait, des dattes et une *barquette*, quelque chose comme un échaudé ; de quoi la nourrir elle et ses canaris au moins pendant huit jours... Et dire qu'à moi seul je vins à bout de toutes ces provisions !... Aussi quelle indignation autour de la table ! Comme les petites bleues chuchotaient en se poussant du coude, et là-bas, au fond de leur cage, comme les canaris avait l'air de se dire : « Oh ! ce monsieur qui mange toute la *barquette !* ».

Je la mangeai toute, en effet, et presque sans m'en apercevoir, occupé que j'étais à regarder autour de moi dans cette chambre claire et paisible où flottait comme une odeur de choses anciennes... Il y avait surtout deux petits lits dont je ne pouvais pas détacher mes yeux. Ces lits, presque deux berceaux, je me les figurais le matin, au petit jour, quand ils sont encore enfouis sous leurs grands rideaux à franges. Trois heures sonnent. C'est l'heure où tous les vieux se réveillent :

— Tu dors, Mamette ?

— Non, mon ami.

— N'est-ce pas que Maurice est un brave enfant ?

— Oh ! oui, c'est un brave enfant.

Et j'imaginais comme cela toute une causerie, rien que pour avoir vu ces deux petits lits de vieux, dressés l'un à côté de l'autre...

Pendant ce temps, un drame terrible se passait à l'autre bout de la chambre, devant l'armoire. Il s'agissait d'atteindre là-haut, sur le dernier rayon, certain bocal de cerises à l'eau-de-vie qui attendait Maurice depuis dix ans et dont on voulait me faire l'ouverture. Malgré les

supplications de Mamette, le vieux avait tenu à aller chercher ses cerises lui-même; et, monté sur une chaise au grand effroi de sa femme, il essayait d'arriver là-haut... Vous voyez le tableau d'ici, le vieux qui tremble et qui se hisse, les petites bleues cramponnées à sa chaise, Mamette derrière lui haletante, les bras tendus, et sur tout cela un léger parfum de bergamote qui s'exhale de l'armoire ouverte et des grandes piles de linge roux... C'était charmant.

Enfin, après bien des efforts, on parvint à le tirer de l'armoire, ce fameux bocal, et avec lui une vieille timbale d'argent toute bosselée, la timbale de Maurice quand il était petit. On me la remplit de cerises jusqu'au bord ; Maurice les aimait tant, les cerises! Et tout en me servant, le vieux me disait à l'oreille d'un air de gourmandise :

— Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir en manger!... C'est ma femme qui les a faites... Vous allez goûter quelque chose de bon.

Hélas! sa femme les avait faites, mais elle avait oublié de les sucrer. Que voulez-vous! on devient distrait en vieillissant. Elles étaient atroces, vos cerises, ma pauvre Mamette... Mais cela ne m'empêcha pas de les manger jusqu'au bout, sans sourciller.

Le repas terminé, je me levai pour prendre congé de mes hôtes. Ils auraient bien voulu me garder encore un peu pour causer du brave enfant, mais le jour baissait, le moulin était loin, il fallait partir.

Le vieux s'était levé en même temps que moi.

— Mamette, mon habit!... Je veux le conduire jusqu'à la place.

Bien sûr qu'au fond d'elle-même Mamette trouvait qu'il faisait déjà un peu frais pour me conduire jusqu'à la place ; mais elle n'en laissa rien paraître. Seulement, pendant qu'elle l'aidait à passer les manches de son habit, un bel habit tabac d'Espagne à boutons de nacre, j'entendais la chère créature qui lui disait doucement :

— Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce pas?

Et lui, d'un petit air malin :

— Hé! Hé!... je ne sais pas... peut-être...

Là-dessus, ils se regardaient en riant, et les petites bleues riaient de les voir rire, et dans leur coin les canaris riaient aussi à leur manière... Entre nous, je crois que l'odeur des cerises les avait tous un peu grisés.

...La nuit tombait, quand nous sortîmes, le grand-père et moi. La petite bleue nous suivait de loin pour le ramener ; mais lui ne la voyait pas, et il était tout fier de marcher à mon bras, comme un

homme. Mamette, rayonnante, voyait cela du pas de sa porte, et elle avait en nous regardant de jolis hochements de tête qui semblaient dire : « Tout de même, mon pauvre homme!... il marche encore. »

BALLADES EN PROSE

En ouvrant ma porte ce matin, il y avait autour de mon moulin un grand tapis de gelée blanche. L'herbe luisait et craquait comme du verre ; toute la colline grelottait... Pour un jour ma chère Provence s'était déguisée en pays du Nord; et c'est parmi les pins frangés de givre, les touffes de lavandes épanouies en bouquets de cristal, que j'ai écrit ces deux ballades d'une fantaisie un peu germanique, pendant que la gelée m'envoyait ses étincelles blanches, et que là-haut, dans le ciel clair, de grands triangles de cigognes venues du pays de Henri Heine descendaient vers la Camargue en criant : « Il fait froid... froid... »

I

La mort du dauphin

Le petit Dauphin est malade, le petit Dauphin va mourir... Dans toutes les églises du royaume, le Saint-Sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas... Aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent, à travers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi... Des chambellans, des majordomes, montent et descendent en courant les escaliers de marbre... Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse... Sur les larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux... Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur récite des vers d'Horace... Et pendant ce temps-là, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi ? Où est monseigneur le roi ?... Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château... Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer... Pour la reine, c'est autre chose... Assise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes, et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une drapière.

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que

les coussins sur lesquels il est étendu, repose, les yeux fermés. On croit qu'il dort; mais non. Le petit Dauphin ne dort pas... Il se retourne vers sa mère, et, voyant qu'elle pleure, il lui dit :

— Madame la reine, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que vous croyez bonnement que je m'en vas mourir?

La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent de parler.

— Ne pleurez donc pas, madame la reine ; vous oubliez que je suis le Dauphin, et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi...

La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dauphin commence à s'effrayer.

— Holà, dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici... Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts pour monter la garde autour de notre lit!... Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres! Et malheur à la mort, si elle ose s'approcher de nous!...

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend les gros canons qui roulent dans la cour; et quarante grands lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soudards à moustaches grises. Le petit Dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle :

— Lorrain! Lorrain!

Le soudard fait un pas vers le lit :

— Je t'aime bien, mon vieux Lorrain... Fais voir un peu ton grand sabre... Si la mort veut me prendre, il faudra la tuer, n'est-ce pas?

Lorrain répond :

— Oui, monseigneur...

Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné, puis tout à coup l'interrompant :

— Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé ; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent?...

L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir :

— Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé ; mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais être encore le Dauphin... Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang.

Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère :

— Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours! Je veux me faire brave pour les anges et entrer au paradis en costume de Dauphin.

Une troisième fois, l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse... Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère :

— Mais alors, crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout!

Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille, et il pleure amèrement.

II

Le sous-préfet aux champs

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées :

— Messieurs et chers administrés...

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite :

— Messieurs et chers administrés... la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche!... A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe :

— Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet; pour composer votre discours, vous serez beaucoup mieux sous mes arbres...

M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce

petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

— C'est un artiste! dit la fauvette.

— Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.

— Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet!

Et tout le petit bois va chuchotant :

— C'est un sous-préfet! c'est un sous-préfet!

— Comme il est chauve! remarque une alouette à grande huppe.

Les violettes demandent :

— Est-ce que c'est méchant?

— Est-ce que c'est méchant? demandent les violettes.

Le vieux rossignol répond :

— Pas du tout!

Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la Muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie :

— Messieurs et chers administrés...

— Messieurs et chers administrés, dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie...

Un éclat de rire l'interrompit; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin :

— A quoi bon?

— Comment! à quoi bon? dit le sous-préfet, qui devient tout

rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle :

— Messieurs et chers administrés...

— Messieurs et chers administrés... a repris le sous-préfet de plus belle.

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement :

— Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ?

Et les sources lui font sous la mousse une musique divine; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois :

— Messieurs et chers administrés... Messieurs et chers admi... Messieurs et chers...

Puis il envoie les administrés au diable; et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles!... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas... et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

LE PORTEFEUILLE DE BIXIOU

Un matin du mois d'octobre, quelques jours avant de quitter Paris, je vis arriver chez moi, — pendant que je déjeunais, — un vieil homme en habit râpé, cagneux, crotté, l'échine basse, grelottant sur ses longues jambes comme un échassier déplumé. C'était Bixiou. Oui, Parisiens, votre Bixiou, le féroce et charmant Bixiou, ce railleur enragé qui vous a tant réjouis depuis quinze ans avec ses pamphlets et ses caricatures... Ah! le malheureux, quelle détresse! Sans une grimace qu'il fit en entrant, jamais je ne l'aurais reconnu.

La tête inclinée sur l'épaule, sa canne aux dents comme une clarinette, l'illustre et lugubre farceur s'avança jusqu'au milieu de la chambre et vint se jeter contre ma table en disant d'une voix dolente :

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle!...

C'était si bien imité que je ne puis m'empêcher de rire. Mais lui, très froidement :

— Vous croyez que je plaisante... regardez mes yeux.

Et il tourna vers moi deux grandes prunelles blanches sans regard.

— Je suis aveugle, mon cher, aveugle pour la vie... Voilà ce que c'est que d'écrire avec du vitriol. Je me suis brûlé les yeux à ce joli métier ; mais là, brûlé à fond... jusqu'aux bobèches! ajouta-t-il en me montrant ses paupières calcinées où ne restait plus l'ombre d'un cil.

J'étais si ému que je ne trouvai rien à lui dire. Mon silence l'inquiéta :

— Vous travaillez ?

— Non, Bixiou, je déjeune. Voulez-vous en faire autant ?

Il ne répondit pas, mais au frémissement de ses narines, je vis bien qu'il mourait d'envie d'accepter. Je le pris par la main, et je le fis asseoir près de moi.

Pendant qu'on le servait, le pauvre diable flairait la table avec un petit rire :

— Ça a l'air bon tout ça. Je vais me régaler; il y a si longtemps que je ne déjeune plus! Un pain d'un sou tous les matins, en courant les ministères... car, vous savez, je cours les ministères, maintenant; c'est ma seule profession. J'essaye d'accrocher un bureau de tabac... Qu'est-ce que vous voulez! il faut qu'on mange à la maison. Je ne peux plus dessiner; je ne peux plus écrire... Dicter?... Mais quoi?... Je n'ai rien dans la tête, moi; je n'invente rien. Mon métier, c'était de voir les grimaces de Paris et de les faire; à présent il n'y a plus moyen... Alors j'ai pensé à un bureau de tabac; pas sur les boulevards, bien entendu. Je n'ai pas droit à cette faveur, n'étant ni mère de danseuse, ni veuve d'officier sperrior. Non! simplement un petit bureau de province, quelque part, bien loin, dans un coin des Vosges. J'aurai une forte pipe en porcelaine; je m'appellerai Hans ou Zébédé, comme dans Erckmann-Chatrian, et je me consolerai de ne plus écrire en faisant des cornets de tabac avec les œuvres de mes contemporains.

« Voilà tout ce que je demande. Pas grand'chose, n'est-ce pas?... Eh bien, c'est le diable pour y arriver... Pourtant les protections ne devraient pas me manquer. J'étais très lancé autrefois. Je dînais chez le maréchal, chez le prince, chez les ministres; tous ces gens-là voulaient m'avoir parce que je les amusais ou qu'ils avaient peur de moi. A présent, je ne fais plus peur à personne. O mes yeux! mes pauvres yeux! Et l'on ne m'invite nulle part. C'est si triste une tête d'aveugle à table. Passez-moi le pain, je vous prie... Ah! les bandits! ils me l'auront fait payer cher ce malheureux bureau de tabac. Depuis six mois, je me promène dans tous les ministères avec ma pétition. J'arrive le matin, à l'heure où l'on allume les poêles et où l'on fait faire un tour aux chevaux de Son Excellence sur le sable de la cour; je ne m'en vais qu'à la nuit, quand on apporte les grosses lampes et que les cuisines commencent à sentir bon...

« Toute ma vie se passe sur les coffres à bois des antichambres. Aussi les huissiers me connaissent, allez! A l'Intérieur, ils m'appellent : « Ce bon monsieur! » Et moi, pour gagner leur protection, je fais des calembours, ou je dessine d'un trait sur un coin de leur buvard de grosses moustaches qui les font rire... Voilà où j'en suis arrivé après vingt ans de succès tapageurs, voilà la fin d'une vie d'artiste!... Et dire qu'ils sont en France quarante mille galopins à qui notre profession fait venir l'eau à la bouche! Dire qu'il y a tous les jours, dans les départements, une locomotive qui chauffe pour nous apporter des panerées

d'imbéciles affamés de littérature et de bruit imprimé!... Ah! province romanesque, si la misère de Bixiou pouvait te servir de leçon!

Là-dessus il se fourra le nez dans son assiette et se mit à manger avidement, sans dire un mot... C'était pitié de le voir faire. A chaque minute, il perdait son pain, sa fourchette, tâtonnait pour trouver son verre. Pauvre homme! il n'avait pas encore l'habitude.

Au bout d'un moment, il reprit :

— Savez-vous ce qu'il y a encore de plus horrible pour moi? C'est de ne plus pouvoir lire mes journaux. Il faut être du métier pour comprendre cela... Quelquefois le soir, en rentrant, j'en achète un, rien que pour sentir cette odeur de papier humide et de nouvelles fraîches... C'est si bon! et personne pour me les lire! Ma femme pourrait bien, mais elle ne veut pas : elle prétend qu'on trouve dans les faits divers des choses qui ne sont pas convenables... Ah! ces anciennes maîtresses, une fois mariées, il n'y a pas plus bégueules qu'elles. Depuis que j'en ai fait madame Bixiou, celle-là s'est crue obligée de devenir bigote, mais à un point!... Est-ce qu'elle ne voulait pas me faire frictionner les yeux avec l'eau de la Salette! Et puis, le pain bénit, les quêtes, la Sainte-Enfance, les petits Chinois, que sais-je encore?... Nous sommes dans les bonnes œuvres jusqu'au cou... Ce serait cependant une bonne œuvre de me lire mes journaux. Eh bien, non, elle ne veut pas... Si ma fille était chez nous, elle me les lirait, elle ; mais depuis que je suis aveugle, je l'ai fait entrer à Notre-Dame-des-Arts, pour avoir une bouche de moins à nourrir...

« Encore une qui me donne de l'agrément, celle-là! Il n'y a pas neuf ans qu'elle est au monde, elle a déjà eu toutes les maladies... Et triste! et laide! plus laide que moi, si c'est possible... un monstre!... Que voulez-vous! je n'ai jamais su faire que des charges... Ah çà, mais je suis bon, moi, de vous raconter mes histoires de famille. Qu'est-ce que cela

peut vous faire à vous ?... Allons, donnez-moi encore un peu de cette eau-de-vie. Il faut que je me mette en train. En sortant d'ici je vais à l'Instruction publique, et les huissiers n'y sont pas faciles à dérider. C'est tous d'anciens professeurs.

Je lui versai son eau-de-vie. Il commença à la déguster par petites fois, d'un air attendri... Tout à coup, je ne sais quelle fantaisie le piquant, il se leva, son verre à la main, promena un instant autour de lui sa tête de vipère aveugle, avec le sourire aimable du monsieur qui va parler, puis, d'une voix stridente, comme pour haranguer un banquet de deux cents couverts :

— Aux arts! Aux lettres! A la presse!

Et le voilà parti sur un toast de dix minutes, la plus folle et la plus merveilleuse improvisation qui soit jamais sortie de cette cervelle de pitre.

Figurez-vous une revue de fin d'année intitulée : *Le Pavé des lettres en* 186* ; nos assemblées soi-disant littéraires, nos papotages, nos querelles, toutes les cocasseries d'un monde excentrique, fumier d'encre, enfer sans grandeur, où l'on s'égorge, où l'on s'étripe, où l'on se détrousse, où l'on parle intérêts et gros sous bien plus que chez les bourgeois, ce qui n'empêche pas qu'on y meure de faim plus qu'ailleurs; toutes nos lâchetés, toutes nos misères ; le vieux baron T... de la Tombola s'en allant faire « gna... gna... gna... » aux Tuileries avec sa sébile et son habit barbeau; puis nos morts de l'année, les enterrements à réclames, l'oraison funèbre de monsieur le délégué, toujours la même : « Cher et regretté! pauvre cher! » à un malheureux dont on refuse de payer la tombe; et ceux qui se sont suicidés, et ceux qui sont devenus fous ; figurez-vous tout cela, raconté, détaillé, gesticulé par un grimacier de génie, vous aurez alors une idée de ce que fut l'improvisation de Bixiou.

Son toast fini, son verre bu, il me demanda l'heure et s'en alla, d'un air farouche, sans me dire adieu... J'ignore comment les huissiers de M. Duruy se trouvèrent de sa visite ce matin-là; mais je sais bien que jamais de ma vie je ne me suis senti si triste, si mal en train qu'après le départ de ce terrible aveugle. Mon encrier m'écœurait, ma plume me faisait horreur. J'aurais voulu m'en aller loin, courir, voir des arbres, sentir quelque chose de bon... Quelle haine, grand Dieu! que de fiel! quel besoin de baver sur tout, de tout salir! Ah! le misérable...

Et j'arpentais ma chambre avec fureur, croyant toujours entendre

le ricanement de dégoût qu'il avait eu en me parlant de sa fille.

Tout à coup, près de la chaise où l'aveugle s'était assis, je sentis quelque chose rouler sous mon pied. En me baissant, je reconnus son portefeuille, un gros portefeuille luisant, à coins cassés, qui ne le quitte jamais et qu'il appelle en riant sa poche à venin. Cette poche, dans notre monde, était aussi renommée que les fameux cartons de M. de Girardin. On disait qu'il y avait des choses terribles là dedans... L'occasion se présentait belle pour m'en assurer. Le vieux portefeuille, trop gonflé, s'était crevé en tombant, et tous les papiers avaient roulé sur le tapis; il me fallut les ramasser l'un après l'autre...

Un paquet de lettres écrites sur du papier à fleurs, commençant toutes : *Mon cher papa*, et signées : *Céline Bixiou, des enfants de Marie.*

D'anciennes ordonnances pour des maladies d'enfants : croup, convulsions, scarlatine, rougeole... (la pauvre petite n'en avait pas échappé une!)

Enfin une grande enveloppe cachetée d'où sortaient, comme d'un bonnet de fillette, deux ou trois crins jaunes tout frisés; et sur l'enveloppe, en grosse écriture tremblée, une écriture d'aveugle :

Cheveux de Céline, coupés le 13 *mai, le jour de son entrée là-bas.*

Voilà ce qu'il y avait dans le portefeuille de Bixiou.

Allons, Parisiens, vous êtes tous les mêmes. Le dégoût, l'ironie, un rire infernal, des blagues féroces, et puis pour finir : ... *Cheveux de Céline coupés le* 13 *mai.*

LA LÉGENDE DE

L'HOMME A LA CERVELLE D'OR

A la Dame qui demande des histoires gaies.

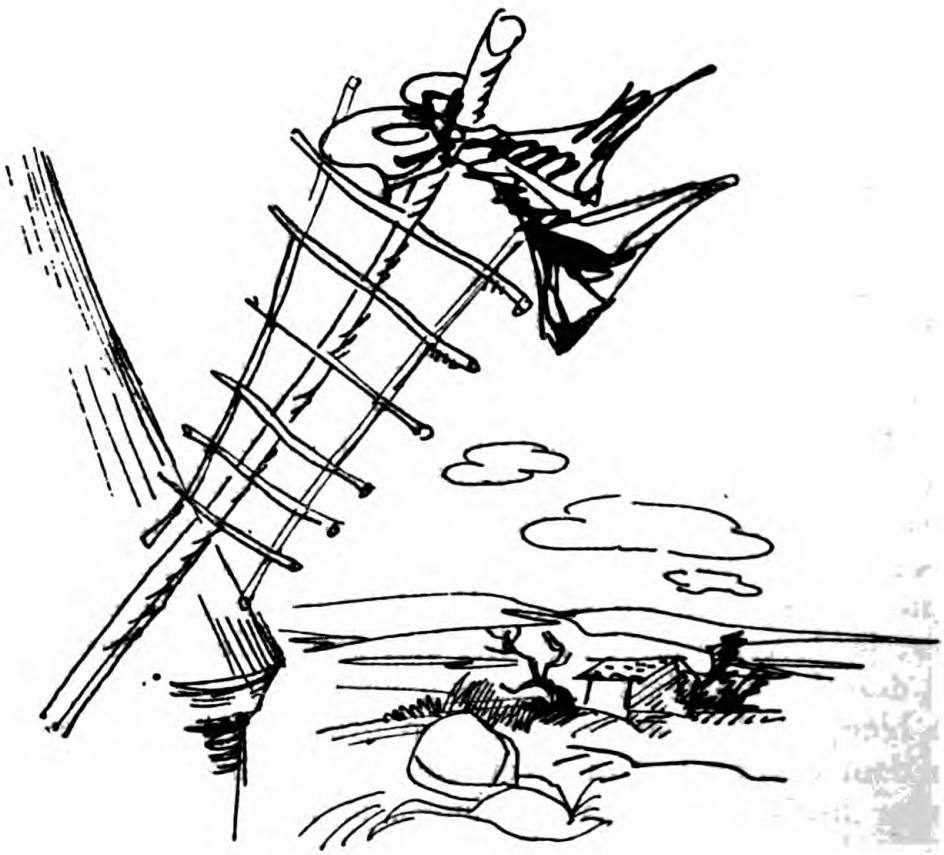
En lisant votre lettre, madame, j'ai eu comme un remords. Je m'en suis voulu de la couleur un peu trop demi-deuil de mes historiettes, et je m'étais promis de vous offrir aujourd'hui quelque chose de joyeux, de follement joyeux.

Pourquoi serais-je triste, après tout ? Je vis à mille lieues des brouillards parisiens, sur une colline lumineuse, dans le pays des tambourins et du vin muscat. Autour de chez moi tout n'est que soleil et musique; j'ai des orchestres de culs-blancs, des orphéons de mésanges ; le matin, les courlis qui font : « Coureli ! coureli ! », à midi, les cigales ; puis les pâtres qui jouent du fifre, et les belles filles brunes qu'on entend rire dans les vignes... En vérité, l'endroit est mal choisi pour broyer du noir; je devrais plutôt expédier aux dames des poèmes couleur de rose et des pleins paniers de contes galants.

Eh bien, non ! je suis encore trop près de Paris. Tous les jours, jusque dans mes pins, il m'envoie les éclaboussures de ses tristesses... A l'heure même où j'écris ces lignes, je viens d'apprendre la mort misérable du pauvre Charles Barbara; et mon moulin en est tout en deuil. Adieu les courlis et les cigales ! Je n'ai plus le cœur à rien de gai... Voilà pourquoi, madame, au lieu du joli conte badin que je m'étais promis de vous faire, vous n'aurez encore aujourd'hui qu'une légende mélancolique.

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or; oui, madame, une cervelle toute en or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant et grandit au soleil comme un beau

plant d'olivier; seulement sa grosse tête l'entraînait toujours, et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant... Il tombait souvent. Un jour, il roula du haut d'un perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort; mais, en le relevant, on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux



blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle en or.

La chose fut tenue secrète; le pauvre petit lui-même ne se douta de rien. De temps en temps, il demandait pourquoi on ne le laissait plus courir devant la porte avec les garçonnets de la rue.

— On vous volerait, mon beau trésor! lui répondait sa mère...

Alors le petit avait grand'peur d'être volé; il retournait jouer tout seul, sans rien dire, et se trimbalait lourdement d'une salle à l'autre...

A dix-huit ans seulement, ses parents lui révèlèrent le don monstrueux qu'il tenait du destin; et, comme ils l'avaient élevé et nourri jusque-là, ils lui demandèrent en retour un peu de son or. L'enfant n'hésita pas; sur l'heure même, — comment? par quels moyens? la légende ne l'a pas dit, — il s'arracha du crâne un morceau d'or massif, un morceau gros comme une noix, qu'il jeta fièrement sur les genoux de sa mère... Puis, tout ébloui des richesses qu'il portait dans la tête, fou de désirs, ivre de sa puissance, il quitta la maison paternelle et s'en alla par le monde en gaspillant son trésor.

Du train dont il menait sa vie, royalement, et semant l'or sans compter, on aurait dit que sa cervelle était inépuisable... Elle s'épuisait cependant, et à mesure on pouvait voir les yeux s'éteindre, la joue devenir plus creuse. Un jour enfin, au matin d'une débauche folle, le malheureux, resté seul parmi les débris du festin et les lustres qui pâlissaient, s'épouvanta de l'énorme brèche qu'il avait déjà faite à son lingot : il était temps de s'arrêter.

Dès lors, ce fut une existence nouvelle. L'homme à la cervelle d'or s'en alla vivre, à l'écart, du travail de ses mains, soupçonneux et craintif comme un avare, fuyant les tentations, tâchant d'oublier lui-même ces fatales richesses auxquelles il ne voulait plus toucher... Par malheur, un ami l'avait suivi dans sa solitude, et cet ami connaissait son secret.

Une nuit, le pauvre homme fut réveillé en sursaut par une douleur à la tête, une effroyable douleur; il se dressa éperdu, et vit, dans un rayon de lune, l'ami qui fuyait en cachant quelque chose sous son manteau...

Encore un peu de cervelle qu'on lui emportait!...

A quelque temps de là, l'homme à la cervelle d'or devint amoureux, et cette fois tout fut fini... Il aimait du meilleur de son âme une petite femme blonde, qui l'aimait bien aussi, mais qui préférait encore les pompons, les plumes blanches et les jolis glands mordorés battant le long des bottines.

Entre les mains de cette mignonne créature, — moitié oiseau, moitié poupée, — les piécettes d'or fondaient que c'était un plaisir. Elle avait tous les caprices ; et lui ne savait jamais dire non; même,

de peur de la peiner, il lui cacha jusqu'au bout le triste secret de sa fortune.

— Nous sommes donc bien riches ? disait-elle.

Le pauvre homme répondait :

— Oh ! oui... bien riches !

Et il souriait avec amour au petit oiseau bleu qui lui mangeait le crâne innocemment. Quelquefois cependant la peur le prenait, il avait des envies d'être avare ; mais alors la petite femme venait vers lui en sautillant, et lui disait :

— Mon mari, qui êtes si riche ! achetez-moi quelque chose de bien cher...

Et il lui achetait quelque chose de bien cher.

Cela dura ainsi pendant deux ans ; puis, un matin, la petite femme mourut, sans qu'on sût pourquoi, comme un oiseau... Le trésor touchait à sa fin ; avec ce qui lui en restait, le veuf fit faire à sa chère morte un bel enterrement. Cloches à toute volée, lourds carrosses tendus de noir, chevaux empanachés, larmes d'argent dans le velours, rien ne lui parut trop beau. Que lui importait son or maintenant ?... Il en donna pour l'église, pour les porteurs, pour les revendeuses d'immortelles ; il en donna partout, sans marchander... Aussi, en sortant du cimetière, il ne lui restait presque plus rien de cette cervelle merveilleuse, à peine quelques parcelles aux parois du crâne.

Alors on le vit s'en aller dans les rues, l'air égaré, les mains en avant, trébuchant comme un homme ivre. Le soir, à l'heure où les bazars s'illuminent, il s'arrêta devant une large vitrine dans laquelle tout un fouillis d'étoffes et de parures reluisait aux lumières, et resta là longtemps à regarder deux bottines de satin bleu bordées de duvet de cygne. « Je sais quelqu'un à qui ces bottines feraient bien plaisir, » se disait-il en souriant ; et, ne se souvenant déjà plus que la petite femme était morte, il entra pour les acheter.

Du fond de son arrière-boutique, la marchande entendit un grand cri ; elle accourut et recula de peur en voyant un homme debout, qui s'accotait au comptoir et la regardait douloureusement d'un air hébété. Il tenait d'une main les bottines bleues à bordure de cygne, et présentait l'autre main toute sanglante, avec des raclures d'or au bout des ongles.

Telle est, madame, la légende de l'homme à la cervelle d'or.

Malgré ses airs de conte fantastique, cette légende est vraie d'un bout à l'autre... Il y a par le monde de pauvres gens qui sont condamnés à vivre de leur cerveau, et payent en bel or fin, avec leur moelle et leur substance, les moindres choses de la vie. C'est pour eux une douleur de chaque jour; et puis, quand ils sont las de souffrir...

LE POÈTE MISTRAL

Dimanche dernier, en me levant, j'ai cru me réveiller rue du Faubourg-Montmartre. Il pleuvait, le ciel était gris, le moulin triste. J'ai eu peur de passer chez moi cette froide journée de pluie, et tout de suite l'envie m'est venue d'aller me réchauffer un brin auprès de Frédéric Mistral, ce grand poète qui vit à trois lieues de mes pins, dans son petit village de Maillane.

Sitôt pensé, sitôt parti : une trique en bois de myrte, mon Montaigne, une couverture, et en route!

Personne aux champs... Notre belle Provence catholique laisse la terre se reposer le dimanche... Les chiens seuls au logis, les fermes closes... De loin en loin, une charrette de roulier avec sa bâche ruisselante, une vieille encapuchonnée dans sa mante feuille morte, des mules en tenue de gala, housse de sparterie bleue et blanche, pompon rouge, grelots d'argent, — emportant au petit trot toute une carriole de gens de *mas* qui vont à la messe; puis, là-bas, à travers la brume, une barque sur la *roubine* et un pêcheur debout qui lance son épervier...

Pas moyen de lire en route ce jour-là. La pluie tombait par torrents, et la tramontane vous la jetait à pleins seaux dans la figure... Je fis le chemin tout d'une haleine, et enfin, après trois heures de marche, j'aperçus devant moi les petits bois de cyprès au milieu desquels le pays de Maillane s'abrite de peur du vent.

Pas un chat dans les rues du village ; tout le monde était à la grand'messe. Quand je passai devant l'église, le serpent ronflait, et je vis les cierges reluire à travers les vitres de couleur.

Le logis du poète est à l'extrémité du pays; c'est la dernière maison à main gauche, sur la route de Saint-Remy, — une maisonnette à un étage avec un jardin devant... J'entre doucement... Personne! La porte du salon est fermée, mais j'entends derrière quelqu'un qui marche

et qui parle à haute voix... Ce pas et cette voix me sont bien connus... Je m'arrête un moment dans le petit couloir peint à la chaux, la main sur le bouton de la porte, très ému. Le cœur me bat. — Il est là. Il travaille... Faut-il attendre que la strophe soit finie?... Ma foi! tant pis, entrons.

Ah! Parisiens, lorsque le poète de Maillane est venu chez vous montrer Paris à sa Mireille, et que vous l'avez vu dans vos salons, ce Chactas en habit de ville, avec un col droit et un grand chapeau qui le gênait autant que sa gloire, vous avez cru que c'était là Mistral... Non, ce n'était pas lui. Il n'y a qu'un Mistral au monde, celui que j'ai surpris dimanche dernier dans son village, le chaperon de feutre sur l'oreille, sans gilet, en jaquette, sa rouge taillole catalane autour des reins, l'œil allumé, le feu de l'inspiration aux pommettes, superbe, avec un bon sourire, élégant comme un pâtre grec, et marchant à grands pas, les mains dans ses poches, en faisant des vers...

— Comment! c'est toi! cria Mistral en me sautant au cou ; la bonne idée que tu as eue de venir!... Tout juste aujourd'hui, c'est la fête de Maillane. Nous avons la musique d'Avignon, les taureaux, la procession, la farandole, ce sera magnifique... La mère va rentrer de la messe; nous déjeunons, et puis, zou! nous allons voir danser les jolies filles...

Pendant qu'il me parlait, je regardais avec émotion ce petit salon à tapisserie claire, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, et où j'ai passé déjà de si belles heures. Rien n'était changé. Toujours le canapé à carreaux jaunes, les deux fauteuils de paille, la Vénus sans bras et la Vénus d'Arles sur la cheminée, le portrait du poète par Hébert, sa photographie par Étienne Carjat, et, dans un coin, près de la fenêtre, le bureau, — un pauvre petit bureau de receveur d'enregistrement, — tout chargé de vieux bouquins et de dictionnaires. Au milieu de ce bureau, j'aperçus un gros cahier ouvert... C'était *Calendal*, le nouveau poème de Frédéric Mistral, qui doit paraître à la fin de cette année, le jour de Noël. Ce poème, Mistral y travaille depuis sept ans, et voilà près de six mois qu'il en a écrit le dernier vers ; pourtant, il n'ose s'en séparer encore. Vous comprenez, on a toujours une strophe à polir, une rime plus sonore à trouver... Mistral a beau écrire en provençal, il travaille ses vers comme si tout le monde devait les lire dans la langue et lui tenir compte de ses efforts de bon ouvrier... Oh! le brave poète, et que c'est bien Mistral dont Montaigne aurait pu dire :

Souvienne-vous de celuy à qui, comme on demandoit à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guère des gens, « J'en ay assez de peu, répondit-il. J'en ay assez d'un. J'en ay assez de pas un. »

Je tenais le cahier de *Calendal* entre mes mains, et je le feuilletais, plein d'émotion... Tout à coup une musique de fifres et de tambourins éclate dans la rue, devant la fenêtre, et voilà mon Mistral qui court à l'armoire, en tire des verres, des bouteilles, traîne la table au milieu du salon, et ouvre la porte aux musiciens en me disant :

— Ne ris pas... Ils viennent me donner l'aubade... je suis conseiller municipal.

La petite pièce se remplit de monde. On pose les tambourins sur les chaises, la vieille bannière dans un coin; et le vin cuit circule. Puis quand on a vidé quelques bouteilles à la santé de M. Frédéric, qu'on a causé gravement de la fête, si la farandole sera aussi belle que l'an

dernier, si les taureaux se comporteront bien, les musiciens se retirent et vont donner l'aubade chez les autres conseillers. A ce moment, la mère de Mistral arrive.

En un tour de main la table est dressée: un beau linge blanc et deux couverts. Je connais les usages de la maison; je sais que lorsque Mistral a du monde, sa mère ne se met pas à table... La pauvre vieille femme ne connaît que son provençal et se sentirait mal à l'aise pour causer avec des Français... D'ailleurs, on a besoin d'elle à la cuisine.

Dieu! le joli repas que j'ai fait ce matin-là : — un morceau de chevreau rôti, du fromage de montagne, de la confiture de moût, des figues, des raisins muscats. Le tout arrosé de ce bon château-neuf-des-papes qui a une si belle couleur rose dans les verres...

Au dessert, je vais chercher le cahier du poème, et je l'apporte sur la table devant Mistral.

— Nous avions dit que nous sortirions, fait le poète en souriant.

— Non! non!... *Calendal! Calendal!*

Mistral se résigne, et de sa voix musicale et douce, en battant la mesure de ses vers avec la main, il entame le premier chant : — *D'une fille folle d'amour, — à présent que j'ai dit la triste aventure, — je chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis, — un pauvre petit pêcheur d'anchois...*

Au dehors, les cloches sonnaient les vêpres, les pétards éclataient sur la place, les fifres passaient et repassaient dans les rues avec les tambourins. Les taureaux de Camargue, qu'on menait courir, mugissaient.

Moi, les coudes sur la nappe, des larmes dans les yeux, j'écoutais l'histoire du petit pêcheur provençal.

Calendal n'était qu'un pêcheur ; l'amour en fait un héros... Pour gagner le cœur de sa mie, — la belle Estérelle, — il entreprend des choses miraculeuses, et les douze travaux d'Hercule ne sont rien à côté des siens.

Une fois, s'étant mis en tête d'être riche, il a inventé de formidables engins de pêche, et ramène au port tout le poisson de la mer. Une autre fois, c'est un terrible bandit des gorges d'Ollioules, le comte Sévéran, qu'il va relancer jusque dans son aire, parmi ses coupe-jarrets et ses concubines... Quel rude gars que ce petit Calendal! Un jour, à la Sainte-Baume, il rencontre deux partis de compagnons venus là pour vider leur querelle à grands coups de compas sur la tombe de

maître Jacques, un Provençal qui a fait la charpente du temple de Salomon, s'il vous plaît. Calendal se jette au milieu de la tuerie, et apaise les compagnons en leur parlant...

Des entreprises surhumaines!... Il y avait là-haut, dans les rochers de Lure, une forêt de cèdres inaccessibles, où jamais bûcheron n'osa monter. Calendal y va, lui. Il s'y installe tout seul pendant trente jours. Pendant trente jours, on entend le bruit de sa hache qui sonne en s'enfonçant dans les troncs. La forêt crie ; l'un après l'autre, les vieux arbres géants tombent et roulent au fond des abîmes, et quand Calendal redescend, il ne reste plus un cèdre sur la montagne...

Enfin, en récompense de tant d'exploits, le pêcheur d'anchois obtient l'amour d'Estérelle, et il est nommé consul par les habitants de Cassis. Voilà l'histoire de Calendal... Mais qu'importe Calendal? Ce qu'il y a avant tout dans le poème, c'est la Provence, — la Provence de la mer, la Provence de la montagne, — avec son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages, tout un peuple naïf et libre qui a trouvé son grand poète avant de mourir... Et maintenant, tracez des chemins de fer, plantez des poteaux à télégraphes, chassez la langue provençale des écoles! La Provence vivra éternellement dans *Mireille* et dans *Calendal*.

— Assez de poésie! dit Mistral en fermant son cahier. Il faut aller voir la fête.

Nous sortîmes; tout le village était dans les rues ; un grand coup de bise avait balayé le ciel, et le ciel reluisait joyeusement sur les toits rouges mouillés de pluie. Nous arrivâmes à temps pour voir rentrer la procession. Ce fut pendant une heure un interminable défilé de pénitents en cagoule, pénitents blancs, pénitents bleus, pénitents gris, confréries de filles voilées, bannières roses à fleurs d'or, grands saints de bois dédorés portés à quatre épaules, saintes de faïence coloriées comme des idoles avec de gros bouquets à la main, chapes, ostensoirs, dais de velours vert, crucifix encadrés de soie blanche, tout cela ondulant au vent dans la lumière des cierges et du soleil, au milieu des psaumes, des litanies, et des cloches qui sonnaient à toute volée.

La procession finie, les saints remisés dans leurs chapelles, nous allâmes voir les taureaux, puis les jeux sur l'aire, les luttes d'hommes, les trois sauts, l'étrangle-chat, le jeu de l'outre, et tout le joli train des fêtes de Provence... La nuit tombait quand nous rentrâmes à Maillane. Sur la place, devant le petit café où Mistral va faire, le soir, sa partie

avec son ami Zidore, on avait allumé un grand feu de joie... La farandole s'organisait. Des lanternes de papier découpé s'allumaient partout dans l'ombre ; la jeunesse prenait place ; et bientôt, sur un appel de tambourins, commença autour de la flamme une ronde folle, bruyante, qui devait durer toute la nuit.

Après souper, trop las pour courir encore, nous montâmes dans la chambre de Mistral. C'est une modeste chambre de paysan, avec deux grands lits. Les murs n'ont pas de papier ; les solives du plafond se voient... Il y a quatre ans, lorsque l'Académie donna à l'auteur de *Mireille* le prix de trois mille francs, Mme Mistral eut une idée.

— Si nous faisions tapisser et plafonner ta chambre ? dit-elle à son fils.

— Non ! non ! répondit Mistral... Ça, c'est l'argent des poètes, on n'y touche pas.

Et la chambre est restée toute nue ; mais tant que l'argent des poètes a duré, ceux qui ont frappé chez Mistral ont toujours trouvé sa bourse ouverte...

J'avais emporté le cahier de *Calendal* dans la chambre et je voulus m'en faire lire encore un passage avant de m'endormir. Mistral choisit l'épisode des faïences. Le voici en quelques mots :

C'est dans un grand repas je ne sais où. On apporte sur la table un magnifique service en faïence de Moustiers. Au fond de chaque assiette, dessiné en bleu dans l'émail, il y a un sujet provençal ; toute l'histoire du pays tient là dedans. Aussi il faut voir avec quel amour sont décrites ces belles faïences ; une strophe pour chaque assiette, autant de petits poèmes d'un travail naïf et savant, achevés comme un tableautin de Théocrite.

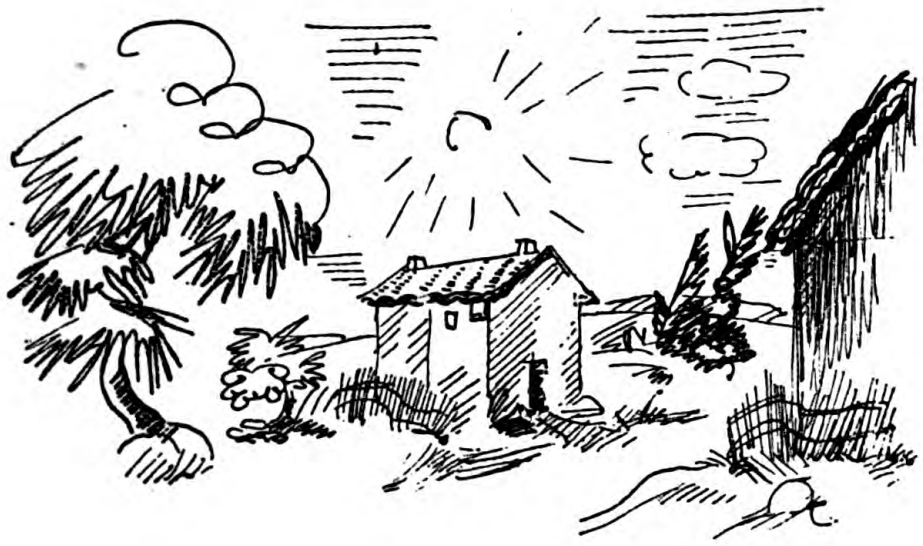
Tandis que Mistral me disait ses vers dans cette belle langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée autrefois et que maintenant nos pâtres seuls comprennent, j'admirais cet homme au dedans de moi, et, songeant à l'état de ruine où il a trouvé sa langue maternelle et ce qu'il en a fait, je me figurais un de ces vieux palais des princes des Baux comme on en voit dans les Alpilles : plus de toits, plus de balustres aux perrons, plus de vitraux aux fenêtres, le trèfle des ogives cassé, le blason des portes mangé de mousse, des poules picorant dans la cour d'honneur, des porcs vautrés sous les fines colonnettes des galeries, l'âne broutant dans la chapelle où l'herbe pousse, des pigeons venant boire aux grands bénitiers remplis d'eau de

pluie, et enfin, parmi ces décombres, deux ou trois familles de paysans qui se sont bâti des huttes dans les flancs du vieux palais.

Puis, voilà qu'un beau jour le fils d'un de ces paysans s'éprend de ces grandes ruines et s'indigne de les voir ainsi profanées; vite, vite, il chasse le bétail hors de la cour d'honneur ; et, les fées lui venant en aide, à lui tout seul il reconstruit le grand escalier, remet des boiseries aux murs, des vitraux aux fenêtres, relève les tours, redore la salle du trône, et met sur pied le vaste palais d'autre temps, où logèrent des papes et des impératrices.

Ce palais restauré, c'est la langue provençale.

Ce fils de paysan, c'est Mistral.



LES DEUX AUBERGES

C'était en revenant de Nîmes, une après-midi de juillet. Il faisait une chaleur accablante. A perte de vue, la route blanche, embrasée, poudroyait entre les jardins d'oliviers et de petits chênes, sous un grand soleil d'argent mat qui remplissait tout le ciel. Pas une tache d'ombre, pas un souffle de vent. Rien que la vibration de l'air chaud et le cri strident des cigales, musique folle, assourdissante, à temps pressés, qui semble la sonorité même de cette immense vibration lumineuse... Je marchais en plein désert depuis deux heures, quand tout à coup, devant moi, un groupe de maisons blanches se dégagea de la poussière de la route. C'était ce qu'on appelle le relais de Saint-Vincent : cinq ou six *mas*, de longues granges à toiture rouge, un abreuvoir sans eau dans un bouquet de figuiers maigres, et, tout au bout du pays, deux grandes auberges qui se regardent face à face de chaque côté du chemin.

Le voisinage de ces auberges avait quelque chose de saisissant. D'un côté, un grand bâtiment neuf, plein de vie, d'animation, toutes les portes ouvertes, la diligence arrêtée devant, les chevaux fumants qu'on

dételait, les voyageurs descendus buvant à la hâte sur la route dans l'ombre courte des murs ; la cour encombrée de mulets, de charrettes ; des rouliers couchés sous les hangars en attendant *la fraîche*. A l'intérieur, des cris, des jurons, des coups de poing sur les tables, le choc des verres, le fracas des billards, les bouchons de limonade qui sautaient, et, dominant tout ce tumulte, une voix joyeuse, éclatante, qui chantait à faire trembler les vitres :

La belle Margoton
Tant matin s'est levée,
A pris son broc d'argent,
A l'eau s'en est allée...

... L'auberge d'en face, au contraire, était silencieuse et comme abandonnée. De l'herbe sous le portail, des volets cassés, sur la porte un rameau de petit houx tout rouillé qui pendait comme un vieux panache, les marches du seuil calées avec des pierres de la route... Tout cela si pauvre, si pitoyable, que c'était une charité vraiment de s'arrêter là pour boire un coup.

En entrant, je trouvai une longue salle déserte et morne, que le jour éblouissant de trois grandes fenêtres sans rideaux fait plus morne et plus déserte encore. Quelques tables boîteuses où traînaient des verres ternis par la poussière, un billard crevé qui tendait ses quatre blouses comme des sébiles, un divan jaune, un vieux comptoir, dormaient là dans une chaleur malsaine et lourde. Et des mouches! des mouches! jamais je n'en avais tant vu : sur le plafond, collées aux vitres, dans les verres, par grappes... Quand j'ouvris la porte, ce fut un bourdonnement, un frémissement d'ailes comme si j'entrais dans une ruche.

Au fond de la salle, dans l'embrasure d'une croisée, il y avait une femme debout contre la vitre, très occupée à regarder dehors. Je l'appelai deux fois :

— Hé! l'hôtesse!

Elle se retourna lentement, et me laissa voir une pauvre figure de paysanne, ridée, crevassée, couleur de terre, encadrée dans de longues barbes de dentelle rousse comme en portent les vieilles de chez nous.

Pourtant ce n'était pas une vieille femme; mais les larmes l'avaient toute fanée.

— Qu'est-ce que vous voulez? me demanda-t-elle en essuyant ses yeux.

— M'asseoir un moment et boire quelque chose...

Elle me regarda très étonnée, sans bouger de sa place, comme si elle ne comprenait pas.

— Ce n'est donc pas une auberge ici?

La femme soupira :

— Si... c'est une auberge, si vous voulez... Mais pourquoi n'allez-vous pas en face comme les autres? C'est bien plus gai...

— C'est trop gai pour moi... J'aime mieux rester chez vous.

Et, sans attendre sa réponse, je m'installai devant une table.

Quand elle fut bien sûre que je parlais sérieusement, l'hôtesse se mit à aller et venir d'un air très affairé, ouvrant des tiroirs, remuant des bouteilles, essuyant des verres, dérangeant les mouches... On sentait que ce voyageur à servir était tout un événement. Par moments la malheureuse s'arrêtait, et se prenait la tête comme si elle désespérait d'en venir à bout.

Puis elle passait dans la pièce du fond; je l'entendais remuer de grosses clefs, tourmenter des serrures, fouiller dans la huche au pain, souffler, épousseter, laver des assiettes. De temps en temps, un gros soupir, un sanglot mal étouffé...

Après un quart d'heure de ce manège, j'eus devant moi une assiettée de *passerilles* (raisins secs), un vieux pain de Beaucaire aussi dur que du grès, et une bouteille de piquette.

— Vous êtes servi, dit l'étrange créature; et elle retourna bien vite prendre sa place devant la fenêtre.

Tout en buvant, j'essayai de la faire causer.

— Il ne vous vient pas souvent du monde, n'est-ce pas, ma pauvre femme?

— Oh! non, monsieur, jamais personne... Quand nous étions seuls dans le pays, c'était différent : nous avions le relais, des repas de chasse pendant le temps des macreuses, des voitures toute l'année... Mais depuis que les voisins sont venus s'établir, nous avons tout perdu... Le monde aime mieux aller en face. Chez nous, on trouve que c'est trop triste... Le fait est que la maison n'est pas bien agréable. Je ne

suis pas belle, j'ai les fièvres, mes deux petites sont mortes... Là-bas, au contraire, on rit tout le temps. C'est une Arlésienne qui tient l'auberge, une belle femme avec des dentelles et trois tours de chaîne d'or au cou. Le conducteur, qui est son amant, lui amène la diligence. Avec ça un tas d'enjôleuses pour chambrières... Aussi, il lui en vient de la pratique! Elle a toute la jeunesse de Bezouces, de Redessan, de Jonquières. Les rouliers font un détour pour passer par chez elle... Moi, je reste ici tout le jour, sans personne, à me consumer.

Elle disait cela d'une voix distraite, indifférente, le front toujours appuyé contre la vitre. Il y avait évidemment dans l'auberge d'en face quelque chose qui la préoccupait...

Tout à coup, de l'autre côté de la route, il se fit un grand mouvement. La diligence s'ébranlait dans la poussière. On entendait des coups de fouet, les fanfares du postillon, les filles accourues sur la porte qui criaient :

— Adiousias!... adiousias!... et par là-dessus la formidable voix de tantôt reprenant de plus belle :

A pris son broc d'argent,
A l'eau s'en est allée ;
De là n'a vu venir
Trois chevaliers d'armée...

... A cette voix l'hôtesse frissonna de tout son corps, et, se tournant vers moi :

— Entendez-vous ? me dit-elle tout bas, c'est mon mari... N'est-ce pas qu'il chante bien ?

Je la regardai, stupéfait.

— Comment ? votre mari!... Il va donc là-bas, lui aussi ?

Alors elle, d'un air navré, mais avec une grande douceur :

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? Les hommes sont comme ça, ils n'aiment pas voir pleurer ; et moi je pleure toujours depuis la mort des petites... Puis, c'est si triste cette grande baraque où il n'y a jamais personne... Alors, quand il s'ennuie trop, mon pauvre José

va boire en face, et comme il a une belle voix, l'Arlésienne le fait chanter. Chut !... le voilà qui recommence.

Et, tremblante, les mains en avant, avec de grosses larmes qui la faisaient encore plus laide, elle était là comme en extase devant la fenêtre à écouter son José chanter pour l'Arlésienne :

Le premier lui a dit :
« Bonjour, belle mignonne ! »

A MILIANAH

— NOTES DE VOYAGE —

Cette fois, je vous emmène passer la journée dans une jolie petite ville d'Algérie, à deux ou trois cents lieues du moulin... Cela nous changera un peu des tambourins et des cigales...

... Il va pleuvoir, le ciel est gris, les crêtes du mont Zaccar s'enveloppent de brume. Dimanche triste... Dans ma petite chambre d'hôtel, la fenêtre ouverte sur les remparts arabes, j'essaie de me distraire en allumant des cigarettes... On a mis à ma disposition toute la bibliothèque de l'hôtel ; entre une histoire très détaillée de l'enregistrement et quelques romans de Paul de Kock, je découvre un volume dépareillé de Montaigne... Ouvert le livre au hasard, relu l'admirable lettre sur la mort de La Boétie... Me voilà plus rêveur et plus sombre que jamais... Quelques gouttes de pluie tombent déjà. Chaque goutte, en tombant sur le rebord de la croisée, fait une large étoile dans la poussière entassée là depuis les pluies de l'an dernier... Mon livre me glisse des mains et je passe de longs instants à regarder cette étoile mélancolique...

Deux heures sonnent à l'horloge de la ville, — un ancien *marabout* dont j'aperçois d'ici les grêles murailles blanches... Pauvre diable de marabout ! Qui lui aurait dit cela, il y a trente ans, qu'un jour il porterait au milieu de la poitrine un gros cadran municipal, et que, tous les dimanches, sur le coup de deux heures, il donnerait aux églises de Milianah le signal de sonner les vêpres ?... Ding ! dong ! voilà les cloches parties !... Nous en avons pour longtemps... Décidément, cette chambre

est triste. Les grosses araignées du matin, qu'on appelle pensées philosophiques, ont tissé leurs toiles dans tous les coins... Allons dehors.

J'arrive sur la grande place. La musique du 3e de ligne, qu'un peu de pluie n'épouvante pas, vient de se ranger autour de son chef. A une des fenêtres de la division, le général paraît, entouré de ses demoiselles ; sur la place, le sous-préfet se promène de long en large au bras du juge de paix. Une demi-douzaine de petits Arabes à moitié nus jouent aux billes dans un coin avec des cris féroces. Là-bas, un vieux juif en guenilles vient chercher un rayon de soleil qu'il avait laissé hier à cet endroit et qu'il s'étonne de ne plus trouver... « Une, deux, trois, partez ! » La musique entonne une ancienne mazurka de Talexy, que les orgues de Barbarie jouaient l'hiver dernier sous mes fenêtres. Cette mazurka m'ennuyait autrefois ; aujourd'hui elle m'émeut jusqu'aux larmes.

Oh ! comme ils sont heureux les musiciens du 3e ! L'œil fixé sur les doubles croches, ivres de rythme et de tapage, ils ne songent à rien qu'à compter leurs mesures. Leur âme, toute leur âme tient dans ce carré de papier large comme la main, — qui tremble au bout de l'instrument entre deux dents de cuivre. « Une, deux, trois, partez ! » Tout est là pour ces braves gens ; jamais les airs nationaux qu'ils jouent ne leur ont donné le mal du pays... Hélas ! moi qui ne suis pas de la musique, cette musique me fait peine, et je m'éloigne...

Où pourrais-je bien la passer, cette grise après-midi de dimanche ? Bon ! la boutique de Sid'Omar est ouverte... Entrons chez Sid'Omar.

Quoiqu'il ait une boutique, Sid'Omar n'est point un boutiquier. C'est un prince du sang, le fils d'un ancien dey d'Alger qui mourut étranglé par les janissaires... A la mort de son père, Sid'Omar se réfugia dans Milianah avec sa mère qu'il adorait, et vécut là quelques années comme un grand seigneur philosophe parmi ses lévriers, ses faucons, ses chevaux et ses femmes, dans de jolis palais très frais, pleins d'orangers et de fontaines. Vinrent les Français. Sid'Omar, d'abord notre ennemi et l'allié d'Abd-el-Kader, finit par se brouiller avec l'émir et fit sa soumission. L'émir, pour se venger, entra dans Milianah en l'absence de Sid'Omar, pilla ses palais, rasa ses orangers, emmena ses chevaux et ses femmes, et fit écraser la gorge de sa mère sous le couvercle d'un grand coffre... La colère de Sid'Omar fut terrible : sur

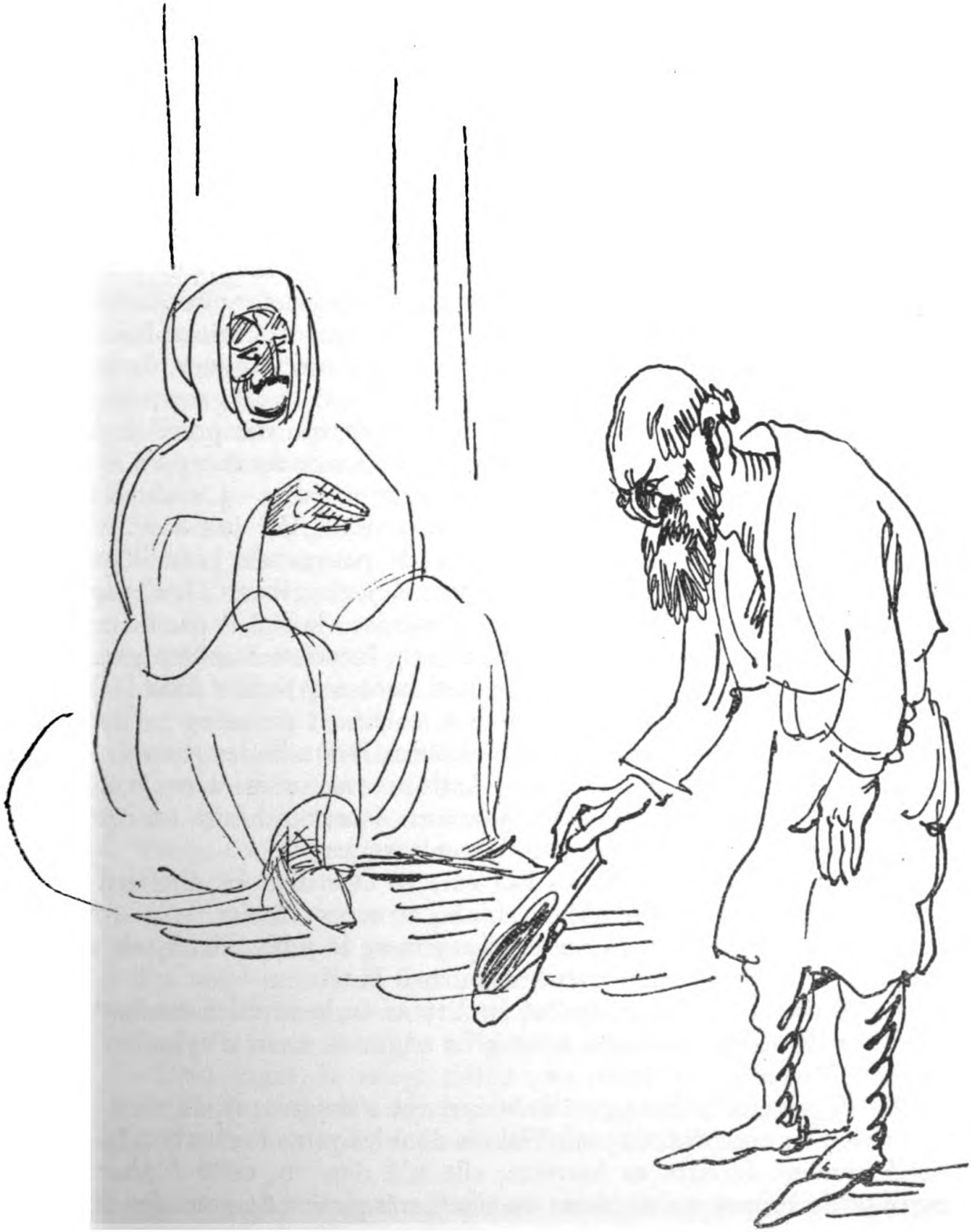
l'heure même il se mit au service de la France, et nous n'eûmes pas de meilleur ni de plus féroce soldat que lui tant que dura notre guerre contre l'émir. La guerre finie, Sid'Omar revint à Milianah ; mais encore aujourd'hui, quand on parle d'Abd-el-Kader devant lui, il devient pâle et ses yeux s'allument.

Sid'Omar a soixante ans. En dépit de l'âge et de la petite vérole, son visage est resté beau : de grands cils, un regard de femme, un sourire charmant, l'air d'un prince. Ruiné par la guerre, il ne lui reste de son ancienne opulence qu'une ferme dans la plaine du Chéliff et une maison à Milianah, où il vit bourgeoisement, avec ses trois fils élevés sous ses yeux. Les chefs indigènes l'ont en grande vénération. Quand une discussion s'élève, on le prend volontiers pour arbitre, et son jugement fait loi presque toujours. Il sort peu ; on le trouve toutes les après-midi dans une boutique attenant à sa maison et qui ouvre sur la rue. Le mobilier de cette pièce n'est pas riche : — des murs blancs peints à la chaux, un banc de bois circulaire, des coussins, de longues pipes, deux braseros... C'est là que Sid'Omar donne audience et rend la justice. Un Salomon en boutique.

Aujourd'hui dimanche, l'assistance est nombreuse. Une douzaine de chefs sont accroupis, dans leur burnous, tout autour de la salle. Chacun d'eux a près de lui une grande pipe, et une petite tasse de café dans un fin coquetier de filigrane. J'entre, personne ne bouge... De sa place, Sid'Omar envoie à ma rencontre son plus charmant sourire et m'invite de la main à m'asseoir près de lui, sur un grand coussin de soie jaune ; puis, un doigt sur les lèvres, il me fait signe d'écouter.

Voici le cas : Le caïd des Beni-Zougzougs ayant eu quelque contestation avec un juif de Milianah au sujet d'un lopin de terre, les deux parties sont convenues de porter le différend devant Sid'Omar et de s'en remettre à son jugement. Rendez-vous est pris pour le jour même, les témoins sont convoqués ; tout à coup voilà mon juif qui se ravise, et vient seul, sans témoins, déclarer qu'il aime mieux s'en rapporter au juge de paix des Français qu'à Sid'Omar... L'affaire en est là à mon arrivée.

Le juif — vieux, barbe terreuse, veste marron, bas bleus, casquette en velours — lève le nez au ciel, roule des yeux suppliants, baise les babouches de Sid'Omar, penche la tête, s'agenouille, joint les mains... Je ne comprends pas l'arabe, mais à la pantomime du juif, au mot :



zouge de paix, *zouge de paix*, qui revient à chaque instant, je devine tout ce beau discours :

— Nous ne doutons pas de Sid'Omar, Sid'Omar est sage, Sid'Omar est juste... Toutefois le *zouge de paix* fera bien mieux notre affaire.

L'auditoire, indigné, demeure impassible comme un Arabe qu'il est... Allongé sur son coussin, l'œil noyé, le bouquin d'ambre aux lèvres, Sid'Omar — dieu de l'ironie — sourit en écoutant. Soudain, au milieu de sa plus belle période, le juif est interrompu par un énergique *caramba!* qui l'arrête net ; en même temps un colon espagnol, venu là comme témoin du caïd, quitte sa place et, s'approchant d'Iscariote, lui verse sur la tête un plein panier d'imprécations de toutes langues, de toutes couleurs, — entre autres certain vocable français trop gros monsieur pour qu'on le répète ici... Le fils de Sid'Omar, qui comprend le français, rougit d'entendre un mot pareil en présence de son père et sort de la salle. — Retenir ce trait de l'éducation arabe. — L'auditoire est toujours impassible, Sid'Omar toujours souriant. Le juif s'est relevé et gagne la porte à reculons, tremblant de peur, mais gazouillant de plus belle son éternel *zouge de paix*, *zouge de paix*... il sort. L'Espagnol, furieux, se précipite derrière lui, le rejoint dans la rue et par deux fois — vli! vlan! — le frappe en plein visage... Iscariote tombe à genoux, les bras en croix... L'Espagnol, un peu honteux, rentre dans la boutique... Dès qu'il est rentré, le juif se relève et promène un regard sournois sur la foule bariolée qui l'entoure. Il y a là des gens de tout cuir, Maltais, Mahonais, nègres, Arabes, tous unis dans la haine du juif et joyeux d'en voir maltraiter un... Iscariote hésite un instant, puis, prenant un Arabe par le pan de son burnous :

— Tu l'as vu, Achmed, tu l'as vu... tu étais là... Le chrétien m'a frappé... Tu seras témoin... bien... bien... tu seras témoin.

L'Arabe dégage son burnous et repousse le juif... il ne sait rien, il n'a rien vu : juste au moment, il tournait la tête...

— Mais toi, Kaddour, tu l'as vu... tu as vu le chrétien me battre... crie le malheureux Iscariote à un gros nègre en train d'éplucher une figue de Barbarie.

Le nègre crache en signe de mépris et s'éloigne ; il n'a rien vu... Il n'a rien vu non plus, ce petit Maltais dont les yeux de charbon luisent méchamment derrière sa barrette; elle n'a rien vu, cette Mahonaise au teint de brique qui se sauve en riant, son panier de grenades sur la tête...

Le juif a beau crier, prier, se démener... pas de témoin! personne n'a rien vu... Par bonheur deux de ses coreligionnaires passent dans la rue à ce moment, l'oreille basse, rasant les murailles. Le juif les avise :

— Vite, vite, mes frères! Vite à l'homme d'affaires! Vite au *zouge de paix!*... Vous l'avez vu, vous autres... vous avez vu qu'on a battu le vieux!

S'ils l'ont vu!... Je crois bien.

... Grand émoi dans la boutique de Sid'Omar... Le cafetier remplit les tasses, rallume les pipes. On cause, on rit à belles dents. C'est si amusant de voir rosser un juif!... Au milieu du brouhaha et de la fumée, je gagne la porte doucement ; j'ai envie d'aller rôder un peu du côté d'israël pour savoir comment les coreligionnaires d'Iscariote ont pris l'affront fait à leur frère...

— Viens dîner ce soir, *moussiou*, me crie le bon Sid'Omar...

J'accepte, je remercie. Me voilà dehors.

Au quartier juif, tout le monde est sur pied. L'affaire fait déjà grand bruit. Personne aux échoppes. Brodeurs, tailleurs, bourreliers, — tout israël est dans la rue... Les hommes — en casquette de velours, en bas de laine bleue — gesticulent bruyamment, par groupes... Les femmes, pâles, bouffies, raides comme des idoles de bois dans leurs robes plates à plastron d'or, le visage entouré de bandelettes noires, vont d'un groupe à l'autre en miaulant... Au moment où j'arrive, un grand mouvement se fait dans la foule. On s'empresse, on se précipite... Appuyé sur ses témoins, le juif — héros de l'aventure — passe entre deux haies de casquettes, sous une pluie d'exhortations :

— Venge-toi, frère ; venge-nous, venge le peuple juif. Ne crains rien ; tu as la loi pour toi.

Un affreux nain, puant la poix et le vieux cuir, s'approche de moi d'un air piteux, avec de gros soupirs :

— Tu vois! me dit-il. Les pauvres juifs, comme on nous traite! C'est un vieillard! regarde. ils l'ont presque tué.

De vrai, le pauvre Iscariote a l'air plus mort que vif. Il passe devant moi, — l'œil éteint, le visage défait ; ne marchant pas, se traînant... Une forte indemnité est seule capable de le guérir ; aussi ne le mène-t-on pas chez le médecin, mais chez l'agent d'affaires.

Il y a beaucoup d'agents d'affaires en Algérie, presque autant que de sauterelles. Le métier est bon, paraît-il. Dans tous les cas, il a cet

avantage qu'on y peut entrer de plain-pied, sans examens, ni cautionnement, ni stage. Comme à Paris nous nous faisons hommes de lettres on se fait agent d'affaires en Algérie. Il suffit pour cela de savoir un peu de français, d'espagnol, d'arabe, d'avoir toujours un code dans ses fontes, et sur toute chose le tempérament du métier.

Les fonctions de l'agent sont très variées : tour à tour avocat, avoué, courtier, expert, interprète, teneur de livres, commissionnaire, écrivain public, c'est le maître Jacques de la colonie. Seulement Harpagon n'en avait qu'un, de maître Jacques, et la colonie en a plus qu'il ne lui en faut. Rien qu'à Milianah, on les compte par douzaines. En général, pour éviter les frais de bureau, ces messieurs reçoivent leurs clients au café de la grand'place et donnent leurs consultations — les donnent-ils ? — entre l'absinthe et le champoreau.

C'est vers le café de la grand'place que le digne Iscariote s'achemine, flanqué de ses deux témoins. Ne les suivons pas.

En sortant du quartier juif, je passe devant la maison du bureau arabe. Du dehors, avec son chapeau d'ardoises et le drapeau français qui flotte dessus, on la prendrait pour une mairie de village. Je connais l'interprète, entrons fumer une cigarette avec lui. De cigarette en cigarette, je finirai bien par le tuer, ce dimanche sans soleil!

La cour qui précède le bureau est encombrée d'Arabes en guenilles. Ils sont là une cinquantaine à faire antichambre, accroupis, le long du mur, dans leurs burnous. Cette antichambre bédouine exhale — quoique en plein air — une forte odeur de cuir humain. Passons vite... Dans le bureau, je trouve l'interprète aux prises avec deux grands braillards entièrement nus sous de longues couvertures crasseuses, et racontant d'une mimique enragée je ne sais quelle histoire de chapelet volé. Je m'assieds sur une natte dans un coin, et je regarde... Un joli costume, ce costume d'interprète ; et comme l'interprète de Milianah le porte bien! Ils ont l'air taillés l'un pour l'autre. Le costume est bleu de ciel avec des brandebourgs noirs et des boutons d'or qui reluisent. L'interprète est blond, rose, tout frisé ; un joli hussard bleu plein d'humour et de fantaisie ; un peu bavard, — il parle tant de langues! — un peu sceptique, — il a connu Renan à l'école orientaliste! — grand amateur de sport, à l'aise au bivouac arabe comme aux soirées de la sous-préfète, mazurkant mieux que personne, et faisant le cousscouss comme pas un. Parisien, pour tout dire ; voilà mon homme, et ne vous

étonnez pas que les dames en raffolent. Comme dandysme, il n'a qu'un rival : le sergent du bureau arabe. Celui-ci — avec sa tunique de drap fin et ses guêtres à boutons de nacre — fait le désespoir et l'envie de toute la garnison. Détaché au bureau arabe, il est dispensé des corvées, et toujours se montre par les rues, ganté de blanc, frisé de frais, avec de grands registres sous le bras. On l'admire et on le redoute. C'est une autorité.

Décidément, cette histoire de chapelet volé menace d'être fort longue. Bonsoir! je n'attends pas la fin.

En m'en allant je trouve l'antichambre en émoi. La foule se presse autour d'un indigène de haute taille, pâle, fier, drapé dans un burnous noir. Cet homme, il y a huit jours, s'est battu dans le Zaccar avec une panthère. La panthère est morte ; mais l'homme a eu la moitié du bras mangée. Soir et matin, il vient se faire panser au bureau arabe, et chaque fois on l'arrête dans la cour pour lui entendre raconter son histoire. Il parle lentement, d'une belle voix gutturale. De temps en temps, il écarte son burnous et montre, attaché contre sa poitrine, son bras gauche entouré de linges sanglants.

A peine suis-je dans la rue, voilà un violent orage qui éclate. Pluie, tonnerre, éclairs, siroco... Vite, abritons-nous. J'enfile une porte au hasard, et je tombe au milieu d'une nichée de bohémiens, empilés sous les arceaux d'une cour mauresque. Cette cour tient à la mosquée de Milianah; c'est le refuge habituel de la pouillerie musulmane, on l'appelle la *cour des pauvres*.

De grands lévriers maigres, tout couverts de vermine, viennent rôder autour de moi d'un air méchant. Adossé contre un des piliers de la galerie, je tâche de faire bonne contenance, et, sans parler à personne, je regarde la pluie qui ricoche sur les dalles coloriées de la cour. Les bohémiens sont à terre, couchés par tas. Près de moi, une jeune femme, presque belle, la gorge et les jambes découvertes, de gros bracelets de fer aux poignets et aux chevilles, chante un air bizarre à trois notes mélancoliques et nasillardes. En chantant, elle allaite un petit enfant tout nu en bronze rouge, et, du bras resté libre, elle pile de l'orge dans un mortier de pierre. La pluie, chassée par un vent cruel, inonde parfois les jambes de la nourrice et le corps de son nourrisson. La bohémienne n'y prend point garde et continue à chanter sous la rafale, en pilant l'orge et donnant le sein.

L'orage diminue. Profitant d'une embellie, je me hâte de quitter cette cour des miracles et je me dirige vers le dîner de Sid'Omar ; il est temps... En traversant la grand'place, j'ai encore rencontré mon vieux juif de tantôt. Il s'appuie sur son agent d'affaires ; ses témoins marchent joyeusement derrière lui ; une bande de vilains petits juifs gambade à l'entour... Tous les visages rayonnent. L'agent se charge de l'affaire : il demandera au tribunal deux mille francs d'indemnité.

Chez Sid'Omar, dîner somptueux. — La salle à manger ouvre sur une élégante cour mauresque, où chantent deux ou trois fontaines... Excellent repas turc, recommandé au baron Brisse. Entre autres plats, je remarque un poulet aux amandes, un cousscouss à la vanille, une tortue à la viande, — un peu lourde mais du plus haut goût, — et des biscuits au miel qu'on appelle *bouchées du kadi*... Comme vin, rien que du champagne. Malgré la loi musulmane Sid'Omar en boit un peu, — quand les serviteurs ont le dos tourné... Après dîner, nous passons dans la chambre de notre hôte, où l'on nous apporte des confitures, des pipes et du café... L'ameublement de cette chambre est des plus simples : un divan, quelques nattes ; dans le fond, un grand lit très haut sur lequel flânent de petits coussins rouges brodés d'or... A la muraille est accrochée une vieille peinture turque représentant les exploits d'un certain amiral Hamadi. Il paraît qu'en Turquie les peintres n'emploient qu'une couleur par tableau : ce tableau-ci est voué au vert. La mer, le ciel, les navires, l'amiral Hamadi lui-même, tout est vert, et de quel vert !...

L'usage arabe veut qu'on se retire de bonne heure. Le café pris, les pipes fumées, je souhaite la bonne nuit à mon hôte et je le laisse avec ses femmes.

Où finirai-je ma soirée ? Il est trop tôt pour me coucher, les clairons des spahis n'ont pas encore sonné la retraite. D'ailleurs, les coussinets d'or de Sid'Omar dansent autour de moi des farandoles fantastiques qui m'empêcheraient de dormir... Me voici devant le théâtre, entrons un moment.

Le théâtre de Milianah est un ancien magasin de fourrages, tant bien que mal déguisé en salle de spectacle. De gros quinquets, qu'on remplit d'huile pendant l'entr'acte, font l'office de lustres. Le parterre est debout, l'orchestre sur des bancs. Les galeries sont très fières parce

qu'elles ont des chaises de paille... Tout autour de la salle, un long couloir, obscur, sans parquet... On se croirait dans la rue, rien n'y manque... La pièce est déjà commencée quand j'arrive. A ma grande surprise, les acteurs ne sont pas mauvais, je parle des hommes ; ils ont de l'entrain, de la vie... Ce sont presque tous des amateurs, des soldats du 3e ; le régiment en est fier et vient les applaudir tous les soirs.

Quant aux femmes, hélas!... c'est encore et toujours cet éternel féminin des petits théâtres de province, prétentieux, exagéré et faux... Il y en a deux pourtant qui m'intéressent parmi ces dames, deux juives de Milianah, toutes jeunes, qui débutent au théâtre... Les parents sont dans la salle et paraissent enchantés. Ils ont la conviction que leurs filles vont gagner des milliers de douros à ce commerce-là. La légende de Rachel, israélite, millionnaire et comédienne, est déjà répandue chez les juifs d'Orient.

Rien de comique et d'attendrissant comme ces deux petites juives sur les planches... Elles se tiennent timidement dans un coin de la scène, poudrées, fardées, décolletées et toutes raides. Elles ont froid, elles ont honte. De temps en temps elles baragouinent une phrase sans la comprendre, et, pendant qu'elles parlent, leurs grands yeux hébraïques regardent dans la salle avec stupeur.

Je sors du théâtre... Au milieu de l'ombre qui m'environne, j'entends des cris dans un coin de la place... Quelques Maltais sans doute en train de s'expliquer à coups de couteau...

Je reviens à l'hôtel, lentement, le long des remparts. D'adorables senteurs d'orangers et de thuyas montent de la plaine. L'air est doux, le ciel presque pur... Là-bas, au bout du chemin, se dresse un vieux fantôme de muraille, débris de quelque ancien temple. Ce mur est sacré : tous les jours les femmes arabes viennent y suspendre des *ex voto*, fragments de haïcks et de foutas, longues tresses de cheveux roux liés par des fils d'argent, pans de burnous... Tout cela va flottant sous un mince rayon de lune, au souffle tiède de la nuit...

L'ÉLIXIR DU RÉVÉREND PÈRE GAUCHER

— Buvez ceci, mon voisin ; vous m'en direz des nouvelles.

Et, goutte à goutte, avec le soin minutieux d'un lapidaire comptant des perles, le curé de Graveson me versa deux doigts d'une liqueur verte, dorée, chaude, étincelante, exquise... J'en eus l'estomac tout ensoleillé.

— C'est l'élixir du Père Gaucher, la joie et la santé de notre Provence, me fit le brave homme d'un air triomphant ; on le fabrique au couvent des Prémontrés, à deux lieues de votre moulin... N'est-ce pas que cela vaut bien toutes les chartreuses du monde ?... Et si vous saviez comme elle est amusante, l'histoire de cet élixir ! Écoutez plutôt...

Alors, tout naïvement, sans y entendre malice, dans cette salle à manger de presbytère, si candide et si calme avec son Chemin de la croix en petits tableaux et ses jolis rideaux clairs empesés comme des surplis, l'abbé me commença une historiette légèrement sceptique et irrévérencieuse, à la façon d'un conte d'Érasme ou de l'Assoucy.

— Il y a vingt ans, les Prémontrés, ou plutôt les Pères blancs, comme les appellent nos Provençaux, étaient tombés dans une grande misère. Si vous aviez vu leur maison de ce temps-là, elle vous aurait fait peine.

Le grand mur, la tour Pacôme s'en allaient en morceaux. Tout autour du cloître rempli d'herbes, les colonnettes se fendaient, les saints de pierre croulaient dans leurs niches. Pas un vitrail debout, pas une porte qui tînt. Dans les préaux, dans les chapelles, le vent du Rhône soufflait comme en Camargue, éteignant les cierges, cassant le plomb des vitrages, chassant l'eau des bénitiers. Mais le plus triste de tout, c'était le clocher du couvent, silencieux comme un pigeonnier vide, et les Pères, faute d'argent pour s'acheter une cloche, obligés de sonner matines avec des cliquettes de bois d'amandier !...

Pauvres Pères blancs! Je les vois encore, à la procession de la Fête-Dieu, défilant tristement dans leurs capes rapiécées, pâles, maigres, nourris de *citres* et de pastèques, et derrière eux monseigneur l'abbé, qui venait la tête basse, tout honteux de montrer au soleil sa crosse dédorée et sa mitre de laine blanche mangée des vers. Les dames de la confrérie en pleuraient de pitié dans les rangs, et les gros porte-bannière ricanaient entre eux tout bas en se montrant les pauvres moines :

— Les étourneaux vont maigres quand ils vont en troupe.

Le fait est que les infortunés Pères blancs en étaient arrivés eux-mêmes à se demander s'ils ne feraient pas mieux de prendre leur vol à travers le monde et de chercher pâture chacun de son côté.

Or, un jour que cette grave question se débattait dans le chapitre, on vint annoncer au prieur que le frère Gaucher demandait à être entendu au conseil... Vous saurez pour votre gouverne que ce frère Gaucher était le bouvier du couvent ; c'est-à-dire qu'il passait ses journées à rouler d'arcade en arcade dans le cloître, en poussant devant lui deux vaches étiques qui cherchaient l'herbe aux fentes des pavés. Nourri jusqu'à douze ans par une vieille folle du pays des Baux, qu'on appelait tante Bégon, recueilli depuis chez les moines, le malheureux bouvier n'avait jamais pu rien apprendre qu'à conduire ses bêtes et à réciter son *Pater noster ;* encore le disait-il en provençal, car il avait la cervelle dure et l'esprit fin comme une dague de plomb. Fervent chrétien du reste, quoique un peu visionnaire, à l'aise sous le cilice et se donnant la discipline avec une conviction robuste, et des bras!...

Quand on le vit entrer dans la salle du chapitre, simple et balourd, saluant l'assemblée la jambe en arrière, prieur, chanoines, argentier, tout le monde se mit à rire. C'était toujours l'effet que produisait, quand elle arrivait quelque part, cette bonne face grisonnante avec sa barbe de chèvre et ses yeux un peu fous ; aussi le frère Gaucher ne s'en émut pas.

— Mes Révérends, fit-il d'un ton bonasse en tortillant son chapelet de noyaux d'olives, on a bien raison de dire que ce sont les tonneaux vides qui chantent le mieux. Figurez-vous qu'à force de creuser ma pauvre tête déjà si creuse, je crois que j'ai trouvé le moyen de nous tirer tous de peine.

« Voici comment. Vous savez bien tante Bégon, cette brave femme qui me gardait quand j'étais petit. (Dieu ait son âme, la vieille coquine! elle chantait de bien vilaines chansons après boire.) Je vous dirai donc,

mes Révérends Pères, que tante Bégon, de son vivant, se connaissait aux herbes de montagnes autant et mieux qu'un vieux merle de Corse. Voire, elle avait composé, sur la fin de ses jours, un élixir incomparable en mélangeant cinq ou six espèces de simples que nous allions cueillir ensemble dans les Alpilles. Il y a belles années de cela ; mais je pense qu'avec l'aide de saint Augustin et la permission de notre père abbé, je pourrais — en cherchant bien — retrouver la composition de ce mystérieux élixir. Nous n'aurions plus alors qu'à le mettre en bouteilles, et à le vendre un peu cher, ce qui permettrait à la communauté de s'enrichir doucettement, comme ont fait nos frères de la Trappe et de la Grande...

Il n'eut pas le temps de finir. Le prieur s'était levé pour lui sauter au cou. Les chanoines lui prenaient les mains. L'argentier, encore plus ému que tous les autres, lui baisait avec respect le bord tout effrangé de sa cucule... Puis chacun revint à sa chaire pour délibérer ; et, séance tenante, le chapitre décida qu'on confierait les vaches au frère Thrasybule, pour que le frère Gaucher pût se donner tout entier à la confection de son élixir.

Comment le bon frère parvint-il à retrouver la recette de tante Bégon ? au prix de quels efforts ? au prix de quelles veilles ? L'histoire ne le dit pas. Seulement, ce qui est sûr, c'est qu'au bout de six mois, l'élixir des Pères blancs était déjà très populaire. Dans tout le Comtat, dans tout le pays d'Arles, pas un *mas*, pas une grange qui n'eût au fond de sa *dépense*, entre les bouteilles de vin cuit et les jarres d'olives à la picholine, un petit flacon de terre brune cacheté aux armes de Provence, avec un moine en extase sur une étiquette d'argent. Grâce à la vogue de son élixir, la maison des Prémontrés s'enrichit très rapidement. On releva la tour Pacôme. Le prieur eut une mitre neuve, l'église de jolis vitraux ouvragés ; et, dans la fine dentelle du clocher, toute une compagnie de cloches et de clochettes vint s'abattre, un beau matin de Pâques, tintant et carillonnant à la grande volée.

Quant au frère Gaucher, ce pauvre frère lai dont les rusticités égayaient tant le chapitre, il n'en fut plus question dans le couvent. On ne connut plus désormais que le Révérend Père Gaucher, homme de tête et de grand savoir, qui vivait complètement isolé des occupations si menues et si multiples du cloître, et s'enfermait tout le jour dans sa distillerie, pendant que trente moines battaient la montagne pour lui chercher des herbes odorantes... Cette distillerie, où personne,

pas même le prieur, n'avait le droit de pénétrer, était une ancienne chapelle abandonnée, tout au bout du jardin des chanoines. La simplicité des bons Pères en avait fait quelque chose de mystérieux et de formidable; et si, par aventure, un moinillon hardi et curieux, s'accrochant aux vignes grimpantes, arrivait jusqu'à la rosace du portail, il en dégringolait bien vite, effaré d'avoir vu le Père Gaucher, avec sa barbe de nécroman, penché sur ses fourneaux, le pèse-liqueur à la main; puis, tout autour, des cornues de grès rose, des alambics gigantesques, des serpentins de cristal, tout un encombrement bizarre qui flamboyait ensorcelé dans la lueur rouge des vitraux...

Au jour tombant, quand sonnait le dernier Angélus, la porte de ce lieu de mystère s'ouvrait discrètement, et le Révérend se rendait à l'église pour l'office du soir. Il fallait voir quel accueil quand il traversait le monastère! Les frères faisaient la haie sur son passage. On disait :

— Chut!... il a le secret!...

L'argentier le suivait et lui parlait la tête basse... Au milieu de ces adulations, le Père s'en allait en s'épongeant le front, son tricorne aux larges bords posé en arrière comme une auréole, regardant autour de lui d'un air de complaisance les grandes cours plantées d'orangers, les toits bleus où tournaient des girouettes neuves, et, dans le cloître éclatant de blancheur, — entre les colonnettes élégantes et fleuries, — les chanoines habillés de frais qui défilaient deux par deux avec des mines reposées.

— C'est à moi qu'ils doivent tout cela! se disait le Révérend en lui-même; et chaque fois cette pensée lui faisait monter des bouffées d'orgueil.

Le pauvre homme en fut bien puni. Vous allez voir...

Figurez-vous qu'un soir, pendant l'office, il arriva à l'église dans une agitation extraordinaire : rouge, essoufflé, le capuchon de travers, et si troublé qu'en prenant de l'eau bénite il y trempa ses manches jusqu'au coude. On crut d'abord que c'était l'émotion d'arriver en retard ; mais quand on le vit faire de grandes révérences à l'orgue et aux tribunes au lieu de saluer le maître-autel, traverser l'église en coup de vent, errer dans le chœur pendant cinq minutes pour chercher sa stalle, puis, une fois assis, s'incliner de droite et de gauche en souriant d'un air béat, un murmure d'étonnement courut dans les trois nefs. On chuchotait de bréviaire à bréviaire :

— Qu'a donc notre Père Gaucher ?... Qu'a donc notre Père Gaucher ?

Par deux fois le prieur, impatienté, fit tomber sa crosse sur les dalles pour commander le silence... Là-bas, au fond du chœur, les psaumes allaient toujours ; mais les répons manquaient d'entrain...

Tout à coup, au beau milieu de l'*Ave verum*, voilà mon Père Gaucher qui se renverse dans sa stalle et entonne d'une voix éclatante :

Dans Paris, il y a un Père Blanc,
Patatin, patatan, tarabin, taraban...

Consternation générale. Tout le monde se lève. On crie :

— Emportez-le... il est possédé !

Les chanoines se signent. La crosse de monseigneur se démène... Mais le Père Gaucher ne voit rien, n'écoute rien ; et deux moines vigoureux sont obligés de l'entraîner par la petite porte du chœur, se débattant comme un exorcisé et continuant de plus belle ses *patatin* et ses *taraban*.

Le lendemain, au petit jour, le malheureux était à genoux dans l'oratoire du prieur, et faisait sa *coulpe* avec un ruisseau de larmes :

— C'est l'élixir, Monseigneur, c'est l'élixir qui m'a surpris, disait-il en se frappant la poitrine.

Et de le voir si marri, si repentant, le bon prieur en était tout ému lui-même.

— Allons, allons, Père Gaucher, calmez-vous, tout cela séchera comme la rosée au soleil... Après tout, le scandale n'a pas été aussi grand que vous pensez. Il y a bien eu la chanson qui était un peu...

hum ! hum !... Enfin il faut espérer que les novices ne l'auront pas entendue... A présent, voyons, dites-moi bien comment la chose vous est arrivée... C'est en essayant l'élixir, n'est-ce pas ? Vous aurez eu la main trop lourde... Oui, oui, je comprends... C'est comme le frère Schwartz, l'inventeur de la poudre : vous avez été victime de votre invention... Et dites-moi, mon brave ami, est-il bien nécessaire que vous l'essayiez sur vous-même, ce terrible élixir ?

— Malheureusement, oui, Monseigneur... l'éprouvette me donne bien la force et le degré de l'alcool ; mais pour le fini, le velouté, je ne me fie guère qu'à ma langue...

— Ah ! très bien... Mais écoutez encore un peu que je vous dise... Quand vous goûtez ainsi l'élixir par nécessité, est-ce que cela vous semble bon ? Y prenez-vous du plaisir ?...

— Hélas ! oui, Monseigneur, fit le malheureux Père en devenant tout rouge... Voilà deux soirs que je lui trouve un bouquet, un arome !... C'est pour sûr le démon qui m'a joué ce vilain tour... Aussi je suis bien décidé désormais à ne plus me servir que de l'éprouvette. Tant pis si la liqueur n'est pas assez fine, si elle ne fait pas assez la perle...

— Gardez-vous-en bien, interrompit le prieur avec vivacité. Il ne faut pas s'exposer à mécontenter la clientèle... Tout ce que vous avez à faire maintenant que vous voilà prévenu, c'est de vous tenir sur vos gardes... Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut pour vous rendre compte ?— Quinze ou vingt gouttes, n'est-ce pas ?... mettons vingt gouttes... Le diable sera bien fin s'il vous attrape avec vingt gouttes... D'ailleurs, pour prévenir tout accident, je vous dispense dorénavant de venir à l'église. Vous direz l'office du soir dans la distillerie... Et maintenant, allez en paix, mon Révérend, et surtout... comptez bien vos gouttes.

Hélas ! le pauvre Révérend eut beau compter ses gouttes... le démon le tenait, et ne le lâcha plus.

C'est la distillerie qui entendit de singuliers offices !

Le jour, encore, tout allait bien. Le Père était assez calme : il préparait ses réchauds, ses alambics, triait soigneusement ses herbes, toutes herbes de Provence, fines, grises, dentelées, brûlées de parfums et de soleil... Mais, le soir, quand les simples étaient infusés et que l'élixir tiédissait dans de grandes bassines de cuivre rouge, le martyre du pauvre homme commençait.

— ...Dix-sept... dix-huit... dix-neuf... vingt !...

Les gouttes tombaient du chalumeau dans le gobelet de vermeil.

Ces vingt-là, le Père les avalait d'un trait, presque sans plaisir. Il n'y avait que la vingt et unième qui lui faisait envie. Oh! cette vingt et unième goutte!... Alors, pour échapper à la tentation, il allait s'agenouiller tout au bout du laboratoire et s'abîmait dans ses patenôtres. Mais de la liqueur encore chaude il montait une petite fumée toute chargée d'aromates, qui venait rôder autour de lui et, bon gré, mal gré, le ramenait vers les bassines... La liqueur était d'un beau vert doré... Penché dessus, les narines ouvertes, le père la remuait tout doucement avec son chalumeau, et dans les petites paillettes étincelantes que roulait le flot d'émeraude, il lui semblait voir les yeux de tante Bégon qui riaient et pétillaient en le regardant...

— Allons! encore une goutte!

Et de goutte en goutte, l'infortuné finissait par avoir son gobelet plein jusqu'au bord. Alors, à bout de forces, il se laissait tomber dans un grand fauteuil, et, le corps abandonné, la paupière à demi close, il dégustait son péché par petits coups, en se disant tout bas avec un remords délicieux :

— Ah! je me damne... je me damne...

Le plus terrible, c'est qu'au fond de cet élixir diabolique, il retrouvait, par je ne sais quel sortilège, toutes les vilaines chansons de tante Bégon : *Ce sont trois petites commères, qui parlent de faire un banquet...*

ou : *Bergerette de maître André s'en va-t-au bois seulette...* et toujours la fameuse des Pères blancs : *Patatin patatan.*

Pensez quelle confusion le lendemain, quand ses voisins de cellule lui faisaient d'un air malin :

— Eh! eh! Père Gaucher, vous aviez des cigales en tête, hier soir en vous couchant.

Alors c'étaient des larmes, des désespoirs, et le jeûne, et le cilice, et la discipline. Mais rien ne pouvait contre le démon de l'élixir ; et tous les soirs, à la même heure, la possession recommençait.

Pendant ce temps, les commandes pleuvaient à l'abbaye que c'était une bénédiction. Il en venait de Nîmes, d'Aix, d'Avignon, de Marseille... De jour en jour le couvent prenait un petit air de manufacture. Il y avait des frères emballeurs, des frères étiqueteurs, d'autres pour les écritures, d'autres pour le camionnage ; le service de Dieu y perdait bien par-ci par-là quelques coups de cloches ; mais les pauvres gens du pays n'y perdaient rien, je vous en réponds...

Et donc, un beau dimanche matin, pendant que l'argentier lisait en plein chapitre son inventaire de fin d'année et que les bons chanoines l'écoutaient les yeux brillants et le sourire aux lèvres, voilà le Père Gaucher qui se précipite au milieu de la conférence en criant :

— C'est fini... Je n'en fais plus... Rendez-moi mes vaches.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Père Gaucher ? demanda le prieur, qui se doutait bien un peu de ce qu'il y avait.

— Ce qu'il y a, Monseigneur ?... Il y a que je suis en train de me préparer une belle éternité de flammes et de coups de fourche... Il y a que je bois, que je bois comme un misérable...

— Mais je vous avais dit de compter vos gouttes.

— Ah! bien oui, compter mes gouttes! c'est par gobelets qu'il faudrait compter maintenant... Oui, mes Révérends, j'en suis là. Trois fioles par soirée... Vous comprenez bien que cela ne peut pas durer... Aussi, faites faire l'élixir par qui vous voudrez... Que le feu de Dieu me brûle si je m'en mêle encore!

C'est le chapitre qui ne riait plus.

— Mais malheureux, vous nous ruinez! criait l'argentier en agitant son grand livre.

— Préférez-vous que je me damne ?

Pour lors, le Prieur se leva.

— Mes Révérends, dit-il en étendant sa belle main blanche où

luisait l'anneau pastoral, il y a moyen de tout arranger... C'est le soir, n'est-ce pas, mon cher fils, que le démon vous tente ?...

— Oui, monsieur le prieur, régulièrement tous les soirs... Aussi, maintenant, quand je vois arriver la nuit, j'en ai, sauf votre respect, les sueurs qui me prennent, comme l'âne de Capitou, quand il voyait venir le bât.

— Eh bien ! rassurez-vous... Dorénavant, tous les soirs, à l'office, nous réciterons à votre intention l'oraison de saint Augustin, à laquelle l'indulgence plénière est attachée... Avec cela, quoi qu'il arrive, vous êtes à couvert... C'est l'absolution pendant le péché.

— Oh bien ! alors, merci, monsieur le prieur !

Et, sans en demander davantage, le Père Gaucher retourna à ses alambics, aussi léger qu'une alouette.

Effectivement, à partir de ce moment-là, tous les soirs à la fin des complies, l'officiant ne manquait jamais de dire :

— Prions pour notre pauvre Père Gaucher, qui sacrifie son âme aux intérêts de la communauté... *Oremus, Domine...*

Et pendant que sur toutes ces capuces blanches, prosternées dans l'ombre des nefs, l'oraison courait en frémissant comme une petite bise sur la neige, là-bas, tout au bout du couvent, derrière le vitrage enflammé de la distillerie, on entendait le Père Gaucher qui chantait à tue-tête :

Dans Paris il y a un Père blanc,
Patatin, patatan, taraban, tarabin ;
Dans Paris il y a un Père blanc
Qui fait danser des moinettes,
Trin, trin, trin, dans un jardin ;
Qui fait danser des...

... Ici le bon curé s'arrêta plein d'épouvante :

— Miséricorde ! si mes paroissiens m'entendaient !

NOSTALGIES DE CASERNE

Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut... Ran plan plan! Ran plan plan!...

Un tambour dans mes pins à pareille heure!... Voilà qui est singulier, par exemple.

Vite, vite, je me jette à bas de mon lit et je cours ouvrir la porte.

Personne! Le bruit s'est tu... Du milieu des lambrusques mouillées, deux ou trois courlis s'envolent en secouant leurs ailes... Un peu de brise chante dans les arbres... Vers l'orient, sur la crête fine des Alpilles, s'entasse une poussière d'or d'où le soleil sort lentement... Un premier rayon frise déjà le toit du moulin. Au même moment, le tambour, invisible, se met à battre aux champs sous le couvert... Ran... plan... plan, plan, plan!

Le diable soit de la peau d'âne! Je l'avais oubliée. Mais enfin, quel est donc le sauvage qui vient saluer l'aurore au fond des bois avec un tambour?... J'ai beau regarder, je ne vois rien... rien que les touffes de lavande, et les pins qui dégringolent jusqu'en bas sur la route...

Il y a peut-être par-là, dans le fourré, quelque lutin caché en train de se moquer de moi... C'est Ariel, sans doute, ou maître Puck. Le drôle se sera dit, en passant devant mon moulin :

— Ce Parisien est trop tranquille là-dedans, allons lui donner l'aubade.

Sur quoi, il aura pris un gros tambour, et... ran plan plan!... ran plan plan!... Te tairas-tu, gredin de Puck! tu vas réveiller mes cigales.

Ce n'était pas Puck.

C'était Gouguet François, dit Pistolet, tambour au 31e de ligne, et pour le moment en congé de semestre. Pistolet s'ennuie au pays, il a des nostalgies, ce tambour, et — quand on veut bien lui prêter l'instrument de la commune — il s'en va, mélancolique, battre la caisse dans les bois, en rêvant de la caserne du Prince Eugène.

C'est sur ma petite colline verte qu'il est venu rêver aujourd'hui... Il est là, debout contre un pin, son tambour entre ses jambes et s'en donnant à cœur joie... Des vols de perdreaux effarouchés partent à ses pieds sans qu'il s'en aperçoive. La férigoule embaume autour de lui, il ne la sent pas.

Il ne voit pas non plus les fines toiles d'araignées qui tremblent au soleil entre les branches, ni les aiguilles de pin qui sautillent sur son tambour. Tout entier à son rêve et à sa musique, il regarde amoureusement voler ses baguettes, et sa grosse face niaise s'épanouit de plaisir à chaque roulement.

Ran plan plan! Ran plan plan!...

« Qu'elle est belle, la grande caserne, avec sa cour aux larges dalles, ses rangées de fenêtres bien alignées, son peuple en bonnet de police, et ses arcades basses pleines du bruit des gamelles!... »

Ran plan plan! Ran plan plan!...

« Oh! l'escalier sonore, les corridors peints à la chaux, la chambrée odorante, les ceinturons qu'on astique, la planche au pain, les pots de cirage, les couchettes de fer à couverture grise, les fusils qui reluisent au râtelier! »

Ran plan plan! Ran plan plan!

« Oh! les bonnes journées du corps de garde, les cartes qui poissent aux doigts, la dame de pique hideuse avec des agréments à la plume, le vieux Pigault-Lebrun dépareillé qui traîne sur le lit de camp!... »

Ran plan plan! Ran plan plan!

« Oh ! les longues nuits de faction à la porte des ministères, la vieille guérite où la pluie entre, les pieds qui ont froid !... les voitures de gala qui vous éclaboussent en passant !... Oh ! la corvée supplémentaire, les jours de bloc, le baquet puant, l'oreiller de planche, la diane froide par les matins pluvieux, la retraite dans les brouillards à l'heure où le gaz s'allume, l'appel du soir où l'on arrive essoufflé ! »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! le bois de Vincennes, les gros gants de coton blanc, les promenades sur les fortifications... Oh ! la barrière de l'École, les filles à soldats, le piston du Salon de Mars, l'absinthe dans les bouisbouis, les confidences entre deux hoquets, les briquets qu'on dégaîne, la romance sentimentale chantée une main sur le cœur !... »

Rêve, rêve, pauvre homme ! ce n'est pas moi qui t'en empêcherai... tape hardiment sur ta caisse, tape à tours de bras. Je n'ai pas le droit de te trouver ridicule.

Si tu as la nostalgie de ta caserne, est-ce que, moi, je n'ai pas la nostalgie de la mienne ?

Mon Paris me poursuit jusqu'ici comme le tien. Tu joues du tambour sous les pins, toi ! Moi, j'y fais de la copie... Ah ! les bons Provençaux que nous faisons ! Là-bas, dans les casernes de Paris, nous regrettions nos Alpilles bleues et l'odeur sauvage des lavandes ; maintenant, ici, en pleine Provence, la caserne nous manque, et tout ce qui la rappelle nous est cher !...

Huit heures sonnent au village. Pistolet, sans lâcher ses baguettes, s'est mis en route pour rentrer... On l'entend descendre sous le bois, jouant toujours... Et moi, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir, au bruit du tambour qui s'éloigne, tout mon Paris défiler entre les pins...

Ah ! Paris !... Paris !... Toujours Paris !

LA MULE DU CADI

(INÉDIT)

PROMENADES EN AFRIQUE (1)

1862

LA MULE DU CADI

I

Pendant mon séjour à Alger, j'avais fait la connaissance d'un Arabe de haute volée, — Sidi Boualem ben***, — apporté depuis peu par la diligence de Blidah.

Sidi Boualem est un personnage considérable ; il a le titre de bach-aga, le rang de lieutenant-général, la croix de commandeur, d'immenses propriétés dans le Chéliff et quantité de douros dans ses coffres ; solide gaillard du reste, dévoué à l'Empereur, en excellents termes avec les bureaux arabes, c'est le type achevé de l'honnête bach-aga. Personne ne porte mieux que lui le grand bournous noir en poil de chameau, personne n'a plus de gravité dans la marche, ni plus de lenteur dans le geste. Il parle peu, ne connaît point la langue française et fume éternellement de grosses cigarettes que roule un grand pouilleux, toujours à deux pas derrière lui. Comme le *vulgus* arabe, Boualem ignore l'âge qu'il peut avoir ; en cherchant bien, le bach-aga croit toucher à la soixantaine, mais j'imagine qu'il exagère de quelques lustres. Le soleil, la poudre et le vent du sud lui ont brûlé la peau ; ses yeux noirs et brillants sont embusqués sous d'épais sourcils gris ; sa bouche avance en museau sous une barbe revêche et courte ; les petites dames d'Alger le trouvent très laid. On le dit, en outre, méchant ;

(1) Sous ce titre général il existe un second récit : *La Petite Ville*. La plus grande partie de ce dernier texte ayant été utilisée dans : *A Milianah*, nous reproduisons à la fin des Notes, en raison des variantes qu'il comporte, le texte tout entier. Voir page 189.

moi je le crois féroce ; mais — n'en déplaise à notre sensiblerie occidentale — la férocité sied bien chez un bach-aga.

Tous les soirs, sur la place du Gouvernement, je rencontrais Boualem à l'heure du frais et de la musique ; gravement et de sa voix sourde, il me disait : « Bôjour, comment ça va ? » — *Bôjour*, *marci*, *gavé*. Bonjour, merci, café. Le pauvre homme n'en a jamais pu retenir plus long. A mon tour, je l'abordais d'un *salamalek* très à la française, nous faisions à pas lents quelques silencieux tours de place, puis je le laissais regagner seul la ville arabe, et nous nous séparions enchantés l'un de l'autre. Au bout de huit promenades de ce genre, Boualem remonta dans la diligence de Blidah et me fit dire par Ali — le petit Ali du bazar maure — qu'il m'attendait aux prochains jours dans sa tribu, la tribu de Djendel.

A peu près vers le même temps, je fus invité à manger d'excellents biftecks de sangliers et d'exécrables côtelettes de panthère chez Emmanuel D... citoyen de la paisible petite ville de Milianah. Emmanuel fait un gros commerce de grains avec les Arabes ; il parle convenablement leur langue et jouit d'une immense popularité sur tous les marchés des provinces d'Alger. Quant je lui contai ma liaison avec Sidi Boualem — le plus riche de ses clients indigènes — il me proposa de m'accompagner au Djendel dès le lendemain ; Boualem habitait à douze lieues dans la plaine, on en aurait pour sept heures avec deux bons chevaux. Ici j'interrompis mon hôte et lui avouai en rougissant que je ne montais pas à cheval.

Cet aveu le fit sourire. — Comment ! *roumi* que vous êtes, vous voulez courir l'Afrique, tâter un peu de la vie arabe, et vous ne savez pas vous tenir à cheval !

— Pardon ! je n'ai jamais eu la prétention d'étudier les mœurs ni la vie arabes ; les livres d'Eugène Fromentin m'ont appris là-dessus ce que je désirais savoir, et cela dans le plus beau langage du monde. Je suis venu tout uniment me chauffer à votre soleil, rien de plus !

Emmanuel me laissait dire.

— Et les diligences ? hasardai-je timidement.

— Les diligences font le service, et le font mal, d'une ville à l'autre, mais elles ne vont pas encore de gourbis en gourbis.

— Je dois alors renoncer au cousscouss de Sidi Boualem ?

— Nous verrons cela demain matin, répondit mon hôte ; dans tous les cas, couchez-vous de bonne heure et qu'on soit debout avec l'aube.

Le lendemain, en descendant de mon pigeonnier je trouvai Emmanuel au milieu de la salle à manger, ganté de cheval, superbe. — Eh ! allons donc, paresseux !

Je le regardai stupéfait.

— Vite, le déjeûner et partons !

— Et moi, comment vais-je faire ?

— Plus un mot, déjeûnons.

Au sortir de table, voici le spectacle qui m'attendait dans la rue.

II

Un petit cheval noir et luisant, gardé par un nègre plus luisant et plus noir encore, hennissait de joie et tournait vers Emmanuel sa belle tête fougueuse. Deux Arabes, respectueusement à l'écart, n'attendaient qu'un signe de nous pour enfourcher leurs montures, attachées à la claire-voie du jardin. Au milieu de la rue, le jeune Mimoun, mon esclave ordinaire, Mimoun dans sa robe de fête rayée noir et blanc, retenait par sa bride d'or une mule de forte taille, harnachée comme pour le pape. Sur le dos de la bête, une énorme selle jaune et rouge montait plus haute qu'une tour ; le long de ses flancs, de larges étriers arabes, de ces étriers dans lesquels le pied disparaît, dansaient avec un bruit de ferraille.

— Voici votre monture, me dit mon hôte en m'amenant à elle ; c'est la mule du vieux cadi de Milianah, une bête de luxe, presque neuve, douce comme un agneau. Le cadi s'en sert pour aller à son jardin aux portes de la ville, ou pour descendre au petit marabout qu'on aperçoit là-bas dans la plaine ; c'est donc avec vous qu'elle fait son premier voyage. La selle est un vrai fauteuil d'orchestre ; vous serez à ravir là-dessus. Allons, hop ! hissez-vous ; le pied dans l'étrier ; pas celui-là, le gauche... Mimoun, retiens la mule... Ouf !

Me voilà donc un peu troublé de me sentir si haut, au sommet de cette maison qui marche. Emmanuel monte à cheval, les Arabes en font autant.

— Tiens-toi bien, moussou, me crie Mimoun.

Nous sommes en route, le ciel est gris, le temps lourd, une chaude journée du janvier africain.

Je décrirai, dans une autre de ces promenades, l'admirable pays qu'on

rencontre en descendant de Milianah... Ces immenses ravins et leurs écroulements de verdure ; ces forêts de tuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages s'abîmant dans des profondeurs embaumées, toute cette flore vigoureuse et bizarre qu'arrosent avec des bruits charmants un millier de petites sources. Mais aujourd'hui, bête et poltron comme Sancho, je n'y vois pas plus loin que les oreilles de ma mule. Le dangereux animal, avec une obstination qui m'effraye, suit scrupuleusement le bord des fondrières, dessinant les moindres arêtes, découpant les plus fins contours. Je m'efforce en vain de le ramener sur le milieu de la route et de mettre un terme à ce périlleux exercice ; rien n'y peut, ni les doux appels ni les coups; il faut se résigner, se cramponner à la selle et fermer les yeux... Tout à coup, ma mule fait un écart, se jette à droite, prend une pente embaumée, sous un petit berceau de verveines et de lauriers-roses, et m'emporte au grand trot je ne sais où. Par Mahomet! nous trotterions encore, si l'un des Arabes n'était venu nous prendre à la bride et nous ramener dans le bon chemin. Ce grand sans cœur d'Emmanuel se tordait de rire sur son petit cheval. En deux mots il m'expliqua l'affaire : ce que je prenais pour une escapade était une politesse de ma monture, qui voulait me faire tâter d'excellentes figues de Barbarie, et, pour ce, m'emmenait au jardin du cadi, de son pas le plus agile. Du reste, une fois sur la bonne route elle reprit tranquillement son travail de découpure le long des ravins, jusqu'à notre arrivée en plaine.

Là, nous eûmes encore quelque mal à l'empêcher de piquer vers un petit marabout, dont la coupole blanche se profilait sur l'horizon. J'en fus quitte pour des ruades ; mais, dès lors, paisible et résignée, la mule marcha droit devant elle, au hasard, l'oreille basse. Pauvre bête! elle avait cru jusqu'à ce jour que les mules n'allaient pas plus loin et que le monde finissait à cette chapelle aux murailles blanches.

III

La plaine de Chéliff où nous entrions, me rappela tout d'abord certains paysages du Midi de la France. A gauche, quelques collines très chauves ; à droite, d'immenses terres brûlées. De loin en loin de pâles bouquets d'oliviers sauvages ; à chaque pas des palmiers nains

levant au ras de terre leurs feuilles pointues, avec un faux air de porc-épic. Par là-dessus, un ciel de plomb, gris ce jour-là, mais bleu dans l'ordinaire.

Quelquefois, au pied des collines de gauche, on apercevait de maigres haridelles au piquet devant une petite tente noire en poil de chameau ; un peu plus loin c'était un bœuf, un cheval, une mule ou même un âne microscopique tirant une charrue très primitive, aux appels gutturaux d'un Arabe costumé comme un paysan de Virgile. De temps en temps une caille, alourdie par la chaleur, partait entre les jambes de nos bêtes... Notre petite caravane, accablée sous le faix des lourdeurs atmosphériques, marchait dans le plus grand silence ; les Arabes roulaient des cigarettes ; Emmanuel jouait avec son cheval. Pour moi, fier et paisible sur la mule du cadi, laissant mes talons baller à deux temps sur son ventre, écoutant les mille voix mystérieuses de la plaine, la terre qui crève de chaleur, un troupeau qui bêle au lointain, une bizarre chanson de pâtre, je ne sais quelle hallucination m'enveloppa peu à peu de ses brumes... O douceur! Je sentais battre en moi un inexprimable amour de l'Honnête et du Juste ; le mal me faisait tout d'un coup une horreur que je ne saurais dire, mes petites lâchetés de la veille, mes faiblesses de tous les jours, les poignées de main trop faciles, les sourires complaisants, les méchancetés inutiles, les vanités sottes, toute la litanie des fautes quotidiennes, défilaient devant mes yeux, et je me jugeais, et je me condamnais, et j'étais impitoyable. On eût dit qu'en m'asseyant sur la selle jaune et or du bon cadi, j'avais hérité de sa sainteté et de sa sagesse ; une barbe me poussait longue et blanche, et mon ventre s'arrondissant se trouvait presque gêné par le pommeau de la selle. Ah! malheureux garçon! que de fois tu as été lâche dans le bien, et que de fois courageux dans le mal! Si Mohammed t'appelait à cette heure...

— Prenez donc garde, étourdi, me cria tout d'un coup Emmanuel. Il était temps ; un pas de plus et ma mule faisait majestueusement son entrée dans un café maure planté au travers de la route. Que le mot de café n'éveille pas en vous l'idée de glaces, de dorures, de divans écarlates, de garçons en tablier blanc, de gros morceaux de sucre échafaudés sur de petites soucoupes... Rennida! Une hutte de paille enfumée et malpropre ; dans un coin, devant son fourneau, un cafetier à moitié nu, couleur grain de café ; sur des nattes déchirées, quatre ou cinq Arabes accroupis comme des singes, fumant et buvant en silence ;

devant la porte, un enfant en guenilles lavant des tasses dans une eau croupie ; une douzaine de sandales jaunes — chez les Arabes, on quitte ses souliers par politesse, comme chez nous le chapeau ; — quelques chevaux et quelques ânes paissant à leur guise, voilà le fidèle portrait d'un café maure dans la plaine du Chélif. — Où sont-ils nos cabarets de grande route, avec leur cocarde de pain, l'omelette au lard, l'entrecôte fumant et le petit vin de l'endroit ? — Emmanuel nous fait servir du café, le meilleur que j'aie bu de ma vie ; puis il s'aperçoit que j'ai faim, s'en étonne, — ils n'ont jamais faim en Afrique — et me fait apporter un petit pain mou, sans levain, depuis trois mois sous la paille et parfumé à l'anis. Cet excellent repas me réconforte et nous nous remettons en route.

IV

La chaleur est toujours très grande, le ciel toujours chargé. De lourds nuages gris vont roulant très bas, presque sur nos têtes ; les bêtes râlent de soif... Enfin nous voici aux bords du Chéliff. Ma mule, chargée de trouver le gué, comprend la gravité de ses fonctions. Elle va, vient, flaire le fleuve, hésite, fait deux tours, puis, flic ! floc ! entre solennellement dans l'eau jusqu'à mi-cheville. Ici, à ma grande consternation, elle s'arrête, allonge le cou, secoue ses flancs avec vigueur — j'ai envie de crier au secours — et enfin se met à boire, mais à boire... Parlons un peu du Chéliff. Les géographes vous apprendront que c'est le cours d'eau le plus considérable de l'Afrique française, qu'il a sa source en tel endroit et son embouchure en tel autre ; moi je me contente de vous dire que je ne sais rien de capricieux comme cette rivière. Peu de chose suffit à l'irriter, mais elle s'apaise pour moins encore. Je lui ai connu des jours calmes où elle coulait à l'aise entre ses deux berges, et des lendemains de colère où, roulant dans ses flots des pans de forêt et des quartiers de roche, elle égorgeait sans pitié les pauvres moissons inoffensives. Pour aujourd'hui, la dame est d'assez bonne humeur et ma mule, à la fin désaltérée, peut passer sans encombre sur l'autre rive.

Nous traversons en ce moment un immense mamelon, où se tient chaque semaine le marché de Djendel, sous la surveillance de mon ami Boualem ; le caravansérail se dresse dans le fond avec ses longues

murailles. Une seconde fois nous passons le Chéliff ; le jour tombe, mais non point avec ces admirables crépuscules roses, comme j'en ai tant vus en Afrique... Le gris du ciel passe au noir ; le vent fraîchit, le paysage s'abîme dans la brume ; journée manquée ! Nos chevaux marchent lentement dans des terres labourées ; la charrue a passé partout, la route elle-même a été labourée par mégarde.

Des Arabes, rentrant du travail et chassant devant eux les ânes et les chevaux, glissent près de nous dans l'ombre : chaque groupe en passant nous salue d'une même phrase traînante, monotone. Bientôt nous rencontrons d'épais fourrés de cactus aux dagues menaçantes ; de là derrière sort un brin de fumée, des aboiements de chiens, des cris d'enfants, des miaulements de femme. Nous voici en pleine tribu arabe. Enfin, à cent pas de nous, un peu sur la hauteur, j'aperçois une immense ferme sans fenêtres ; c'est le palais de Sidi Boualem. Un groupe de Bédouins s'avance vers nous ; on nous entoure ; deux hommes me descendent de ma mule. L'ami Boualem, dans son burnous noir, son énorme croix sur la poitrine, une longue pipe à la main, vient à moi en souriant :

— Bonjour, comment ça va ?

Je réponds : *salamalek ;* il s'en contente et l'on se dirige vers la maison.

V

L'appartement dans lequel le chef m'introduisit était loin des somptueuses descriptions qu'on m'avait faites. Au lieu du boudoir oriental voluptueux, parfumé, une longue salle très sombre ; en fait de tentures de Smyrne, des murailles d'un blanc douteux ; pour divans et coussins brodés, des nattes de paille grossière, et comme sultanes, un officier français venu chez Boualem en partie de chasse. Les spahis de l'officier nettoyaient ses armes dans un coin ; dans un autre, ses chiens lapaient voracement leur soupe ; son lit de camp était dressé dans le fond, sa gibecière pendue à droite, ses fusils à gauche ; au plafond un interminable chapelet de perdrix et de cailles, produit de sa chasse pendant les deux jours précédents ; comme on voit, Nemrod tenait largement sa place dans la maison... Faites donc douze lieues sans débrider pour visiter un intérieur arabe ! — « Rassurez-vous, me

dit Emmanuel, témoin de ma douloureuse stupéfaction, nous ne sommes pas encore dans les petits appartements du bach-aga : ceci est la maison des hôtes. Sidi Boualem regrette la froide réception qu'il vous fait ; mais en nous introduisant ce soir chez lui, force lui serait d'introduire en même temps M. Nemrod, avec ses spahis, ses chiens et son gibier. Demain matin, après le départ de l'officier pour la chasse, nous irons prendre le thé dans le sérail. »

Je l'ai maintes fois contaté pendant mes promenades en Afrique, le képi galonné d'or impose beaucoup aux indigènes, et tous éprouvent pour lui un fort respect, assaisonné d'un peu de crainte ; mais j'ai vu rarement nos braves officiers admis dans l'intimité vraie de l'Arabe ; du reste, la plupart d'entre eux se montrent peu jaloux de cette faveur.

En attendant le dîner, on nous servit de longues pipes et du café sous un hangar, devant la maison des hôtes ; de là je vis s'avancer vers nous, parmi les brumes crépusculaires, une dizaine d'Arabes à la file, comme une procession de pénitents gris. Le premier pénitent portait, au bout d'une perche, un mouton rôti ; derrière lui, venait un second pénitent avec un second mouton à la cime d'une seconde perche ; ceux qui suivaient tenaient, élevés au-dessus de leurs têtes, de larges plats fumants. Malgré moi, je songeai à ce grand raillard de Boileau et à la pompe de ses galas universitaires.

Le dîner fut copieux et varié : mouton rôti, mouton aux chardons, mouton aux fèves, mouton aux pois chiches, mouton en boulettes, le tout pimenté en diable ; et, pour finir, une copieuse terrine de cousscouss au sucre. Ce dernier plat, arrosé de bon lait ou de jus de viande n'est pas une nourriture désagréable. Quant à l'absence de cuillers et de fourchettes, j'avoue, je m'en émus fort peu, et manger avec le pouce et l'index me parut la chose la plus aisée du monde. En fait de boisson, on nous servit à la ronde, avant et après le repas, une grande potée de lait de vache. Pendant que nous mangions, l'aga Boualem, à qui les lois de l'hospitalité arabe défendaient de s'accroupir à notre table, fumait paisiblement sur une natte, et quelquefois daignait nous servir lui-même de ses grands doigts osseux et bruns. Sans mentir, le repas fut mélancolique ; l'officier français ne causait guère ; Emmanuel et Boualem s'entretenaient en arabe ; les spahis ronflaient à l'autre bout de la salle, et moi, ivre de fatigue, je voyais vaguement le cousscouss au sucre et les moutons aux fèves rouler comme des frégates par un gros temps.

VI

Vers huit heures, le bach-aga se mit sur ses pieds, et nous conduisit par des jardins immenses remplis de chiens de mauvaise mine dans un charmant petit kiosque, construction franco-arabe, où mon compagnon et moi devions passer la nuit. Une vaste pièce carrée, haute de plafond, percée d'une demi-douzaine de meurtrières ; des murailles nues, blanchies à neuf ; quatre divans, chacun dans une niche ; une petite lampe en cuivre rouge, brûlant par terre au milieu de la salle : voilà notre chambre à coucher.

Après avoir fumé une dernière pipe et bu un dernier café, Sidi Boualem nous souhaita la bonne nuit, reprit ses sandales à la porte et s'en alla souper avec ses quatre femmes. Quant à nous, roulés dans de grandes couvertures rouges, nous essayâmes, mais en vain, de fermer les yeux. La marche, les piments et le café maure nous avaient fouetté le sang et le chassaient encore avec fureur dans nos veines. Bientôt une immense démangeaison nous envahit de la tête aux pieds... Au dehors, les chacals aboyaient comme de petits chiens ; les hyènes miaulaient.

Les sloughs (chiens arabes) leur répondaient avec rage ; de temps en temps, je ne sais quel hurlement mystérieux, plus grave, plus sourd, dominait ce concert de démons ; je me souviendrai toujours de cette interminable nuitée de fièvre et d'insomnie.

VII

Au matin, n'y pouvant tenir plus longtemps, nous voulions nous réfugier dans le café maure ; par malheur, le cafetier n'était pas encore levé. Il fallut gagner, à une demi-lieue de là, la maison de Sidi Bagdadi, frère de Boualem ; les cafetiers y seraient peut-être moins paresseux que chez l'aga. Partout sur notre chemin, dans les jardins, dans les cours, sous les hangars et sous les porches, nous rencontrions la valetaille arabe, dormant à la belle étoile dans ses burnous de laine. Bientôt le jour parut, et avec le jour de petites brises qui chassèrent comme paille nos vilaines fièvres de la nuit. Du fond de l'orangerie de Bagdadi, pendant qu'on nous versait un délicieux moka, nous regardions

avec amour rire et jouer devant nous la fée Aurore. L'horizon était vert, d'un vert éblouissant bordé de rose, et l'on voyait dans cette adorable couleur verte nager confusément les orangers aux fruits vermeils, les maisons blanches de l'aga, tandis que des Arabes vêtus de vert glissaient en silence le long des murs. Près de nous, un olivier sacré, pareil à nos arbres de Noël, dansait au vent frais de l'aube verte, en agitant ses branches chargées d'oripeaux bariolés, pans de burnous et de haïks, larges étriers, bracelets de fer, pendeloques de corail et autres *ex voto* de la piété arabe.

Quand nous revînmes vers la maison des hôtes, elle était déjà brillante et animée. Sidi Boualem, assis au seuil, humait son huitième café et fumait sa vingtième pipe. De tous côtés les serviteurs venaient lui donner le bonjour du matin, et chacun d'eux, prenant à son tour dans ses larges mains la tête de l'aga, déposait un long baiser sur son diadème en corde de chameau. Le bon aga accueillait ces hommages avec une indifférence du meilleur ton.

Pendant cette cérémonie du baise-tête, Emmanuel m'emmena visiter les prisons ; notre visite ne fut pas longue. Ni guichetiers, ni sentinelles, la porte n'était pas même fermée.... J'entrevis un affreux chenil sombre et puant, moins une prison qu'une étable à porcs, et dans ce chenil, debout contre la muraille, un grand Bédouin qui se laissait philosophiquement ronger par la vermine.

— Pourquoi es-tu ici ? lui demanda Emmanuel en arabe.

— Je ne sais pas... c'est Sidi Boualem qui l'a dit.

— Quelle faute as-tu donc commise ?

— Je ne sais pas... J'ai rendu au bach-aga son cheval et son fusil, parce que je ne voulais plus servir.

— Et pourquoi ne veux-tu plus servir Boualem ?

— Je ne sais pas.

— Alors tu aimes mieux moisir toute ta vie ici, dedans ?

— Dieu seul le sait...

Je ne sais pas, Dieu seul le sait ; nous n'en pûmes tirer rien de plus.

— Laissons-le tranquille, me dit Emmanuel ; ce n'est qu'un fainéant dont l'ombre et le jeûne auront promptement raison.

— Cette porte reste-t-elle toujours ouverte ? demandai-je en souriant.

— Presque toujours ; mais le drôle se garderait bien d'en profiter. Avant qu'il eût fait une lieue dans la plaine, deux cavaliers de l'aga

l'auraient rejoint, et dame ! c'est une escapade qui lui coûterait cher.

A ce moment, l'officier passa devant nous avec ses spahis et disparut, en sifflant ses chiens, derrière un bouquet de figuiers. A peine eut-il les talons tournés que Boualem se leva, secoua sa pipe et nous fit signe de le suivre.

VIII

Nous traversâmes en toute hâte une enfilade de cours silencieuses ; mais du train dont nous allions, je ne pus que jeter à droite et à gauche un regard furtif. Des murs blancs très épais, des poternes très verrouillées, des œils-de-bœuf très bardés de fer ; je vous jure, mon excellent ami Boualem, que je n'ai vu autre chose. Rien ! pas même un petit bras nu, couleur d'ambre jaune, posé par mégarde au bord de l'étroite fenêtre ; pas même un ongle rouge de henné, pas même un cil.

A l'extrémité de ces cours, un escalier fantastique aux marches démesurément irrégulières nous conduisit devant une porte couverte du bas en haut de gros boutons de verre blancs et roses. Il fallait, pour que la porte s'ouvrit, toucher un, mais un seul d'entre ces boutons.

— Cherche ! dit Boualem à Emmanuel.

Celui-ci en essaya quatre ou cinq, mais comme il y avait de ces bouchons de carafe au moins une soixantaine, il refusa d'aller plus loin.

Boualem haussa les épaules : « C'est pourtant bien simple, regarde ! » et fier d'en remontrer à des Français, il toucha lentement le bouton mystérieux, connu par lui de longue date. Cette porte merveilleuse ouvrait sur une douzaine de salons en miniature, très bas, très étroits, très sombres, trop parfumés. Les murs et les plafonds de ces bonbonnières orientales découpés en losanges multicolores, semblaient de grands damiers passés à des couleurs très vives. Par terre, les tapis de Smyrne et de Tunis s'étalaient en prairies soyeuses, émaillées de coussins rouges brodés d'or ; de tous côtés on voyait reluire les vases d'essence à col d'argent, brûler les cassolettes de parfums et les longs narguilehs s'enrouler dans l'ombre comme des couleuvres. A son douzième salon, le plus petit et le plus riche, Boualem avait, en outre, fait honneur d'une pendule et d'une cheminée.

Une cheminée, Dieu juste ! et pourquoi faire ?

C'est dans ce dernier boudoir que nous attendait un thé somptueux, versé par une invisible fée, dans du Sèvres premier choix.

Au dehors, par le soupirail qui servait de fenêtre, la plaine apparaissait, ruisselante de rosée et de lumière; le Chéliff pétillait d'aise au soleil, et les brises matinales, lourdes de parfums, montaient jusqu'à nous, comme pour narguer les verrous et les grilles. Sur mon tapis de Smyrne, entre deux cuillerées de confitures au musc, la vieille chanson d'Hugo me revint aux lèvres :

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays...

A ce moment la fée invisible fit son apparition, sous les traits d'une horrible négresse, coiffée d'un turban jaune, vêtue de haillons resplendissants. Elle entra, posa devant son maître deux grands flacons d'essence de rose et se retira mystérieusement sans desserrer ses grosses lèvres. Boualem nous versa deux gouttes d'essence dans le creux de la main, sur quoi nous descendîmes nous préparer au départ.

Au bas de l'escalier, l'horrible négresse nous attendait, accroupie sur ses talons ; d'un air attendri elle baisa nos bottes à l'écuyère, et quand nous fûmes dehors, referma la porte sur nous, avec un épouvantable grincement de serrures.

IX

Nos bêtes avaient passé la nuit au grand air, attachées par les pieds de derrière, selon l'usage. Nous les trouvâmes enchantées de leur bivouac, la narine au vent, alertes et de bonne humeur, la mule du cadi comme les autres. Pendant qu'on me hissait sur ma selle, l'aga s'était fait amener une superbe jument grise, autour de laquelle tous les chevaux hennissaient d'amour. Le petit-fils de Boualem, un enfant de huit ans, sérieux et beau, montait une jument pareille ; Emmanuel gambadait un peu plus loin sur son bon diable noir ; une trentaine d'Arabes, équipés en guerre, s'étaient rangés derrière nous. Justement ce jour-là il y avait marché au Djendel, et Sidi Boualem, que ses fonctions appelaient sur le marché, en profitait pour nous faire escorte.

Par politesse, on me laissa d'abord prendre la tête de la colonne, ce dont j'étais un peu bien honteux ; mais, après cinquante pas, je parvins à me mêler à l'arrière-garde; de là, je pus savourer l'admirable

spectacle que j'avais devant moi. Sous les obliques rayons du soleil levant, ces beaux Arabes, majestueux et graves, disparaissaient l'un après l'autre derrière les nopals à grandes tiges ; les chevaux, sérieux comme leurs maîtres, marchaient la tête haute et secouaient leurs crinières. Tout à coup, parvenue en rase campagne, la longue litanie s'éparpilla, les cavaliers s'allumèrent, les chevaux grisés par l'orge du matin bondissaient comme des chèvres, la *fantasia* prit son vol. Sidi Boualem le premier se lança dans la plaine éperdument ; son petit-fils enleva sa jument des quatre pieds et disparut dans un nuage de poussière, les Arabes fendaient l'air, couchés sur leurs montures, avec des cris farouches... De loin, les laboureurs accoudés sur le manche de leurs charrues, interrompaient leurs travaux pour contempler notre cavalcade, et d'une voix retentissante, envoyaient leurs saluts à Sidi Boualem.

Vers dix heures, nous aperçûmes le plateau du Djendel ; sur le plateau, c'était un incroyable encombrement de mulets, de chèvres, de bœufs, de moutons, de bourriques, de chameaux, de Kabyles, de Juifs et de Bédouins, un fouillis de burnous et de bonnets rouges ; des feux qu'on allumait, des tentes qu'on plantait, une forte odeur de cuir, de la poussière, des cris, bref l'appareil ordinaire du marché arabe. Je grillais de visiter tout cela en détail ; mais Emmanuel, que ses intérêts rappelaient à Milianah le jour même, me promit de me montrer avant peu d'autres tableaux du même genre. Laissant donc Boualem à son rôle de bach-aga, nous continuâmes notre route en emportant une cordiale poignée de main et quelques maximes arabes sur l'amitié.

X

Nous marchâmes tout le jour, d'une même allure régulière et douce, avec quelques temps de repos sur la porte des cafés maures ; à moitié chemin, la pluie se prit à tomber obstinément pour le reste de la journée.

Blotti dans un grand manteau, mon chapeau rabattu, fatigué d'une nuit sans sommeil et d'un usage immodéré de la mule, j'allais au gré de ma bête dans un parfait état de somnambulisme. De temps à autre, j'ouvrais à demi les yeux : des torrents d'eau rayaient l'horizon à perte de vue ; les collines étaient noyées ; la grande plaine avait disparu.

Sur le chemin boueux, détrempé, des Arabes aux jambes nues gagnaient bravement le marché, en poussant devant eux des mulets qui portaient les tentes, des ânes chargés de paniers. « Arrhi ! arrha ! » disaient d'une voix caressante les petits Bédouins parlant à leurs mules. Je faisais à la mienne : « Hue donc ! hue ! » Et tout cela trottinait pêle-mêle dans la crotte et sous la bourrasque. Dans les champs qui bordaient la route, les paysans travaillaient la terre en psalmodiant, comme aux jours de soleil, et de vieux pâtres, agenouillés vers l'Orient, se frappaient dévotement la poitrine en brisant de leurs fronts les palmiers nains tout ruisselants de pluie.

Nous allions ainsi depuis plusieurs heures, et mes yeux s'étaient clos quand tout d'un coup la mule s'arrêta. Je regardai autour de moi. J'étais seul, au milieu d'une plaine immense, loin, bien loin de la route, loin d'Emmanuel, loin des Arabes, loin de tout... De son air le plus paisible, la mule du cadi broutait de gros chardons devant un petit monument à toiture ronde, aux murs blancs, sur la porte duquel deux vieilles sandales dormaient dans une niche... Ce silence, cette plaine, ce monument mystérieux, ces sandales jaunes, par là-dessus un grand rideau de pluie et de brouillard, tout cela tenait du rêve ; mais bientôt, me rappelant les fantaisies de ma mule, je compris que j'étais devant le fameux marabout (tombeau de saint) où le bon cadi venait rendre la justice trois fois par semaine. Le souvenir aidant, je parvins à m'orienter dans la vraie route, et après quelque cent pas, j'aperçus enfin la blanche Milianah là-haut, là-haut, aux pieds du mont Zaccar, tout enveloppé de brumes... Quand j'entrai dans la ville, il faisait nuit très noire, la pluie tombait à torrents, on allumait déjà les trois réverbères, et, par les rues désertes, la retraite sonnait sur les tambours mouillés.

AUTOUR DES
"LETTRES DE MON MOULIN"

AUTOUR DES "LETTRES DE MON MOULIN"

Les Lettres de mon Moulin *ont commencé à paraître, au nombre de douze, dans l'*Evénement *de Villemessant au cours du second semestre de* 1866. *Les cinq premières sont signées d'un pseudonyme :* Marie-Gaston. *La sixième porte la signature d'Alphonse Daudet avec, au-dessous, le rappel du pseudonyme* Marie-Gaston *employé jusqu'alors et définitivement abandonné pour les nouvelles suivantes qui portent la signature : Alphonse Daudet, tout court.*

*Nous croyons devoir donner la teneur intégrale de ces douze premières Lettres telles que les a publiées l'*Evénement, *le texte du journal présentant des variantes importantes, au moins quant à la présentation de chaque récit, avec le texte de l'édition originale. La première Lettre, notamment, diffère en entier du premier chapitre du volume. La deuxième et la douzième Lettre n'ont pas été réunies au recueil original des* Lettres de mon Moulin : *Le Brise-Cailloux a été réimprimé, avec quelques modifications, seulement en* 1897 *dans le volume de* La Fédor *(Flammarion, éditeur) et le Papillon et la Bête à bon Dieu a été repris dans le chapitre* VIII *du* Petit Chose, *intitulé : Une lecture au passage du Saumon. Nous reproduisons néanmoins dans le présent volume ces deux textes tels qu'ils ont originairement paru dans l'*Evénement, *sous le titre :* De mon Moulin.

L'Evénement, samedi 18 août 1866

DE MON MOULIN

(Première lettre)

A monsieur H. de Villemessant.

Oui, monsieur, Lettres de mon moulin!... mais ce n'est pas un meunier qui vous écrit. Si j'étais meunier, je serais tout blanc de farine et j'aurais mieux à faire qu'à me noircir d'encre.

Je ne suis pas un meunier ; je suis un simple journaliste, propriétaire d'un

moulin... « Propriétaire » vous semble ambitieux peut-être, pour un homme de ma profession. Rassurez-vous : il s'agit d'un vieux moulin abandonné, perdu dans le fin fond de la Provence, et que j'ai eu presque pour rien, — Ma parole, monsieur, je n'aurais pas pu y mettre davantage.

J'ai donc acheté un moulin ; voici pourquoi :

Il y a quatre mois, au milieu de travaux plus ou moins littéraires, je me suis senti pris subitement de lassitude et de dégoût...

Explique mon mal qui voudra ! Le fait est qu'après m'être endormi un soir le cerveau plein de flamme et le cœur bourré de belles tendresses, je me réveillai le lendemain la tête vide et le cœur froid. Mes amis les plus chers me devinrent tout d'un coup insupportables. Ni livres, ni maîtresses, rien ne me disait plus... tout m'ennuyait, tout m'excédait, même ma gouvernante, — un joli chérubin blond qui n'a pas sa pareille pour les tomates farcies.

Du jour au lendemain le plus doux et le plus inoffensif des journalistes en fut le plus irritable et le plus nerveux. C'étaient des colères enfantines, des agacements sans raison : Azevedo trop laid, Offenbach trop maigre!... Est-ce que je sais, moi?... Puis je devenais méchant.

Personne n'avait plus de talent. Je faisais « peuh ! » en parlant des autres, et quand je passais devant une glace, j'avais toujours peur de reconnaître sur mes épaules la tête désagréable et grincheuse du critique Babou.

Décidément j'étais malade ; on me conseilla de partir.

Où aller?

J'avais d'abord songé à me faire gardien de phare quelque part là-bas, entre la Corse et la Sardaigne, sur un grand diable de rocher écarlate où j'ai passé de belles heures dans le temps.

L'endroit a bien son charme : un ciel d'amour, de l'air salé à pleins poumons et la mer à perte de vue ; mais on n'y est pas assez seul. Le phare a trois gardiens. Des confrères, monsieur !... et je ne voulais plus de confrères.

C'est alors que je me rappelai un vieux moulin à vent, devant lequel je passais toutes les années, quand je m'en allais au mois d'août, chasser les *halbrans* dans les marais de Camargue. C'est le *Moulin-Rompu*. Il n'est pas en bonne odeur dans le pays. Un vieux s'y est pendu autrefois, et, depuis cette époque, les paysans disent qu'il y revient ; mais, en dépit de son mauvais renom, le *Moulin-Rompu* a fort bon air encore, je vous jure, et c'est plaisir de le voir, haut planté sur sa butte, se dresser parmi les pins et les lambrusques, avec sa fenêtre sans volets qui regarde, son toit effondré vers la pointe, et sa grande roue immobile où manque une aile.

Pauvre moulin ! Depuis des temps, il était à vendre !

Depuis des temps, au bord de la grand'route, à l'angle du sentier qui monte vers lui, on voyait, cloué sur un pin, cet écriteau mélancolique, aux trois quarts effacé par la pluie, et s'effaçant chaque année davantage : *Moulin à vendre.*

Voilà quatre mois que l'écriteau n'y est plus.

Comme on est bien dans mon moulin, monsieur !... Pas de bruit... pas de journaux... pas de voitures... Paris à mille lieues...

Avant propos

Par devant maître Honorat Grapazi notaire à la résidence de Pont-Pérégoude,

A comparu

Le sieur Gaspard Matéo ~~ménager au bas de Saint-Gabriel~~ époux de Ursette Cornille, tous deux ménagers au lieu dit de St Gabriel et y demeurant

Lequel a par ces présentes vendu et transporté sans les garanties de droit et de fait, et en toute franchise de toutes dettes, privilèges et hypothèques généralement quelconques

au sieur Alphonse Daudet poète à la présente ici acceptant

un moulin à vent et sa ferme ici dans la vallée du Rhône au plein cœur de la Provence sur une côte boisée de pins et de Chênes-verts; dans le dit moulin abandonné depuis plus de vingt années en bon état de marche, comme il appert des vieux ouvrages, moutons, rouages et autres verdures parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes

Le nonobstant tel qu'il est et se comporte, avec la grande roue cassée, et plate-forme où l'herbe pousse entre les briques, déclare le sieur Daudet trouver bon matériel à sa convenance pour avoir connu et les travaux de pierre, l'accepte à ses risques et périls, et sans aucun recours contre le vendeur, pour cause

Parfois, au bas du coteau, sur la route, la voix d'un paysan qui chasse sa bête : un grelot de chèvres dans les romarins, c'est tout.

Comme on est bien dans mon moulin !

La pièce d'en bas, large, fraîche et voûtée, — un vrai réfectoire de couvent, — contient mon lit, une table et trois chaises. Elle est éclairée discrètement par deux meurtrières percées dans les murs blanchis à la chaux... Quand je veux le jour, le grand jour, je n'ai qu'à ouvrir la porte, et du coup une lumière abondante et joyeuse se précipite chez moi comme l'eau par une écluse.

La pièce du haut, je n'y monte jamais. C'est délabré, ouvert au vent et à la pluie ; et puis des plâtras, des tuiles tombées, l'arbre de couche au milieu, sans compter qu'il y a le coin où le vieux s'est pendu... Cette partie de mon domaine, je la laisse aux revenants, aux rats et aux hiboux ; — et Dieu sait quel sabbat ils font toutes les nuits sur ma tête.

Comme on est bien dans mon moulin !

Le village est loin ; je suis seul, complètement seul. C'est bien ainsi que je voulais être... Deux fois par jour, un vieux soldat manchot, qu'on appelle *le Pape*, — demandez-lui pourquoi ! — monte m'apporter mes repas. Celui-là est un sceptique de bivouac, à qui mes revenants n'ont pas fait peur.

A part lui, personne n'entre au *Moulin-Rompu !*

Voilà quatre mois que je vivais ainsi, sans un journal et sans un livre ; quatre mois que j'avais passés, étendu sur le dos parmi les touffes de lavande, à me bercer de la chanson des cigales, heureux de vivre et de ne plus penser.

Un coucher de soleil derrière les pins, les jeux de la lumière sur les roches, un joli coup de tramontane, c'était assez pour occuper mon âme tout un jour... Pas un regret, pas un souvenir, rien !...

Tout à coup, pas plus tard qu'hier matin, j'ai entendu dans mon cerveau comme un battement d'ailes : une pensée peut-être qui passait. Quelque chose d'endormi avait l'air de se réveiller en moi. O miracle ! Le soir, quand *le Pape* est venu, je lui ai adressé la parole, le pauvre homme n'en revenait pas. Je l'ai fait asseoir à ma table et trinquer avec moi ; à onze heures de la nuit, nous bavardions encore.

Le Pape parti, je me suis couché, mais avec un peu de fièvre. J'ai eu des rêves, je crois. — Mademoiselle Léonide Leblanc me trouvait plus joli que Capoul et me proposait d'être ma meunière. — C'était bien Parisien, cela !

Ce matin, en m'éveillant, l'envie m'est venue de descendre au village... J'ai vu des enfants dans la rue, cela m'a fait plaisir... Un cabaret était devant moi, j'y suis entré. Juste à ce moment, le piéton jetait deux journaux sur une table ; l'un d'eux était l'*Evénement*. Le croirez-vous, monsieur! En déchirant sa bande rouge, les mains me tremblaient d'émotion. La feuille était encore humide et sentait bon.

Dieu me pardonne ! J'ai lu le journal d'un bout à l'autre ; puis, en sortant, j'ai acheté du papier, des plumes et de l'encre, et maintenant me voilà, assis devant ma table, la porte du moulin grande ouverte, — heureux comme un enfant de vous écrire cette longue lettre.

Ce que j'en fais, monsieur, ce n'est point pour voir mon nom imprimé, puisque je ne signe pas.

Ce n'est pas non plus que j'aie besoin de cela pour vivre, puisque je suis propriétaire.

Mais alors pourquoi?

Pourquoi suis-je assis en ce moment devant ma table, la porte du moulin grande ouverte, heureux comme un enfant de vous écrire cette longue lettre, tandis que le soleil s'en va et que j'entends au loin le cri mélancolique des paons perchés sur les toits des fermes !...

MARIE-GASTON.

L'Événement, jeudi 23 août 1866

DE MON MOULIN

(Deuxième lettre)

IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE

Cette nuit je n'ai pas pu dormir. Le mistral était en colère et les éclats de sa grande voix m'ont tenu éveillé jusqu'au matin... Balançant lourdement ses trois ailes mutilées qui sifflaient à la bise comme les agrès d'un navire, tout le moulin craquait. Des tuiles s'envolaient de sa toiture en déroute. De gros coups de vent, ainsi que des paquets de mer, tombaient dru sur la porte et faisaient crier ses gonds. Tout autour, les pins serrés, dont la colline est couverte, s'agitaient et bruissaient dans l'ombre ; — on se serait cru en plein Océan....

Cette nuit, je n'ai pas pu dormir.

J'avais lu, le matin, qu'une petite barque américaine — le *Blue, white and red* — était partie de là-bas, montée seulement de deux hommes, pour essayer de franchir l'Atlantique ; et, toute la nuit, j'ai pensé à cette barque et à ces deux hommes... Je les voyais bondir sur la crête blanche des lames, courant des bordées aveugles, au caprice de l'ouragan. Je me disais : « Peut-être ce même coup de vent, qui passe en ce moment sur ma tête, gronde aussi dans leur mâture et met leurs voiles en lambeaux... »

Je frémissais pour eux en entendant redoubler la tempête, et, dans le fond de mon cœur, je suppliais la grande mer d'avoir pitié de la petite barque...

Cette nuit, je n'ai pas pu dormir.

Or, savez-vous pourquoi le *Blue, white and red*, s'en va follement ainsi de New-York à Southampton !

Pour faire une niche au *Léviathan*. Pas autre chose... John Bull avait le plus gros navire qui eût jamais traversé l'Atlantique, frère Jonathan a voulu avoir le plus petit.

J'en suis fâché pour vous, frère Jonathan ; mais bien longtemps avant votre *Blue, white and red*, en France, nous avions eu notre petit *Brise-Cailloux*.

C'était une barque ponantaise, à peu près du même tonnage que la vôtre, — qui, vers 1816, partit de La Rochelle et se rendit en Amérique, montée par trois marins de chez nous.

Voici dans quelles circonstances le *Brise-Cailloux* entrepris cette formidable traversée :

Lorsqu'en 1815, l'Empereur Napoléon passa à l'île d'Aix pour aller se livrer aux Anglais, un ancien lieutenant de vaisseau, nommé Vildieu, vint proposer au pauvre grand homme de l'emmener en Amérique à la barbe des croiseurs anglais. Ce lieutenant Vildieu était un bonapartiste enragé, de plus un excellent marin, ayant étudié tout spécialement la direction des petites embarcations en pleine mer... Il répondait de son *Brise-Cailloux* et se faisait fort d'aller avec lui jusqu'au bout du monde.

L'Empereur l'écouta longuement, marchant à grands pas sans rien dire ; — à la fin il s'arrêta, regarda la mer pendant quelques minutes, puis secoua la tête et ce fut tout...

Le projet Vildieu n'inspirait pas confiance. L'Océan est si traître !... On aima mieux se fier aux Anglais.

Quelques mois après, le lieutenant Vildieu, qui avait son refus sur le cœur, voulut prouver aux amis de l'Empereur que ce projet de fuite en Amérique n'avait rien d'irréalisable, et sur ce même petit navire, qu'il avait offert à Napoléon, il s'embarqua avec deux aspirants de marine démissionnaires, dont le plus jeune était son fils.

La traversée fut longue et rude.

Le *Brise-Cailloux*, soigneusement aménagé, avait à son bord quelques barils d'eau douce, de pemmican et de biscuit. Pour de la viande fraîche, il n'y fallait pas songer ; une cage à poules aurait tenu la moitié du navire... Jusqu'au dernier jour, les distributions de vivres furent réglées avec la plus grande prudence, et c'est grâce à cela seulement que l'équipage n'eut pas trop à souffrir... Pourtant ce régime de viandes salées finit par devenir fatiguant. Les bouches étaient sèches, on avait soif ; mais, qu'on eût soif ou non, deux rations d'eau par jour ; jamais davantage.

Une fois, par une mer tranquille, quelque chose de rond vint flotter le long de la barque.

— Une pomme ! cria joyeusement l'homme de la barre.

C'était une pomme ! une belle pomme au milieu de l'Océan.

Sans doute elle était tombée de quelque navire qui avait passé par là, la veille ou l'avant-veille.

On en fit hommage au capitaine ; mais le capitaine était bon prince et voulut que tout l'équipage la partageât avec lui.

Bien qu'un peu gâtée par l'eau de mer, la pomme fut trouvée excellente, et ce jour-là il y eut bombance à bord du *Brise-Cailloux*...

Le voyage avait ses bons moments, comme on voit, mais il avait aussi ses heures mauvaises ; — les coups de vent, les nuits sans sommeil et les longues journées brumeuses... Parfois, quand la mer était trop dure, — à la garde de Dieu ! On attachait la barre, on amenait la voile, l'équipage s'enfermait dans l'entrepont, et on laissait faire la tempête. Puis quand la tempête avait fait, nos trois marins remontaient sur le pont ; on s'orientait, et en marche !

Enfin, au bout de six semaines, la côte d'Amérique apparut ; il était temps !

Quelques heures après, le *Brise-Cailloux* entrait au port.

— Ouf ! je suis arrivée ! dit la petite barque, et comme dans la rade il y avait trop de fond pour son ancre, elle alla s'accrocher aux flancs d'une frégate qui se trouvait là.

Le gros navire la regarda faire, étonné.

— D'où venez vous? leur cria-ton.

Nos trois héros se découvrirent, et répondirent fièrement :

— De France !

On ne voulait pas les croire.

C'est M. Vildieu fils, le dernier survivant de l'équipage du *Brise-Cailloux*, qui m'a fait le récit de cette expédition, il y a trois ans, un soir d'hiver. L'aspirant de 1816 était alors un vieux marin de la douane, sur le point de prendre sa retraite, mais encore passionné pour la mer. Il m'emmenait souvent avec lui dans ses tournées d'inspection, et nous avons vu quelques jolis coups de temps ensemble.

Ce soir-là, en fuyant devant la tempête, nous étions venus nous abriter presque en face de Bonifacio, dans une petite crique des côtes de Sardaigne.

La belle nuit ! le bel endroit ! Au loin, quelques feux de charbonniers lucquois s'allumant parmi les roches ; plus près de nous, une équipe de corailleurs napolitains qui raccommodaient leurs engins de pêche en chantant ; puis, les grandes lueurs claires de notre bivouac se reflétant dans l'eau, les matelots accroupis tout autour, la bouillabaise odorante qui fumait, et, debout, le dos à la flamme, M. Vildieu nous contant l'odyssée du *Brise-Cailloux*.

Brave monsieur Vildieu ! Je le vois encore avec sa belle face ridée, ses moustaches blanches, son sourire sans dents, mais si bon, et ses petits yeux gris tout pétillants de malice héroïque.

C'était le vrai marin ponantais. Il avait fait son premier voyage à sept ans, et depuis toujours en mer ou sur les côtes... A son compte, il s'était trouvé à dix-huit naufrages, et il aimait à le dire ; mais ce qu'il ne disait pas, ce sont les sauvetages sans nombre qu'il avait accomplis.

Une âme de lion, ce Vildieu, avec des instincts de terre-neuve !

Il me parlait quelquefois d'un certain fusil porte-amarres dont il était l'inventeur et qu'il aurait rêvé de voir entre les mains de tous les douaniers de la côte. Depuis longtemps il avait envoyé à Paris l'exposé de ce fameux système, espérant un rapport de l'Académie des sciences, et le pauvre cher homme trouvait que M. Élie de Beaumont était bien long à lui répondre : c'était la seule tristesse de sa vie.

Du reste la plus jolie vieillesse du monde, et dans le danger toujours le mot pour rire. Quand le temps menaçait et que la mer devenait mauvaise, il vous avait une façon réjouie de crier : « Garçons, il y aura du tabac ! » qui me donnait la chair de poule ; puis en pleine bourrasque, — s'il me voyait accroché quelque part sur le pont, regardant le ciel d'un air inquiet et serrant entre mes dents à la briser ma pipe éteinte depuis une heure, il s'approchait de moi pour me dire à l'oreille :

« N'ayez pas peur, mon Parisien, vous êtes avec un ponantais... Je finirai par me « noyer quelque jour, mais ce sera dans l'Océan ! »

Pauvre M. Vildieu !

Écoutez maintenant ce que m'écrit le capitaine Josse, de la marine de Bordeaux :

C'était au mois de juin dernier, sur les bords de l'Océan. Ce jour-là, la mer était terrible... Vers le soir, on signale à la côte un caboteur en détresse ; et personne qui ose lui porter secours....

Tout à coup, un petit vieillard alerte — (ah ! s'il avait eu là son porte-amarres !) — saute dans une barque, la détache de ses mains débiles et pousse au large... On ne le vit plus revenir !...

C'est ainsi que vient de mourir, à son dix-neuvième naufrage, M. Étienne Vildieu, dernier survivant de l'héroïque équipage du *Brise-Cailloux*.

L'Événement, vendredi 31 août 1846

DE MON MOULIN

(Troisième lettre)

A mademoiselle Navarette, rue du Helder

Oui, ma chère, c'est moi... le cigare aux dents et le chapeau sur la tête, j'entre sans frapper, comme au bon temps.

Tu allais sortir, je crois ! tes chevaux sont à la porte et tes lèvres peintes de frais... J'en suis fâché pour la peinture, ma belle marquise du Tour du Lac, mais avant d'aller battre le bois, il faut que tu écoutes une petite histoire, toute fraîche, que je viens de cueillir à ton intention sous la croisée de mon moulin, dans la lavande et les chênes-kermès.

C'est une histoire de village...

Aïe !... tu fais la grimace.

Le bucolique n'est pas ton fort, je l'oubliais... Nous aimerions mieux, n'est ce pas, un joli racontar de coulisses, une anecdote libertine, quelque chose de parisien et de haut en goût ?... Dans ce cas, ma petite, adresse-toi à Roqueplan. Ces contes-là lui vont à ravir. Moi, ce n'est plus de mon âge...

Du reste, qu'elle t'amuse ou non, mon histoire sera courte. Allume une cigarette, étends-toi sur ce divan ; c'est l'affaire de cinq minutes : ton rouge n'aura pas le temps de sécher.

Pour aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un *mas* (une ferme, dans la langue du pays), bâti près de la route au fond d'une grande cour plantée de micocouliers. C'est la vraie maison du *ménager* de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façade brune irrégulièrement percée, puis tout en haut

la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meules, et quelques touffes de foin brun qui dépassent...

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé ! Pourquoi ce portail fermé me serrait-il le cœur ! Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid. Il y avait trop de silence autour... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier... A l'intérieur, pas une voix ! Rien, pas même un grelot de mule... Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des toits, on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village et, pour éviter le soleil, je longeais les murs de la ferme ; dans l'ombre des micocouliers... sur la route, devant le mas, des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin... Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé — la tête dans ses mains — sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste trop courte et des culottes en lambeaux... Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas : « Chut ! c'est le maître... Il est comme ça depuis le malheur de son fils. » A ce moment une femme et un petit garçon, vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés, et entrèrent à la ferme.

L'homme ajouta : « ... La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils « y vont tous les jours, depuis que l'enfant s'est tué... Ah ! monsieur, quelle désola- « tion !... Le père porte encore les habits du mort ; on ne peut pas les lui faire quitter... « Dia ! hue ! la bête ! ».

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, qui voulais en savoir plus long, je demandai au voiturier de monter à côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire...

Oui, ma chère, dans le foin, avec des hommes en blouse? Tu ne m'aurais pas salué, n'est-ce pas !

Il s'appelait Jan. C'était un admirable paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient ; mais lui n'en avait qu'une en tête, — une petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles, qu'il avait rencontrée sur la Lice d'Arles, une fois... Au *mas*, on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille passait pour coquette et ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait : « Je mourrai, si on ne me la donne pas. » Il fallut en passer par là. On décida de les marier après la moisson.

Or, un dimanche soir...

Tu bailles, ma pauvre Navarette. Tout ceci te paraît bien naïf.... Une idylle chez toi, mais c'est du George Sand au Théâtre-Benoiton !

Un peu de patience, ma mie, le drame va se corser.

Donc un dimanche soir, dans la cour du *mas*, la famille achevait de dîner. C'était presque un repas de noces. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps... Un homme se présente à la porte, et, d'une voix qui tremble, demande à parler à maître Estève, à lui seul, Estève se lève et sort sur la route.

« — Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine, qui « a été ma maîtresse pendant deux ans. Ce que j'avance, je le prouve : voici des

« lettres !... Les parents savent tout et me l'avaient promise ; mais, depuis que votre « fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi... J'aurais cru pourtant « qu'après ça elle ne pouvait pas être la femme d'un autre ».

— C'est bien ! dit maître Estève, quand il a regardé les lettres ; entrez boire un verre de muscat.

L'homme répond : « Merci ! j'ai plus de chagrin que de soif. » Et il s'en va.

Le père rentre, impassible ; il reprend sa place à la table et le repas s'achève gaiement...

Ce soir-là, maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors ; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

« — Femme, dit le *ménager* en lui amenant son fils, embrasse-le ! il est malheureux...

..... Elle va bien mon Arlésienne ! Qu'en dis-tu, mignonne ! De la vraie graine de Navarette !... Il y a gros à parier, le diable aidant, que vous vous rencontrerez un de ces soirs autour de la table du Grand-Seize, sous l'œil paternel de M. Ernest.

Que la bisque vous soit légère, mes enfants !

Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant, et même plus que jamais depuis qu'on la lui avait montrée dans les bras d'un autre. Seulement il était trop fier pour rien dire ; c'est ce qui le tua, le pauvre enfant !... Quelquefois il passait des journées entières seul dans un coin, sans bouger. D'autres jours, il se mettait à la terre avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers... Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui jusqu'à ce qu'il vît monter dans le couchant les clochers grêles de la ville. Alors il revenait. Jamais il n'alla plus loin.

De le voir ainsi, toujours triste et seul, les gens du *mas* ne savaient plus que faire. On redoutait un malheur... Une fois, à table, sa mère, en le regardant avec des yeux pleins de larmes lui dit ! « Eh bien ! écoute, Jan, si tu la veux tout de même, nous te la donnerons !... »

Le père, — rouge de honte, — baissait la tête...

Jan fit signe que non, et il sortit...

A partir de ce jour, il changea sa façon de vivre, affectant d'être toujours gai, pour rassurer ses parents. On le revit au bal, au cabaret, dans les ferrades. A la vote de Fonvieille, c'est lui qui mena la farandole.

Le père disait ! « Il est guéri. » La mère, elle, avait toujours des craintes et plus que jamais surveillait son enfant !... Jan couchait avec Cadet, tout près de la magnanerie ; la pauvre vieille se fit dresser un lit à côté de leur chambre... Les magnans pouvaient avoir besoin d'elle, dans la nuit.

Vint la fête de saint Éloi, patron des ménagers.

Grande joie au *mas !*... Il y eut du château-neuf pour tout le monde, et du vin cuit comme s'il en pleuvait ! Puis des pétards, des feux sur l'aire, des lanternes de couleur plein les micocouliers... Vive saint Éloi !

On farandola à mort ! Cadet brûla sa blouse neuve !... Jan lui-même avait l'air content ; il voulait faire danser sa mère ; la pauvre femme en pleurait de bonheur.

«A minuit, on alla se coucher. Tout le monde avait besoin de dormir... Jan ne

dormit pas, lui. Cadet a raconté depuis que toute la nuit il avait sangloté... Ah ! Navarette ! Il était bien mordu celui-là...

Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment : — « Jan, c'est toi ! » Jan ne répond pas ; il est déjà dans l'escalier. Vite, vite la mère se lève ! — « Jan, où vas-tu? » Il monte au grenier, elle monte derrière lui. — « Mon fils, au nom du ciel ! » Il ferme la porte et tire le verrou.

— Jan, mon Janet, réponds-moi. Que vas-tu faire? A tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche le loquet... Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout...

Il s'était dit, le pauvre enfant ! « Je l'aime trop... Je m'en vais... » Ah ! misérables cœurs que nous sommes ! C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour !...

Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi, là-bas, du côté du *mas* d'Estève...

C'était dans la cour, devant la table de pierre couverte, de rosée et de sang, la mère toute nue qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

Serviteur, Navarette, et ne viens plus dire qu'on ne meurt pas d'amour !...

MARIE-GASTON.

L'Événement, vendredi 7 septembre 1866

DE MON MOULIN

(Quatrième lettre)

NOSTALGIES DE CASERNE...

Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut... Ran plan plan ! Ran plan plan !...

Un tambour dans mes pins à pareille heure !... Voilà qui est singulier, par exemple !...

Vite, vite je me jette à bas de mon lit et je cours ouvrir la porte.

Personne !... Le bruit s'est tu... Du milieu des lambrusques mouillées, deux ou trois courlis s'envolent en secouant leurs ailes... Un peu de brise chante dans les arbres... Vers l'orient, sur la crête fine des Alpilles, s'entasse une poussière d'or d'où le soleil sort lentement... Un premier rayon frise déjà le toit du moulin. Au même moment, le tambour invisible se met à battre aux champs sous le couvert... Ran... plan... plan, plan, plan.

Le diable soit de la peau d'âne ! Je l'avais oubliée... Mais enfin, quel est donc le sauvage qui vient saluer l'aurore au fond des bois avec un tambour?... J'ai beau regarder, je ne vois rien... rien que les touffes de lavande, et les pins qui dégringolent jusqu'en bas sur la route... Il y a peut-être par là dans le fourré quelque

lutin caché en train de se moquer de moi... C'est Ariel, sans doute, ou maître Puck. Le drôle se sera dit, en passant devant mon moulin : « Ce Parisien est trop tranquille là dedans, allons lui donner l'aubade ! » Sur quoi il aura pris un gros tambour, et... Ran plan plan !... Ran plan plan !... Te tairas-tu, gredin de Puck ! tu vas réveiller mes cigales.

Ce n'était pas Puck.

C'était Gouguet François, dit Pistolet, tambour au 31e de ligne, et pour le moment en congé de semestre. Pistolet s'ennuie au pays ; il a des nostalgies, ce tambour ! et, — quand on veut bien lui prêter l'instrument de la commune, — il s'en va, mélancolique, battre la caisse dans les bois, en rêvant de la caserne du Prince-Eugène.

C'est sur ma petite colline verte qu'il est venu rêver aujourd'hui... Il est là, debout contre un pin, son tambour entre ses jambes et s'en donnant à cœur joie. Des vols de perdreaux effarouchés partent à ses pieds, sans qu'il s'en aperçoive. La férigoule embaume autour de lui, il ne la sent pas.

Il ne voit pas non plus les fines toiles d'araignée qui tremblent au soleil entre les branches, ni les aiguilles de pin qui sautillent sur son tambour. Tout entier à son rêve et à sa musique, il regarde amoureusement voler ses baguettes, et sa grosse face niaise s'épanouit de plaisir à chaque roulement.

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Quelle est belle, la grande caserne, avec sa cour aux larges dalles, ses rangées de fenêtres bien alignées, son peuple en bonnet de police et ses arcades basses pleines du bruit des gamelles... Ran plan plan ! Ran plan plan !... Oh ! l'escalier sonore, les corridors peints à la chaux, la chambrée odorante, les ceinturons qu'on astique, la planche au pain, les pots de cirage, les couchettes de fer à couverture grise, les fusils qui reluisent au râtelier ! »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! les bonnes journées du corps de garde, les cartes qui poissent aux doigts, la dame de pique hideuse avec des agréments à la plume, le vieux Pigault-Lebrun dépareillé, qui traîne sur le lit de camp !... Ran plan plan !... Oh ! les longues nuits de faction à la porte des ministères, la vieille guérite où la pluie entre, les pieds qui ont froid.

« Les voitures de gala qui vous éclaboussent en passant... Oh ! la corvée supplémentaire, les jours de bloc, le baquet puant, l'oreiller de planche, la diane froide pour les matins pluvieux, la retraite dans les brouillards à l'heure où le gaz s'allume l'appel du soir où l'on arrive essouflé. »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! le bois de Vincennes, les gros gants de coton blanc, les promenades sur les fortifications... Oh ! la barrière de l'École, les filles à soldats, le piston du Salon de Mars, l'absinthe dans les bouis-bouis, les confidences entre deux hoquets, les briquets qu'on dégaine, la romance sentimentale chantée une main sur le cœur... »

Rêve, rêve, pauvre homme, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai... tape hardiment sur la caisse, tape toujours, tape à tour de bras. Je n'ai pas le droit de te trouver ridicule.

Si tu as la nostalgie de la caserne, est-ce que, moi, je n'ai pas la nostalgie de la mienne?

Mon Paris me poursuit jusqu'ici comme le tien. Tu joues du tambour sous les pins, toi. Moi, j'y cherche des articles... Ah ! les bons Provençaux que nous faisons ! Là-bas, dans les casernes de Paris, nous regrettions nos Alpilles bleues et l'odeur sauvage des lavandes ; maintenant ici, en pleine Provence, la caserne nous manque et tout ce qui la rappelle nous est cher !...

Huit heures sonnent au village, Pistolet, sans lâcher ses baguettes, s'est mis en route pour rentrer... On l'entend descendre sous le bois, jouant toujours... Et moi, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir, au bruit du tambour qui s'éloigne, tout mon Paris défiler entre les pins.

Ran plan plan ! Ran plan plan !

Voilà les Parisiens du boulevard : les jambes de Nadar, Scholl au bras de Jouvin, le grand Cham portant son petit chien, Aubryet courant à la Bourse, Villemessant qui part pour Seine-Port, le petit Marx qui revient de Suisse.

Ran plan plan ! ran plan plan ! Voilà Thérésa, Sardou, le baron Brisse, le nouveau Cid, les Thugs de M. Millaud, les négresses de Marc Fournier...

Ran plan plan ! Ran plan plan !... Voilà la littérature en carrosse, le fiacre au mois de Timothée, le panier de Montépin, la victoria de Ganesco, le coupé de Ponson du Terrail.

Ran plan plan ! Ran plan plan !...

Des pompons, des crêpons, des chignons, des rubans, du frou-frou, de la soie, du velours, du satin, des dentelles, de l'or, du fer, de l'acier, de petites bottes, de grands talons, des bas à jour, du kohl, des parfums, du blanc de perle, des lèvres de carmin, des pâleurs mates, de grands yeux froids qui brûlent... Ce sont les demoiselles de Paris ; tout le bataillon du diable qui passe, avec une fausse natte rouge pour étendard...

Ah ! Paris !... Paris !... toujours Paris !...

MARIE-GASTON.

L'Événement, vendredi 14 septembre 1866

DE MON MOULIN

(Cinquième lettre)

A Monsieur Pierre Gringoire, poète lyrique, à Paris

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire.

Comment ! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà

pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ; fais-toi chroniqueur. Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette... Vois Monselet ; c'était bien l'homme de la fantaisie et de l'imprévoyance, celui-là. Il avait, comme toi, l'horreur du collier et de l'article à heure fixe. Tous les mois, il rimait une ballade pour les dames de Paris, — un pur chef-d'œuvre, par exemple ; — le reste du temps, il marchandait des paniers de fraises et s'en allait toujours devers Meudon, voir où en étaient les petits pois.

Aujourd'hui Monselet aime encore bien les fraises et les petits pois ; mais il ne fait plus de ballade. Il a compris que c'était un métier de dupe, et le voilà chroniqueur à vingt mille francs, décoré comme Henri de Pène... Fais-toi chroniqueur. Gringoire... Tu ne veux pas !... Tu prétends rester libre et vivre à ta guise jusqu'au bout.... Eh bien! écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin*. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Séguin qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait ! « C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une. »

Cependant, il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houpelande ; c'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire ! — et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle ; un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attache à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi : — « Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi ! »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

« Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère,

sans cette maudite longe qui vous écorche le cou... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos !... Les chèvres, il leur faut du large. »

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit ; son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, et faisant : *Mé!*... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

— Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous. Laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah ! mon Dieu !... Elle aussi ! cria monsieur Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle..., puis s'asseyant dans l'herbe, à côté de sa chèvre :

— Comment, Blanquette, tu veux me quitter?

Blanquette répondit :

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh ! non, monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la vieille Renaude qui était ici l'an dernier, une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis le matin le loup l'a mangée.

— Pécaïré ! Pauvre Renaude ! Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine ! dit M. Seguin... mais qu'est-ce qu'on leur a donc fait à mes chèvres ! Encore une que le loup va me manger... Eh bien ! non... je te sauverai malgré toi, coquine, et de peur que tu ne ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable et tu y resteras toujours.

Là-dessus M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement il avait oublié la fenêtre, et à peine eût-il le dos tourné que la petite s'en alla...

— Tu ris, Gringoire !... Parbleu ! je crois bien ; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon monsieur Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout

de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient, sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse. Plus de corde ! plus de pieu !... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes, mon cher !... Et quelle herbe ! savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos ! Et les fleurs donc !... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux !...

La chèvre blanche, à moitié saoule, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, — tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette. Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume.

Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait. sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit, dit-elle comment ai-je pu tenir là dedans?

Pauvrette ! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que la montagne...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin : Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même — ceci doit rester entre nous, Gringoire — qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir... « Déjà ! » dit la petite chèvre, et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. La chèvre regarda cette fumée ; elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis ce fut un long hurlement dans la montagne :

Hou ! hou !

Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou ! hou ! faisait le loup.

— Reviens ! reviens ! criait la trompe...

Blanquette eut envie de rentrer ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester...

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment : « Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin ! » et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue. Pas moyen de se défendre contre ce grand loup... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah ! la brave chevrette ! comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit, oui, mon cher, toute la nuit. De temps en temps la chèvre de monsieur Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait : Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube !...

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie. — « Enfin ! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir, et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire.

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de « *la cabro de moussu « Seguin, que se battégué touto la niue emé lou loup, e piei lou matin, lou loup la « mangé ?.* »

Tu m'entends bien, Gringoire?

« *E piei lou matin lou loup la mangé.* »

MARIE-GASTON.

L'Événement, vendredi 21 septembre 1866

DE MON MOULIN

(Sixième lettre)

LE LIVRE DE L'HIVER PROCHAIN

Dimanche dernier, en me levant, j'ai cru me réveiller rue du Faubourg-Montmartre. Il pleuvait ; le ciel était gris, le moulin triste. J'ai eu peur de passer chez moi cette froide journée de pluie, et tout de suite l'envie m'est venue d'aller me réchauffer un brin auprès de Frédéric Mistral, ce grand poète qui vit à trois lieues de mes pins, dans son petit village de Maillane.

Sitôt pensé, sitôt parti : une trique en bois de myrte, mon Montaigne, une couverture, et en route !

Personne aux champs... Notre belle Provence catholique laisse la terre se reposer le dimanche... Les chiens seuls au logis, les fermes closes... De loin en loin, une charrette de roulier avec sa bâche ruisselante, une vieille encapuchonnée dans sa mante feuille-morte, des mules en tenue de gala, housse de sparterie bleue et blanche, pompons rouges, grelots d'argent, — emportant au petit trot toute une carriole de gens de *mas* qui vont à la messe; puis là-bas à travers la brume, une barque sur la *roubine* et un pêcheur debout qui lance son épervier...

Pas moyen de lire en route ce jour-là. La pluie tombait par torrents, et la tramontane vous la jetait à pleins seaux dans la figure... Je fis le chemin tout d'une haleine, et enfin, après trois heures de marche, j'aperçus devant moi les petits bois de cyprès au milieu desquels le pays de Maillane s'abrite de peur du vent.

Pas un chat dans les rues du village ; tout le monde était à la grand'messe. Quand je passai devant l'église, le serpent ronflait, et je vis les cierges reluire derrière les vitres de couleur.

Le logis du poète est à l'extrémité du pays ; c'est la dernière maison à main gauche, sur la route de Saint-Rémy, — une maisonnette à un étage avec un jardin devant... J'entre doucement... Personne ! La porte du salon est fermée, mais j'entends derrière quelqu'un qui marche et qui parle à haute voix... Ce pas et cette voix me sont bien connus... Je m'arrête un moment dans le petit couloir peint à la chaux, la main sur le bouton de la porte, très ému. Le cœur me bat. — Il est là. Il travaille... Faut-il attendre que la strophe soit finie? Ma fois tant pis ! entrons.

Ah ! Parisiens, lorsque le poète de Maillane est venu chez vous montrer Paris à sa Mireille, et que vous l'avez vu dans vos salons, ce Chactas en habit de ville, avec un col droit et un grand chapeau qui le gênait autant que sa gloire, vous avez cru que c'était là Mistral... Non, ce n'était pas lui. Il n'y a qu'un Mistral au monde, celui que j'ai surpris dimanche dernier dans son village, le chaperon de feutre sur l'oreille, sans gilet, en jaquette, sa rouge taillole catalane autour des reins, l'œil allumé, le feu de l'inspiration aux pommettes, superbe avec un bon sourire, élégant

comme un pâtre grec, et marchant à grands pas, les mains dans ses poches, en faisant des vers...

— Comment ! c'est toi, cria Mistral en me sautant au cou; la bonne idée que tu as eue de venir... Tout juste aujourd'hui, c'est la fête de Maillane. Nous avons la musique d'Avignon, les taureaux, la procession, la farandole, ce sera magnifique... La mère va rentrer de la messe, nous déjeunerons et puis, zou ! nous allons voir danser les jolies filles...

Pendant qu'il me parlait, je regardais avec émotion ce petit salon à tapisserie claire, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, et où j'ai passé déjà de si belles heures. Rien n'était changé. Toujours le canapé à carreaux jaunes, les deux fauteuils de paille, la Vénus sans bras et la Vénus d'Arles sur la cheminée, le portrait du poète par Hébert, sa photographie par Étienne Carjat, et dans un coin, près de la fenêtre, le bureau, — un pauvre petit bureau de receveur d'enregistrement, — tout chargé de vieux bouquins et de dictionnaires. Au milieu de ce bureau, j'aperçus un gros cahier ouvert... C'était *Calendal*, le nouveau poème de Frédéric Mistral, qui doit paraître à la fin de cette année, le jour de Noël. Ce poème, Mistral y travaille depuis sept ans, et voilà près de six mois qu'il en a écrit le dernier vers ; pourtant, il n'ose s'en séparer encore. Vous comprenez, on a toujours une strophe à polir, une rime plus sonore à trouver... Mistral a beau écrire en provençal, il travaille ses vers comme si tout le monde devait les lire dans la langue et lui tenir compte de ses efforts de bon ouvrier... Oh ! le brave poète, et que c'est bien Mistral dont Montaigne aurait pu dire : « *Souvienne-vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinait si fort en un art qui ne pouvait venir à la cognoissance de guère de gens. J'en ay assez de peu, répondict-il. J'en ay assez d'un. J'en ai assez de pas un.* »

Je tenais le cahier de *Calendal* entre mes mains, et je le feuilletais, plein d'émotion... Tout à coup une musique de fifres et de tambourins éclate dans la rue, devant la fenêtre, et voilà mon Mistral qui court à l'armoire, en tire des verres, des bouteilles, traîne la table au milieu du salon et ouvre la porte aux musiciens en me disant : « Ne ris pas... Ils viennent me donner l'aubade... je suis conseiller municipal. »

La petite pièce se remplit de monde. On pose les tambourins sur les chaises, la vieille bannière dans un coin, et le vin cuit circule. Puis, quand on a vidé quelques bouteilles à la santé de monsieur Frédéric, qu'on a causé gravement de la fête, si la farandole sera aussi belle que l'an dernier, si les taureaux se comporteront bien, les musiciens se retirent et vont donner l'aubade chez les autres conseillers. A ce moment, la mère de Mistral arrive.

En un tour de main la table est dressée : un beau linge blanc et deux couverts. Je connais les usages de la maison; je sais que lorsque Mistral a du monde, sa mère ne se met pas à table... La pauvre vieille femme ne connaît que son Provençal, et se sentirait mal à l'aise pour causer avec des Français... D'ailleurs, on a besoin d'elle à la cuisine.

Dieu ! le joli repas que j'ai fait ce matin-là : — un morceau de chevreau rôti, du fromage de montagne, de la confiture de moût, des figues, des raisins muscats.

Le tout arrosé de ce bon château-neuf-des-papes qui a une si belle couleur rose dans les verres...

Au dessert je vais chercher le cahier du poème, et je l'apporte sur la table, devant Mistral.

— Nous avions dit que nous sortirions, fait le poète en souriant :

— Non ! non !... *Calendal! Calendal!*

Mistral se résigne, et de sa voix musicale et douce, en battant la mesure de ses vers avec la main, il entame le premier chant : — « D'une fille folle d'amour, — à « présent que j'ai dit la triste aventure, — je chanterai si Dieu veut, un enfant de « Cassis, — un pauvre petit pêcheur d'anchois... »

Au dehors, les cloches sonnaient les vêpres ; les pétards éclataient sur la place ; les fifres passaient et repassaient dans les rues avec les tambourins. Les taureaux de Camargue, qu'on menait courir, mugissaient.

Moi, les coudes sur la nappe, des larmes dans les yeux, j'écoutais l'histoire du petit pêcheur provençal.

Calendal n'était qu'un pêcheur; l'amour en fait un héros... Pour gagner le cœur de sa mie, — la belle Estérelle, — il entreprend des choses miraculeuses, et les douze travaux d'Hercule ne sont rien à côté des siens.

Une fois, s'étant mis en tête d'être riche, il a inventé de formidables engins de pêche et ramène au port tout le poisson de la mer. Une autre fois, c'est un terrible bandit des gorges d'Ollioules, le comte Sévéran, qu'il va relancer jusque dans son aire, parmi ses coupe-jarrets et ses concubines... Quel rude gars que ce petit Calendal ! Un jour, à la Sainte-Baume, il rencontre deux partis de compagnons venus là pour vider leur querelle à grands coups de compas sur la tombe de maître Jacques, un Provençal qui a fait la charpente du temple de Salomon, s'il vous plaît, Calendal se jette au milieu de la tuerie, et apaise les compagnons en leur parlant !...

Des entreprises surhumaines !... Il y avait là-haut, dans les rochers de Lure, une forêt de cèdres inaccessibles, où jamais bûcheron n'osa monter. Calendal y va, lui. Il s'y installe tout seul pendant trente jours. Pendant trente jours, on entend le bruit de sa hache qui sonne en s'enfonçant dans les troncs. La forêt crie; l'un après l'autre, les vieux arbres géants tombent et roulent au fond des abîmes; et quand Calendal redescend, il ne reste plus un cèdre sur la montagne...

Enfin en récompense de tants d'exploits, le pêcheur d'anchois obtient l'amour d'Estérelle et il est nommé consul par les habitants de Cassis. Voilà l'histoire de Calendal... Mais qu'importe Calendal? Ce qu'il y a avant tout dans le poème, c'est la Provence, — la Provence de la mer, la Provence de la montagne, — avec son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages, tout un peuple naïf et libre qui a trouvé son grand poète avant de mourir... Et maintenant, tracez des chemins de fer, plantez des poteaux à télégraphes, chassez la langue provençale des écoles ; La Provence vivra éternellement dans *Mireille* et dans *Calendal.*

— Assez de poésie, dit Mistral en fermant son cahier. Il faut aller voir la fête.

Nous sortîmes. Tout le village était dans les rues; un grand coup de bise avait balayé le ciel, et le soleil reluisait joyeusement sur les toits rouges mouillés de pluie.

1

La cabro de monsieur Seguin

I

Monsieu Seguin avè jamai agu de bonheur emè
si cabro.
Li pendié toutis dóu mémo pacan. Un bèu matin
coumpren sa cordo, s'escapavon dins la mountaigno, e
pièi ilà mandaut Dieu. Lèu li mangiavo ... mai li
bèuro manièro de sóun mestre, mi ha pron dóu lèu,
èn pendié lè retènie. Enon - parèi - de cabro forço
indipendènto, qu'avien besoun - ~~coste que coste~~ - de grand
èr et de liberta. Comme qu'anesse -

Lou brave Monsieu Seguin, que coumprenié ren.en
Cansaièu de si bèsti, ero pas countènt. Disié : Es fini.
Si Cabro se veuon en ddi a l'oustau. Vau gardarai
pas uno, verès ...

Pamens tenguè bon, e malgrat qu'aguesse 'ieja
perdu siei cabro de la mémo facoun, n'en coumpè 'no
setièmo. Toutaviéu, aquesto fes, la prenguè lèuto jouvènto
e veiaièn qu'ansin lèu lèu pendrié l'acoustumanço miès
a l'oustau.

LETTRES DE MON MOULIN.
Manuscrit en provençal (La Chèvre de Monsieur Seguin).

Nous arrivâmes à temps pour voir rentrer la procession. Ce fut pendant une heure un interminable défilé de pénitents en cagoule, pénitents blancs, pénitents bleus, pénitents gris, confréries de filles voilées, bannières roses à fleurs d'or, grands saints de bois dédorés, portés à quatre épaules, saintes de faïence coloriées comme des idoles, avec de gros bouquets à la main; chapes, ostensoirs, dais de velours vert, crucifix encadrés de soie blanche, tout cela ondulant au vent dans la lumière des cierges et du soleil, au milieu des psaumes, des litanies et des cloches qui sonnaient à toute volée.

La procession finie, les saints remisés dans leurs chapelles, nous allâmes voir les taureaux, puis les jeux sur l'aire, les luttes d'hommes, les trois sauts, l'étrangle-chat, le jeu de l'outre, et tout le joli train des fêtes de Provence... La nuit tombait quand nous rentrâmes à Maillane. Sur la place, devant le petit café où Mistral va faire le soir sa partie avec son ami Zidore, on avait allumé un grand feu de joie... La farandole s'organisait. Des lanternes de papier découpé s'allumaient partout dans l'ombre ; la jeunesse prenait place, et bientôt, sur un appel des tambourins, commença autour de la flamme une ronde folle, bruyante, qui devait durer toute la nuit.

Après souper, trop las pour courir encore, nous montâmes dans la chambre de Mistral. C'est une modeste chambre de paysan, avec deux grands lits. Les murs n'ont pas de papier; les solives du plafond se voient... Il y a quatre ans, lorsque l'Académie donna à l'auteur de *Mireille* le prix de trois mille francs, madame Mistral eut une idée :

— Si nous faisions tapisser et plafonner ta chambre? dit-elle à son fils.

— Non ! non ! répondit Mistral... Ça, c'est l'argent des poètes, on n'y touche pas.

Et la chambre est restée toute nue; mais tant que l'argent des poètes a duré, ceux qui ont frappé chez Mistral ont toujours trouvé sa bourse ouverte...

J'avais emporté le cahier de *Calendal* dans la chambre, et je voulus m'en faire lire encore un passage avant de m'endormir. Mistral choisit l'épisode des faïences. Le voici en quelques mots :

C'est dans un grand repas, je ne sais où. On apporte sur la table un magnifique service en faïence de Moustiers. Au fond de chaque assiette, dessiné en bleu dans l'émail, il y a un sujet provençal; toute l'histoire du pays tient là dedans. Aussi il faut voir avec quel amour sont décrites ces belles faïences ; une strophe pour chaque assiette, autant de petits poèmes d'un travail naïf et savant, achevée comme un tableautin de Théocrite.

Tandis que Mistral me disait ses vers dans cette belle langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée autrefois et que maintenant nos pâtres seuls comprennent, j'admirais cet homme au dedans de moi, et songeant à l'état de ruine où il a trouvé sa langue maternelle et ce qu'il en a fait, je me figurais un de ces vieux palais des princes des Baux comme on en voit dans les Alpilles : plus de toits, plus de balustres aux perrons, plus de vitraux aux fenêtres, le trèfle des ogives cassé, le blason des portes mangé de mousse, des poules picorant dans la cour d'honneur, des porcs vautrés sous les fines colonnettes des galeries, l'âne broutant dans la chapelle où l'herbe pousse, des pigeons venant boire aux

grands bénitiers remplis d'eau de pluie, et enfin, parmi ces décombres, deux ou trois familles de paysans qui se sont bâti des huttes dans les flancs du vieux palais.

Puis voilà qu'un beau jour, le fils d'un de ces paysans s'éprend de ces grandes ruines et s'indigne de les voir ainsi profanées; vite, vite, il chasse le bétail hors de la cour d'honneur, et — les fées lui venant en aide — à lui tout seul il reconstruit le grand escalier, remet des boiseries aux murs, des vitraux aux fenêtres, relève les tours, redore la salle du trône et met sur pieds le vaste palais d'autre temps, où logèrent des papes et des impératrices.

Ce palais restauré, c'est la langue provençale.

Ce fils de paysan, c'est Mistral.

ALPHONSE DAUDET

(MARIE-GASTON).

L'Événement, samedi 29 septembre 1866.

DE MON MOULIN

(Septième lettre)

A la dame qui demande des histoires gaies

Madame,

Il y a quelques jours vous écriviez à l'*Événement* pour demander des histoires réjouissantes... En lisant votre lettre, j'ai eu comme un remords; je m'en suis voulu des sornettes mélancoliques que je viens débiter une fois par semaine à cette place, et je m'étais bien promis de vous offrir aujourd'hui quelque chose de joyeux, de follement joyeux.

Pourquoi serais-je triste, après tout? Je vis à mille lieues des brouillards parisiens, sur une colline lumineuse, dans le pays des tambourins et du vin muscat. Autour de chez moi tout n'est que soleil et musique ; j'ai des orchestres de culs blancs, des orphéons de mésanges; le matin les courlis qui font « coureli ! coureli ! » à midi les cigales, puis les pâtres qui jouent du fifre, et les belles filles brunes qu'on entend rire dans les vignes... En vérité, l'endroit est mal choisi pour broyer du noir ; je devrais plutôt expédier aux dames des poèmes couleur de rose et des pleins paniers de contes galants.

Eh bien ! non; je suis encore trop près de Paris. Tous les jours, jusque dans mes pins, il m'envoie les éclaboussures de ses tristesses... A l'heure même où j'écris ces lignes, je viens d'apprendre la mort misérable du pauvre Charles Barbara, et mon moulin en est tout en deuil. Adieu les courlis et les cigales ! Je n'ai plus le cœur à rien de gai... Voilà pourquoi, Madame, au lieu du joli conte badin que je m'étais promis de vous faire, vous n'aurez encore aujourd'hui qu'une légende mélancolique :

La légende de l'homme a la cervelle d'or

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or ; oui, madame, une cervelle toute en or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant et grandit au soleil comme un beau plant d'olivier ; seulement sa grosse tête l'entraînait toujours, et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant... Il tombait souvent. Un jour il roula du haut d'un perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort; mais, en le relevant, on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle en or.

La chose fut tenue secrète; le pauvre petit lui-même ne se douta de rien. De temps en temps, il demandait pourquoi on ne le laissait plus courir devant la porte, avec les garçonnets de la rue.

« On vous volerait, mon beau trésor, » lui répondait sa mère... Alors le petit avait grand'peur d'être volé; il retournait jouer tout seul sans rien dire et se trimballait lourdement d'une salle à l'autre...

A dix-huit ans seulement, ses parents lui révélèrent le don monstrueux qu'il tenait du destin; et, comme ils l'avaient élevé et nourri jusque-là, ils lui demandèrent en retour un peu de son or. L'enfant n'hésita pas; sur l'heure même, — comment ! par quels moyens ! — la légende ne l'a pas dit, — il s'arracha du crâne un morceau d'or massif, un morceau gros comme une noix, qu'il jeta fièrement sur les genoux de sa mère... Puis tout ébloui des richesses qu'il portait dans la tête, fou de désirs, ivre de sa puissance, il quitta la maison paternelle et s'en alla par le monde en gaspillant son trésor.

Du train dont il menait sa vie, royalement, et semant l'or sans compter, on aurait dit que sa cervelle était inépuisable... Elle s'épuisait cependant, et à mesure on pouvait voir les yeux s'éteindre, la joue devenir plus creuse. Un jour enfin, au matin d'une débauche folle, le malheureux, resté seul parmi les débris du festin et les lustres qui pâlissaient, s'épouvanta de l'énorme brèche qu'il avait déjà faite à son lingot; il était temps de s'arrêter.

Dès lors, ce fut une existence nouvelle. L'homme à la cervelle d'or s'en alla vivre à l'écart, du travail de ses mains, soupçonneux et craintif comme un avare, fuyant les tentations, tâchant d'oublier lui-même ces fatales richesses auxquelles il ne voulait plus toucher... Par malheur, un ami l'avait suivi dans sa solitude, et cet ami connaissait son secret.

Une nuit, le pauvre homme fut réveillé en sursaut par une douleur à la tête, une effroyable douleur ; il se dressa éperdu, et vit, dans un rayon de lune, l'ami qui fuyait en cachant quelque chose sous son manteau...

Encore un peu de cervelle qu'on lui emportait !...

A quelque temps de là, l'homme à la cervelle d'or devint amoureux, et cette fois tout fut fini... Il aimait, du meilleur de son âme, une petite femme blonde, qui

l'aimait bien aussi, mais qui préférait encore les pompons, les plumes blanches et les jolis glands mordorés battant le long des bottines.

Entre les mains de cette mignonne créature, — moitié oiseau, moitié poupée, — les piécettes d'or fondaient que c'était un plaisir. Elle avait tous les caprices, et lui ne savait jamais dire non; même, de peur de la peiner, il lui cacha jusqu'au bout le triste secret de sa fortune.

« Nous sommes donc bien riches ! » disait-elle. Le pauvre homme répondait : « Oh ! oui... bien riches. » Et il souriait avec amour au petit oiseau bleu qui lui mangeait le crâne innocemment. Quelquefois cependant la peur le prenait, il avait des envies d'être avare; mais alors la petite femme venait vers lui en sautillant, et lui disait :

« Mon mari, qui êtes si riche, achetez-moi quelque chose de bien cher... » et il lui achetait quelque chose de bien cher.

Cela dura ainsi pendant deux ans ; puis, un matin la petite femme mourut, sans qu'on sût pourquoi, comme un oiseau... Le trésor touchait à sa fin; avec ce qui lui en restait, le veuf fit faire à sa chère morte un bel enterrement. Cloches à toute volée, lourds carrosses tendus de noir, chevaux empanachés, larmes d'argent dans le velours, rien ne lui parut trop beau. Que lui importait son or maintenant !... Il en donna pour l'Église, pour les porteurs, pour les revendeuses d'immortelles ; il en donna partout, sans marchander... Aussi, en sortant du cimetière, il ne lui restait presque plus rien de cette cervelle merveilleuse, à peine quelques parcelles aux parois du crâne.

Alors on le vit s'en aller dans les rues, l'air égaré, les mains en avant, trébuchant comme un homme ivre. Le soir, à l'heure où les bazars s'illuminent, il s'arrêta devant une large vitrine dans laquelle tout un fouillis d'étoiles et de parures reluisait aux lumières, et resta là longtemps à regarder deux bottines de satin bleu, bordées de duvet de cygne. « Je sais quelqu'un à qui ces bottines feraient bien plaisir, » se disait-il en souriant; et, ne se souvenant déjà plus que la petite femme était morte, il entra pour les acheter.

Du fond de son arrière-boutique, la marchande entendit un grand cri ; elle accourut et recula de peur en voyant un homme debout, qui s'accotait au comptoir et la regardait douloureusement d'un air hébété. Il tenait d'une main les bottines bleues à bordure de cygne, et présentait l'autre main toute sanglante, avec des râclures d'or au bout des ongles.

Telle est, madame, la légende de l'homme à la cervelle d'or.

Malgré ses airs de conte fantastique, cette légende est vraie d'un bout à l'autre... Il y a par le monde de pauvres gens qui sont condamnés à vivre de leur cerveau, et payent en bel or fin, avec leur moelle et leur substance, les moindres choses de la vie. C'est pour eux une douleur de chaque jour; et puis, quand ils sont las de souffrir...

Décidément, madame, cette histoire est trop mélancolique et je ferai bien de m'en tenir là.

ALPHONSE DAUDET.

L'Événement, dimanche 7 octobre 1866

DE MON MOULIN

(Huitième lettre)

L'AGONIE DE LA SÉMILLANTE

Ces jours derniers, en relisant au bas de ce journal la belle marine de Léon Gozlan, je me suis rappelé une terrible et mystérieuse histoire de mer qu'un patron de barque Corse, solide compagnon de la trempe de Gandolfo, me racontait à la flamme de notre bivouac, une nuit de gros temps. J'ai comme cela dans un coin de mon moulin deux ou trois brins de corail, une demi-douzaine de coquillages, ramassés un peu partout sur le rivage des mers latines, et, si mes lectrices me le permettent, je leur enverrai de loin en loin un de ces souvenirs de voyage... On ne peut pas toujours parler des oliviers et des cigales.

Il y a deux ans...

Dans ce temps-là, mesdames, nous n'étions pas encore propriétaire, et le Moulin-Rompu n'avait pour hôtes que des revenants et des hiboux...

... Il y a deux ans, je courais la mer de Sardaigne en compagnie de sept ou huit matelots douaniers. Rude voyage pour un novice ; de tout le mois de mars, nous n'eûmes pas un jour de bon. Le vent d'est s'était acharné après nous, et la mer ne décolérait pas.

Un soir que nous fuyions devant la tempête, notre bateau vint se réfugier à l'entrée du détroit de Bonifacio, au milieu d'un massif de petites îles... Leur aspect n'avait rien d'engageant : de grands rocs pelés couverts d'excréments d'oiseau, quelques touffes d'absinthe, des maquis de lentisques, et, çà et là, dans la vase, des pièces de bois en train de pourrir; mais, ma foi ! pour passer la nuit, ces roches sinistres valaient encore mieux que le rouffe d'une vieille barque à demi pontée, où la lame entrait comme chez elle, et nous nous en contentâmes.

A peine débarqués, tandis que les matelots allumaient le feu pour faire la bouillabaisse, le patron m'appela, et me montrant un petit enclos de maçonnerie blanche, perdu dans la brume au bout de l'île :

— Venez-vous au cimetière? me dit-il.

— Un cimetière, patron Lionetti ! Où sommes-nous donc?

— Aux îles Lavezzi, monsieur. C'est ici que sont enterrés les six cents hommes de la *Sémillante*, à l'endroit même où leur frégate s'est perdue, il y a dix ans... Pauvres gens ! ils ne reçoivent pas beaucoup de visites; c'est bien le moins que nous allions leur dire bonjour, puisque nous voilà !...

— De tout mon cœur, patron.

Qu'il était triste, le cimetière de la *Sémillante !*... Je le vois encore avec sa petite muraille basse, sa porte de fer, rouillée, dure à ouvrir, sa chapelle silencieuse et des centaines de croix noires cachées par l'herbe... Pas une couronne d'immortelle, pas un souvenir, rien... Ah ! les pauvres morts abandonnés, comme ils doivent avoir froid dans leur tombe de hasard.

Nous restâmes là un moment, agenouillés. Le patron priait à haute voix ; d'énormes goélands, seuls gardiens du cimetière, tournoyaient sur nos têtes et mêlaient leurs cris rauques aux lamentations de la mer.

La prière finie, nous revînmes tristement vers le coin de l'île où la barque était amarrée. En notre absence, les matelots n'avaient pas perdu leur temps ; nous trouvâmes un grand feu flambant à l'abri d'une roche, et la marmite qui fumait. On s'assit en rond, les pieds à la flamme, et bientôt chacun eut sur ses genoux, dans une écuelle de terre rouge, deux tranches de pain noir, arrosées largement. Le repas fut silencieux ; nous étions mouillés, nous avions faim, et puis le voisinage du cimetière... Pourtant, quand les écuelles furent vidées, on alluma les pipes et on se mit à causer un peu. Naturellement, on parlait de la *Sémillante.*

— Mais enfin, comment la chose s'est-elle passée? demandai-je au patron, qui, la tête dans ses mains, regardait la flamme d'un air pensif.

— Comment la chose s'est passée, me répondit le bon Lionetti avec un gros soupir, hélas ! monsieur, personne au monde ne pourrait le dire. Tout ce que nous savons, c'est que la *Sémillante,* chargée de troupes pour la Crimée, était partie de Toulon, la veille au soir, avec le mauvais temps. La nuit, ça se gâta encore... Du vent, de la pluie, la mer énorme, comme on ne l'avait jamais vue... Le matin, le vent tomba un peu, mais la mer était toujours dans tous ses états, et avec cela une sacrée brume du diable à ne pas distinguer un fanal à quatre pas... Ces brumes-là, monsieur, on ne se doute pas comme c'est traître... Ça ne fait rien, j'ai idée que la *Sémillante* a dû perdre son gouvernail dans la matinée, car il n'y a pas de brume qui tienne, — sans une avarie, jamais le capitaine ne serait venu s'aplatir ici contre. C'était un rude marin que nous connaissions tous. Il avait commandé la station en Corse pendant trois ans, et savait sa côte aussi bien que moi, qui ne sais pas autre chose.

— Et à quelle heure pense-t-on que la *Sémillante* a péri?

— Ce doit être à midi ; oui, monsieur, en plein midi... Mais dame ! avec la brume de mer, ce plein midi-là ne valait guère mieux qu'une nuit noire comme la gueule d'un loup... Un douanier de la côte m'a raconté que ce jour-là, vers onze heures et demie, étant sorti de sa maisonnette pour rattacher ses volets, il avait eu sa casquette emportée par un coup de vent, et, qu'au risque d'être enlevé lui-même par la lame, il s'était mis à courir après, le long du rivage, à quatre pattes. — Vous comprenez, les douaniers ne sont pas riches, et une casquette, ça coûte cher. — Or, il paraîtrait qu'à un moment notre homme, en relevant la tête, aurait aperçu tout près de lui, dans la brume, un gros navire à sec de toiles qui fuyait sous le vent du côté des îles Larezzi. Ce navire allait si vite, si vite, que le douanier n'eut guère le temps de bien voir. Tout fait croire cependant que c'était la *Sémillante,* puisque une demi-heure après le berger des îles a entendu sur les roches... Mais précisément voici le berger dont je vous parle, monsieur; il va vous conter la chose lui-même... Bonjour, Palombo... viens te chauffer un peu; n'aie pas peur.

Un homme encapuchonné, que je voyais rôder depuis un moment autour de notre feu et que j'avais pris pour quelqu'un de l'équipage, car j'ignorais qu'il y eût un berger dans l'île, s'approcha de nous craintivement.

C'était un vieux lépreux, aux trois quarts idiot, atteint de je ne sais quel mal

scorbutique qui lui faisait de grosses lèvres lippues, horribles à voir. On lui expliqua à grand'peine de quoi il s'agissait. Alors, soulevant du doigt sa lèvre malade, le vieux nous raconta longuement qu'en effet le jour en question, vers midi, il entendit de la cabane un craquement effroyable sur les roches. Comme l'île était toute couverte d'eau, il n'avait pas pu sortir, et c'est le lendemain seulement qu'en ouvrant sa porte, il avait vu le rivage encombré de débris et de cadavres laissés là par la mer. Épouvanté, il s'était enfui en courant vers sa barque, pour aller à Bonifacio chercher du monde.

Fatigué d'en avoir tant dit, le berger s'assit et le patron reprit la parole :

— Oui, monsieur, c'est ce pauvre vieux qui est venu nous prévenir, Il était presque fou de peur, et de l'affaire, sa cervelle en est restée détraquée. Le fait est qu'il y avait de quoi.... Figurez-vous six cents cadavres, en tas sur le sable, pêle-mêle avec les éclats de bois et les lambeaux de toiles... Pauvre *Sémillante !*... la mer l'avait broyée du coup, et si bien mise en miettes, que dans tous ses débris le berger Palombo n'a trouvé qu'à grand'peine de quoi faire une palissade autour de sa hutte... Quant aux hommes, presque tous défigurés, mutilés affreusement... c'était pitié de les voir accrochés les uns aux autres, par grappes... Nous trouvâmes le capitaine en grand costume, l'aumônier son étole au cou, dans un coin entre deux roches, un petit mousse, les yeux ouverts... on aurait cru qu'il vivait encore ; mais non ! Il était dit que pas un n'en réchapperait.

Ici le patron s'interrompit :

— Attention, Nardi, cria-t-il, le feu s'éteint !

Nardi jeta sur la braise deux ou trois morceaux de planches goudronnées qui s'enflammèrent, et Lionetti continua :

— Ce qu'il y a de plus triste dans cette histoire, le voici... Trois semaines avant le sinistre, une petite corvette qui allait en Crimée comme la *Sémillante*, avait fait naufrage de la même façon, presque au même endroit; seulement, cette fois-là, nous étions parvenus à sauver l'équipage et vingt soldats du train, qui se trouvaient à bord... Ces pauvres tringlos n'étaient pas à leur affaire, vous pensez ! On les emmena à Bonifacio, et nous les gardâmes pendant deux jours avec nous, à *la marine*... Une fois bien secs et remis sur pieds, bonsoir bonne chance ! ils retournèrent à Toulon, où, quelque temps après, on les embarqua de nouveau pour la Crimée... Devinez sur quel navire?... Sur la *Sémillante*, monsieur.... Nous les avons retrouvés tous, tous les vingt, couchés parmi les morts, à la place où nous sommes... Je relevai moi-même un joli brigadier à fines moustaches, un blondin de Paris que j'avais couché à la maison et qui nous avait fait rire tout le temps avec ses histoires... De le voir là, ça me creva le cœur... Ah ! Santa Madre !...

Là-dessus le brave Lionetti, tout ému, secoua les cendres de sa pipe et se roula dans son caban en me souhaitant la bonne nuit... Pendant quelque temps encore, les matelots causèrent entre eux à demi-voix... Puis l'une après l'autre les pipes s'éteignirent !... on ne parla plus... Le vieux berger s'en alla, et je restai seul à rêver au milieu de l'équipage endormi.

Encore sous l'impression du lugubre récit que je venais d'entendre, j'essayais de reconstruire dans ma pensée le pauvre navire défunt et l'histoire de cette agonie

dont quelques goélands ont été seuls témoins. Quelques détails qui m'avaient frappé, le capitaine en grand costume, l'étole de l'aumônier, les vingt soldats du train, m'aidaient à deviner toutes les péripéties du drame... Je voyais la frégate partant de Toulon dans la nuit... Elle sort du port. La mer est mauvaise, le vent terrible; mais on a pour capitaine un vaillant marin et tout le monde est tranquille à bord...

Le matin, la brume de mer se lève. On commence à être inquiet. Tout l'équipage est en haut. Le capitaine ne quitte pas la dunette... Dans l'entrepont où les soldats sont renfermés, il fait noir; l'atmosphère est chaude. Quelques-uns sont malades, couchés sur leurs sacs. Le navire tangue horriblement; impossible de se tenir debout. On cause assis à terre, par groupes, en se cramponnant aux bancs; il faut crier pour s'entendre. Il y en a qui commencent à avoir peur... Écoutez donc ! Les naufrages sont fréquents dans ces parages-ci; les tringlos sont là pour le dire, et ce qu'ils racontent n'est pas rassurant. Leur brigadier surtout, un Parisien qui blague toujours, vous donne la chair de poule avec ses plaisanteries : — « Un naufrage !... mais c'est très amusant, un naufrage. Nous en serons quittes pour un bain à la glace, et puis on nous mènera à Bonifacio, histoire de manger des merles chez le patron Lionetti. » Et les tringlos de rire...

Tout à coup, un craquement... Qu'est-ce que c'est? Qu'arrive-t-il?... « Le gouvernail vient de partir » dit un matelot tout mouillé qui traverse l'entrepont en courant. « Bon voyage ! » crie cet enragé de brigadier; mais cela ne fait plus rire personne.

Grand tumulte sur le pont. La brume empêche de se voir. Les matelots vont et viennent effrayés, à tâtons... Plus de gouvernail ! La manœuvre est impossible... La *Sémillante* en dérive file comme le vent !... — C'est à ce moment que le douanier la voit passer; il est onze heures et demie. — A l'avant de la frégate, on entend comme des coups de canon... Les brisants ! les brisants !... C'est fini, il n'y a plus d'espoir; on va droit à la côte... Le capitaine descend dans sa cabine... Au bout d'un moment, il vient reprendre sa place sur la dunette, — en grand costume... Il a voulu se faire beau pour mourir.

Dans l'entrepont, les soldats anxieux se regardent, sans rien dire... Les malades essayent de se redresser... le petit brigadier ne rit plus... C'est alors que la porte s'ouvre et que l'aumônier paraît sur le seuil avec son étole : — « A genoux, mes enfants ! » Tout le monde obéit; d'une voix retentissante, le prêtre commence la prière des agonisants.

Soudain un choc formidable, un cri, un seul cri, un cri immense, des bras tendus, des mains qui se cramponnent, des regards effarés où la vision de la mort passe comme un éclair... Miséricorde !...

C'est ainsi que je passai toute la nuit à rêver, évoquant à dix ans de distance l'âme du pauvre navire dont les débris m'entouraient... Au loin, dans le détroit, la tempête faisait rage; la flamme du bivouac se courbait sous la rafale, et j'entendais notre barque danser au pied des roches, en faisant crier son amarre.

ALPHONSE DAUDET.

L'Événement, samedi 13 octobre 1866

DE MON MOULIN

(Neuvième lettre)

A. M. H. de Villemessant

Vous me demandiez l'autre jour, cher monsieur, si mon moulin était seulement un moulin à prose, et si le meunier ne pourrait pas, de temps en temps, vous envoyer de là-bas quelques saquettes de jolies rimes... Voilà, certes, une offre galante, et comme les directeurs de journaux ne sont pas accoutumés d'en faire aux poètes ; malheureusement, depuis que je suis propriétaire, je n'ai pas éprouvé une seule fois le besoin de rimer, et mon pauvre Richelet est dans un état pitoyable... Les rats du moulin en ont mangé les trois quarts. Le vieux monsieur du premier — un gros hibou à tête ronde — a longtemps médité dessus... Impossible de m'en servir.

Donc, monsieur, si vous voulez des vers, il faut m'expédier au plus vite un autre dictionnaire, — celui de Banville ou de Gautier, par exemple, — et vous contenter en attendant de deux petits poèmes sans rimes. C'est tout ce que je peux vous offrir aujourd'hui.

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement :

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées... « Messieurs et chers administrés... » mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite... « Messieurs et chers administrés... » la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche !... A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un côteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes-verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe : « Venez donc par ici, mon-« sieur le sous-préfet, pour composer votre discours, vous serez bien mieux sous « mes arbres... » M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes-verts.

Dans le petit bois de chênes-verts, il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et

sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter; les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe, et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier-ministre. — C'est un artiste ! dit la fauvette. — Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil. — Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est, c'est un sous-préfet ! Et tout le petit bois va chuchotant : — C'est un sous-préfet ! c'est un sous-préfet ! — Comme il est chauve, remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent : — Est-ce que c'est méchant?

— Est-ce que c'est méchant? demandent les violettes. Le vieux rossignol répond : — Pas du tout ! Et, sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie : — Messieurs et chers administrés...

« Messieurs et chers administrés, dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie... Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours, mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin : « A quoi bon? » — « Comment ! à quoi bon? » dit le sous-préfet, qui devient tout rouge ; et chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle : — Messieurs et chers administrés.

— Messieurs et chers administrés, a repris le sous-préfet de plus belle ; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon? » Et les sources lui font sous la mousse une musique divine, et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs, et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au charme nouveau qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois : « Messieurs et chers administrés... messieurs et chers admi... messieurs et chers... » Puis il envoie les administrés au diable, et la muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô muse des comices agricoles !... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois,

ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas, et tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

Le petit dauphin est malade

Le petit Dauphin est malade, le petit Dauphin va mourir... Dans toutes les églises du royaume, le saint-sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas... aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent, à travers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi... des chambellans, des majordones montent et descendent en courant les escaliers de marbre... Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse... sur les larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux... Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur récite des vers d'Horace... Et pendant ce temps, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient, et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi? Où est monseigneur le roi?... Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château.... Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer!... Pour la reine, c'est autre chose!... Assise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes, et sanglote bien haut devant tous, — comme ferait une drapière.

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels il est étendu, repose les yeux fermés. On croit qu'il dort; mais non! Le petit Dauphin ne dort pas... Il se retourne vers sa mère, et voyant qu'elle pleure, il lui dit : « Madame la reine, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que vous croyez bonnement comme les autres que je m'en vas mourir? » La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent de parler.

— Ne pleurez donc pas, Madame la reine, vous oubliez que je suis le Dauphin, et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi... La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dauphin commence à s'effrayer : — Holà ! dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici... Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts, pour monter la garde autour de notre lit!... Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres. Et malheur à la mort, si elle ose s'approcher de nous!... »

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend

les gros canons qui roulent dans la cour, et quarante grands lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soudards à moustaches grises. Le petit Dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle : Lorrain ! Lorrain ! Le soudard fait un pas vers le lit. « — Je t'aime bien, mon vieux Lorrain... Fais voir un peu ton grand sabre... Si la mort veut me prendre il faudra la tuer, n'est-ce pas? » Lorrain répond : « —Oui, Monseigneur... » et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse, en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné, puis tout à coup l'interrompant : « Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent?... » L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir : « Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé, mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le Paradis des étoiles, je vais être encore le Dauphin... Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang. » Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère : « Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours; je veux me faire brave pour les anges et entrer au Paradis en costume de Dauphin. »

Une troisième fois, l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse... Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère : « Mais alors, crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout ! » Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille et il pleure amèrement.

ALPHONSE DAUDET.

L'Évènement, samedi 20 octobre 1866

DE MON MOULIN

(Dixième lettre)

LE SECRET DE MAITRE CORNILLE

Un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis dans mon moulin, devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Nôtre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans renom, comme il est aujourd'hui. Autre temps, il s'y faisait un grand commerce de

meunerie, et, de dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre... Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche, on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins, et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le « Dia hue ! » des aides-meuniers... Le dimanche, nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon... « Tout beau, tout nouveau ! » comme on dit chez nous ; les gens prirent l'habitude d'envoyer leur blé aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps, ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïré !* ils furent tous obligés de fermer... On ne vit plus venir les petits ânes... Les belles meunières vendirent leurs croix d'or...

Plus de muscat ! Plus de farandole !... Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles... Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces masures à bas et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il ; ces brigands-là pour faire le pain se servent de la vapeur qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane qui sont la respiration du bon Dieu... » et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de male rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand* au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air bien de l'aimer, cette enfant-là !... Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir aux *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi

par avarice, et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite traîner ainsi d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *baïles* et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille et qui jusque-là s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole en lambeaux... Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux: et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir dans le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bons vêpres, maître Cornille, lui criaient les paysans ; ça va donc toujours la meunerie?

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci ! ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait lui venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement : « *Motus !* je travaille pour l'exportation... » Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment :

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond, je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom des Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, comme nos amoureux avaient souvent occasion d'être ensemble, je voulus, de peur d'accidents, régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père... Ah ! le vieux sorcier ! il faut voir de quelle manière il me reçut. Impossible de lui faire ouvrir sa porte... Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à travers le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, il y avait ce grand diable de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement

de retourner à ma flûte ; que si j'était pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie... Pensez que le sang me montait, d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et laissant ce vieux fol à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue... Ces pauvres agneaux ne voulaient pas y croire ; ils me demandèrent comme une grâce la permission de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père... Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt ! Voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour, mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

Chose singulière ! la chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé, pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée... On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus...

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon ; — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin, trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

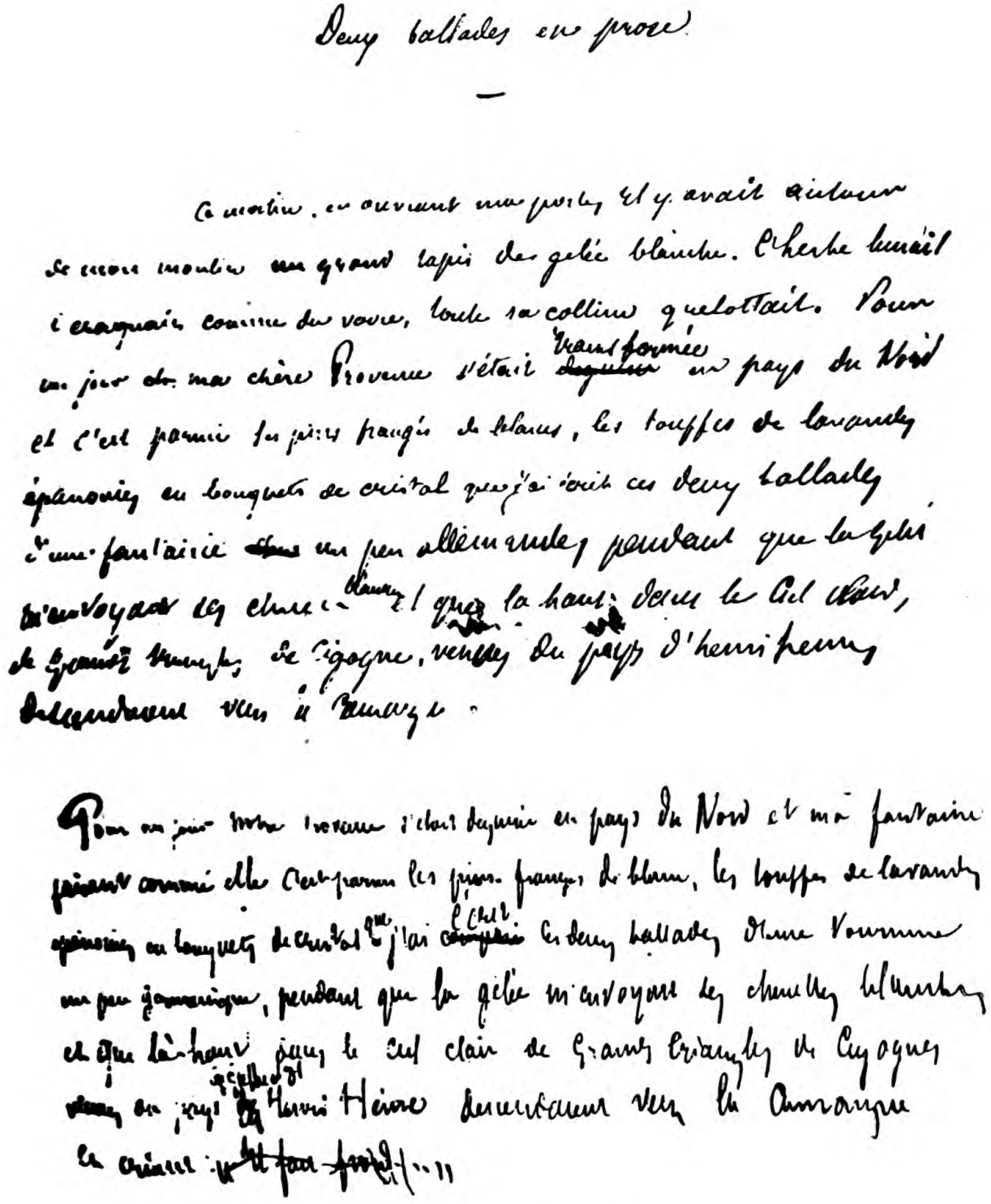
C'était là le secret de maître Cornille ! C'était le plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine... Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps, les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent, tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons... Sitôt dit, sitôt fait ! Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de sacs de blé, — du vrai blé, celui-là !

Le moulin était grand ouvert... Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains, il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret. — « Pauvre de moi! disait-il. Maintenant, je n'ai qu'à plus mourir... Le moulin est déshonoré, » et il sanglotait à fendre l'âme, et il appelait son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme et nous nous mettons à crier bien fort comme au bon vieux temps des meuniers : « Ohé! du moulin!... Ohé! maître Cornille ! » Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre de tous côtés...

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois : « C'est du blé... Seigneur Dieu !... Du bon blé !... Laissez-moi, que je le regarde ! » Puis, se tournant vers nous : « Ah !



LETTRES DE MON MOULIN.
Fragment d'ébauche (Deux ballades en prose).

je savais bien que vous me reviendriez... tous ces minotiers sont des voleurs. » Nous voulions l'emporter en triomphe au village : « Non ! non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aille donner à manger à mon moulin...

Pensez donc ! Il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent ! Et nous avions tous des larmes dans les yeux, de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre ; à partir de ce jour-là, jamais, nous ne laissâmes le vieux moulin manquer d'ouvrage.

Puis un matin, Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois... Cornille mort, personne ne prit sa suite.

Que voulez-vous, monsieur !... tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs.

ALPHONSE DAUDET.

L'Evènement, dimanche, 28 octobre 1866

DE MON MOULIN

(Onzième lettre)

L'ALMANACH PROVENÇAL

Tous les ans, à pareille époque, les poètes provençaux publient à Avignon un joyeux petit almanach rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes.

L'almanach provençal de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un adorable fabliau de José Roumanille, que je vais essayer de traduire pour les lecteurs de l'*Évènement*.

Ce sera ma lettre de ce jour, et celle-là, — j'en suis sûr, — vous la trouverez de votre goût.

LE SERMON DE M. MARTIN, CURÉ DE CUCUGNAN

I

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan.

Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnanais ; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais, hélas ! les araignées filaient dans son confessionnal, et le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint-ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche après l'Évangile, M. Martin monta en chaire.

II

— Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez, l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pêcheur, à la porte du paradis.

Je frappai : saint Pierre m'ouvrit !

— Tiens ! c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il. Quel bon vent... et qu'y a-t-il pour votre service?

— Beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clé, ne pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis?

— Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.

Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles :

— Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

— Comment ! Personne de Cucugnan ici? Personne ! Ce n'est pas possible ! Regardez mieux...

— Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

Moi, pécaïré ! Je frappais des pieds, et, les mains jointes, je criais miséricorde. Alors, saint Pierre :

— Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas vous mettre ainsi le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute après tout. Vos Cucugnanais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

— Ah ! par charité, grand saint Pierre ! faites que je puisse au moins les voir, les voir et les consoler !

— Volontiers, mon ami !... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant ! Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite... Vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias ! Tenez-vous sain et gaillardet.

III

Et je cheminai... je cheminai ! Quelle battue ! J'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

— Pan ! pan !

— Qui frappe? me fait une voix rauque et dolente.

— Le curé de Cucugnan.

— De?...

— De Cucugnan.

— Ah !... Entrez.

J'entrai, Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clé de diamant pendue à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un grand livre plus gros que celui de saint Pierre...

— Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous ! dit l'ange.

— Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnanais.

— Les?...

— Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan, que c'est moi qui suis leur prieur.

— Ah ! l'abbé Martin, n'est-ce pas?

— Pour vous servir, monsieur l'ange.

IV

— Vous dites donc Cucugnan...

Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

— Cucugnan ! dit-il, en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

— Jésus ! Marie ! Joseph ! personne de Cucugnan en purgatoire ! ô Dieu ! ô grand Dieu ! où sont-ils donc?

— Eh ! saint homme, ils sont en paradis ! Où diantre voulez-vous qu'ils soient?

— Mais, j'en viens du paradis...

— Vous en venez ! !... Eh bien?

— Eh bien ! Ils n'y sont pas !... Ah ! bonne mère des anges !...

— Que voulez-vous, monsieur le curé ! s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

— Sainte croix ! Jésus, fils de David ! ai ! ai ! ai ! est-il possible?... Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre?... Pourtant, je n'ai pas entendu chanter le coq !... Ai ! pauvres nous ! comment irai-je en paradis, si mes Cucugnanais n'y sont pas?

— Écoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez, coût que coûte, être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir... vous trouverez, à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne !

Et l'ange ferma la porte.

V

C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif. . Mais ma foi ! grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à main gauche une

porte... non, un portail, un énorme portail tout bâillant, comme la gueule d'un grand four. Oh ! mes enfants quel spectacle !... Là on ne demande pas mon nom ; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

Je suais à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Éloy, le maréchal, brûle pour la ferrer, la botte d'un vieil âne! Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé, j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des jurements.

— Eh bien ! entres-tu, ou n'entres-tu pas, toi? — me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

— Moi ! Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu !

— Tu es un ami de Dieu !... Eh ! b..... de teigneux ! que viens-tu faire ici?...

— Je viens... ah ! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... je viens de loin... humblement vous demander... si... si par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan !...

— Ah ! feu de Dieu ! Tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnanais !...

VI

Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flamme :

Le long Coq-Galine, — vous l'avez tous connu, mes frères. — Coq-Galine qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

Je vis Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles !... Mais passons, j'en ai trop dit.

Je vis Pascal Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

Je vis Babet la glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignée aux gerbiers.

Je vis maître Crapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.

Et Dauphine, qui vendait si cher l'eau de son puits.

Et le Tortillard, qui, lorqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

Et Coulan avec sa zette, et Jacques, et Pierre, et Toni...

VII

Ému, blême de peur, l'auditoire gémit, et voyant, dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand et qui sa sœur...

— Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Cela n'est rien.

Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

Vendredi, les femmes. Je dirai : pas d'histoires.

Le samedi, le meunier !... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul...

Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver et de le bien laver.

C'est la grâce que je vous souhaite : Amen !

VIII

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé, l'autre nuit, que, suivi de tout son troupeau, il gravissait en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait, et des enfants de chœur qui chantaient *Te Deum*, le chemin étoilé de la cité de Dieu.

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille.

ALPHONSE DAUDET.

L'Évènement, dimanche 28 octobre 1866

Ne vous est-il pas arrivé, ami lecteur, quand vous dînez dans un restaurant, que le maître de la maison, s'il vous connaît, vous dise : laissez-moi vous servir notre plat du jour? — C'est ce que je vous demande la permission de faire aujourd'hui, en vous recommandant de lire avec soin, ainsi que vous le feriez d'une fable ou d'une légende, la Lettre de mon moulin, *d'Alphonse Daudet.*

H. DE VILLEMESSANT.

DE MON MOULIN

(Douxième lettre)

A George Sand, directeur du théâtre de Nohant

Madame,

En ce temps de comédies bourgeoises et de spectacles benoîton, l'heureuse idée vous est venue d'ouvrir, à cinq cent mille lieues des boulevards et de la place de la Bourse, un petit théâtre de fantaisie, où vous avez des fées pour habilleuses, et un lutin berrichon comme régisseur général.

Ce théâtre est, à l'heure où nous sommes, le seul théâtre de France qui puisse tenter un poète, et j'ai depuis longtemps l'ambition de m'y faire jouer. Permettez-moi donc, madame, de vous soumettre ici quelques fragments d'une œuvre dramatique, spécialement écrite pour la scène que vous dirigez.

C'est une pièce en cinq actes, en vers... Les décors seront peu de chose : un bout de pré, deux ou trois fleurettes et un coin de cimetière pour le dernier tableau. Par exemple, il me faudrait de beaux costumes : manteaux de satin bleu, justaucorps écarlates piqués de noir, gilets d'or, vestes d'or, casaquins de velours à reflets d'argent, et puis des dentelles, des panaches, des aigrettes, des ailes, des antennes... car — j'oubliais de vous le dire, madame — mes personnages sont de petites bêtes des champs, et ma comédie a pour titre :

LA VIE ET LA MORT DU PAPILLON

Le théâtre représente la campagne. Il est six heures du soir; le soleil s'en va. Au lever du rideau, un Papillon bleu et une jeune Bête à bon Dieu, du sexe mâle, causent à cheval sur un brin de fougère. Ils se sont rencontrés le matin, et ont passé la journée ensemble. Comme il est tard, la Bête à bon Dieu fait mine de se retirer.

LE PAPILLON

Quoi?... tu t'en vas déjà?...

LA BÊTE A BON DIEU

Dam ! il faut que je rentre ;
Il est tard, songez donc !

LE PAPILLON

Attends un peu, que diantre !
Il n'est jamais trop tard pour retourner chez soi...
Moi d'abord, je m'ennuie à ma maison, et toi?
C'est si bête une porte, un mur, une croisée,
Quand au dehors on a le soleil, la rosée,
Et les coquelicots, et le grand air et tout.
Si les coquelicots ne sont pas de ton goût
Il faut le dire...

LA BÊTE A BON DIEU

Hélas ! monsieur, je les adore.

LE PAPILLON

Hé bien, alors, nigaud, ne t'en vas pas encore ;
Reste avec moi. Tu vois, il fait bon; l'air est doux...

LA BÊTE A BON DIEU

Oui, mais...

LE PAPILLON, *la poussant dans l'herbe*

Hé ! roule-toi dans l'herbe; elle est à nous.

LA BÊTE A BON DIEU, *se débattant*

Non! laissez-moi; parole! il faut que je m'en aille,

LE PAPILLON

Chut! entends-tu?

LA BÊTE A BON DIEU, *effrayée*

Quoi donc?

LE PAPILLON

Cette petite caille
Qui chante en se grisant dans la vigne à côté...
Hein? la bonne chanson pour ce beau soir d'été,
Et comme c'est joli de la place où nous sommes...

LA BÊTE A BON DIEU

Sans doute, mais...

LE PAPILLON

Tais-toi.

LA BÊTE A BON DIEU

Quoi donc?

LE PAPILLON

Voilà des hommes.

(Passent des hommes.)

LA BÊTE A BON DIEU, *bas, après un silence*

L'homme, c'est très méchant, n'est-ce pas?

LE PAPILLON

Très méchant.

LA BÊTE A BON DIEU

J'ai toujours peur qu'un d'eux m'aplatisse en marchant...
Ils ont de si gros pieds et moi des reins si frêles...
Vous, vous n'êtes pas grand, mais vous avez des ailes.
C'est énorme !

LE PAPILLON

Pardieu ! mon cher, si ces lourdauds
De paysans te font peur, grimpe-moi sur le dos ;
Je suis très fort des reins, moi ; je n'ai pas des ailes
En pelure d'oignon comme les demoiselles,
Et je peux te porter où tu voudras, aussi
Longtemps que tu voudras.

LA BÊTE A BON DIEU

Oh ! non, monsieur, merci.
Je n'oserai jamais...

LE PAPILLON

C'est donc bien difficile
De grimper là?

LA BÊTE A BON DIEU

Non ! mais...

LE PAPILLON

Grimpe donc, imbécile !

LA BÊTE A BON DIEU

Vous me ramènerez chez moi, bien entendu ;
Car, sans cela...

LE PAPILLON

Sitôt parti, sitôt rendu.

LA BÊTE A BON DIEU, *grimpant sur son camarade*

C'est que le soir, chez nous, nous faisons la prière.
Vous comprenez?

LE PAPILLON

Sans doute... Un peu plus en arrière,
Là... maintenant silence à bord, je lâche tout.
(Prrt ! Ils s'envolent ; le dialogue continue en l'air.)
Mon cher, c'est merveilleux ! tu n'es pas lourd du tout.

LA BÊTE A BON DIEU, *effrayée*

Ah !... monsieur...

LE PAPILLON

Eh ! bien, quoi?

LA BÊTE A BON DIEU

Je n'y vois plus... la tête
Me tourne ; je voudrais bien descendre...

LE PAPILLON

Es-tu bête !
Si la tête te tourne, il faut fermer les yeux.
Les as-tu fermés?

LA BÊTE A BON DIEU, *fermant les yeux*

Oui...

LE PAPILLON

Ça va mieux?

LA BÊTE A BON DIEU, *avec effort*

Un peu mieux.

LE PAPILLON, *riant sous cape*

Décidément, on est mauvais aéronaute
Dans ta famille...

LA BÊTE A BON DIEU

Oh ! oui...

LE PAPILLON

Ce n'est pas votre faute
Si le guide-ballon n'est pas encor trouvé.

LA BÊTE A BON DIEU

Oh ! non...

LE PAPILLON

Ça, monseigneur, vous êtes arrivé.
(Il se pose sur un muguet.)

LA BÊTE A BON DIEU, *ouvrant les yeux*

Pardon ! mais... ce n'est pas ici que je demeure.

LE PAPILLON

Je sais; mais comme il est encore de très bonne heure
Je t'ai mené chez un muguet, de mes amis.
On va se rafraîchir le bec ; — c'est bien permis...

LA BÊTE A BON DIEU

Oh! je n'ai pas le temps...

LE PAPILLON

Bah ! rien qu'une seconde...

LA BÊTE A BON DIEU

Et puis, je ne suis pas reçu, moi, dans le monde !...

LE PAPILLON

Viens donc ! Je te ferai passer pour mon bâtard ;
Tu seras bien reçu, va !...

LA BÊTE A BON DIEU

Puis, c'est qu'il est tard !

LE PAPILLON

Eh ! non ! il n'est pas tard ; écoute la Cigale...

LA BÊTE A BON DIEU, *à voix basse*

Puis... je... n'ai pas d'argent...

LE PAPILLON. *l'entraînant*

Viens ! le muguet régale.

(Ils entrent chez le Muguet. — La toile tombe.)

Au second acte, quand le rideau se lève, il fait presque nuit... On voit les deux camarades sortir de chez le Muguet... La Bête à bon Dieu est légèrement ivre.

LE PAPILLON, *tendant le dos*

Et maintenant en route !

LA BÊTE A BON DIEU, *grimpant bravement*

En route !

Prrt ! Ils s'envolent... Le dialogue continue en l'air.

LE PAPILLON

Eh ! bien ! comment
Trouves-tu mon muguet?

LA BÊTE A BON DIEU

Mon cher, il est charmant ;
Il vous livre sa cave et tout, sans vous connaître...

LE PAPILLON, *regardant le ciel*

Oh ! Oh ! Phœbé qui met le nez à la fenêtre ;
Il faut nous dépêcher...

LA BÊTE A BON DIEU

Nous dépêcher, pourquoi?

LE PAPILLON

Tu n'es donc plus pressé de retourner chez toi?...

LA BÊTE A BON DIEU

Oh ! pourvu que j'arrive à temps pour la prière...
D'ailleurs, ce n'est pas loin, chez nous... c'est là derrière.

LE PAPILLON

Si tu n'es pas pressé, je ne le suis pas, moi.

LA BÊTE A BON DIEU, *avec effusion*

Quel bon enfant tu fais !... Je ne sais pas pourquoi
Tout le monde n'est pas ton ami sur la terre,
On dit de toi : « C'est un bohème ! un réfractaire !
« Un poète ! un sauteur !... »

LE PAPILLON

Tiens ! tiens, et qui dit ça?

LA BÊTE A BON DIEU

Mon Dieu ! le Scarabée...

LE PAPILLON

Ah ! oui, ce gros poussah !
Il m'appelle sauteur, parce qu'il a du ventre.

LA BÊTE A BON DIEU

C'est qu'il n'est pas le seul qui te déteste...

LE PAPILLON

Ah ! diantre !

LA BÊTE A BON DIEU

Ainsi, les escargots ne sont pas tes amis,
Va ! ni les scorpions, pas même les fourmis.

LE PAPILLON

Vraiment.

LA BÊTE A BON DIEU, *confidentielle*

Ne fais jamais la cour à l'araignée ;
Elle te trouve affreux.

LE PAPILLON

On l'a mal renseignée.

LA BÊTE A BON DIEU

Hé !...Les chenilles sont un peu de son avis...

LE PAPILLON

Je crois bien !... mais, dis-moi, dans le monde où tu vis,
Car enfin tu n'es pas du monde des chenilles,
Suis-je aussi mal vu?...

LA BÊTE A BON DIEU

Dam ! c'est selon les familles ;
La jeunesse est pour toi. Les vieux, en général,
Trouvent que tu n'as pas assez de sens moral.

LE PAPILLON, *tristement*

Je vois que je n'ai pas beaucoup de sympathies,
En somme...

LA BÊTE A BON DIEU

Ma foi ! non, mon pauvret. Les orties
T'en veulent. Le crapaud te hait ; jusqu'au grillon,
Quand il parle de toi, qui dit : « Ce P... papillon ! »

LE PAPILLON

Est-ce que tu me hais, toi, comme tous ces drôles?...

LA BÊTE A BON DIEU

Moi !... Je t'adore ; on est si bien sur tes épaules ;
Et puis tu me conduis toujours chez les muguets,
C'est amusant !... Dis donc, si je te fatiguais,
Nous pourrions faire encore une petite pause
Quelque part... tu n'es pas fatigué, je suppose?

LE PAPILLON

Je te trouve un peu lourd, ce n'est pas l'embarras.

LA BÊTE A BON DIEU, *montrant des muguets*

Alors, entrons ici, tu te reposeras.

LE PAPILLON

Ah ! merci !... des Muguets, toujours la même chose
(Bas, d'un ton libertin.)
J'aime bien mieux entrer à côté...

LA BÊTE A BON DIEU, *toute rouge*

Chez la Rose?...
Oh ! non ! jamais...

LE PAPILLON, *l'entraînant*

Viens donc ! on ne nous verra pas.
(Ils entrent discrètement chez la Rose. — La toile tombe.)

Au troisième acte...

Mais je ne voudrais pas, madame, abuser plus longtemps de vos loisirs. Vous connaissez maintenant assez de mon drame pour avoir une idée du ton général dans lequel il est écrit, et je me contenterai de vous raconter le reste sommairement.

Au troisième acte, quand le rideau se lève, il est nuit tout à fait... Les deux camarades sortent ensemble de chez la Rose. Ici une scène d'un comique achevé : Le Papillon voudrait ramener la Bête à bon Dieu chez ses parents, mais celle-ci s'y refuse... Elle est saoule, fait des cabrioles sur la mousse et pousse des cris séditieux... Le Papillon est obligé de l'emporter de force jusque chez elle... On se sépare, sur la porte, en promettant de se revoir bientôt.

Et alors voilà notre malheureux Papillon qui s'en va tout seul, dans la nuit... Il est un peu ivre, lui asssi, mais son ivresse est triste. Il se rappelle les confidences de la Bête à bon Dieu, et se demande amèrement pourquoi tant de monde le déteste, lui qui n'a de haine pour personne... Ciel sans lune ! Le vent souffle ; la campagne est toute noire... Le Papillon a peur, il a froid ; mais il se console en songeant qu'au moins son camarade est en sûreté, au fond d'une couchette bien chaude... Cependant, on entrevoit dans l'ombre de gros oiseaux de nuit qui traversent la scène d'un vol silencieux... L'éclair brille... Des bêtes méchantes embusquées sous des pierres ricanent en se montrant le Papillon. — « Nous le tenons ! » disent-elles... Et tandis que l'infortuné va de droite et de gauche plein d'effroi, un chardon au passage le larde d'un grand coup d'épée, un scorpion l'éventre avec ses pinces, une grosse araignée velue lui arrache un pan de son manteau de satin bleu, et pour finir, une chauve-souris lui casse les reins d'un coup d'aile... Le Papillon tombe blessé à mort et tandis qu'il râle sur l'herbe, les orties se réjouissent et les crapauds disent : « C'est bien fait ! »

A l'aube, les fourmis qui vont au travail avec leurs saquettes et leurs gourdes, trouvent le cadavre au bord du chemin ; elles le regardent à peine et s'éloignent sans vouloir l'enterrer. Les fourmis ne travaillent pas pour rien... Heureusement une confrérie de nécrophores vient à passer par là ; ce sont, comme vous savez, de petites bêtes noires qui ont fait vœu d'ensevelir les morts. Pieusement elles s'attellent au papillon défunt et le traînent vers le cimetière. Une foule curieuse se

presse sur leur passage, et chacun fait des réflexions à haute voix. Les petits grillons bruns, assis au soleil devant leurs portes, disent gravement : « Il aimait trop les fleurs. » « Il courait trop la nuit ! » ajoutent les escargots, et les scarabées à gros ventre se dandinent dans leurs habits d'or, en grommelant : « Trop bohème ! trop bohème !... » Parmi toute cette foule, pas un mot de regret pour le pauvre mort ; seulement, dans les plaines d'alentour, les grands lis ont fermé et les cigales ne chantent pas.

Le dernier acte se passe dans le cimetière des papillons... Après que les nécrophores ont fait leur œuvre, un hanneton solennel, qui a suivi le convoi, s'approche de la fosse, et se mettant sur le dos, commence l'éloge du défunt... Le discours de Raymond Deslandes devant la tombe d'Henri Mürger. — « Ah ! le joli poète que « nous venons de perdre !... Illustre et malheureux Papillon ! Il avait tout pour « lui : la grâce, l'élégance, le bien dire... Mais quel bohème, mes enfants ! quel « bohème ! » Et voilà notre hanneton, les pattes en l'air, gesticulant avec gravité et s'entortillant dans ses périodes.

Quand l'orateur a fini, tout le monde se retire, et alors, dans le cimetière désert, on voit la jeune Bête à bon Dieu du premier acte sortir de derrière une tombe... Tout en larmes, elle s'agenouille sur la terre fraîche de la fosse et dit une prière touchante pour son pauvre petit camarade qui est là.

Telle est, madame, ma comédie de *la Vie et la Mort du Papillon*. Je n'ai qu'un désir au monde, c'est que cet essai dramatique vous plaise, et que vous prêtiez pour un soir à mes acteurs microscopiques la mignonne scène de votre théâtre de Nohant.

ALPHONSE DAUDET.

PROMENADES EN AFRIQUE

LA PETITE VILLE (1)

Aujourd'hui, second dimanche de janvier, le beau temps, qui avait tenu ferme jusqu'à ce jour, tourne bride subitement. Le ciel est gris et, signe presque infaillible de pluie ! le mont Zaccar qui domine la ville de M... a coiffé son grand bonnet de brume blanche. Dans ma petite chambre d'hôtel, la fenêtre ouverte sur les anciens remparts arabes, je m'ennuie à mourir en fumant ma vingtième cigarette et je songe amèrement que je m'ennuierai bien davantage à la vingt et unième... On a mis à ma disposition la bibliothèque de l'hôtel ; entre une histoire très détaillée de l'enregistrement et quelques romans de Paul de Kock, je découvre un volume

(1) Voir la note page 123.

dépareillé de Montaigne. J'ouvre au hasard ; je relis l'admirable lettre sur la mort de La Boétie. Cette lecture me touche, sans m'égayer.... Quelques gouttes de pluie tombent déjà. Chaque goutte, en tombant sur les rebords de la croisée, fait une large étoile dans la poussière entassée là depuis les pluies de l'an dernier... Mon livre me glisse des mains, et je passe ainsi de longs et tristes instants, l'œil obstinément fixé sur cette étoile mélancolique... Deux heures sonnent au *marabout* (temple) dont on a fait l'horloge de la ville. Infortuné marabout ! Il y a trente ans à peine, lorsque du haut de tes murailles blanches les Muezzins criaient l'heure de la prière, qui t'aurait dit qu'un jour tu porterais un énorme cadran au milieu de la poitrine et que, tous les dimanches, sur le coup de deux heures, tu donnerais aux cloches de l'église, ta voisine, le signal de sonner les vêpres... Décidément, cette chambre est triste ; ces grosses araignées du matin, qu'on appelle pensées philosophiques, tissent leurs toiles dans tous les coins... Allons-nous-en.

Comme j'arrive sur la grand'place, la musique du 3e de ligne, qu'un peu de pluie n'épouvante pas, vient de se former en cercle autour de son chef. A une des fenêtres de la division militaire apparaît la tête grise du bon vieux général entouré de ses filles; sur la place, le sous-préfet se promène de long en large avec le juge de paix ; une demi-douzaine de petits Arabes à moitié nus jouent aux billes dans un coin, avec des cris féroces ; plus loin, un vieux juif en guenilles vient chercher un rayon de soleil qu'il avait laissé là la veille et qu'il s'étonne de n'y plus trouver...Une, deux, trois, partez ! La musique entonne une mazurka bien connue que les orgues de Barbarie jouaient l'année dernière sous mes fenêtres de la rue d'Amsterdam... Cette mazurka, qui m'ennuyait autrefois, m'émeut aux larmes aujourd'hui.

Oh ! comme il est heureux le musicien du 3e. L'œil fixé sur une double croche, ivre de rythme et de tapage, il ne songe à rien qu'à compter ses mesures ; toute son âme tient dans ce carré de papier, large comme la main, qui tremble entre deux dents de cuivre au bout de l'instrument. Qu'il soit au Palais-Royal ou sur la place de M..., au Luxembourg ou bien à Orizaba, à Shanghaï ou Place-Royale, peu importe au musicien du 3e ! Jamais les airs nationaux qu'il joue ne lui donnent le mal du pays... Heureuses gens ! Une, deux, trois, partez ! Tout est là, et ils n'en sortent pas. Moi qui ne suis pas de la musique, cette musique me fait mal et je m'éloigne.

Si les dimanches sont longs dans les villes de France, dans les villes de l'Afrique française, ils sont interminables ; là-bas, on cherche à tuer le temps, on voudrait l'égorger ici... Par bonheur, je songe à un ami que je n'ai pas vu depuis la veille. A M..., un ami qu'on n'a pas vu depuis la veille c'est, à Paris, un ami qu'on n'a pas vu depuis un mois. Vite, vite, chez notre ami.

Mon ami est un prince du sang : il s'appelle Sid'Omar pacha.

Fils d'un ancien dey d'Alger étranglé par les janissaires, il est Turc des pieds à la tête, plein de distinction, de charme et de grandeur. Quand un Arabe est généreux, il l'est par ostentation, car l'avarice est au fond de lui ; Sid'Omar n'est pas Arabe, il est né les mains ouvertes. En dépit de ses cinquante ans et des belles larmes qui l'ont sillonnée, sa figure est superbe encore ; l'œil sourit, la bouche est sensuelle, ironique et bonne. A la mort de son père, mon ami se réfugia à M... avec

sa mère qu'il adorait. Il vivait là en grand seigneur : de belles femmes, de beaux chevaux et des palais remplis d'orangers et de fontaines. Vinrent les Français. Sid'Omar, d'abord ami d'Abd-el-Kader, s'éloigna de lui, après je ne sais quels démêlés. L'émir, pour se venger, vint à M... en l'absence de Sid'Omar, pilla ses maisons, emmena ses femmes et fit écraser la gorge de sa mère sous le couvercle d'une caisse. La douleur d'Omar fut immense, sa colère terrible, sa soif de vengeance n'est pas encore apaisée ; la France n'eut pas de meilleur ni de plus féroce soldat que lui, tant que dura notre guerre contre l'émir. La guerre finie, Sid'Omar revint se fixer à M... Quand on parle d'Abd-el-Kader devant lui, il devient pâle, sa narine frémit, son œil s'allume. Un jour que je voulais entendre de sa propre bouche le récit de ses malheurs, — connaissant la grande éloquence de ceux qui ont souffert, — voici sa réponse traduite par l'interprète :

« Si je parlais de ces temps, je me mettrais en colère ou je pleurerais, deux choses indignes d'un homme. »

On m'assure que mon ami a beaucoup trop bu d'absinthe autrefois ; possible que oui, Sid'Omar a vécu familièrement avec des Français qui avaient ce vice. D'ailleurs il est sobre aujourd'hui : assez là-dessus. Sid'Omar n'est plus riche, les guerres l'ont ruiné. Une ferme dans la plaine du Chélif, une maison à M..., quelques chevaux, — voilà ce qui lui reste de son opulence passée ; mais l'infortune ne l'a pas aigri. Toujours bon, toujours souriant, il vit dans sa petite maison avec ses trois fils qu'il fait élever sous ses yeux. On l'oublie, il tâche d'oublier. Toutefois, les chefs indigènes l'ont en grande vénération ; son âge, son nom, ses malheurs, la croix de chevalier qu'il porte depuis quinze ans lui ont valu le respect et la confiance de tous. Quand une discussion s'élève entre indigènes, on prend Sid'Omar pour arbitre, et son jugement fait loi presque toujours. Il sort peu ; on le trouve, toutes les après-midi, dans une petite boutique attenante à sa maison et donnant sur la rue. Le mobilier de cette pièce n'est ni riche ni compliqué : Des murs blancs, un banc de bois, des coussins, de longues pipes et des réchauds. C'est là que Sid'Omar reçoit, et c'est ce que les plaisants de M... appellent le « cabinet politique. »

Aujourd'hui dimanche, l'affluence y est nombreuse.

Une douzaine de chefs sont assis à l'orientale tout autour de la salle; chacun d'eux a, près de lui, une longue pipe et une mignonne tasse de café. A mon entrée, quelques-uns lèvent la tête, mais personne ne se dérange. Sid'Omar, lui, sans bouger de sa place, envoie à ma rencontre son plus charmant sourire et m'invite de la main à m'asseoir à son côté, sur un énorme coussin jaune ; puis, le doigt sur les lèvres, il me fait signe d'écouter. Il s'agit d'une affaire grave : un kaïd des Beni-zougzougs ayant eu quelques contestations avec un juif indigène de M..., au sujet d'une pièce de terre, les deux parties sont convenues qu'on portera le différend devant Sid'Omar et que le jugement du Salomon de M... décidera. Rendez-vous est pris pour le jour même, les témoins sont convoqués quand, tout à coup, le juif, changeant d'avis, s'en vient seul, sans témoins, déclarer qu'il aime mieux aller devant le juge de paix que devant Sid'Omar. L'affaire en est là, à mon arrivée.

Le juif, vieux, barbe grise et malpropre, veste marron, bas bleus, casquette en velours, lève les yeux au ciel, joint les mains, baise les pieds de Sid'Omar, penche

la tête, s'agenouille... Iscariote devant le Christ ! Je ne comprends pas l'arabe : mais la pantomime du juif, le mot *zouge de paix*, qui revient à chaque phrase, me disent tout son discours : « Sid'Omar est bon, Sid'Omar est sage, Sid'Omar est juste, Sid'Omar est savant, Sid'Omar est cela, Sid'Omar est le reste... Nous irons au *zouge de paix.* »

L'auditoire est indigné, mais demeure impassible, comme un Arabe qu'il est.

Allongé sur son coussin, l'œil à demi clos, le bouquin d'ambre aux lèvres, Sid'Omar, dieu de l'ironie, sourit en écoutant. Soudain, au milieu de sa plus belle période, le juif est interrompu par un énergique « Caramba ! » qui l'arrête net. En même-temps, un colon espagnol, venu là comme témoin du kaïd, quitte sa place et, méridional indigné, vient vider sur la tête du juif un panier d'imprécations, de toutes langues et de toutes couleurs, entre autres certain vocable Français, trop gros monsieur pour qu'on l'écrive ici. Le fils aîné de Sid'Omar, qui comprend le français, rougit jusqu'au blanc des yeux et sort de la salle : les fils ne doivent pas entendre pareilles grossièretés devant leur père... L'auditoire est toujours impassible, Sid'Omar toujours souriant. Quant au juif, il s'est relevé tremblant et se retire à reculons, fou de terreur mais de plus belle marmottant son éternel « zouge de paix ! zouge de paix » ! Il sort, l'Espagnol furieux le suit et le frappe au visage. Vli ! vlan ! Le juif tombe à genoux, les bras en croix : « Tue-moi, tu peux me tuer, tue-moi ! » L'Espagnol rentre, un peu apaisé... A peine l'Espagnol rentré, le juif se relève et se tourne vers la foule bariolée qui l'entoure. Il y a là des gens de toute peau : Mahonnais, Maltais, nègres, Arabes, tous unis dans la haine du juif et joyeux d'en voir maltraiter un. Le nôtre hésite un instant ; puis, prenant un Arabe par le pan de son burnous :

« Tu l'as vu ! Achmed, tu l'as vu ! tu étais là... Il m'a frappé... tu seras témoin... bien, bien !... tu seras témoin. »

L'Arabe ne sourcille pas, dégage son burnous, et de sa belle voix gutturale :

« Qu'Allah me protège ! Je ne sais rien, je n'ai rien vu... j'allumais ma cigarette. »

Le juif ne perd pas courage.

« Mais toi, Kaddour, tu l'as vu?... tu as vu le chrétien me frapper... Bon ! tu l'as vu, » dit-il à un énorme nègre fort occupé à gratter sa tête crépue.

Le nègre crache en signe de mépris, repousse le juif et s'éloigne.

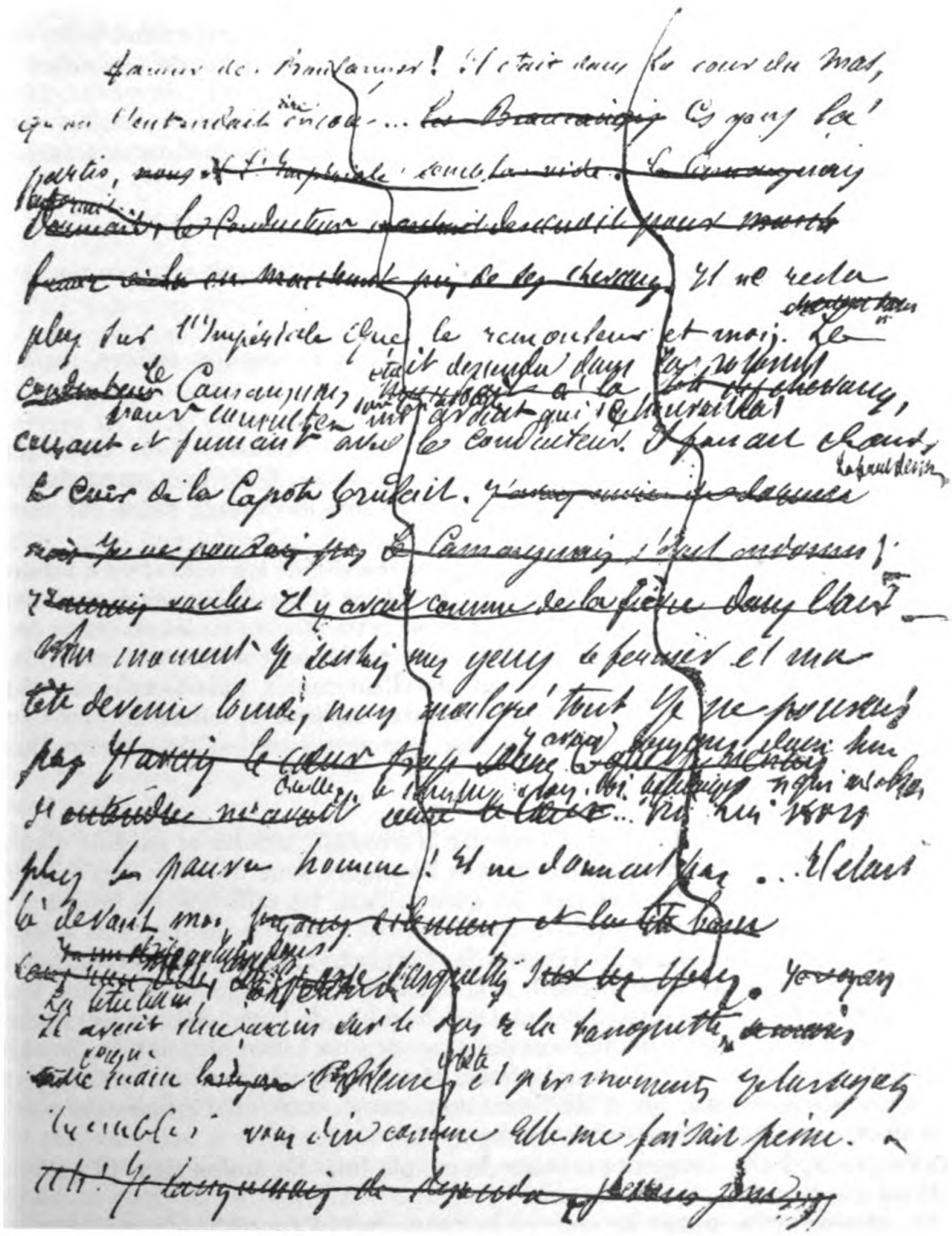
« Sang du Christ ! il n'a rien vu, ce petit Maltais à l'œil sournois qui sourit d'aise sous son sombrero aux bords retroussés. Santa Virgen ! Elle n'a rien vu non plus, la grande Mahonnaise au teint de brique, coiffée d'un foulard rouge... »

Le pauvre juif a beau prier, crier, menacer, se démener, pas de témoin. Personne n'a vu... Par bonheur, deux de ses coreligionnaires passent dans la rue à ce moment, la tête basse, rasant les murailles ; — le juif les avise :

« Vite ! vite ! mes frères ! vite à l'homme d'affaires ! vite au *zouge de paix*, vous avez vu qu'on a frappé le vieux. Vous l'avez vu, n'est-ce pas?

— Je crois bien. »

Nous ne l'extirperons jamais du sol africain, cette haine d'Arabe à juif. Ces choses sont dans le sang : quand on rosse un juif devant, l'Arabe est là comme lui à une fête ; quand un Arabe vient mourir de faim devant sa boutique, le juif ferme



LETTRES DE MON MOULIN.
Manuscrit (La diligence de Beaucaire).

sa porte en souriant. Suivez un chef arabe entrant chez un marchand juif ; fier, drapé, dédaigneux, il tient son burnous à deux mains de peur de le souiller au contact des murs:

« Chien, combien cette bourse? »

Le juif se lève, tremblant ; sa femme, son fils, sa fille, ses commis se sont tous blottis dans un coin, le front respectueusement incliné.

« Allons ! parle, combien?

— Seigneur, quatre douros.

— Chien, voleur, pourquoi quatre douros? un officier français vient de t'acheter la pareille bourse à moitié prix. »

Le juif penche la tête comme un martyr :

« Tu peux me tuer, seigneur, tu es le plus fort et je suis ton esclave, mais tu n'auras pas ma bourse à moins de quatre douros.

— Chien, fils de chien, voilà tes douros. »

Et l'Arabe jette l'argent avec mépris. Le juif le ramasse. Tous deux sont enchantés : l'un de son insolence, l'autre de son bénéfice. C'est une guerre de tous les jours, guerre sourde, mais acharnée : je crois que l'avantage finira par rester aux juifs.

Revenons au « cabinet politique. » L'événement a déridé les fronts; on a rallumé les pipes ; tout le monde parle à la fois et rit à belles dents. L'Espagnol ne rit pas, lui ; il songe aux suites fâcheuses que peut avoir cette affaire, vu les sévérités de la loi française. Pour moi, pendant qu'on raconte toutes sortes de bons tours joués à la race maudite, je hume en silence un excellent moka, puis l'envie me vient d'aller rôder dans le quartier juif pour connaître un peu les suites de l'accident. Avant de sortir, Sid'Omar me fait comprendre par gestes qu'il m'attend pour dîner; j'accepte, m'incline et disparais.

L'émeute est au quartier juif. La rue *des Marchands*, muette et paisible d'habitude, est pleine de cris et d'animation. Les boutiques sont désertes. Les épiciers, les drapiers, les selliers, les merciers, les quincailliers, les tailleurs, les brodeurs et le reste, par groupe de douze ou quinze, tous coiffés de l'affreuse casquette en velours, chaussés de bas de laine bleue, pataugent dans le grand ruisseau qui traverse la rue. Là-bas, les femmes, au teint blafard, à la chair flasque, toutes roides dans leurs étuis coloriés ; ici, les enfants en casquettes et en bas de laine, comme leurs pères. Et des hurlements, et de la mimique et des *zouge de paix* à n'en plus finir !... Soudain un grand mouvement se fait dans la foule, chacun s'écarte avec respect. Appuyé sur ses témoins, le juif, héros de l'aventure, passe entre deux haies de coreligionnaires, sous une pluie d'exhortations :

« Venge-toi, frère, venge-nous, venge le peuple juif. Ne crains rien, tu as la loi pour toi. »

Un affreux nain, puant la poix et le vieux cuir, s'approche de moi d'un air piteux, et dans son baragouin, avec de gros soupirs, des larmes dans les yeux :

»Tu vois, me dit-il, tu vois, mossiou. Les pauvres juifs ! comme on nous traite. C'est un vieillard, regarde !... Ils l'ont presque tué !... »

De vrai, le vieux juif n'a point l'air à son aise. Il passe près de moi, l'œil mort,

le visage défait; il ne marche pas, il se traîne. Est-il possible qu'une fleur de grenade, appliquée sur la joue d'un homme, même par une main vigoureuse, produise de si grands ravages?... Pendant que je m'abîme en ces réflexions profondes, la malheureuse victime, flanquée de ses deux témoins, traverse la ville de son même pas alangui, et, par le chemin le plus long, se rend chez l'agent d'affaires.

Il y a beaucoup d'agents d'affaires en Afrique, mais il pourrait y en avoir encore bien davantage. C'est un métier agréable et facile, fait en tout point pour tenter les gens sans emploi : peu de fatigue, quelques bénéfices, et, sept fois par semaine, le couvert mis chez le client ; sans compter qu'on n'exige pour cette profession ni examen, ni stage, ni passe-port, ni certificat de bonne vaccine et mœurs, ni rien. Comme on se fait homme de lettres en France, on se fait agent d'affaires en Algérie. Il suffit pour cela de savoir très peu de français, d'espagnol et d'arabe, de porter toujours un code dans ses fontes, et sur toute chose d'avoir le tempérament du métier.

Définir les fonctions de l'agent d'affaires serait trop long : tour à tour avocat, avoué, courtier, expert, interprète, teneur de livres, commissionnaire, écrivain public, c'est le maître Jacques de la colonie, et plus de dix fois par jour, il doit changer de souquenille. En général, pour s'éviter des frais de bureau, l'agent reçoit ses clients au café de la *Grand'place*. Il a là sa table, sa pipe, son divan. Entre deux *champoreaux* (café à l'eau-de-vie), on lui conte l'affaire. Il écoute en silence, hochant la tête, clignant de l'œil, puis d'un ton convaincu, la voix vibrante et la main dans la main :

« C'est entendu !... Je m'en charge !... »

Là-dessus le client, si c'est un juif, retourne à sa boutique ; à ses défrichements, si c'est un colon ; à sa cigarette, si c'est un Arabe; mais Arabe, colon ou juif, il se retire enchanté.

« Bon cela !..., Je puis fumer, ou trafiquer, ou défricher tranquille. L'agent s'est chargé de tout. »

C'est de la confiance...

Je m'aperçois qu'on marche vite, en ruminant. Le quartier juif est déjà loin, les boutiques ont disparu, et, devant moi, voici, proprette et sans apparat, la maison du *bureau arabe*. Du dehors, avec son chapeau d'ardoises et le drapeau franc qui flotte au-dessus, on la prendrait pour une mairie de village. Belle occasion d'entrer dire bonjour à mon ami l'interprète.

La cour qui précède la maison est encombrée d'Arabes en guenilles : ils sont là une cinquantaine à faire antichambre, quelques-uns debout, d'autres accroupis, la plupart tout du long couchés sur le sol, chacun attendant son tour de paraître devant le chef du bureau. Cette antichambre bédouine exhale, quoique en plein air, une forte odeur de cuir humain à laquelle je m'empresse de me soustraire. Dans le bureau, mon ami l'interprète est aux prises avec deux grands braillards, entièrement nus sous de longues couvertures crasseuses, hurlant de concert et chantant avec force gestes je ne sais quelle histoire de chapelet volé... Je m'assieds dans un coin du bureau et je regarde. C'est un joli costume que celui d'interprète : vestelet

bleu à boutons d'or et à brandebourgs, képi bleu, pantalon bleu, éperons, cravache, bottes molles; pensez qu'avec un brin d'élégance on est tout de suite séduisant là-dessous ; mais, à coup sûr, on ne l'est pas plus que mon ami. Jugez-en.

Au physique, un œil d'azur, la peau fine et la barbe blonde, la jambe bien plantée, la langue bien pendue, le képi toujours sur l'oreille, toujours la cigarette aux doigts ; au moral, un joyeux garçon, plein de santé, de verve et d'entrain, un peu bavard (il parle tant de langues !) un peu sceptique (il a connu M. Renan à l'école orientaliste), grand amateur de chevaux, très fort sur la « fantasia, » collectionneur de calembours, s'accommodant de tout, homme du monde dans tous les mondes, ami des officiers, aimé des indigènes, à l'aise au bivouac arabe comme aux soirées de la sous-préfète, mazurkant mieux que personne, mangeant le kousskouss comme pas un, Parisien pour tout dire, et bon joueur de dominos, voilà l'interprète de M..., son lion et sa fleur-des-pois. On ne lui connaît qu'un rival en dandysme : c'est le sergent du bureau arabe. Celui-ci, dans sa tunique de drap fin et ses guêtres toujours immaculées, fait le désespoir et l'envie de tous les sous-officiers du 3e. Détaché au bureau arabe, il est dispensé des corvées de caserne, jamais ne monte de garde, et quand il traverse la ville, ganté de blanc, frisé de frais, avec de grands cahiers sous le bras, un murmure adulateur s'élève sur sa route : le général sourit, les femmes rougissent, les plus vieux indigènes s'inclinent avec respect.

Pendant que je contemple l'interprète et le sergent du bureau, l'histoire du chapelet volé va toujours son train et menace d'être fort longue encore. Bonsoir ! je n'attends pas la fin. En m'en allant, je trouve l'antichambre en émoi. La foule se presse avec enthousiasme autour d'un Arabe de haute taille, drapé dans un burnous noir qui fait ressortir la pâleur de son teint. L'arabe parle lentement, fièrement, d'une voix harmonieuse ; de temps en temps il écarte son burnous et montre, attaché contre sa poitrine, son bras gauche entouré de linges sanglants. Voici ce qui m'est conté : l'autre jour cet Arabe s'est battu en duel avec une panthère, qu'il venait de blesser légèrement d'un coup de fusil. Son fusil déchargé, il ne restait pour toute arme au pauvre diable qu'un long couteau kabyle. Il n'eut que le temps d'envelopper son bras gauche dans un gros burnous, et de le tendre à la panthère ; pendant que la bête lui dévorait un de ses bras, de l'autre l'Arabe travaillait le ventre de l'animal à coups de couteau. La panthère tomba. Il y a trois semaines de l'aventure ; depuis lors, l'Arabe vient chaque jour se faire panser au « bureau », et chaque jour, en traversant l'antichambre, il est obligé de raconter son histoire au milieu du même enthousiasme et des mêmes trépignements.

Me voici de nouveau dans la rue. A peine ai-je fait quelques pas, qu'un grand coquin de nuage, chargé de pluie, de tonnerre et d'éclairs, me crève violemment sur la tête. J'enfile une porte au hasard, et je tombe au milieu d'une nichée de bohémiennes *(tziganes)* pêle-mêle entassées sous les arceaux d'une cour mauresque. Cette cour tient à la mosquée de M... ; on l'appelle la *cour des Pauvres*. C'est l'asile habituel de la pouillerie musulmane... Un piaillement de frayeur m'accueille à mon entrée. De gros chiens, couverts de vermine, viennent rôder autour de moi en grognant. Adossé contre un des piliers de la galerie, je tâche de faire bonne contenance, et, d'un air indifférent, je regarde tomber la pluie sur les dalles coloriées de la cour...

Près de moi, une femme jeune encore et presque belle, une peau de cuivre, la gorge et les jambes découvertes, avec de gros anneaux de fer aux poignets et aux chevilles, chante un air bizarre à trois notes que mon arrivée n'a pas interrompu ; tout en chantant, elle allaite un petit être en bronze, entièrement nu, et, du bras resté libre, elle pile de l'orge dans un mortier de terre... La pluie, chassée par un vent cruel, vient inonder parfois les jambes de cette étrange nourrice et couvrir d'eau le corps de son enfant. La tzigane n'y prend pas garde et chante, sous la rafale, en pilant l'orge et en nourrissant.

A la première éclaircie, je me hâte de quitter cette cour des miracles, et je me dirige vers la maison de Sid'Omar ; car l'heure du dîner approche. Chemin faisant, je rencontre encore mon affreux juif de tantôt ; il donne le bras à son agent d'affaires; derrière lui viennent ses deux témoins, une bande de vilains petits juifs gambade à l'entour. Tous ces visages rayonnent : l'agent d'affaires a promis d'obtenir *deux mille francs d'indemnité* pour le soufflet !...

Chez Sid'Omar, dîner somptueux. La salle à manger ouvre sur une cour moresque où chantent deux ou trois fontaines sous un bouquet d'orangers chargés de fruits... Je ne parle pas l'arabe. mon hôte ne comprend pas le français, aussi le repas est-il silencieux, comme doit l'être un repas excellent. Quoique servis à l'européenne, — chaises, tables, cuillers et fourchettes, — nous mangeons à la turque, et jamais, je l'avoue, je n'ai mangé d'aussi bonnes choses. Les plats sont préparés par les femmes, hélas invisibles, de mon ami. Entre autres merveilles culinaires, je distingue un poulet rôti aux amandes, un kousskouss au sucre et à la vanille, et sur toute chose une tourte à la viande, un peu lourde, mais du plus haut goût... Les cuisinières de Sid'Omar excellent en pâtisseries, à en juger par ces petits beignets qu'on appelle « cachets de beurre, » et ces biscuits au miel nommés « bouchées du kadi. » Les vins sont mauvais, il faut en convenir. Sid'Omar en boit un peu, malgré la loi, mais il a soin de le faire quand les serviteurs ont le dos tourné. Je crois que les drôles s'éloignent exprès de temps en temps. Après le dîner, nous passons dans la chambre à coucher, où nous attendent les pipes et le café. Il y a dans cette chambre des tapis, des divans, une commode française, et dans le fond un lit très haut, sur lequel une demi-douzaine de mystérieux petits coussins brodés d'or... A la muraille est accrochée une abominable croûte. C'est de la peinture turque que Sid'Omar me montre avec orgueil : cela veut représenter les exploits d'un certain amiral Hamadi. Les artistes turcs ne se servent sans doute que d'une couleur par tableau ; celui-ci est un tableau vert. Les voiles, les matelots, l'amiral, les goélands, le ciel, la mer, le rivage, tout est vert, vert, vert. J'ai l'imprudence de m'extasier longuement sur ces hideurs ; après quoi, le café pris, les pipes fumées, je serre la main de mon ami et me retire de bonne heure, selon l'usage arabe.

Où finirai-je ma soirée? Il est à peine huit heures ; les clairons des spahis n'ont pas encore sonné la retraite, et les petits coussins rouges de la chambre de Sid'Omar, passant obstinément devant mes yeux, me parlent de toute autre chose que du sommeil... Si j'allais au théâtre?.. Car enfin M... est une ville de plaisirs, M... ne se refuse rien, et pendant tout l'hiver, M... se régale de drames et de vaudevilles trois fois par semaine... Allons au théâtre.

Le théâtre de M... est un ancien magasin de fourrages, tant bien que mal déguisé en salle de spectacle. Les loges se composent de trois planches mal jointes ; la loge du général est la seule tapissée... Quelques quinquets, disséminés à la diable, jettent deçà delà une lueur douteuse et louche ; on les remplit d'huile pendant l'entr'acte, voire au milieu de la représentation, si le besoin l'exige... Le parterre est debout, l'orchestre a droit à des bancs non rembourrés, les galeries font les fières parce qu'elles ont des chaises de paille. Tout autour de la salle courent des couloirs obscurs qu'on oublia de parqueter ; on se croirait là dans la rue, rien n'y manque ; ce qui frappe surtout, en entrant, après l'exiguïté et la nudité de la salle, c'est le nombre des musiciens de l'orchestre. Toute la musique du 3e est là, jouant des ouvertures pour son bon plaisir ; et comme elle occupe tous les premiers bancs, le spectateur se trouve relégué là-bas, tout au fond, où il fait noir... Mais aussi avec quelle vaillance se comporte cette excellente musique !... Une ! deux ! trois ! partez ! la salle frémit du haut en bas, le plafond craque, le parquet vibre, les planches des loges se disjoignent, des éclats de cuivre nous entrent violemment dans les oreilles, dans les yeux, dans le nez, partout. Le rideau se lève : la scène est en Angleterre, du temps de Charles Ier ; l'infortuné Stuart est condamné à passer par cinq actes de mélodrame avant d'arriver à l'échafaud... A mon grand étonnement, les principaux acteurs se tirent fort bien de leurs rôles : une complète ignorance des planches, mais de la fougue, de l'imprévu ; des maladresses, pas de banalités. Un habitué de l'orchestre m'apprend que les premiers rôles sont tenus par des soldats du 3e, dont le régiment est fier à juste titre.

Quant aux femmes, hélas !... c'est encore et toujours cet *éternel féminin* prétentieux, exagéré et faux, qu'on trouve dans presque tous les théâtres de province... Parmi ces dames, deux m'intéressent seulement : ce sont deux petites juives indigènes qui, baragouinant un peu le français, ont pris un beau matin le parti d'entrer au théâtre... On les y a fort exhortées. Elles sont si jolies ! Quant aux parents, ils ont consenti de grand cœur à laisser leurs filles entreprendre un métier où l'on gagne tant de douros : la légende de Rachel, la tragédienne millionnaire, est déjà répandue chez les juifs d'Orient.

Rien de comique comme ces deux petites juives sur les planches. Hier encore, elles portaient le costume national, la robe longue, sans taille, étriquée, plaquant sur tous les membres; — les voilà, ce soir, affublées d'un costume Louis XV. (Au théâtre de M..., tout ce qui n'est pas contemporain se joue en costume Louis XV.) Les jambes effarées battent contre les barreaux de la crinoline ; le cou, honteux de se sentir tout nu, meurt de honte et voudrait se cacher dans les épaules... Ainsi fardées, poudrées, affiquées, pomponnées, ces deux pauvres créatures se tiennent timidement dans un coin de la scène, roides comme des idoles de bois, répondant sans rien comprendre, ne se doutant pas qu'elles sont devant le roi d'Écosse, et leurs grands yeux hébraïques se promènent avec effroi de la loge du général aux timbaliers de l'orchestre.

Je sors du théâtre... Au milieu de l'ombre qui m'environne, j'entends des cris dans un coin de la place... Une douzaine de Maltais et de Mahonnais sont en train de s'écharper par là à coups de couteaux.

« Au secours ! A la garde ! »

Les patrouilles du 3e viennent mettre le holà. Éloignons-nous.

Je reviens à l'hôtel, lentement, en prenant le long des remparts. D'adorables senteurs de citronniers et de thuyas montent de la plaine. L'air est doux, le ciel presque pur... Près de moi se dresse une vieille muraille, débris d'un ancien temple ; ce mur est sacré, et les femmes arabes viennent y suspendre chaque jour de nombreux *ex-voto* : fragments de *fontas*, longues touffes de cheveux liées par des fils d'or, pans de burnous... tout cela va, flottant sous un rayon de lune, au souffle tiède de la nuit...

ALPHONSE DAUDET.

LES NOTES

Dans le cahier d'ébauches des Lettres de mon Moulin *est encartée une lettre d'Alphonse Daudet à son ami M***. Cette lettre, dans laquelle il rend compte d'une visite faite en province aux parents de cet ami, se trouve être l'origine, la source d'inspiration de l'attendrissante nouvelle des* Vieux. *Nous la publions ici, à titre de curiosité.*

CORPS LÉGISLATIF

Paris, le 17 septembre 1863.

Présidence.

Mon cher M***, — hier mercredi 16 septembre j'ai passé la journée ou du moins l'après-midi à Chartres. Parti à midi 1 /2 seulement à cause d'un train du matin que j'avais manqué, je suis arrivé à Chartres vers 3 heures. — Je me suis dirigé vers les deux tours en question, j'ai rencontré ainsi que tu me l'avais promis deux vieilles femmes qui m'ont indiqué la rue Muret, et là au nº 48 « M. L***? — Au premier. » Je monte. Toutes les portes ouvertes. Je frappe une fois, deux fois, tant pis ! j'entre : une fillette faisait le service, et dans le fond un vieux, un bon vieux, en robe de chambre jaune, en calotte de velours, qui se lève, quitte sa calotte et me regarde. — Tu me connais, je n'hésite pas à l'embrasser d'abord et à me nommer ensuite. —Oh ! alors si tu l'avais vu, le pauvre vieux ! — Il allait, venait, me prenait les mains. « Asseyez-vous ! — Non ! venez par ici ! — Comment ! c'est vous l'ami de M***... Ah ! quel dommage que vous ne nous ayez pas prévenus, et Mme L***, qui n'est pas là... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel ennui ! — Quel bonheur de vous voir ! — N'est-ce pas que c'est un brave enfant que j'ai là ! — Et Eulalie, comme elle est bonne, hein ! et quelle femme de tête, qui comprendra mon fils !... etc., etc. » En écoutant cet adorable bavardage, j'étais très ému, je te l'avoue. Donc je m'assieds dans un gentil petit salon chambre à coucher donnant sur un jardin, et là je commence à parler de toi. — A ce moment, la fille de service (une orpheline, robe et pélerine bleues) accourt : « Voilà Mme L*** ! » — Voilà Mme L*** ! Je me lève et je l'embrasse sur les deux joues.

Alors les vraies causeries ont commencé. — J'avais eu soin d'apporter une excellente épreuve du portrait de ta femme que j'avais emportée de Corse, et j'en ai fait cadeau aux vieux parents. Quelle joie ! nous avons parlé de toi, de ta femme,

Le thé
en salle d
du général
deçà delà
voire au n
l'orchestre
ont des cha
oublia de
surtout, en
musiciens
pour son b
se trouve re
se comport
frémit du h
se disjoigne
les yeux, d
temps de Cl
mélodrame
acteurs se t
mais de la f
l'orchestre n
dont le régi

Quant au
tieux, exagé
Parmi ces da
gènes qui, ba
au théâtre...
ont consenti
gagne tant d
répandue cho

Rien de c
elles portaien
sur tous les m
théâtre de M
Les jambes e
se sentir tout
fardées, pouc
timidement d
sans rien con
leurs grands
timbaliers de

Je sors d
cris dans un
train de s'éc

3

1859

de ton enfant, de M. et de Mme A*** — tu penses dans quels termes je leur ai dépeint ce couple adorable — nous avons parlé de Jules, de Françoise et de petit Jésus et de tout le monde, sans compter le reste. J'ai dit du bien de M. G*** sans trop l'exalter pourtant. J'ai raconté les souvenez-vous de Dame Eulalie, les petits déjeuners de la place Miote, les repas succulents chez Mme A*** ; nous sommes tous convenus que le costume de conseiller de préfecture devait t'aller à ravir.

Au milieu de tout cela, Mme L*** paraissait préoccupée. J'étais tombé à l'improviste et le repas qu'elle comptait m'offrir le jour de mon arrivée à Chartres ne pouvait avoir lieu. J'ai eu beau certifier que je sortais de table, tarare ! il a fallu qu'on organisât une collation. — A cinq heures précises du mercredi 16 septembre, dans la grande salle donnant sur la rue Muret, a eu lieu le repas de corps — un excellent potage, un poulet froid, du pâté de Chartres, confitures, fruits, un vrai festival. — Où étais-tu pendant ce temps-là? — On m'a amené les trois fillettes de ton frère Auguste, — de la belle graine certes ! — quant à ta sœur je n'ai pu la voir. J'ai promis de revenir dans un mois et d'avertir — par exemple !

Vers 6 heures papa L*** a pris mon bras, nous avons laissé m'man L*** à la maison, et il m'a accompagné au chemin de fer. — Nous nous sommes embrassés, et adieu, non à revoir, dans un mois.

Avec mon étourderie habituelle, il s'est trouvé que je me suis un peu éloigné de la gare, me croyant très en avance sur l'heure. Va te faire fiche ! j'ai manqué le train, et me voilà jusqu'à 9 h. 1 /2 dans cette ville de Chartres!... Comme tu penses, je n'ai pas voulu venir redéranger ton monde, j'ai fumé cinquante mille cigares, en me promenant dans la petite ville qui dort à l'ombre de sa grande cathédrale. J'ai beaucoup pensé à toi qui as couru tout petit dans ces rues et sur ces places, — puis sur le tard, je suis retourné rue de Muret, j'ai passé devant la maisonnette et lui ai dit encore bonsoir. — Il m'a semblé voir de la lumière... A 9 1 /2 je roulais sur Paris, enchanté de ma journée.

Maintenant, mon petit M***, laisse-moi te tranquilliser sur le compte de tes gens. — Chez eux cela ne sent pas la richesse mais l'aisance est là ! Je crois qu'ils ne manquent de rien, que d'un peu de santé par exemple, — mais à cet âge ! Le papa L*** a bonne mine, il mange d'excellent appétit ; on le soigne beaucoup, et je crois qu'il peut ainsi passer quelques années encore, si Dieu veut. — La maman a été souffrante mais il y a en elle une âme d'acier, et cela soutient le corps. — D'ailleurs je n'ai pas pu juger bien sainement de ces choses. Ils m'ont affirmé que ma présence leur avait causé une grande joie et donné une nouvelle vie... aussi ai-je promis d'y retourner et je tiendrai ma promesse.

(Impossible de t'en écrire plus long aujourd'hui — j'ai du travail, mais en tout cas je vais t'envoyer ces quatre pages, réponds-leur et fais-moi des questions.)

Adieu, je t'aime et t'embrasse pour moi et pour eux.

ALPHONSE.

A propos, tout le monde a trouvé — même des personnes étrangères — que *je te ressemblais étonnamment.*

3

1859

Dans le petit carnet de notes d'Algérie, en partie consacré à Barbarin (Tartarin de Tarascon), *on lit presqu'au début* :

LE RÉVÉREND PÈRE GAUCHER

C'est lui qui a le secret de la chartreuse, il le garde très précieusement. On le respecte. On l'adore. Fortune du couvent. Passe ses journées dans son laboratoire au milieu des cornues de verre et des alambics. Il fait les mixtures et les infusions. — La distillerie. Dans un coin des œillets rouges, mélisses, de l'absinthe jaune, jeunes bourgeons de sapin. On va lui chercher çà dans la montagne. Des moines. Le père abbé le respecte. Et pourtant il n'est pas heureux. Son martyre. Il fait les trois chartreuses. — 72° d'alcool. Essence de chartreuse. — L'Élixir, la verte, la jaune, la blanche. — Diables, — il ne peut pas en boire. Bon prêtre, bon chrétien. Ses luttes. Les chartreuses lui parlent. Seulement pour goûter, se dit-il ! — Il fait part de ses scrupules au père abbé, qui lui permet un petit verre — mais il dépasse... Il ne veut plus en faire. Alors le père abbé : « Vous voulez ruiner le couvent. Non ! il vaut mieux que vous vous grisiez. On dira des messes. » Et alors il boit... On fait des prières pour son âme, et là-haut dans son laboratoire, le père Gaucher assis dans son fauteuil examine son petit verre avec attendrissement. Un jour par semaine le père se paye une culotte.

La cucurbite en grès rouge — le serpentin en verre.

Cornues de cuivre. — Chaudières rouges.

Éprouvettes. — Pèse-liqueurs.

On sait qu'en 1872, *Alphonse Daudet a tiré de sa nouvelle des* LETTRES DE MON MOULIN : l'Arlésienne, *une pièce qui porte le même titre et pour laquelle Georges Bizet a composé la superbe musique de scène.*

Nous croyons intéressant de citer, au sujet de la représentation de l'Arlésienne, *la lettre suivante de* M. *Paul Arène à son ami Alphonse Daudet :*

Paris, mercredi.

Mon cher Daudet,

Je sors de ton Arlésienne. C'est absolument beau, un peu trop beau même car — sans les musiques de Colonne — tu ne laisserais pas à l'émotion le temps de respirer. J'avais amené avec moi l'ami Nestor Duhamel, ancien zouave recuit à Paris, par conséquent précieux sujet à expérience. Il pleura, nous pleurions comme deux bêtes, et je t'en veux parce que les yeux me cuisent et que des imbéciles m'ont blagué. Sois content.

Ton

PAUL ARÈNE.

ALPHONSE DAUDET

PORTRAIT CHARGE D'ALPHONSE DAUDET
par André Gill. (La Parodie 5-12 décembre 1869).

Voici, pour accompagner le portrait-charge de l'auteur des Lettres de mon Moulin, *par André Gill, une amusante parodie, qui est également l'œuvre du célèbre caricaturiste, de la ballade en prose : Le Sous-Préfet aux champs. — Ce morceau est extrait de la* Parodie, 5-12- décembre 1869.

DAUDET AU BOIS

Monsieur Daudet est en promenade. Feutre sur l'oreille, taillole catalane aux reins, il marche à pas discrets sur la mousse et dans les herbes fines. Ce jour-là, comme toujours, il a sa chevelure en feuillage de saule, ses longs yeux de velours noir et leur myopie exquise, et sa barbe follette en fin copeaux d'ébène. Dans ses mains est un livre nouveau-né qu'il feuillette amoureusement.

Amoureusement, Monsieur Daudet feuillette son livre nouveau-né ; il songe à toutes ces jolies choses, escarboucles de la fantaisie, perles du souvenir, émotions reçues, chères images du passé, qu'il a emprisonnées là, dans la ciselure précieuse du style : « Lettres de mon Moulin ! » Il marche toujours, délicieusement ému, sans y voir, allant au gré de son rêve, et il est entré dans le petit bois de Clamart.

Dans le petit bois de Clamart, il y a des voyous qui chiquent, des bourgeois qui suent et des oiseaux qui gueulent... Quand ils ont aperçu Monsieur Daudet avec son beau livre et sa taillole catalane, les bourgeois ont mis leurs lunettes, les voyous ont craché, les oiseaux ont sifflé. Ces gens-là n'ont jamais vu de poète, et se demandent, en étouffant de rire, quel est ce jeune intrus en taillole écarlate?

En étouffant de rire, sous la feuillée, on se demande quel est cet intrus en taillole écarlate. Pendant ce temps-là, Monsieur Daudet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, jette son feutre à terre, passe la main dans ses cheveux noirs, fait trois pas encore, et donne du nez contre un jeune chêne. « C'est un aveugle », dit Nonore. « Non, dit Galuchet, ce n'est pas un aveugle, puisqu'il n'a pas d'accordéon ; c'est plutôt un clown.

« C'est plutôt un clown, répond un vieux crétin qui prend régulièrement l'absinthe au café de Suède... Je sais ce que c'est : c'est un journalisse ! » Et tout le petit bois va chuchotant : « C'est un journalisse ! c'est un journalisse » — « Comme il a les cheveux longs remarque une épicière chauve. Les voyous demandent : « Peut-on taper dessus? »

« Peut-on taper dessus? » demandent les voyous. Le vieux crétin répond : « Faut pas s'y fier ! » Et, dans l'incertitude, les voyous avalent leur chique, les bourgeois pâlissent, les oiseaux serrent la queue entre les pattes, comme si le monsieur était empailleur... Impassible en face du danger, Monsieur Daudet invoque dans son cœur le Dieu des Batailles, et, ouvrant son livre à la plus belle page, il lit haut, de sa voix provençale et doucement cuivrée, « la Mort du Petit Dauphin ».

« La Mort du Petit Dauphin ! » Monsieur Daudet la lit, avec sa voix doucement cuivrée. Une larme tombe sur un faux-col; il se retourne et reconnaît son tailleur. Monsieur Daudet sourit et continue ; mais Galuchet s'élance et soupire : « Laisse-moi vous tutoyer? — Jamais de la vie ! » dit Monsieur Daudet, qui devient tout blanc ; et de sa main fine, tournant les feuillets parfumés, il reprend à voix h ute : « L'homme à la cervelle d'or. »

« L'homme à la cervelle d'or ! » Monsieur Daudet lit cette page, avec tout son cœur, alors, voilà les voyous qui se haussent sur le bout de leurs tiges et qui lui présentent doucement le tabac en carotte : « Monsieur Daudet, en usez-vous? » Lui, sans répondre, continue sa musique divine ; et les bourgeois se mouchent bruyamment, et dans les branches, les oiseaux cherchent les jeunes feuilles pour s'essuyer les yeux, et tout le petit bois soupire et réclame des mouchoirs.

Tout le petit bois réclame des mouchoirs. Monsieur Daudet grisé de son parfum, ivre de sa musique, lit toujours... Une brise tiède soulève sa chevelure, un rayon d'or, une bande de soleil pleine d'étincelles vivantes, glisse entre les feuilles et vient éclairer son livre ; il dit : L'Elixir ; il dit : Les deux Auberges, l'Agonie de la Sémillante, et la Chèvre de M. Seguin. Puis, enfin, de sa voix provençale et cuivrée, doucement il dit : « Les Vieux », et le Dieu des Batailles peut retourner à ses affaires.

Retourne à tes affaires, Dieu des Batailles !... Lorsqu'au soleil rouge, au soleil couchant, la lecture finie, Monsieur Daudet est sorti du bois de Clamart, on y a vu des choses bien extraordinaires... Sous la ramure assombrie, parmi les frondaisons empourprées, les oiseaux chantaient, les voyous pleuraient... et les bourgeois faisaient des vers.

ANDRÉ GILL.

LE MANUSCRIT

Les Lettres de mon Moulin *sont une réunion de nouvelles primitivement publiées dans l'*Événement *de Villemessant, comme il a été dit plus haut et dans* le Figaro. *Un cahier cartonné vert-foncé, portant encore l'étiquette de Susse frères, 2, rue de la Bourse, contient des ébauches de ces récits, dont quelques-unes assez poussées, des rédactions plusieurs fois reprises. Nous reproduisons en fac-similé des pages de ce cahier.*

LA CRITIQUE

M. JULES VALLÈS, *la Rue* du 21 décembre 1879

... Puis vinrent les *Lettres de mon Moulin*. Tant pis si les rigides et les héroïques m'en veulent, mais je dois bien dire que quelques-unes de ces lettres me firent venir des larmes douces dans les yeux, non pas celles qui prenaient des formes de fables ou d'apologues, *Chanson de Sous-Préfet* ou autres, mais celle où tintait tremblante la voix des *Petits Vieux*, celle où grelottait la chanson de l'*Auberge abandonnée*, celle où le vent grondait autour du *Phare des Sanguinaires*... Que de bruits doux ou profonds !

M. ANATOLE FRANCE, *le Temps* du 2 novembre 1882

... Les réalistes n'ont donc à lui enseigner ni l'étude amoureuse de la réalité, ni le talent de voir le relief original des choses ; ils auraient, au contraire, beaucoup

à apprendre de lui, car leur partie la plus faible est justement ce pouvoir d'observer qu'ils se vantent de posséder seuls. La préoccupation étroite de leur système fait qu'ils procèdent surtout par voie de déduction logique et qu'ils substituent continuellement les conceptions abstraites de leur esprit à la réalité concrète et vivante. Artiste indépendant, M. Alphonse Daudet n'a jamais évité par une fausse délicatesse les tableaux où se complaît le réalisme, mais ce qui le distingue très honorablement de cette école, c'est que, loin de surcharger d'une façon arbitraire et déplaisante les traits de la nature, il aime à faire usage des tempéraments agréables que la nature elle-même ne manque pas de fournir à qui sait l'observer telle qu'elle est et la voir tout entière.

. . . . . .

La poésie du style est une des qualités éclatantes de M. Daudet : nulle part elle n'est plus riche que dans ses contes, et nulle part, en même temps, la langue de l'écrivain n'est plus parfaite, sans qu'il ait eu besoin, pour atteindre cette beauté classique, d'imposer aucun sacrifice à son imagination. On ne sait ici quel morceau nommer de préférence, quel exemple citer, partout les preuves abondent : « Une petite fillette habillée de bleu lisait la vie de saint Irénée dans un livre plus gros qu'elle. Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic-tac, tic-tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une petite bande de lumière qui tombait droite et blanche, entre les volets clos, pleine d'étincelles vivantes et de valses microscopiques. » L'esprit, l'imagination, le style ne brillent pas moins en cent et cent autres endroits que dans ce passage des *Lettres de mon Moulin*. . . . . .

Lisez la *Chèvre de M. Seguin* comme exemple de l'art qui consiste à babiller sur rien d'une façon délicieuse, et l'*Agonie de la Sémillante*, au contraire, comme un modèle de récit rapide et concis, aux phrases courtes et pleines, qui dans un petit cadre offre un tableau complet.

M. Ernest Tissot, *le Semeur*, 1889

M. Daudet a très largement contribué à l'introduction de la Provence à Paris. En 1859, lorsque Lamartine couronnait la *Mireille* de Mistral, le public eut la sensation d'une Amérique découverte ; pour la première fois, le Midi se révélait à lui, avec ses horizons blancs de lumière et sa vie de paysan, — sauvage et étrange. Depuis, les Félibres ont gagné la célébrité ; on les connaît bien : Roumanille, le gai conteur ; Aubanel trop vite parti, et les autres, Anselme Mathieu, Félix Gras, Langlade, etc. — D'ailleurs, les grandes fêtes données à Sceaux en 1884 en l'honneur de Mistral sont une preuve manifeste de la sympathie du public parisien. Mais ces Félibres écrivent en Provençal, et certainement les auteurs qui, comme Daudet, nous ont décrit leur patrie en le parler de Voltaire, ont contribué plus encore à nous

la faire aimer. Lorsque les premières *Lettres de mon Moulin* parurent en 1866 dans un journal parisien, ce fut un succès. Elles étaient datées « d'un moulin à farine, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de la Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts, de vignes sauvages, mousses, romarins et autres parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes. » Et, dans cette solitude de chambre abandonnée, dans la suffocation des étés provençaux ou, plus tard, à Champrosay, dans l'atelier d'Eugène Delacroix, un jeune homme écrivait ; il racontait les drames vécus à ses côtés ; la femme du remouleur qui court le guilledou ou le vieux meunier Francet Mamaï qui meurt de faim plutôt que de céder aux minotiers. Et toute la Provence farandolait à travers ses contes ; les payses, — belles aux grands yeux noirs, avec la coiffe simple et le fichu des femmes d'Arles ; les gars de vingt ans, basanés, sanguins, musclés ; les vieilles paysannes, les vieux bergers, les tambourinaires et les ferradeurs. Mais, sous ce grand soleil de joie, il y a pourtant des larmes.

Or, ces contes provençaux sont parfaits, autant qu'on peut le dire, de cette prose chatoyante, nuancée, serpentante, mais diminuée de plasticité. A part cette unique réserve M. Lemaître a dit vrai : on ne sait que répéter le mot : charmant. C'est le seul commentaire possible.

M. Paul Bourget

Seul des prosateurs contemporains, — M. Renan, le chef de chœur, excepté, — il possède le don délicieux de la mélodie. Ses phrases cadencées et chantantes ont gardé un tintement de cristal, une douce et fine vibration de flûte. Est-ce la plainte du poète emprisonné dans le prosateur, le sanglot de Daphné qui se change en arbre? Toujours est-il que cette musique des mots caresse l'oreille avec une grâce qui a toujours manqué à Balzac, ce maladroit et grandiose ouvrier, à Michelet, ce haletant, aux frères de Goncourt, ces crispés, et même à Flaubert, ce métallique forgeur de phrases qui criait pourtant ses phrases à toute poitrine pour essayer leur nombre à son thorax de géant. Mais la prose criée n'est pas de la prose chantée...

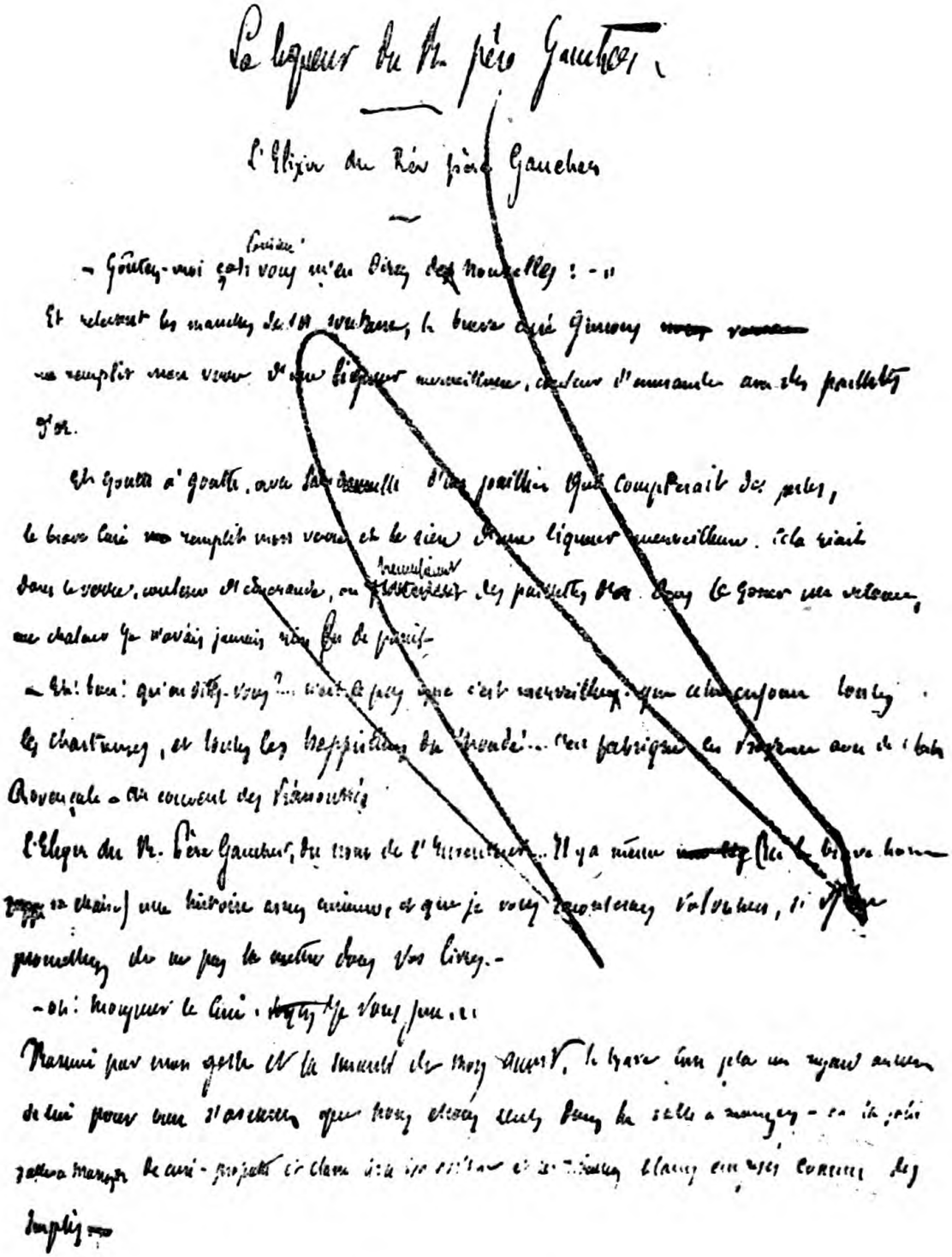
M. Jules Lemaitre, *Revue politique et littéraire* du 31 mars 1883

La Provence remplit presque toutes les *Lettres de mon Moulin*.....

Il serait fort difficile d'analyser ces petites pièces. Mais peut-être n'est-ce pas assez de dire que ce sont de purs joyaux et de s'en tenir là. Comment donc faire? Il faudrait prendre le mot « charmant », le nettoyer de sa banalité et comme le frapper à neuf ; puis, ainsi rajeuni, le mettre pour tout commentaire au bout de ces *Contes*. . . . . .

Vérité, fantaisie, esprit, tendresse, gaieté, mélancolie, il entre donc beaucoup de choses dans le plus petit conte de M. Alphonse Daudet. . . . . .

Qui me donnera la vraie caractéristique de M. Daudet, de ce Latin harmonieux et équilibré qu'on prendrait presque pour un classique? On trouve chez lui des



LETTRES DE MON MOULIN.
1re rédaction (L'élixir du Révérend Père Gaucher).

nerfs, de la modernité, du « stylisme », de la vérité vraie, du pessimisme, de la férocité ; mais on y trouve aussi et au même degré la gaieté, le comique, la tendresse, le goût de pleurer. Ce qui distingue son talent, ce n'est donc pas la prédominance démesurée d'une qualité, d'un sentiment, d'un point de vue, d'une habitude : c'est plutôt un accord de qualités diverses ou opposées, et, si je puis dire, un dosage secret dont il n'est pas trop commode de fixer la formule. « Si l'on examine les divers écrivains, dit Montesquieu, on verra peut-être que les meilleurs et *ceux qui ont plu davantage* sont ceux qui ont excité dans l'âme plus de sensations en même temps. » Cette remarque peut s'appliquer sûrement à M. Alphonse Daudet ; mais il faut ajouter qu'une autre marque et plus particulière de son talent, c'est sans doute cette aisance avec laquelle il passe et nous fait passer d'une impression à l'autre et ébranle à la fois toutes les cordes de la lyre intérieure. Et c'est, je pense, de cette absence d'effort, de cette rapidité à sentir, de cette légèreté ailée que résulte la grâce, ou le charme. Pourtant le mot ne dit pas tout. Ce charme inné, irrésistible, fatal, s'unit chez notre écrivain à la plus scrupuleuse reproduction du réel. C'est peut-être dans cette alliance que consiste, en dernière analyse, son originalité.

M. Charles Bigot

J'ai, moi aussi, été Provençal deux chères années de ma vie durant ; j'ai habité Nîmes, où s'est passée la jeunesse de M. Alphonse Daudet et où déjà l'on citait son nom avec une juste fierté : je me suis, moi aussi, promené bien souvent, les jeudis et les dimanches, jours de liberté de l'universitaire, du pont du Gard à Aigues-Mortes, d'Avignon à Arles, de Beaucaire à la Camargue, aux environs de ce fantastique moulin, au travers des pâles oliviers, des garrigues pierreuses couvertes de lentisques et de chênes nains, ou le long des routes blanches et poudreuses, regardant à l'horizon, tantôt la ligne bleue de la Méditerranée, tantôt les sauvages contreforts des Cévennes, tantôt les sommets nus des Alpilles, avec le ciel bleu sur ma tête et l'éblouissante lumière autour de moi. Je revenais alors du pèlerinage si longtemps désiré d'Athènes, et même après l'Attique, à la lumière si pure, aux montagnes si merveilleuses de formes, la Provence me semblait belle encore. J'y retrouvais l'air limpide et léger, les clartés éblouissantes du Midi, les ombres cendrées et transparentes, les teintes roses et veloutées du couchant, les splendeurs des nuits étoilées et tièdes, et surtout cette joie de vivre qui rend indifférentes tant de choses importantes ailleurs, quand les yeux au réveil se sont emplis d'abord d'un brillant rayon de soleil. Il n'est pas jusqu'à l'aigre mistral auquel je n'aie pardonné de bon cœur.

Tels sont les souvenirs qui me sont revenus en lisant les *Lettres de mon Moulin* de M. Alphonse Daudet. Les siestes paresseuses et perdues dans les vagues rêveries à l'ombre de quelque rocher ou de quelque pan de mur d'un vieux château en ruines ; les grands troupeaux qui redescendent à l'automne des montagnes, enveloppés comme d'une auréole d'un nuage de poussière que dore le soleil ; le chant aigu et monotone des cigales, qui aux jours d'été paraît si bien être l'harmonie même de la nature ; les processions catholiques qui ont succédé aux théories antiques en ces

pays restés païens; les fêtes populaires où les esprits se grisent si aisément de lumière, de couleur, de mouvements et de cris ; la gaieté et l'insouciance ; le bruit des tambourins et le refrain sonore des chansons, les farandoles et les danses ; les légendes et les « bons contes » d'un peuple tout à la fois dévot et sceptique, toujours prêt à se moquer des dieux et des saints devant lesquels il vient de s'agenouiller, tout pareil aux Athéniens du temps d'Aristophane, qui tremble devant les prêtres et les révérends pères et aussitôt après fait d'eux les héros de mille aventures irrévérencieuses ; la comédie charmante de l'amour, et tout à côté ses tragédies; la volupté sensuelle et puis le coup de couteau tragique de la passion aussi prompte à venir que prompte à passer ; avant tout et surtout la vie facile, heureuse, contente, pareille à ce ciel que troublent, par intervalles, quelques orages, mais qui toujours revient à la sérénité : tel est le livre de M. Daudet et telle est bien la Provence. Là s'étaient écoulées les jeunes années de l'auteur ; il y est revenu plus tard, ayant connu le grand Paris et désormais incapable de s'en détacher ; il y est revenu, en observateur, presque en étranger, lui aussi, remarquant cette fois toutes sortes de choses qui autrefois sans doute ne le frappaient guère; et de cette observation les chapitres de ce livre sont sortis un à un. Ces chapitres forment un ensemble, et chacun pourtant est complet à lui seul. Ce n'est point un volume à lire d'une haleine : c'est un volume à mettre dans les rayons de sa bibliothèque, bien à portée de la main, pour en lire quelques pages de temps en temps, chaque fois que l'on éprouve le besoin de se mettre un peu de lumière dans les yeux et un peu de musique dans l'oreille.

L'ÉDITION ORIGINALE

LETTRES || DE MON MOULIN || IMPRESSIONS || ET || SOUVENIRS || PAR || ALPHONSE DAUDET || AUTEUR DU *Petit Chose* || PARIS || J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS || 18, RUE JACOB, 18 || DROITS DE TRADUCTION, ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS || (S. d.-1869).

In-18, imprimé par Jouaust, la couverture imprimée par Claye. Faux-titre, titre et 302 pages y compris la dédicace et la table. Prix : 3 francs. Il n'a pas été tiré d'exemplaires sur papier de luxe.

Les *Lettres de mon Moulin*, édition courante in-18 de la librairie Fasquelle, atteignent, en 1930, un chiffre de tirage tel que l'on a renoncé à en faire figurer la mention sur le titre. De nombreuses éditions, illustrées ou non, existent cependant en d'autres formats, édition elzévirienne Lemerre, édition populaire Fayard, etc., etc. L'ouvrage a été traduit dans un grand nombre de langues.

L'*Histoire du Livre*, par Alphonse Daudet, placée en tête du volume dans la présente édition, pour la commodité du lecteur, est extraite de *Trente ans de Paris. — A travers la vie et mes livres.* Flammarion, éditeur.

Le premier récit des PROMENADES EN AFRIQUE : *La Mule du Cadi*, inédit en librairie a paru dans le MONDE ILLUSTRÉ, nos des 27 décembre 1862, 3, 10 et 17, janvier 1863.

Le second récit : *La Petite Ville* a paru dans la REVUE NOUVELLE du 1er février 1864

TABLE DES MATIÈRES

Histoire de mes livres : LETTRES DE MON MOULIN . . . 1

Avant-propos 1
Installation 3
La Diligence de Beaucaire. 6
Le Secret de Maître Cornille. 10
La Chèvre de M. Séguin 17
L'Arlésienne 24
La Mule du Pape. 29
Le Phare des Sanguinaires. 39
L'Agonie de La Sémillante 45
Le Curé de Cucugnan. 52
Les Vieux. 58
Ballades en prose : La Mort du Dauphin. 67
: Le Sous-Préfet aux champs . . . 69
Le Portefeuille de Bixiou. 74
La Légende de l'homme à la cervelle d'or. 81
Le Poète Mistral 86
Les Deux auberges. 93
A Milianah. 98
L'Elixir du Révérend Père Gaucher. 108
Nostalgies de Caserne 117

INÉDIT :

Promenades en Afrique. La Mule du Cadi. 123

AUTOUR DES
" LETTRES DE MON MOULIN "

Les douzes premières lettres publiées dans l'Évènement en 1866 139
Promenades en Afrique. La Petite Ville. Variantes de A Milianah. 189
Les Notes. 199
Le Manuscrit 204
La Critique. 204
L'Édition originale 209

LETTRES
A
UN ABSENT

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LETTRES
A
UN ABSENT

PARIS

1870 - 1871

ILLUSTRATIONS

DE

ANDRÉ VILLEBŒUF

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1930

Au

poète PAUL ARÈNE

capitaine de mobiles

PREMIÈRE PARTIE

LE SIÈGE DE PARIS

I

LA REDDITION

Écrit le 6 février 1871.

Je ne sais pas quel air de bravoure on va vous chanter au Grand Théâtre de Bordeaux, à propos du siège et de la reddition de Paris ; mais si tu veux une fois pour toutes mon sentiment sur cette lamentable épopée, le voici en quatre mots :

Nos vaillants généraux, — que le diable emporte! — ont défendu l'ex-capitale comme ils auraient défendu Mézières, Toul ou Verdun, d'après un certain code militaire qu'ils portent depuis l'école au fond de leurs képis : Article 1er. « Une place bloquée ne se débloque jamais

elle-même.» Et ils sont partis de là pour essayer le débloquement.

Remarque en passant que ces mêmes tacticiens, huit jours avant le siège, nous disaient avec une adorable suffisance que nous pouvions être enlevés par un coup de force, mais pour être investis, — jamais.

Eh! si, généraux du bon Dieu, nous pouvions être investis. Les Prussiens ont la patte large, et malgré son formidable tour de taille, Paris, en moins d'une semaine, s'est trouvé pincé comme une guêpe entre leurs gros gants de soudards... mais si vous aviez osé, nous pouvions nous tirer de là. Paris est un géant, il fallait le faire se battre en géant, donner du large à son génie, mettre en mouvement tous ses muscles. Quand la Marne vous a gênés, il fallait que Paris avalât la Marne. Ces terribles hauteurs de Châtillon, de Meudon, de Champigny, tous ces moulins, toutes ces bottes dont les noms ridicules et sanglants nous poursuivaient jusque dans nos rêves, Paris d'un coup de reins pouvait les envoyer dans la Lune. C'était l'affaire de quatre cent mille pioches travaillant pendant un mois derrière cent mille fusils... mais vous ne l'avez jamais voulu.

Ah! la véritable histoire de ce siège, ce n'est pas dans les journaux ni dans les livres qu'il faudra la chercher ; c'est au ministère de la guerre. Là se sont livrées les grandes batailles sous Paris. Là sont venus échouer contre les ronds de cuir de la bureaucratie militaire tous les efforts individuels, tous les bons vouloirs, tous les enthousiasmes enflammés, toutes les grandes idées pour la défense... C'était pitié de voir le ministre Dorian et son personnel des travaux publics si actif, si intelligent, courir de bureaux en bureaux, se faire bien humble, bien petit, supplier à deux mains jointes :

«Par grâce! messieurs de la guerre, nous savons le peu que nous sommes et que le plus malin d'entre nous ne pourrait pas même servir de brosseur à vos Guiod et à vos Frébault... Oui, vous avez raison, tous nos ingénieurs sont des ânes, nos conducteurs ne s'entendent à rien ; mais c'est égal... essayez tout de même nos petites pièces de 7 se chargeant par la culasse, et nos cantines volantes qui verseront des tonneaux de café et de vin chaud à vos soldats au cœur même de la bataille, et nos ballons captifs, qui, sans qu'il vous en coûte un seul homme, iront reconnaître si vraiment ce sont bien des batteries de tuyaux de poêle qu'on est en train d'installer sur la butte de Châtillon... »

Et comme ils étaient fiers, ces braves Travaux Publics, lorsque après

cinq mois de supplications, de démarches, de paperasseries, ils parvenaient à faire mettre en ligne quelques-unes de ces pièces de 7, dont un de nos grands capitaines disait de sa voix de faubourg légèrement éraillée :

« Elle ne va pas trop mal, c'te artillerie du commerce !... Faudra que je m'en fasse acheter. »

Trop tard, mon général. Les Prussiens ont tout raflé...

... A présent, c'est fini. Paris a mangé du pain blanc et du beurre. Il n'y a plus à y revenir. Les premiers jours j'ai bien ragé, — Dieu ! que j'ai ragé, — mais depuis quelque temps je sens qu'il y a au fond, tout au fond de moi-même, quelque chose d'apaisé et de détendu. C'était si long, mon cher, ce siège ! si angoissant, si monotone. Il me semble que je viens de passer cinq mois en mer, avec un calme plat presque continuel.

Et dire que pour certaines gens ces cinq mois de tristesse énervante auront été un enivrement, une fête perpétuelle. Depuis les baladeurs de faubourg qui gagnent leurs quarante-cinq sous par jour à ne rien faire, jusqu'aux majors à sept galons, entrepreneurs de barricades en chambre, ambulanciers de Gamache tout reluisants de bons jus de viande, francs-tireurs fantaisistes se pavanant dans les cafés et n'appelant plus les garçons qu'à coups de sifflets d'omnibus, commandants de la garde nationale logés avec leurs dames dans des appartements réquisitionnés, tous les accapareurs, tous les exploiteurs, les voleurs de chiens, les chasseurs de chats, les marchands de pieds de cheval, d'albumine, de gélatine, les éleveurs de pigeons, les propriétaires de vaches laitières, et ceux qui ont des billets chez l'huissier, et ceux qui n'aiment pas payer leurs termes, pour tout ce monde-là, la fin du siège est une désolation — qui n'a rien de patriotique. Paris ouvert, il va falloir rentrer dans le rang, travailleur, regarder la vie en face, rendre les galons, les appartements, retourner au chenil, — et c'est dur...

Certes je ne voudrais pas calomnier la république. D'abord, je ne sais pas encore ce que c'est ; puis, ayant vu de près les hommes et les choses de l'empire, je n'ai pas le droit d'être difficile. N'importe ! ce qui se passe autour de moi depuis le 4 septembre m'a rempli le cœur d'amertume et rendu plus sceptique que jamais. Tout ce que je connaissais de sots, de traînards, de paresseux, d'incapables, s'est fait jour, a trouvé sa place. Bien entendu je ne parle pas des républicains convaincus, fidèles, des hommes de la veille ; ceux là ont eu leur tour, et

c'était justice ; mais les autres, ceux dont ce triste empire n'aurait pas voulu même pour moutardiers, ils sont tous casés, tous. Jusqu'à ce misérable et piteux N..., que nous avons vu pendant l'agonie du dernier règne gueuser par tous les ministères une place de n'importe quoi ; le voilà maintenant commissaire de police de la république dans un arrondissement sang de bœuf.

Quelque chose de bien étrange aussi, c'est de voir — au milieu du branle-bas politique — l'immuabilité de certains hommes et de certaines situations. Le type le plus complet de ces *hommes-bouées*, qui flottent par tous les temps et reviennent toujours sur l'eau quoi qu'il arrive, est le digne secrétaire général du ci-devant corps législatif. Tous les journalistes de Paris ont connu ce long personnage à face blême — lèvres minces, sourire triste, tête de funambule et de sacristain — qu'on voyait assis à une petite table, tout en haut de la tribune, derrière le fauteuil présidentiel... J'aime à croire que la place est bonne ; car voilà plus de trente ans que le bonhomme s'y accroche, et il faudrait un fier coup de vent pour le faire tomber de là-haut. Les rois s'en vont, les empires croulent, les pétards de la république font sauter l'Assemblée en l'air... Il n'y a que la petite table de M. Valette qui ne bouge pas, et elle ne bougera jamais.

Parlez-moi des hommes in-dis-pen-sa-bles ! Celui-là en est un, ou du moins il le laisse croire, et c'est ce qui le rend si fort. Il paraît que personne en France, pas même M. Thiers, ne connaît le règlement comme lui, et que s'il n'était pas là, la machine parlementaire ne pourrait plus fonctionner. Du reste, en dehors de ce terrible règlement sur lequel il est impitoyable, l'homme de toutes les concessions et de toutes les souplesses... « Si Votre Excellence le désire... » disait-il de sa voix la plus sucrée en s'inclinant jusqu'à terre devant M. Palikao. C'était le 4 septembre à midi. Le 6 septembre, à la même heure, il entrait dans les salons de la place Beauvau, et avec le même sourire obséquieux, le même tour de reins courtisanesque, il disait à M. Gambetta : « Si Votre Excellence veut bien me le permettre... » Aussi cette fois, comme toujours, vous l'a-t-on laissé bien tranquille à sa petite table du Corps législatif, les clefs du Palais dans sa poche, avec un piquet de gardes nationaux devant sa porte pour lui faire honneur ; et pendant cinq mois, il n'a eu qu'à cueillir des violettes sur les belles pelouses de la présidence, et à se présenter à la caisse régulièrement. Puis la Chambre de Bordeaux s'est ouverte, et à présent il est là-bas,

toujours souriant, à sa petite table, derrière le fauteuil présidentiel.

Un mot de cet aimable personnage achèvera de te le peindre. Un jour qu'un de ses employés essayait de lui faire tête, en se targuant de la protection de M. Schneider, alors président du Corps législatif, M. Valette manda le pauvre diable dans son cabinet, et là, doucement sans se fâcher, lui dit entre cuir et chair cette parole mémorable :

« Prenez garde à ce que vous faites, mon ami... Les présidents ne sont pas éternels !... »

M. Valette, lui, est éternel.

Il s'appelle l'*Administration*.

II

LES MÈRES

Ce matin-là j'étais allé au mont Valérien voir notre ami le peintre B..., lieutenant aux mobiles de la Seine. Justement le brave garçon se trouvait de garde. Pas moyen de bouger. Il fallut rester à se promener de long en large, comme des matelots de quart, devant la poterne du fort, en causant de Paris, de la guerre et de nos chers absents... Tout à coup mon lieutenant qui, sous sa tunique de mobile, est toujours resté le féroce rapin que tu sais, s'interrompt, tombe en arrêt, et me prenant le bras :

« Oh ! le beau Daumier, » me dit-il tout bas, et du coin de son petit œil gris allumé subitement comme l'œil d'un chien de chasse, il me montrait les deux vénérables silhouettes qui venaient de faire leur apparition sur le plateau du mont Valérien.

Un beau Daumier en effet. L'homme en longue redingote marron, avec un collet de velours verdâtre qui semblait fait de vieille mousse des bois, maigre, petit, rougeaud, le front déprimé, les yeux ronds, le nez en bec de chouette. Une tête d'oiseau ridé, solennelle et bête. Pour l'achever, un cabas en tapisserie à fleurs, d'où sortait le goulot d'une bouteille, et sous l'autre bras une boîte de conserves, l'éternelle boîte en fer-blanc que les Parisiens ne pourront plus voir sans penser à leurs cinq mois de blocus... De la femme, on n'apercevait d'abord qu'un chapeau-cabriolet gigantesque et un châle Ternaux qui la serrait étroitement du haut en bas comme pour bien dessiner sa misère ; puis, de temps en temps, entre les ruches fanées de la capote, un bout de nez pointu qui passait, et quelques cheveux grisonnants et pauvres.

En arrivant sur le plateau, l'homme s'arrêta pour prendre haleine et s'essuyer le front. Il ne fait pourtant pas chaud là-haut, dans les

brumes de fin novembre ; mais ils étaient venus si vite... La femme ne s'arrêta pas, elle. Marchant droit à la poterne, elle nous regarda une minute en hésitant, comme si elle voulait nous parler ; puis, intimidée sans doute par les galons de l'officier, elle aima mieux s'adresser à la sentinelle, et je l'entendis qui demandait timidement à voir son fils, un mobile de Paris de la sixième du troisième.

« Restez là, dit l'homme de garde, je vais le faire appeler. »

Alors toute joyeuse, avec un soupir de soulagement, elle retourna vers son mari ; et tous deux allèrent s'asseoir à l'écart sur le bord d'un talus.

Ils attendirent là bien longtemps. Ce mont Valérien est si grand, si compliqué de cours, de glacis, de bastions, de casernes, de casemates ! Allez donc chercher un mobile de la sixième dans cette ville inextricable, suspendue entre terre et ciel, et flottant en spirale au milieu des nuages comme l'île de Laputa. Sans compter qu'à cette heure-là le fort est plein de tambours, de trompettes, de soldats qui courent, de bidons qui sonnent. C'est la garde qu'on relève, les corvées, la distribution, un espion tout sanglant que des francs-tireurs ramènent à coups de crosse, des paysans de Nanterre qui viennent se plaindre au général, une estafette arrivant au galop, l'homme transi, la bête ruisselante, des cacolets revenant des avant-postes avec les blessés qui se balancent aux flancs des mules et geignent doucement comme des agneaux malades, des matelots hâlant une pièce neuve au son du fifre et des « hissa ! ho ! », le troupeau du fort qu'un berger en pantalon rouge pousse devant lui, la gaule à la main, le chassepot en bandoulière ; tout cela va, vient, s'entre-croise dans les cours, s'engouffre sous la poterne comme sous la porte basse d'un caravansérail d'Orient.

« Pourvu qu'ils n'oublient pas mon garçon ! » disaient pendant ce temps les yeux de la pauvre mère et toute les cinq minutes elle se levait, s'approchait de l'entrée discrètement, jetait un regard furtif dans l'avant-cour en se garant contre la muraille ; mais elle n'osait plus rien demander de peur de rendre son enfant ridicule. L'homme, encore plus timide qu'elle, ne bougeait pas de son coin ; et chaque fois qu'elle revenait s'asseoir le cœur gros, l'air découragé, on voyait qu'il la grondait de son impatience et qu'il lui donnait force explications sur les nécessités du service avec des gestes d'imbécile qui veut faire l'entendu.

J'ai toujours été très curieux de ces petites scènes silencieuses et intimes qu'on devine encore plus qu'on ne les voit, de ces pantomimes

de la rue qui vous coudoient quand vous marchez et d'un geste vous révèlent toute une existence ; mais ici ce qui me captivait surtout, c'était la gaucherie, la naïveté de mes personnages, et j'éprouvais une véritable émotion à suivre à travers leur mimique, expressive et limpide comme l'âme de deux acteurs de Séraphin, toutes les péripéties d'un adorable drame familial...

Je voyais la mère se disant un beau matin :

« Il m'ennuie, ce M. Trochu, avec ses consignes... Il y a trois mois que je n'ai pas vu mon enfant... Je veux aller l'embrasser. »

Le père, timide, emprunté dans la vie, effaré à l'idée des démarches à faire pour se procurer un permis, a d'abord essayé de la raisonner :

« Mais tu n'y penses pas, chérie. Ce mont Valérien est au diable... Comment feras-tu pour y aller, sans voiture ? D'ailleurs c'est une citadelle ! les femmes ne peuvent pas entrer.

— Moi, j'entrerai, dit la mère, et comme il fait tout ce qu'elle veut, l'homme s'est mis en route, il est allé au secteur, à la mairie, à l'état-major, chez le commissaire, suant de peur, gelant de froid, se cognant partout, se trompant de porte, faisant deux heures de queue à un bureau, et puis ce n'était pas celui-là. Enfin, le soir, il est revenu avec un permis du gouverneur dans sa poche... Le lendemain on s'est levé de bonne heure, au froid, à la lampe. Le père casse une croûte pour se réchauffer, mais la mère n'a pas faim. Elle aime mieux déjeuner là-bas avec son fils. Et pour régaler un peu le pauvre mobile, vite, vite on empile dans le cabas le ban et l'arrière-ban des provisions de siège, chocolat, confitures, vin cacheté, tout jusqu'à la boîte, une boîte de huit francs qu'on gardait précieusement pour les jours de grande disette. Là-dessus les voilà partis. Comme ils arrivaient aux remparts, on venait d'ouvrir les portes. Il a fallu montrer le permis. C'est la mère qui avait peur... Mais non ! Il paraît qu'on était en règle.

« Laissez passer ! » dit l'adjudant de service.

Alors seulement elle respire :

« Il a été bien poli, cet officier. »

Et, leste comme un perdreau, elle trotte, elle se dépêche. L'homme a peine à lui tenir pied :

« Comme tu vas vite, chérie ! »

Mais elle ne l'écoute pas. Là-haut, dans les vapeurs de l'horizon, le mont Valérien lui fait signe :

« Arrivez vite... il est ici. »

Et maintenant qu'ils sont arrivés, c'est une nouvelle angoisse... Si on ne le trouvait pas! S'il allait ne pas venir!

Soudain, je la vis tressaillir, frapper sur le bras du vieux et se redresser d'un bond... De loin, sous la voûte de la poterne, elle avait reconnu son pas. C'était lui... Quand il parut, la façade du fort en fut toute illuminée.

Un grand beau garçon, ma foi! bien planté, sac au dos, fusil au poing... Il les aborda, le visage ouvert, d'une voix mâle et joyeuse :

« Bonjour, maman. »

Et tout de suite, sac, couverture, chassepot, tout disparut dans le grand chapeau-cabriolet. Ensuite le père eut son tour, mais ce ne fut pas long. Le cabriolet voulait tout pour lui. Il était insatiable...

« Comment vas-tu?... Es-tu bien couvert?... Où en es-tu de ton linge? »

Et, sous les ruches de la capote, je sentais le long regard d'amour dont elle l'enveloppait des pieds à la tête, dans une pluie de baisers, de larmes, de petits rires; un arriéré de trois mois de tendresse maternelle qu'elle lui payait tout en une fois... Le père était très ému, lui aussi, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Il comprenait que nous le regardions et clignait de l'œil de notre côté comme pour nous dire :

« Excusez-la... c'est une femme. »

Si je l'excusais!

Une sonnerie de clairon vint souffler subitement sur cette belle joie.

« On rappelle, dit l'enfant. Vite il faut que je m'en aille.

— Comment! tu ne déjeunes pas avec nous?

— Mais non! je ne peux pas... Je suis de garde pour vingt-quatre heures, tout en haut du fort.

— Oh! » fit la pauvre femme ; et elle ne put pas en dire davantage.

Ils restèrent un moment à se regarder tous les trois d'un air consterné. Puis le père, prenant la parole :

« Au moins emporte la boîte, » dit-il d'une voix déchirante, avec une expression à la fois touchante et comique de gourmandise sacrifiée. Mais voilà que, dans le trouble et l'émotion des adieux, on ne la trouvait plus cette maudite boîte; et c'était pitié de voir ces mains fébriles et tremblantes qui cherchaient, qui s'agitaient ; d'entendre ces voix entrecoupées de larmes qui demandaient : « la boîte! où est la boîte! » sans honte de mêler ce petit détail de ménage à cette grande

douleur... La boîte retrouvée, il y eut une dernière et longue étreinte, et l'enfant rentra dans le fort en courant.

Pense qu'ils étaient venus de bien loin pour ce déjeuner, qu'ils s'en faisaient une grande fête, que la mère n'en avait pas dormi de la nuit; et dis-moi si tu sais rien de plus navrant que cette partie manquée, ce coin de paradis entrevu et refermé tout de suite si brutalement.

Ils attendirent encore quelque temps, immobiles à la même place, les yeux toujours cloués sur cette poterne où leur enfant venait de disparaître. Enfin l'homme se secoua, fit un demi-tour, toussa deux ou trois coups d'un air très brave, et, sa voix une fois bien assurée :

« Allons! la mère, en route! » dit-il tout haut et fort gaillardement. Là-dessus il nous fit un grand salut et prit le bras de sa femme... Je les suivis de l'œil jusqu'au tournant de la route. Le père avait l'air furieux. Il brandissait le cabas avec des gestes désespérés... La mère, elle, paraissait plus calme. Elle marchait à ses côtés, la tête basse, les bras au corps. Mais par moments, sur ses épaules étroites, je croyais voir le châle Ternaux frissonner convulsivement.

III

LES AVANT-POSTES (1)

Les notes que tu vas lire ont été écrites au jour le jour en courant les avant-postes. C'est une feuille de mon carnet que je détache à ton intention, pendant que le siège de Paris est encore chaud. Tout cela est haché, heurté, bâclé sur le genou, déchiqueté comme un éclat d'obus ; mais je te l'envoie tel quel, sans rien changer, sans même me relire. J'aurais trop peur de vouloir inventer, faire intéressant, et de gâter tout.

A LA COURNEUVE, UN MATIN DE DÉCEMBRE.

Une plaine blanche de froid, sonore, âpre, crayeuse. Sur la boue gelée de la route, des bataillons de ligne défilent pêle-mêle avec l'artillerie. Défilé lent et triste. On va se battre. Les hommes, trébuchant, marchent la tête basse, en grelottant, le fusil à la bricole, les mains dans leurs couvertures comme dans des manchons. De temps en temps on crie :

« Halte ! »

Les chevaux s'effarent, hennissent. Les caissons tressautent. Les artilleurs se hissent sur leurs selles et regardent, anxieux, par delà le grand mur blanc du Bourget.

« Est-ce qu'on les voit ? » demandent les soldats en battant la semelle...

(1) *Aux avant-postes* dans les CONTES DU LUNDI, édition Charpentier, 1876.

Puis, en avant!... Le flot humain un moment refoulé s'écoule toujours lentement, toujours silencieux.

A l'horizon, sur l'avancée du fort d'Aubervilliers, dans le ciel froid qu'illumine un soleil levant d'argent mat, le gouverneur et son état-major, petit groupe fin, se détachant comme sur une nacre japonaise. Plus près de moi, un grand vol de corneilles noires posées au bord du chemin ; ce sont des chers frères ambulanciers. Debout, les mains croisées sous leurs capes, ils regardent défiler toute cette chair à canon d'un air humble, dévoué et triste.

Même journée. — Villages déserts, abandonnés, maisons ouvertes, toits crevés, fenêtres sans auvents qui vous regardent comme des yeux morts. Par moments, dans une de ces ruines où tout sonne, on entend quelque chose qui remue, un bruit de pas, une porte qui grince; et quand vous avez passé, un lignard vient sur le seuil, l'œil cave, méfiant, — maraudeur qui fait des fouilles ou déserteur qui cherche à se terrer... Vers midi, entré dans une de ces maisons de paysans. Elle était vide et nue, comme raclée avec les ongles. La pièce du bas, grande cuisine sans portes ni fenêtres, ouvrait sur une basse-cour; au fond de la cour une haie vive, et derrière, la campagne à perte de vue. Il y avait dans un coin un petit escalier de pierre en colimaçon. Je me suis assis sur une marche et je suis resté là bien longtemps. C'était si bon ce soleil et ce grand calme de tout. Deux ou trois grosses mouches de l'été d'avant, ranimées par la lumière, bourdonnaient au plafond contre les solives. Devant la cheminée, où se voyaient des traces de feu, une pierre rouge de sang gelé. Ce siège ensanglanté au coin de ces cendres encore chaudes racontait une veillée lugubre.

Le long de la Marne

Sorti le 3 décembre par la porte de Montreuil. Ciel bas, bise froide, brouillard.

Personne dans Montreuil. Portes et fenêtres closes. Entendu derrière une palissade un troupeau d'oies qui piaillait. Ici le paysan n'est pas parti, il se cache. Un peu plus loin, trouvé un cabaret ouvert. Il fait chaud, le poêle ronfle. Trois mobiles de province déjeunent presque dessus. Silencieux, les yeux bouffis, le visage enflammé, les coudes sur la table, les pauvres moblots dorment et mangent en même temps...

En sortant de Montreuil, traversé le bois de Vincennes tout bleu de la fumée des bivouacs. L'armée de Ducrot est là. Les soldats coupent des arbres pour se chauffer. C'est pitié de voir les trembles, les bouleaux, le jeunes frênes qu'on emporte la racine en l'air, avec leur fine chevelure dorée qui traîne derrière eux sur la route.

A Nogent, encore des soldats. Artilleurs en grands manteaux, mobiles de Normandie joufflus et ronds de partout comme des pommes, petits zouaves encapuchonnés et lestes, lignards voûtés, coupés en deux, leurs mouchoirs bleus sous le képi autour des oreilles, tout cela grouille et flâne par les rues, se bouscule à la porte de deux épiciers restés ouverts. Une petite ville d'Algérie. Enfin voici la campagne. Longue route déserte qui descend vers la Marne. Admirable horizon couleur de perle, arbres dépouillés frissonnant dans la brume. Au fond, le grand viaduc du chemin de fer, sinistre à voir avec ses arches coupées,

comme des dents qui lui manquent. En traversant le Perreux, dans une des petites villas du bord du chemin, jardins saccagés, maisons dévastées et mornes, vu derrière une grille trois grands chrysanthèmes blancs échappés au massacre et tout épanouis. J'ai poussé la grille, je suis entré; mais ils étaient si beaux que je n'ai pas osé les cueillir.

Pris à travers champs et descendu à la Marne. Comme j'arrive au bord de l'eau, le soleil débarbouillé tape en plein sur la rivière. C'est charmant. En face, Petit-Bry, où l'on s'est tant battu la veille, étage paisiblement ses maisonnettes blanches sur la côte au milieu des vignes. De ce côté-ci de la rivière, une barque dans les roseaux. Sur la rive, un groupe d'hommes qui causent en regardant le coteau vis-à-vis. Ce sont des éclaireurs que l'on envoie à Petit-Bry voir si les Saxons y sont revenus. Je passe avec eux. Pendant que le bachot traverse, un des éclaireurs assis à l'arrière me dit tout bas :

« Si vous voulez des chassepots, la mairie de Petit-Bry en est pleine. Ils y ont laissé aussi un colonel de la ligne, un grand blond, la peau blanche comme une femme, et des bottes jaunes toutes neuves. »

Ce sont les bottes du mort qui l'ont surtout frappé. Il y revient toujours :

« Vingt dieux! les belles bottes! » et ses yeux brillent en m'en parlant.

Au moment d'entrer dans Petit-Bry, un marin chaussé d'espadrilles, quatre ou cinq chassepots sur les bras, déboule d'une ruelle et vient vers nous en courant :

« Ouvrez l'œil, voilà les Prussiens. »

Vite on se blottit derrière un petit mur et on regarde.

Au-dessus de nous, tout en haut des vignes, c'est d'abord un cavalier, silhouette mélodramatique, penché en avant sur sa selle, le casque en tête, le mousqueton au poing. D'autres cavaliers viennent ensuite, puis des fantassins qui se répandent dans les vignes en rampant.

Un d'eux — tout près de nous — a pris position derrière un arbre et n'en bouge plus, un grand diable à longue capote brune, un mouchoir de couleur serré autour de la tête. De la place où nous sommes, ce serait un joli coup de fusil. Mais à quoi bon?... Les éclaireurs savent ce qu'ils voulaient. Maintenant vite à la barque; le marinier commence à jurer. Nous repassons la Marne sans encombre... Mais à peine abordés, voilà des voix étouffées qui nous appellent de l'autre rive :

« Ohé! du bateau!... »

C'est mon amateur de bottes de tout à l'heure et trois ou quatre de ses camarades qui ont essayé de pousser jusqu'à la mairie et qui reviennent précipitamment. Par malheur, il n'y a plus personne pour aller les chercher. Le marinier a disparu :

« Je ne sais pas ramer, » me dit assez piteusement le sergent des éclaireurs blotti avec moi dans un trou du bord de l'eau. Pendant ce temps, les autres s'impatientent :

« Mais venez donc ! mais venez donc ! »

Il faut y aller. Rude corvée. La Marne est lourde et dure. Je rame de toutes mes forces, et tout le temps je sens dans mon dos le Saxon de là-haut qui me regarde, immobile derrière son arbre...

En abordant, un des éclaireurs saute avec tant de précipitation, que la barque se remplit d'eau. Impossible de les emmener tous, sans s'exposer à couler. Le plus brave reste sur la berge, à attendre. C'est un caporal de francs-tireurs, gentil garçon, en bleu, avec un petit oiseau piqué sur le devant de sa casquette. J'aurais bien voulu retourner le prendre, mais on commençait à se fusiller d'un bord à l'autre. Il a attendu un moment, sans rien dire ; puis il a filé du côté de Champigny, en rasant les murs. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Même journée. — Quand le dramatique se mêle au grotesque, dans les choses aussi bien que dans les êtres, il arrive à des effets de terreur ou d'émotion d'une singulière intensité. Est-ce qu'une grande douleur sur une face ridicule ne vous émeut pas plus profondément qu'ailleurs ? Vous figurez-vous un bourgeois de Daumier dans les épouvantes de la mort, ou pleurant toutes ses larmes sur le cadavre d'un fils tué qu'on lui rapporte ? N'y a-t-il pas là quelque chose de particulièrement poignant ?... Eh bien ! toutes ces villas bourgeoises du bord de la Marne, ces chalets coloriés et burlesques, rose tendre, vert pomme, jaune-serin, tourelles moyen âge coiffées de zinc, kiosques en fausse brique, jardinets rococos où se balancent les boules de métal blanc, maintenant que je les vois dans la fumée de la bataille, avec leurs toits crevés par les obus, leurs girouettes cassées, leurs murailles toutes crénelées, de la paille et du sang partout, je leur trouve cette physionomie épouvantable...

La maison où je suis entré pour me sécher était bien le type d'une de ces maisons-là. Je suis monté au premier étage dans un petit salon, rouge et or. On n'avait pas fini de poser la tapisserie. Il y avait encore par terre des rouleaux de papier et des bouts de baguettes dorées ;

du reste, pas trace de meubles, rien que des tessons de bouteilles, et dans un coin une paillasse où dormait un homme en blouse. Sur tout cela, une vague odeur de poudre, de vin, de chandelle, de paille moisie... Je me chauffe avec un pied de guéridon devant une cheminée bête, en nougat rose. Par moment, quand je la regarde, il me semble que je passe une après-midi de dimanche à la campagne chez de bons petits bourgeois. Est-ce qu'on ne joue pas au jacquet derrière moi, dans le salon?... Non! ce sont des francs-tireurs qui chargent et déchargent leurs chassepots. Détonation à part, c'est tout à fait le bruit du tric-trac... A chaque coup de feu, on nous répond de la rive en face. Le son porté sur l'eau ricoche et roule sans fin entre les collines.

Par les meurtrières du salon, on voit la Marne qui reluit, la berge pleine de soleil, et des Prussiens qui détalent comme de grands lévriers vers les échalas de vignes.

Souvenir du Fort Montrouge

Tout en haut du fort, sur le bastion, dans l'embrasure des sacs de terre, les longues pièces de marine se dressaient fièrement, presque droites sur leurs affûts, pour faire tête à Châtillon. Ainsi pointées, la gueule en l'air, avec leurs anses des deux côtés comme des oreilles, on aurait dit de grands chiens de chasse aboyant à la lune, hurlant à la mort... Un peu plus bas, sur un terre-plein, les matelots, pour se distraire, avaient fait comme en un coin de navire une miniature de jardin anglais. Il y avait un banc, une tonnelle, des pelouses, des rocailles, et même un bananier. Pas bien grand par exemple, guère plus haut qu'une jacinthe; mais c'est égal! Il venait bien tout de même, et son panache vert faisait frais à l'œil, au milieu des sacs de terre et des piles d'obus.

Oh! le petit jardin du fort Montrouge! Je voudrais le voir entouré d'une grille, et qu'on y mît une pierre commémorative où seraient les noms de Carvès, de Desprez, de Saisset, et de tous les braves marins qui sont tombés là, sur ce bastion d'honneur.

A la Fouilleuse

Le matin du 20 janvier.

Joli temps doux et voilé. Grandes terres de labour ondulant au loin comme la mer. Sur la gauche, les hautes collines sablonneuses qui servent de contrefort au mont Valérien. A droite, le moulin Gibet, petit moulin de pierre aux ailes fracassées, avec une batterie sur la plate-forme. Suivi pendant un quart d'heure la longue tranchée qui mène au moulin, et sur laquelle flotte comme un petit brouillard de rivière. C'est la fumée des bivouacs. Les soldats accroupis font le café, et soufflent le bois vert qui les aveugle et les fait tousser. D'un bout à l'autre de la tranchée court une longue toux creuse...

La Fouilleuse. Une ferme horizonnée de petits bois. Arrivé juste à temps pour voir nos dernières lignes battre en retraite. C'est le troisième mobile de Paris. Il défile, en bon ordre, au grand complet, com-

mandant en tête. Après l'incompréhensible débandade à laquelle j'assiste depuis hier soir, cela me remonte un peu le cœur. Derrière eux, deux hommes à cheval passent près de moi, un général et son aide de camp. Les chevaux vont au pas ; les hommes causent, les voix sonnent. On entend celle de l'aide de camp, voix jeune, un peu obséquieuse :

« Oui, mon général... Oh! non, mon général... Sans doute, mon général. »

Et le général d'un ton doux et navré :

« Comment! il a été tué! Oh! le pauvre enfant! le pauvre enfant!...

Puis un silence et le piétinement des chevaux dans la terre grasse. »

Je reste seul un moment à regarder ce grand paysage mélancolique. qui a quelque chose des plaines du Chéliff ou de la Mitidja. Des files de brancardiers en blouses grises montent d'un chemin creux, avec leur drapeau blanc à croix rouge. On peut se croire en Palestine, au temps des croisades.

IV

LES DICTATEURS

Te rappelles-tu le numéro 7 de la rue de Tournon, et ce mémorable hôtel du Sénat, où nous avons tant mangé de biscuits de Reims à la poussière ? J'ai passé devant, ce matin, en allant visiter le quartier des bombes. La maison est toujours la même ; la cour aussi noire, aussi mouillée, les grandes croisées de la table d'hôte aussi ternies qu'il y a douze ans. Seulement la salle à manger m'a paru moins bruyante...

Quel train c'était — de notre temps — à l'heure des repas ! Il y avait là une douzaine d'étudiants méridionaux — mais du vilain Midi — avec des barbes en palissandre, trop noires, trop luisantes, un accent criard, des gestes désordonnés et de grands nez tombants qui leur faisaient à tous des têtes de cheval. Mon Dieu ! que ces jeunes Gascons étaient donc insupportables ! Quelle agitation dans le vide, quelle niaiserie, quel aplomb, quelle turbulence ! Un d'eux surtout, le plus criard, le plus gesticulant de la bande, m'est resté particulièrement dans le souvenir. Je le vois toujours arriver dans la salle, le dos voûté, roulant des épaules, borgne avec cela et le visage tout enflammé.

Dès qu'il entrait, les autres têtes de cheval se dressaient autour de la table, et un hennissement formidable l'accueillait :

« Ah ! ah ! ah !... voilà Gambetta ! »

Ils disaient *Ghâmbetthâh*, ces monstres ! et ils en avaient plein la bouche.

Lui s'asseyait bruyamment, s'étalait sur la table, se renversait sur sa chaise, pérorait, frappait du poing, riait à fendre les vitres, tirait la nappe à lui, crachait loin, se grisait sans boire, vous arrachait les plats des mains, les paroles de la bouche, et, après avoir parlé tout le temps, s'en allait sans avoir rien dit ; Gaudissart et Gazonal tout

ensemble, c'est-à-dire ce qu'on peut imaginer de plus provincial, de plus sonore et de plus ennuyeux. Je me souviens qu'une fois j'avais amené à notre table un petit employé de la ville, garçon très froid, très en dedans, qui venait de débuter au *Charivari*, et signait Henri Rochefort des articles de théâtre d'une prose aussi sobre et aussi réservée que sa personne. Gambetta, pour faire honneur au journaliste, le prit

à sa droite du côté de son bon œil, et l'abreuva tout un soir de son éloquence, si bien et si longtemps, que le futur directeur de la commission des barricades emporta de mon dîner une magnifique migraine qui coupa court à nos relations. Je l'ai bien regretté depuis.

Et voilà, mon cher absent, comme on se trompe sur les hommes! Que de fois nous nous sommes dit que cette fleur de Tarn-et-Garonne retournerait à son terroir et s'en irait s'aplatir un jour ou l'autre entre les lourds feuillets d'un Code de province, aux environs d'Auch ou

de Pézenas! Nous ne nous doutions guère alors qu'il y avait là devant nous un grand orateur en graine, un député, un ministre, un dictateur, et que, de cette cervelle en désordre, de ce flux de discours bourbeux et trouble comme les eaux d'une crue jaillirait un jour une parole puissante, qui semblerait à quelques-uns le souffle même de la Patrie...

Comment cela s'est-il fait? Par quelle opération mystérieuse ce Tholomyès de table d'hôte a-t-il pu passer grand homme si subitement?... J'ai mon idée là-dessus ; mais c'est une idée de poète, et tu riras si je te la dis. Et pourtant rien n'est plus réel. C'est du jour où il s'est fait poser un œil de verre, un bel œil bleu d'un iris inaltérable, et de ce jour-là seulement que datent la métamorphose et les hautes destinées de Gambetta. Cet œil de verre était fée probablement, et en apportant la lumière dans cette face de cyclope, il lui a donné du même coup l'expression, l'intelligence, le don de commandement, de fascination, et surtout le don de malice. Car il est malin, le Gascon! Je n'en veux pour preuve que cete phtisie galopante avec laquelle il nous a tant apitoyés l'année dernière, et qui aura décidément sa place dans l'histoire, au magasin des trucs et accessoires pour grands hommes, un peu au-dessous des béquilles de Sixte-Quint.

Par exemple, ce que l'œil de verre n'a pu lui enlever, c'est son terrible accent méridional et sa gesticulation d'épileptique. Par ce coin-là, il est toujours resıe l'ancien Gambetta de la rue de Tournon; et ceux qui le connaissaient ont pu, sans quitter Paris, le suivre pas à pas dans ses héroïdes provinciales. On se le représentait frappant de poing sur le balcon des préfectures et jetant aux échos étonnés du marché ou de la grand'place un formidable et ronflant: « ... *Citoyeïns*!... » On aimait aussi à se le figurer inspectant un camp de mobiles, ou bien encore conduisant un deuil patriotique la tête basse, le dos rond, la démarche abandonnée, un foulard de couleur noué de travers autour du cou, le bras droit négligemment jeté sur l'épaule d'un de ses mameluks, Spuller, Pipe-en-Bois ou Chose...

Crois-tu? si l'on avait le cœur à rire, quel joyeux vaudeville à faire avec ce titre : les Mameluks de Gambetta! Ont-ils dû s'en sonner de l'importance et de la chamarrure, tous ces niais, tous ces obscurs, tous ces inutiles, que l'œil de verre avait tirés un moment de leur nuit! Que de bombances, que de fêtes, et comme ce doit être dur maintenant de renoncer à tout cela!... Il faut dire aussi, pour être juste, que le métier de mameluk avait parfois de mauvais côtés. Ainsi, il y a quatre ou cinq

mois, je me souviens d'avoir vu le chef de cabinet Spuller dans une position terrible... C'était sur la place Saint-Pierre à Montmartre, une après-midi de grand vent et de grand soleil. Au milieu de la place, Nadar, en casquette d'aéronaute, flamboyait. Dans un coin, un énorme ballon jaune couché sur le côté se gonflait lentement. Tout autour, une foule immense, venue pour voir le ministre de l'intérieur s'envoler dans les airs avec son chef de cabinet. Dans le lointain, la canonnade incessante et sourde...

Je ne sais pourquoi ce grand ciel bleu, ce ballon jaune, ce délégué de la défense prêt à partir comme un oiseau, cette ville géante à plusieurs enceintes où le tonnerre des pièces de siège venait se perdre dans les mille bruits de la rue, tout cela avait quelque chose de chinois qui me faisait penser vaguement au siège de Pékin. Pour compléter l'illusion, le bon M. Spuller, en longue dalmatique fourrée, ouvrait de grands yeux en accent circonflexe et regardait avec effarement les apprêts de ce départ insolite, le ciel profond, Paris en bas dans la brume, et la grosse vessie jaune qui s'enflait à vue d'œil et tirait sur ses cordages. Le pauvre mameluk faisait peine à voir. Il était pâle, il grelottait. Une ou deux fois, je l'entendis dire tout bas d'une voix égarée :

« C'est une chose vraiment bien extraordinaire... »

Bien extraordinaire, en effet, monsieur Spuller.

V

LES FRANCS-TIREURS

On prenait le thé l'autre soir chez le tabellion de Nanterre. J'emploie avec plaisir ce vieux mot de tabellion, parce qu'il est bien dans la couleur Pompadour du joli village où fleurissent les rosières, et de l'antique salon où nous étions assis autour d'un feu de racines, flambant dans une grande cheminée à fleurs de lis... Le maître du logis était absent, mais son image bonasse et fine, suspendue dans un coin, présidait à la fête et souriait paisiblement, du fond d'un cadre ovale, aux singuliers convives qui remplissaient son salon.

Drôle de monde, en effet, pour une soirée de notaire! Des capotes galonnées, des barbes de huit jours, des képis, des cabans, de grandes bottes ; et partout, sur le piano, sur le guéridon, pêle-mêle avec les coussins de guipure, les boîtes de Spa, les corbeilles en tapisserie, des sabres et des revolvers qui traînaient. Tout cela faisait un étrange contraste avec ce logis patriarcal où flottait encore comme une odeur de pâtisseries de Nanterre, servies par une belle notaresse à des rosières en robe d'organdi... Hélas! grâce aux soudards du roi Guillaume, il n'y a plus de rosières à Nanterre. On les a remplacées par un bataillon de francs-tireurs de Paris, et c'est l'état-major du bataillon — campé dans la maison du notaire — qui nous offrait le thé ce soir-là...

Jamais le coin du feu ne m'avait paru si bon. Au dehors, le vent soufflait sur la neige et nous apportait, avec le bruit des heures grelottantes, le qui-vive des sentinelles et, de loin en loin, la détonation

sourde d'un chassepot... Dans le salon on parlait peu. C'est un rude service que celui des avant-postes, et l'on est las quand vient le soir. Puis, ce parfum de bien-être intime, qui monte des théières en tourbillons de fumée blonde, nous avait tous envahis et comme hypnotisés dans les grands fauteuils du tabellion.

Soudain des pas pressés, un bruit de portes, et, l'œil brillant, la parole haletante, un employé du télégraphe tombe au milieu de nous :

« Aux armes ! aux armes ! Le poste de Rueil est attaqué ! »

C'est un poste avancé établi par les francs-tireurs à dix minutes de Nanterre, dans la gare de Rueil, comme qui dirait en Poméranie... En un clin d'œil tout l'état-major est debout, armé, ceinturonné, et dégringole dans la rue pour réunir les compagnies. Pas besoin de trompette pour cela. La *première* est logée chez le curé ; vite deux coups de pied dans la porte du curé.

« Aux armes !... levez-vous ! »

Et tout de suite on court chez le greffier, où sont ceux de la *seconde*...

Oh ! ce petit village noir avec son clocher pointu couvert de neige, ces jardinets en quinconces qui, en s'ouvrant, sonnaient comme des boutiques, ces maisons inconnues, ces escaliers de bois où je courais en tâtonnant derrière le grand sabre de l'adjudant-major, l'haleine chaude des chambrées où nous jetions en passant le cri d'alarme, les fusils qui sonnaient dans l'ombre, les hommes lourds de sommeil qui gagnaient leur poste en trébuchant, tandis qu'au coin d'une rue cinq ou six paysans abrutis se disaient tout bas, avec des lanternes : « On nous attaque... on nous attaque... » tout cela sur le moment me faisait l'effet d'un rêve, mais l'impression que j'en ai gardée est ineffaçable et précise...

Je vois encore la place de la Mairie toute noire, les fenêtres du télégraphe allumées, une première salle où les estafettes attendent, le falot au poing ; dans un coin, le chirurgien irlandais du bataillon préparant flegmatiquement sa trousse, et, détail adorable au milieu de ce branle-bas d'escarmouche, une petite cantinière — habillée de bleu comme les orphelines — qui s'est endormie devant le feu, un chassepot entre les bras ; puis enfin, dans le fond, le bureau du télégraphe, les lits de camp, la grande table pleine de lumière, les deux employés courbés sur leur machine, et derrière eux le commandant qui se penche, suivant d'un œil anxieux les longues banderoles qui se dévident et donnent, minute par minute, des nouvelles du poste attaqué... Déci-

dément, il paraît que ça chauffe là-bas. Dépêches sur dépêches. Le télégraphe affolé secoue ses sonnettes électriques et précipite à tout casser son tic-tac de machine à coudre.

« Arrivez vite... » dit Rueil.

« Nous arrivons... » répond Nanterre.

Et les compagnies partent au galop...

Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu'une nuit de janvier passée à grelotter comme un vieux loup dans une fosse de grand'garde ; rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance ; mais — un soir de belle gelée — s'en aller à la bataille le ventre plein et le cœur chaud, se lancer à fond de train dans le noir, dans l'aventure, en compagnie de bons garçons dont on sent tout le temps les coudes, c'est un plaisir délicieux, et comme une excellente ivresse, mais une ivresse spéciale qui dégrise les ivrognes et fait voir clair les mauvais yeux...

Pour ma part, j'y voyais très bien cette nuit-là. Il n'y avait pourtant pas gros comme ça de lune, et c'est la terre blanche de neige qui faisait lumière au ciel ; lumière de théâtre froide et crue, s'étalant jusqu'au bout de la plaine, et sur laquelle les moindres traits du paysage, un pan de mur, un poteau, une rangée de saules, se détachaient secs et noirs, comme dépouillés de leur ombre... Dans le petit chemin qui borde la voie, les francs-tireurs filaient au pas de course. On n'entendait que la vibration des fils télégraphiques courant tout le long du talus, la respiration haletante des hommes, le coup de sifflet jeté aux sentinelles, et de temps en temps un obus du mont Valérien passant comme un oiseau de nuit au-dessus de nos têtes, avec un formidable battement d'ailes... A mesure qu'on avançait, devant nous, au ras du sol, des coups de feu lointains étoilaient l'ombre. Puis, sur la gauche, au fond de la plaine, de grandes flammes d'incendie montèrent silencieusement.

« Devant l'usine, en tirailleurs !... » commanda notre chef d'escouade.

« Oh ! là là !... en tirailleurs !... on va rien écoper !... » me fit mon voisin de gauche avec un accent de faubourg.

D'un bond l'officier arriva sur nous :

« Qui est-ce qui a parlé ?... C'est toi ?...
— Oui, mon capitaine, je...
— C'est bon... va-t'en... retourne à Nanterre.
— Mais, mon capitaine...
— Non, non... va-t'en vite... je n'ai pas besoin de toi... Ah ! tu as peur d'écoper... file, file ! »

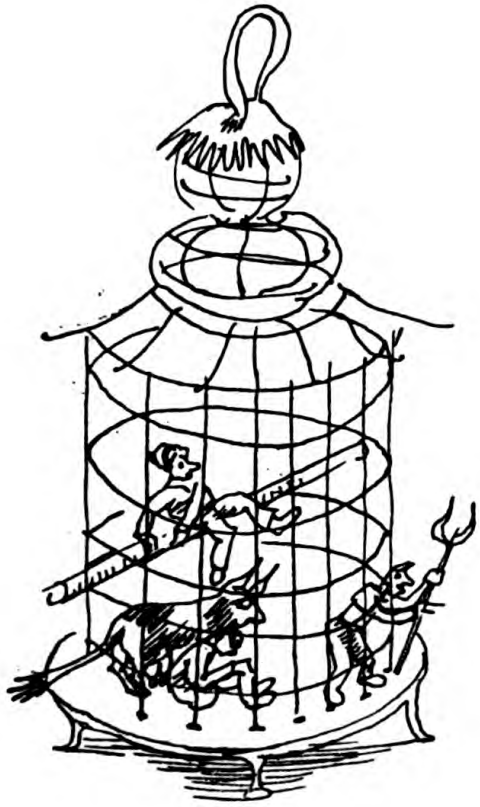
Et le malheureux fut obligé de sortir des rangs ; mais, au bout de cinq minutes, il avait repris furtivement sa place et ne demandait qu'à écoper dorénavant.

Eh bien, non. Il était dit que personne n'écoperait cette nuit-là. Comme nous arrivions sur la barricade, l'affaire venait de finir. Les Prussiens, qui espéraient surprendre notre petit poste, — le trouvant sur ses gardes et à l'abri d'un coup de main, — s'étaient retirés prudemment ; et nous eûmes juste le temps de les voir disparaître au bout de la plaine, silencieux et noirs comme des cancrelats. Toutefois, dans

la crainte d'une nouvelle attaque, on nous fit rester à la gare de Rueil, et nous achevâmes la nuit debout et l'arme au pied, les uns sur la chaussée, les autres dans la salle d'attente...

Pauvre gare de Rueil que j'avais connue si joyeuse, si claire! gare aristocratique des canotiers de Bougival, où les étés parisiens promenaient leurs ruches de mousseline et leurs toquets à aigrettes, comment la reconnaître dans cette cave lugubre, dans ce tombeau blindé, matelassé, sentant la poudre, le pétrole, la paille moisie, où nous parlions tout bas serrés les uns contre les autres et n'ayant d'autre lumière que le feu de nos pipes et le filet de jour venu du coin des officiers ?... D'heure en heure, pour nous distraire, on nous envoyait par escouades tirailler le long de la Seine ou faire une patrouille dans Rueil, dont les rues vides et les maisons presque abandonnées s'éclairaient des froides lueurs d'un incendie allumé par les Prussiens au Bois-Préau... La nuit se passa ainsi sans encombre ; puis au matin on nous renvoya...

Quand je rentrai à Nanterre, il faisait encore nuit. Sur la place de la Mairie, la fenêtre du télégraphe brillait comme un feu de phare, et dans le salon de l'état-major, en face de son foyer où s'éteignaient quelques cendres chaudes, M. le tabellion souriait toujours paisiblement...



VI

LES PAYSANS

A PARIS

A Champrosay, ces gens-là étaient très heureux. J'avais leur basse-cour juste sous mes fenêtres, et pendant six mois de l'année leur existence se trouvait un peu mêlée à la mienne. Bien avant le jour, j'entendais l'homme entrer dans l'écurie, atteler sa charrette et partir pour Corbeil, où il allait vendre ses légumes ; puis la femme se levait, habillait les enfants, appelait les poules, trayait la vache, et toute la matinée c'était une dégringolade de gros et de petits sabots dans l'escalier de bois... L'après-midi tout se taisait. Le père était aux champs, les enfants à l'école, la mère occupée silencieusement dans la cour à étendre du linge ou à coudre devant sa porte en surveillant le tout petit... De temps en temps quelqu'un passait dans le chemin, et on causait en tirant l'aiguille...

Une fois, c'était vers la fin du mois d'août dernier, j'entendis la femme qui disait à une voisine :

« Allons donc, les Prussiens !... Est-ce qu'ils sont en France, seulement ?

— Ils sont à Châlons, mère Jean !... » lui criai-je par ma fenêtre. Cela la fit rire beaucoup... Dans ce petit coin de Seine-et-Oise, les paysans ne croyaient pas à l'invasion.

Tous les jours, cependant, on voyait passer des voitures chargées de bagages. Les maisons des bourgeois se fermaient, et dans ce beau mois où les journées sont si longues, les jardins achevaient de fleurir, déserts et mornes derrière leurs grilles closes... Peu à peu mes voisins commencèrent à s'alarmer. Chaque nouveau départ dans le pays les rendait tristes. Ils se sentaient abandonnés... Puis un matin, roulement de tambour aux quatre coins du village! Ordre de la mairie. Il fallait aller à Paris vendre la vache, les fourrages, ne rien laisser pour les Prussiens... L'homme partit pour Paris, et ce fut un triste voyage. Sur le pavé de la grand'route, de lourdes voitures de déménagement se suivaient à la file, pêle-mêle avec des troupeaux de porcs et de moutons qui s'effaraient entre les roues, des bœufs entravés qui mugissaient sur des charrettes; sur le bord, au long des fossés de pauvres gens s'en allaient à pied derrière de petites voitures à bras pleines de meubles de l'ancien temps, des bergères fanées, des tables empire, des miroirs garnis de perse, et l'on sentait quelle détresse avait dû entrer au logis pour remuer toutes ces poussières, déplacer toutes ces reliques et les traîner à tas par les grands chemins.

Aux portes de Paris, on s'étouffait. Il fallut attendre deux heures... Pendant ce temps, le pauvre homme, pressé contre sa vache, regardait avec effarement les embrasures des canons, les fossés remplis d'eau,

les fortifications qui montaient à vue d'œil et les longs peupliers d'Italie abattus et flétris sur le bord de la route... Le soir, il s'en revint consterné, et raconta à sa femme tout ce qu'il avait vu. La femme eut peur, voulut s'en aller dès le lendemain. Mais d'un lendemain à l'autre, le départ se trouvait toujours retardé... C'était une récolte à faire, une pièce de terre qu'on voulait encore labourer... Qui sait si on n'aurait pas le temps de rentrer le vin?... Et puis, au fond du cœur, une vague espérance que peut-être les Prussiens ne passeraient pas leur endroit.

Une nuit, ils sont réveillés par une détonation formidable. Le pont de Corbeil venait de sauter. Dans le pays, des hommes allaient, frappant de porte en porte :

« Les uhlans! les uhlans! sauvez-vous. »

Vite, vite, on s'est levé, on a attelé la charrette, habillé les enfants à moitié endormis, et l'on s'est sauvé par la traverse avec quelques voisins. Comme ils achevaient de monter la côte, le clocher a sonné trois heures. Ils se sont retournés une dernière fois. L'abreuvoir, la place de l'Église, leurs chemins habituels, celui qui descend vers la Seine, celui qui file entre les vignes, tout leur semblait déjà étranger, et dans le brouillard blanc du matin le petit village abandonné serrait ses maisons l'une contre l'autre, comme frissonnant d'une attente terrible.

Ils sont à Paris maintenant. Deux chambres au quatrième dans une rue triste... L'homme, lui, n'est pas trop malheureux. On lui a trouvé de l'ouvrage ; puis il est de la garde nationale, il a le rempart, l'exercice, et s'étourdit le plus qu'il peut pour oublier son grenier vide et ses prés sans semence. La femme, plus sauvage, se désole, s'ennuie, ne sait que devenir. Elle a mis ses deux aînées à l'école, et dans l'externat sombre, sans jardin, les fillettes étouffent en se rappelant leur joli couvent de campagne, bourdonnant et gai comme une ruche, et la demi-lieue à travers bois qu'il fallait faire tous les matins pour aller le chercher. La mère souffre de les voir tristes, mais c'est le petit surtout qui l'inquiète.

Là-bas il allait, venait, la suivant partout, dans la cour, dans la maison, sautant la marche du seuil autant de fois qu'elle-même, trempant ses petites mains rougies dans le baquet à lessive, s'asseyant près de la porte quand elle tricotait pour se reposer. Ici quatre étages à monter, l'escalier noir où les pieds bronchent, les maigres feux dans les

cheminées étroites, les fenêtres hautes, l'horizon de fumée grise et d'ardoises mouillées...

Il y a bien une cour où il pourrait jouer ; mais la concierge ne veut pas. Encore une invention de la ville, ces concierges ! Là-bas, au village, on est maître chez soi, et chacun a son petit coin qui se garde de lui-même. Tout le jour, le logis reste ouvert ; le soir, on pousse un gros loquet de bois, et la maison entière plonge sans peur dans cette nuit noire de la campagne où l'on trouve de si bons sommes. De temps en temps le chien aboie à la lune, mais personne ne se dérange... A Paris, dans les maisons pauvres, c'est la concierge qui est la vraie propriétaire. Le petit n'ose pas descendre seul, tant il a peur de cette méchante femme qui leur a fait vendre leur chèvre, sous prétexte qu'elle traînait des brins de paille et des épluchures entre les pavés de la cour.

Pour distraire l'enfant qui s'ennuie, la pauvre mère ne sait plus qu'inventer ; sitôt le repas fini, elle le couvre comme s'ils allaient aux champs et le promène par la main dans les rues, le long des boulevards. Saisi, heurté, perdu, l'enfant regarde à peine autour de lui. Il n'y a que les chevaux qui l'intéressent ; c'est la seule chose qu'il reconnaisse et qui le fasse rire. La mère non plus ne prend plaisir à rien. Elle s'en va lentement, songeant à son bien, à sa maison, et quand on les voit passer tous les deux, elle avec son air honnête, sa mise propre, ses cheveux lisses, le petit avec sa figure ronde et ses grosses galoches, on devine bien qu'ils sont dépaysés, en exil, et qu'ils regrettent de tout leur cœur l'air vif et la solitude des routes de village.

VII

LES PALAIS D'ÉTÉ

Après la prise de Pékin et le pillage du palais d'Été par les troupes françaises, lorsque le général Cousin-Montauban vint à Paris se faire baptiser comte de Palikao, il distribua dans la gentry parisienne, en guise de dragées de baptême, les merveilleux trésors de jade et de laque rouge dont ses fourgons revenaient chargés, et pendant toute une saison il y eut aux Tuileries et dans quelques salons de la société — ce qu'on appelait alors la société — une grande exhibition de chinoiseries.

On allait là comme à une vente de cocotte ou à une conférence de l'abbé Bauer. Je vois encore, dans le demi-jour des pièces un peu abandonnées où ces richesses étaient étalées, les petites Frou-Frou à gros chignons se pressant, s'agitant parmi les stores de soie bleue à fleurs d'argent, les lanternes de gaze ornées de houppes et de clochettes d'émail, les paravents de corne transparente, les grands écrans de toile couverts de sentences peintes, tout cet encombrement de riens précieux, si bien faits pour la vie immobile des femmes aux petits pieds. On s'asseyait sur les fauteuils de porcelaine, on fouillait les coffres de laque, les tables à ouvrage à dessins d'or ; on essayait pour jouer les crêpes de soie blanche, les colliers de perles de Tartarie ; et c'étaient de petits cris d'étonnement, des rires étouffés, une cloison de bambou qu'on renversait avec sa traîne, et puis sur toutes les lèvres ce mot magique de palais d'Été qui courait comme une brise d'éventail, ouvrant à l'imagination je ne sais quelles féeriques avenues d'ivoire blanc et de jaspe fleuri.

Cette année, la gentry de Berlin, de Munich, de Stuttgard, a eu,

elle aussi, des exhibitions du même genre. Voilà plusieurs mois déjà que les fortes dames d'outre-Rhin poussent des « mein Gott » d'admiration devant les services de Sèvres, les pendules Louis XVI, les salons blanc et or, les dentelles de Chantilly, les caisses d'oranger, de myrte et d'argenterie que les innombrables Palikao de l'armée du roi Guillaume ont cueillis aux environs de Paris dans le pillage de nos palais d'été.

Car, eux, ils ne se sont pas contentés d'en piller un. Saint-Cloud, Meudon — ces jardins du Céleste Empire — ne leur ont pas suffi. Les drôles sont entrés partout ; ils ont tout raflé, tout saccagé, depuis les grands châteaux historiques, qui gardent, dans la fraîcheur de leurs pelouses vertes et de leurs arbres de cent ans, un petit coin de France, jusqu'à la plus humble de nos maisonnettes blanches ; et maintenant, tout le long de la Seine, d'une rive à l'autre, nos palais d'été grands ouverts, sans toits, sans fenêtres, se montrent leurs murailles nues et leurs terrasses découronnées.

C'est surtout du côté de Montgeron, de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, que la dévastation a été effroyable. S. A. R. le prince de Saxe travaillait par là-bas avec sa bande, et il paraît que l'Altesse a bien fait les choses. Dans l'armée allemande on ne l'appelle plus que « le voleur ». En somme, le prince de Saxe me fait l'effet d'être un podestat sans illusions, un esprit pratique qui s'est très bien rendu compte qu'un jour ou l'autre l'ogre de Berlin ne ferait qu'une bouchée de tous les Petit-Poucet de l'Allemagne du Sud, et il a pris ses précautions en conséquence. A présent, quoi qu'il arrive, monseigneur est à l'abri du besoin. Le jour où on le cassera aux gages, il pourra, à son choix, ouvrir une librairie française à la foire de Leipzig, se faire horloger à Nuremberg, facteur de pianos à Munich, ou brocanteur à Francfort-sur-le-Mein. Nos palais d'été lui ont fourni les moyens de tout cela, et voilà pourquoi il a mené le pillage avec tant d'entrain.

Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est la rage que Son Altesse a mise à dépeupler nos faisanderies et nos garennes, à ne pas laisser gros comme rien de plume et de poil dans nos bois...

Pauvre forêt de Sénart, si paisible, si bien tenue, si fière de ses petits étangs à poissons rouges, de ses garde-chasses en habit vert! Comme ils se sentaient bien chez eux, tous ces chevreuils, tous ces faisans de la Couronne! Quelle bonne vie de chanoines! Quelle sécurité!... Quelquefois, dans le silence des après-midi d'été, vous entendiez un frôlement de bruyère, et tout un bataillon de faisanneaux défilait en sautillant

entre vos jambes, pendant que, là-bas, au bout d'une allée couverte, deux ou trois chevreuils se promenaient paisiblement de long en large, comme des abbés dans le jardin d'un séminaire. Allez donc tirer des coups de fusil à des innocents pareils!

Aussi les braconniers eux-mêmes s'en faisaient un scrupule, et le jour de l'ouverture de la chasse, lorsque M. Rouher ou le marquis de la Valette arrivaient avec leurs invités, le garde général — j'allais dire le metteur en scène — désignait d'avance quelques poules faisanes hors d'âge, quelques vieux lièvres chevronnés, qui allaient attendre ces messieurs au rond-point du Grand-Chêne et tombaient sous leurs

coups avec grâce en criant : « Vive l'Empereur ! » C'est tout ce qu'on tuait de gibier dans l'année.

Tu penses quelle stupeur, les malheureuses bêtes, quand deux ou trois cents rabatteurs en bérets crasseux sont venus un matin se ruer sur leurs tapis de bruyères roses, dérangeant les couvées, renversant les clôtures, s'appelant d'une clairière à l'autre dans une langue barbare, et qu'au fond de ces taillis mystérieux où Mme de Pompadour venait épier le passage de Louis XV, on a vu luire les sabretaches et les casques pointus de l'état-major saxon ! En vain les chevreuils essayaient de fuir, en vain les lapins effarés levaient leurs petites pattes frémissantes en criant : « Vive Son Altesse Royale le prince de Saxe ! » le dur Saxon ne voulait rien entendre, et pendant plusieurs jours de suite le massacre a continué. A cette heure, tout est fini ; le grand et le petit Sénart sont vides. Il n'y reste plus que des geais et des écureuils, auxquels les fidèles vassaux du roi Guillaume n'ont pas osé toucher, parce que les geais sont blanc et noir aux couleurs de la Prusse, et que la fourrure des écureuils est de ce marron fauve si cher à M. de Bismarck.

Je tiens ces détails du père La Loué, un garde forestier de Seine-et-Oise que tu as dû voir quelquefois chez nous à la campagne, avec son accent traînard, son air madré, ses petits yeux clignotant dans un masque couleur de terre. Le bonhomme est si jaloux de ses fonctions de garde, il invoque si souvent et à tout propos les cinq lettres cabalistiques flamboyant sur le cuivre de sa plaque, que les gens du pays l'ont surnommé le père La Loi, La Loué, pour parler comme en Seine-et-Oise. Lorsqu'au mois de septembre nous vînmes nous enfermer dans Paris, le vieux La Loué enterra ses meubles, ses hardes, envoya sa famille au loin, et resta pour attendre les Prussiens.

« Je connais ma forêt, disait-il en brandissant sa carabine... qu'ils viennent m'y chercher ! »

Là-dessus nous nous séparâmes... Je n'étais pas sans inquiétude sur son compte. Souvent, pendant ce dur hiver, je me figurais ce pauvre homme tout seul dans la forêt, obligé de se nourrir de racines, n'ayant pour se garer du froid qu'une blouse de toile avec sa plaque par-dessus. Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule.

Hier matin, je l'ai vu arriver chez moi, frais, gaillard, engraissé, avec une belle lévite neuve, et toujours la fameuse plaque reluisant sur sa poitrine comme un bassin de barbier. Qu'a-t-il fait tout ce temps-là ?

Je n'ai pas osé le lui demander ; mais il n'a pas l'air d'avoir trop souffert... Brave père La Loué! Il connaissait si bien sa forêt! Il y aura promené le prince de Saxe.

C'est peut-être une mauvaise pensée que j'ai là ; mais je connais mes paysans, et je sais ce dont ils sont capables... Le vaillant peintre Eugène Leroux — blessé dans une de nos premières sorties et soigné quelque temps chez des vignerons de la Beauce — nous racontait l'autre jour un mot qui peint bien toute cette race. Les gens chez lesquels il logeait ne s'expliquaient pas pourquoi il s'était battu sans y être forcé.

« Vous êtes donc un ancien militaire ? lui demandaient-ils toujours.

— Pas du tout. Je fais des tableaux, je n'ai jamais fait que cela.

— Eh ben! alors, quand ils vous ont fait signer le papier pour aller à la guerre... ?

— Mais on ne m'a rien fait signer...

— Enfin, quoi! quand vous êtes allé pour vous battre, c'est donc — et ici ils se regardaient en clignant de l'œil — c'est donc que vous aviez bu un petit coup! »

Voilà le paysan français!... Celui des environs de Paris est pire encore. Les quelques braves gens qu'il y avait dans la banlieue sont venus derrière les remparts manger du pain de chien avec nous ; mais ceux qui sont restés là-bas — et il y en avait plus qu'on ne croit — ceux-là, je m'en méfie. Ils sont restés pour montrer nos caves aux Prussiens, et consommer le pillage de nos pauvres palais d'été.

Mon palais à moi était si modeste, si bien enfoui dans les acacias, qu'il aura peut-être échappé au désastre ; mais je n'irai m'en assurer que quand les Prussiens seront partis, et bien longtemps après encore. Je veux laisser au paysage le temps de s'assainir... Quand je pense, mon cher, que tous nos jolis coins, ces petites îles de roseaux et de saules grêles où nous allions le soir nous allonger au ras de l'eau pour écouter chanter les rainettes, les allées pleines de mousse où la pensée, en marchant, s'éparpillait tout le long des haies, s'accrochait à toutes les branches, ces grandes clairières de gazon où l'on était si bien pour dormir au pied des chênes, avec un tournoiement d'abeilles dans le haut, qui nous faisaient un dôme de musique, quand je pense que cela a été à eux, qu'ils se sont assis partout ; alors ce beau pays ne m'apparaît plus que fané et triste. Cette souillure m'effraye encore plus que le pillage. J'ai peur de ne plus aimer mon nid.

Ah! si les Parisiens, au moment du siège, avaient pu rentrer en ville cette adorable campagne des environs ; si nous avions pu rouler les pelouses, les chemins verts tout empourprés des soleils couchants, enlever les étangs qui luisent sous bois comme des miroirs à main, pelotonner nos petites rivières autour d'une bobine comme des fils d'argent, et enfermer le tout au garde-meuble ; quelle joie ce serait pour nous maintenant de mettre les pelouses et les dessous de bois en place, et de refaire une Ile-de-France que les Prussiens n'auraient jamais vue!...

VIII

L'ENFANT ESPION

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne.

C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze ; avec ces moucherons-là, on ne sait jamais. Sa mère était morte ; son père, ancien soldat de marine, gardait un square dans le quartier du Temple. Les babies, les bonnes, les vieilles dames à pliants, les mères pauvres, tout le Paris trotte-menu qui vient se mettre à l'abri des voitures dans ces parterres bordés de trottoirs, connaissaient le père Stenne et l'adoraient. On savait que, sous cette rude moustache, effroi des chiens et des traîneurs de bancs, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme :

« Comment va votre petit garçon ?... »

Il l'aimait tant son garçon, le père Stenne ! Il était si heureux, le soir, après la classe, quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées, s'arrêtant à chaque banc pour saluer les habitués, répondre à leurs bonnes manières.

Avec le siège malheureusement tout cela changea. Le square du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie dans les massifs déserts et bouleversés, seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi il fallait voir sa moustache, quand il parlait des Prussiens... Le petit Stenne, lui, ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie. Un siège! C'est si amusant pour les gamins. Plus d'école! plus de mutuelle! Des vacances tout le temps et la rue comme un champ de foire... L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart choisissant de préférence ceux qui avaient une bonne musique ; et là-dessus petit Stenne était très ferré. Il vous disait fort bien que celle du 96e ne valait pas grand'chose, mais qu'au 55e ils en avaient une excellente. D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice ; puis il y avait les queues... Son panier sous le bras, il se mêlait à ces longues files qui se formaient dans l'ombre des matins d'hiver sans gaz, à la grille des bouchers, des boulangers. Là, les pieds dans l'eau, on faisait des connaissances, on causait politique, et comme fils de M. Stenne, chacun lui demandait son avis. Mais le plus amusant de tout, c'était encore les parties de bouchon, ce fameux jeu de *galoche* que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart ni aux boulangeries, vous étiez sûr de le trouver à la partie de *galoche* de la place du Château-d'Eau. Lui ne jouait pas, bien entendu ; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs avec des yeux!

Un surtout, un grand en cotte bleue, qui ne misait que des pièces de cent sous, excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cotte... Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse :

« Ça te fait loucher, hein ?... Eh bien, si tu veux, je te dirai où on en trouve. »

La partie finie, il l'emmena dans un coin de la place et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens, on avait 30 francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très indigné ; et du coup, il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des tas de galoches dressées au pied de son lit, et des pièces de cent sous qui filaient à plat,

toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire...

Ils partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arrivèrent à la porte de Flandre, il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire — un brave sédentaire qui avait le nez rouge et l'air bon — il lui dit d'une voix de pauvre :

« Laissez-nous passer, mon bon monsieur... Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ. »

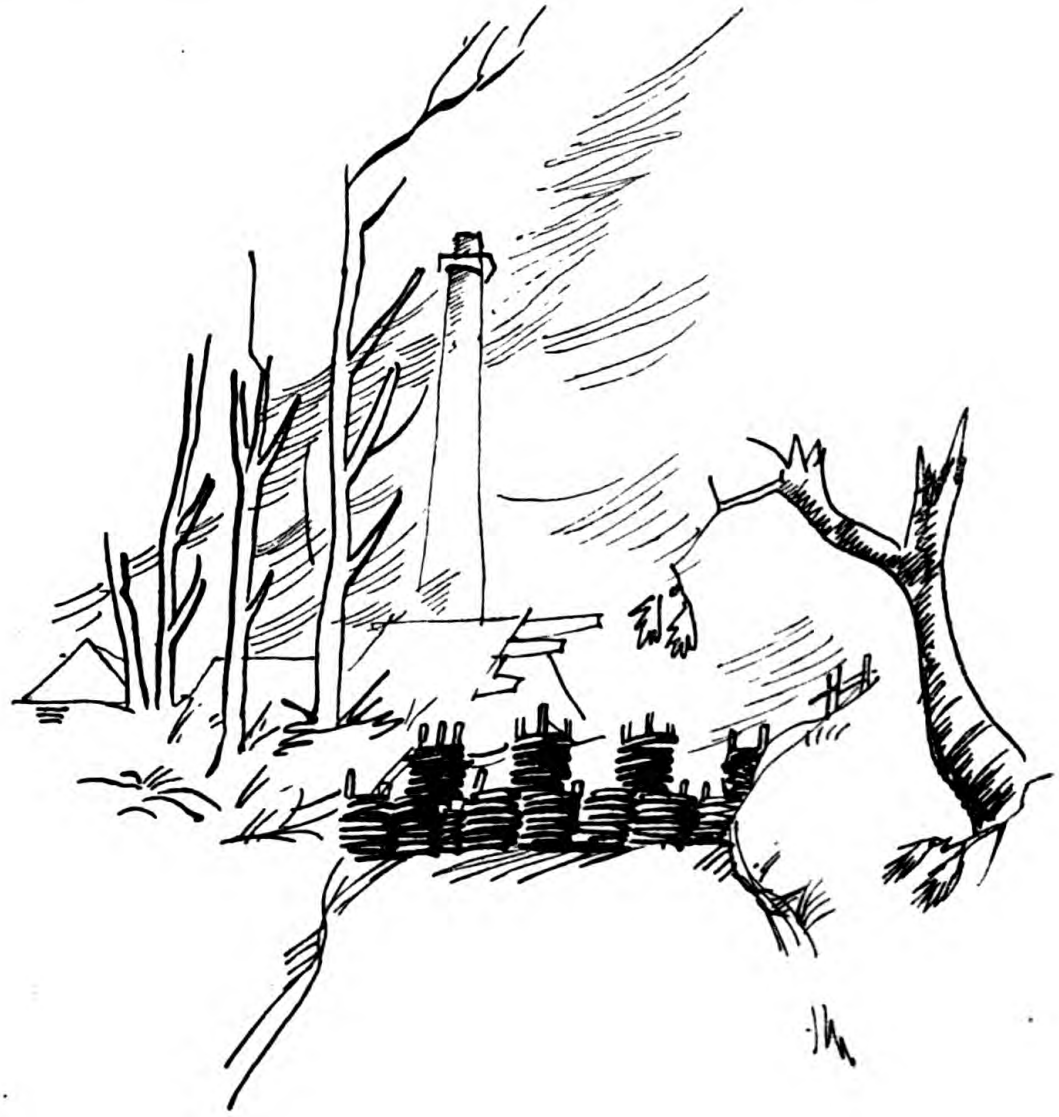
Il pleurait. Stenne, tout honteux, baissait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

« Passez vite, » leur dit-il en s'écartant ; et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers. C'est le grand qui riait !...

Confusément, comme dans un rêve, le petit Stenne voyait des usines transformées en casernes, des barricades désertes, garnies de chiffons mouillés, de longues cheminées qui trouaient le brouillard et montaient dans le ciel, vides, ébréchées. De loin en loin, une sentinelle, des officiers encapuchonnés qui regardaient là-bas avec des lorgnettes, et de petites tentes trempées de neige fondue devant des feux qui mouraient. Le grand connaissait les chemins, prenait à travers champs pour éviter les postes. Pourtant ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grand'garde de francs-tireurs. Les francs-tireurs étaient là avec leurs petits cabans, accroupis au fond d'une fosse pleine d'eau, tout le long du chemin de fer de Soissons. Cette fois le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du garde-barrière sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne :

« Allons ! mioches, ne pleurons plus ! dit-il aux enfants ; on vous y laissera aller, à vos pommes de terre ; mais, avant, entrez vous chauffer un peu... Il a l'air gelé ce gamin-là ! »

Hélas ! Ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte... Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, un vrai feu de veuve, à la flamme duquel ils faisaient dégeler du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna la goutte, un peu de



café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent, lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

« Garçons ! dit le sergent en rentrant radieux... nous aurons du tabac cette nuit... On a surpris le mot des Prussiens... Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce sacré Bourget ! »

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On chantait, on dansait, on astiquait les sabres-baïonnettes ; et, profitant de ce tumulte les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

« Rentrons... N'y allons pas, » disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours. Soudain ils entendirent le trictrac d'un fusil qu'on armait.

« Couche-toi ! » fit le grand, en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre sifflet répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant... Devant le mur, au ras du sol, parurent deux moustaches jaunes sous un béret crasseux. Le grand sauta dans la tranchée, à côté du Prussien :

« C'est mon frère, » dit-il en montrant son compagnon...

Il était si petit, ce Stenne, qu'en le voyant, le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terres, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même béret crasseux, les mêmes moustaches jaunes qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres. Le bas était plein de soldats qui jouaient aux cartes, faisaient la soupe sur un grand feu clair. Cela sentait bon les choux, le lard ; quelle différence avec le bivouac des francs-tireurs ! En haut, les officiers. On les entendait jouer du piano, déboucher du vin de Champagne. Quand les Parisiens entrèrent, un hurrah de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux ; puis on leur versa à boire et on les fit causer. Tous ces officiers avaient l'air fier et méchant ; mais le grand les amusait avec sa verve faubourienne, son vocabulaire de voyou. Ils riaient, répétaient ses mots après lui, se roulaient avec délices dans cette boue de Paris qu'on leur apportait. Le petit Stenne aurait bien voulu parler, lui aussi, prouver qu'il n'était pas une bête ; mais quelque chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres, qui lisait, ou plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fût dit : « J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un métier pareil... » A partir de ce moment, Stenne sentit comme une main qui se posait sur son cœur et l'empêchait de battre.

Pour échapper à cette angoisse, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux, de leur façon de faire l'exercice, imitait une prise d'armes au Marais, une alerte de nuit sur les remparts. Puis le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs... Pour le coup, le petit Stenne se leva furieux, dégrisé :

« Pas cela, grand... Je ne veux pas. »

Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants :

« F... le camp ! » leur dit-il.

Et ils se mirent à causer entre eux, très vite, en allemand. Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse ; et lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait : « *Bas chôli... ça, bas chôli.* »

Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens ; avec cela ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient silencieuses, se massant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux. Quand les enfants passèrent, il les reconnut et leur envoya un bon sourire...

Oh ! que ce sourire fit mal au petit Stenne !... Un moment il eut envie de crier : « N'allez pas là-bas... nous vous avons trahis. » Mais l'autre lui avait dit : « Si tu parles, nous serons fusillés, » et la peur le retint... A la Courneuve, ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement, et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse, de penser aux parties de *galoche* qu'il avait là en perspective, le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant ! Lorsque après les portes le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir bien lourdes, et la main qui lui serrait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le

regardaient sévèrement, comme s'ils avaient su d'où il venait. Le mot espion, il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal. Enfin il arriva chez lui, et tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il passa vite dans leur chambre cacher sous son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province : les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant, l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant avec son bon rire :

« Hein, garçon, comme tu irais aux Prussiens, si tu étais grand! »

Vers huit heures, on entendit le canon.

« C'est Aubervilliers... On se bat au Bourget, » fit le bonhomme, qui connaissait tous ses forts. Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher, mais il ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de nuit pour surprendre les Prussiens et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui!... Le prix de tout ce sang se cachait là sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat... Les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait, un bataillon de mobiles se numérotait pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

« Qu'as-tu donc ? » dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit les écus roulèrent par terre.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? Tu as volé ? » demanda le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait. A mesure qu'il parlait, il se sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser... Le père Stenne écoutait, avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

« Père, père... » voulut dire l'enfant...

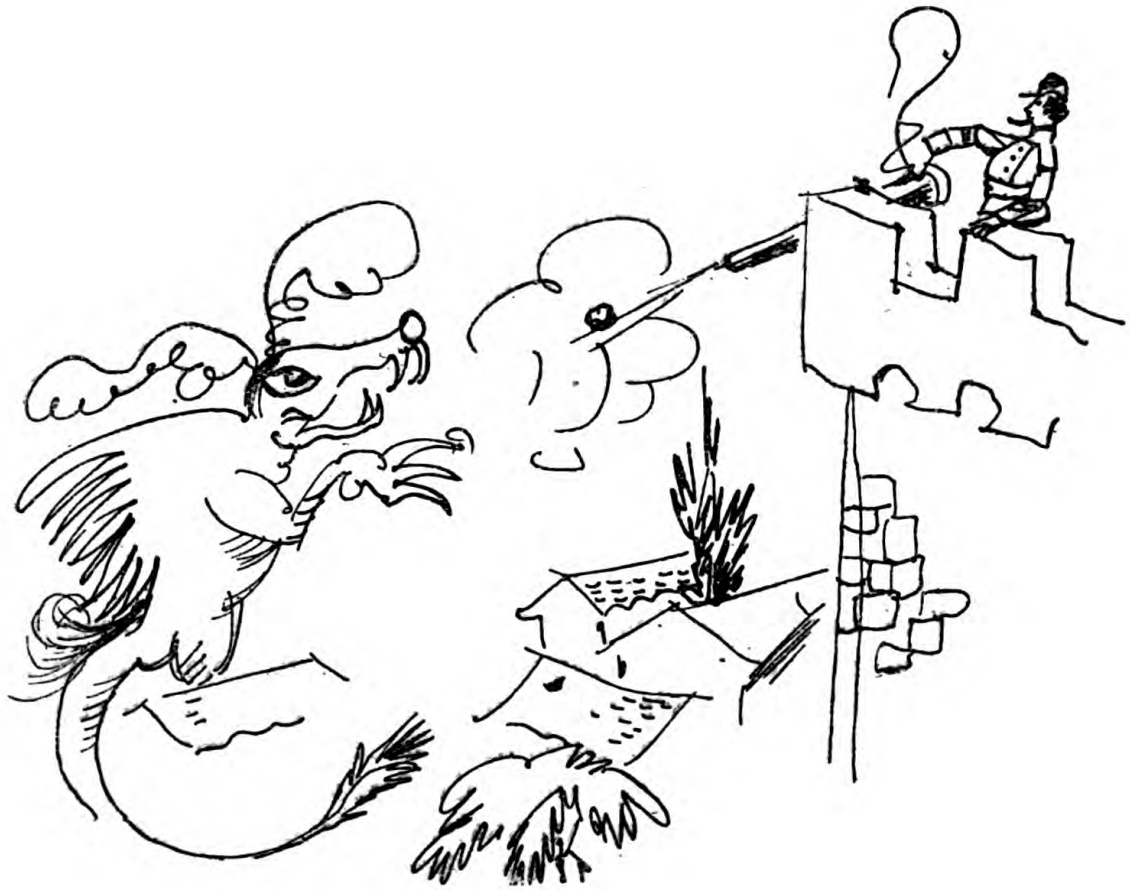
Le vieux le repoussa sans répondre, et ramassa l'argent.

« C'est tout ? » demanda-t-il...

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et mettant l'argent dans sa poche :

« C'est bon, dit-il, je vais le leur rendre. »

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.



IX

LA DÉFENSE DE TARASCON

Dieu soit loué! J'ai enfin des nouvelles de Tarascon. Depuis cinq mois, je ne vivais plus, j'étais d'une inquiétude!... Connaissant l'exaltation de cette bonne ville et l'humeur belliqueuse de ses habitants, je me disais : « Qui sait ce qu'a fait Tarascon ? S'est-il rué en masse sur les barbares ? S'est-il laissé bombarder comme Strasbourg, mourir de faim comme Paris, brûler vif comme Châteaudun ? ou bien, dans un accès de patriotisme farouche, s'est-il fait sauter comme Laon et son intrépide citadelle ?... » Rien de tout cela, mon cher. Tarascon n'a pas brûlé, Tarascon n'a pas sauté. Tarascon est toujours à la même place, paisiblement assis au milieu des vignes, du bon soleil plein ses rues,

du bon muscat plein ses caves, et le Rhône qui baigne cette aimable localité emporte à la mer, comme par le passé, l'image d'une ville heureuse, des reflets de persiennes vertes, de jardins bien ratissés et de miliciens en tuniques neuves faisant l'exercice tout le long du quai.

Garde-toi de croire pourtant que Tarascon n'ait rien fait pendant la guerre. Il s'est au contraire admirablement conduit, et sa résistance héroïque, que je vais essayer de te raconter, aura sa place dans l'histoire comme type de résistance locale, symbole vivant de la défense du Midi.

Les orphéons

Je te dirai donc que, jusqu'à Sedan, nos braves Tarasconnais s'étaient tenus chez eux bien tranquilles. Pour ces fiers enfants des Alpilles, ce n'était pas la patrie qui mourait là-haut ; c'étaient les soldats de l'empereur, c'était l'Empire. Mais une fois le 4 septembre, la République, Attila campé sous Paris, alors, oui ! Tarascon se réveilla, et l'on vit ce que c'est qu'une guerre nationale... Cela commença naturellement par une manifestation d'orphéonistes. Tu sais quelle rage de musique ils ont dans le Midi. A Tarascon surtout, c'est du délire. Dans les rues, quand vous passez, toutes les fenêtres chantent, tous les balcons vous secouent des romances sur la tête.

N'importe la boutique où vous entrez, il y a toujours au comptoir une guitare qui soupire, et les garçons de pharmacie eux-mêmes vous servent en fredonnant : « *Le Rossignol — et le Luth espagnol — Tralala — lalalala.* » En dehors de ces concerts privés, les Tarasconnais ont encore la fanfare de la ville, la fanfare du collège et je ne sais combien de sociétés d'orphéons.

C'est l'orphéon de Saint-Christophe et son admirable chœur à trois voix : « *Sauvons la France* », qui donnèrent le branle au mouvement national.

« Oui, oui, sauvons la France ! » criait le bon Tarascon en agitant des mouchoirs aux fenêtres, et les hommes battaient des mains, et les femmes envoyaient des baisers à l'harmonieuse phalange qui traversait le cours sur quatre rangs de profondeur, bannière en tête et marquant fièrement le pas.

L'élan était donné. A partir de ce jour, la ville changea d'aspect :

plus de guitare, plus de barcarolle. Partout le luth espagnol fit place à la *Marseillaise*, et, deux fois par semaine, on s'étouffait sur l'Esplanade pour entendre la fanfare du collège jouer le *Chant du départ*. Les chaises coûtaient des prix fous!...

Mais les Tarasconnais ne s'en tinrent pas là.

Les cavalcades

Après la démonstration des orphéons, vinrent les cavalcades historiques au bénéfice des blessés. Rien de gracieux comme de voir, par un dimanche de beau soleil, toute cette vaillante jeunesse tarasconnaise, en bottes molles et collants de couleur tendre, quêter de porte en porte et caracoler sous les balcons avec de grandes hallebardes et des filets à papillons; mais le plus beau de tout, ce fut un carrousel patriotique — François Ier à la bataille de Pavie — que ces messieurs du cercle donnèrent trois jours de suite sur l'Esplanade. Qui n'a pas vu cela n'a jamais rien vu. Le théâtre de Marseille avait prêté les costumes; l'or, la soie, le velours, les étendards brodés, les écus d'armes, les cimiers, les caparaçons, les rubans, les nœuds, les bouffettes, les fers de lance, les cuirasses faisaient flamber et papilloter l'Esplanade comme un miroir aux alouettes. Par là-dessus, un grand coup de mistral qui secouait toute cette lumière. C'était quelque chose de magnifique. Malheureusement, lorsque après une lutte acharnée, François Ier, — M. Bompard, le gérant du cercle, — se voyait enveloppé par un gros de reîtres, l'infortuné Bompard avait, pour rendre son épée, un geste d'épaules si énigmatique, qu'au lieu de « tout est perdu fors l'honneur », il avait plutôt l'air de dire : *Digo-li que vengue, moun bon!* mais les Tarasconnais n'y regardaient pas de si près, et des larmes patriotiques étincelaient dans tous les yeux.

La trouée

Ces spectacles, ces chants, le soleil, le grand air du Rhône, il n'en fallait pas plus pour monter les têtes. Les affiches de Gambetta mirent le comble à l'exaltation. Sur l'Esplanade, les gens ne s'abordaient plus

que d'un air menaçant, les dents serrées, mâchant leurs mots comme des balles. Les conversations sentaient la poudre. Il y avait du salpêtre dans l'air. C'est surtout au café de la Comédie, le matin en déjeunant, qu'il fallait les entendre, ces bouillants Tarasconnais : « Ah ça ! qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens avec leur tron de Dieu de général Trochu ? Ils n'en finissent pas de sortir... Coquin de bon sort ! Si c'était Tarascon !... Trrr !... Il y a longtemps qu'on l'aurait faite, la trouée ! » Et pendant que Paris s'étranglait avec son pain d'avoine, ces messieurs vous avalaient de succulentes bartavelles arrosées de bon vin des Papes, et luisants, bien repus, de la sauce jusqu'aux oreilles, ils criaient comme des sourds en tapant sur la table : « Mais faites-la donc, votre trouée... » et qu'ils avaient, ma foi, bien raison !

La défense du cercle

Cependant l'invasion des barbares gagnait au sud de jour en jour. Dijon rendu, Lyon menacé, déjà les herbes parfumées de la vallée du Rhône faisaient hennir d'envie les cavales des uhlans. « Organisons notre défense ! » se dirent les Tarasconnais, et tout le monde se mit à l'œuvre. En un tour de main, la ville fut blindée, barricadée, casematée. Chaque maison devint une forteresse. Chez l'armurier Costecalde, il y avait devant le magasin une tranchée d'au moins deux mètres, avec un pont-levis, quelque chose de charmant. Au cercle, les travaux de défense étaient si considérables qu'on allait les voir par curiosité. M. Bompard, le gérant, se tenait en haut de l'escalier, le chassepot à la main, et donnait des explications aux dames : « S'ils arrivent par ici, pan ! pan !... Si au contraire ils montent par là, pan ! pan ! » Et puis, à tous les coins de rues, des gens qui vous arrêtaient pour vous dire d'un air mystérieux : « Le café de la Comédie est imprenable, » ou bien encore : « On vient de torpiller l'Esplanade !... » Il y avait de quoi faire réfléchir les barbares.

Les francs-tireurs

En même temps, des compagnies de francs-tireurs s'organisaient avec frénésie. *Frères de la mort*, *Chacals du Narbonnais*, *Espingoliers*

du Rhône, il y en avait de tous les noms, de toutes les couleurs, comme des centaurées dans un champ d'avoine ; et des panaches, des plumes de coq, des chapeaux gigantesques, des ceintures d'une largeur!... Pour se donner l'air plus terrible, chaque franc-tireur laissait pousser sa barbe et ses moustaches, si bien qu'à la promenade le monde ne se connaissait plus. De loin vous voyiez un brigand des Abruzzes qui venait sur vous la moustache en croc, les yeux flamboyants, avec un tremblement de sabres, de revolvers, de yatagans ; et puis quand on s'approchait, c'était le receveur Pégoulade. D'autres fois, vous rencontriez dans l'escalier Robinson Crusoé lui-même avec son chapeau pointu, son coutelas en dents de scie, un fusil sur chaque épaule ; au bout du compte, c'était l'armurier Costecalde qui rentrait de dîner en ville. Le diable, c'est qu'à force de se donner des allures féroces, les Tarasconnais finirent par se terrifier les uns les autres, et bientôt personne n'osa plus sortir.

Lapins de garenne et lapins de choux

Le décret de Bordeaux sur l'organisation des gardes nationales mit fin à cette situation intolérable. Au souffle puissant des triumvirs, prrrt! les plumes de coq s'envolèrent, et tous les francs-tireurs de Tarascon — chacals, espingoliers et autres — vinrent se fondre en un bataillon d'honnêtes miliciens, sous les ordres du brave général Bravida, ancien capitaine d'habillement. Ici, nouvelles complications. Le décret de Bordeaux faisait, comme on sait, deux catégories dans la garde nationale : les gardes nationaux de marche et les gardes nationaux sédentaires ; « lapins de garenne et lapins de choux, » disait assez drôlement le receveur Pégoulade. Au début de la formation, les gardes nationaux de garenne avaient naturellement le beau rôle. Tous les matins, le brave général Bravida les menait sur l'Esplanade faire l'exercice à feu, l'école de tirailleurs. — Couchez-vous! levez-vous! et ce qui s'ensuit. Ces petites guerres attiraient toujours beaucoup de monde. Les dames de Tarascon n'en manquaient pas une, et même les dames de Beaucaire passaient quelquefois le pont pour venir admirer nos lapins. Pendant ce temps, les pauvres gardes nationaux de choux faisaient modestement le service de la ville et montaient la garde devant le musée, où il n'y avait rien à garder qu'un gros lézard empaillé avec de la mousse

et deux fauconneaux du temps du bon roi René. Pensez que les dames de Beaucaire ne passaient pas le pont pour si peu... Pourtant, après trois mois d'exercice à feu, lorsqu'on s'aperçut que les gardes nationaux de garenne ne bougeaient toujours pas de l'Esplanade, l'enthousiasme commença à se refroidir.

Le brave général Bravida avait beau crier à ses lapins : « Couchez-vous! levez-vous! » personne ne les regardait plus. Bientôt ces petites guerres furent la fable de la ville. Dieu sait cependant que ce n'était pas leur faute à ces malheureux lapins si on ne les faisait pas partir. Ils en étaient assez furieux. Un jour même ils refusèrent de faire l'exercice.

« Plus de parade! crient-ils en leur zèle patriotique ; nous sommes de marche; qu'on nous fasse marcher!

— Vous marcherez, ou j'y perdrai mon nom! » leur dit le brave général Bravida ; et tout bouffant de colère, il alla demander des explications à la mairie.

La mairie répondit qu'elle n'avait pas d'ordre et que cela regardait la préfecture.

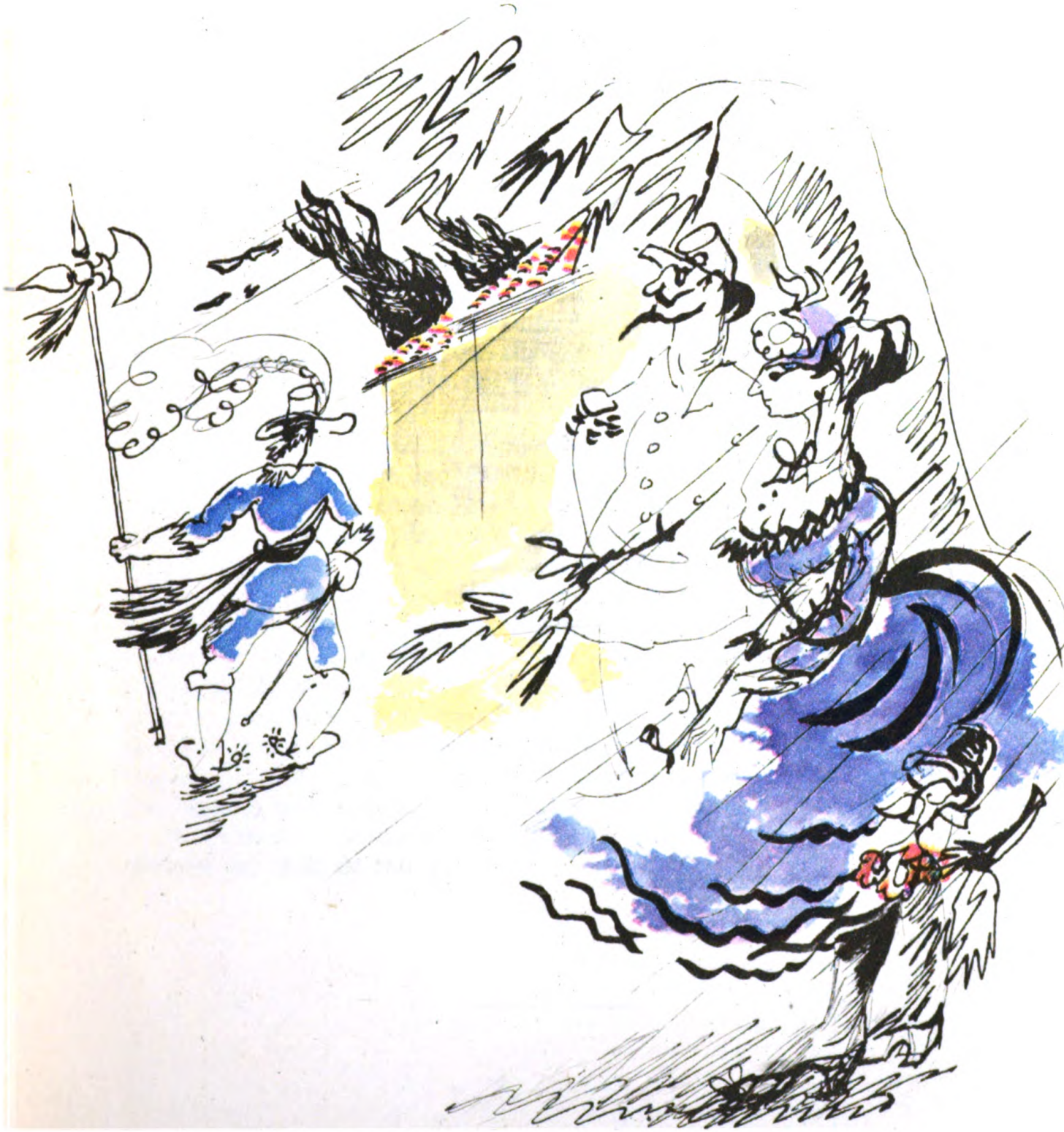
« Va pour la préfecture! fit Bravida; » et le voilà parti sur l'express de Marseille à la recherche du préfet, ce qui n'était pas une petite affaire, attendu qu'à Marseille il y avait toujours cinq ou six préfets en permanence, et personne pour vous dire lequel était le bon. Par une fortune singulière, Bravida lui mit la main dessus tout de suite, et c'est en plein conseil de préfecture que le brave général porta la parole au nom de ses hommes, avec l'autorité d'un ancien capitaine d'habillement.

Dès les premiers mots, le préfet l'interrompit :

« Pardon, général... Comment se fait-il qu'à vous vos soldats vous demandent de partir, et qu'à moi il me demandent de rester?... Lisez plutôt. »

Et, le sourire aux lèvres, il lui tendit une pétition larmoyante, que deux lapins de garenne — les deux plus enragés pour marcher — venaient d'adresser à la préfecture avec apostilles du médecin, du curé du notaire, et dans laquelle ils demandaient à passer aux lapins de choux pour cause d'infirmités.

« J'en ai plus de trois cents comme cela, ajouta le préfet toujours en souriant. Vous comprenez maintenant, général, pourquoi nous ne sommes pas pressés de faire marcher vos hommes. On en a malheureusement trop fait partir de ceux qui voulaient rester. Il n'en faut



plus... Sur ce, Dieu sauve la République, et bien le bonjour à vos lapins ! »

Le punch d'adieu

Pas besoin de dire si le général était penaud en retournant à Tarascon. Mais voici bien une autre histoire. Est-ce qu'en son absence les Tarasconnais ne s'étaient pas avisés d'organiser un punch d'adieu par souscription pour les lapins qui allaient partir ! Le brave général Bravida eut beau dire que ce n'était pas la peine, que personne ne partirait ; le punch était souscrit, commandé ; il ne restait plus qu'à le boire, et c'est ce qu'on fit... Donc, un dimanche soir, cette touchante cérémonie du punch d'adieu eut lieu dans les salons de la mairie, et, jusqu'au petit jour blanc, les toasts, les vivats, les discours, les chants patriotiques, firent trembler les vitres municipales. Chacun, bien entendu, savait à quoi s'en tenir sur ce punch d'adieu ; les gardes nationaux de choux qui le payaient avaient la ferme conviction que leurs camarades ne partiraient pas, et ceux de garenne qui le buvaient avaient aussi cette conviction, et le vénérable adjoint, qui vint d'une voix émue jurer à tous ces braves qu'il était prêt à marcher à leur tête, savait mieux que personne qu'on ne marcherait pas du tout ; mais c'est égal ! Ces méridionaux sont si extraordinaires, qu'à la fin du punch d'adieu tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait, et, ce qu'il y a de plus fort, tout le monde était sincère, même le général !...

A Tarascon, comme dans tout le Midi de la France, j'ai souvent observé cet effet de mirage !...

X

NOS PENDULES (1)

De Bougival a Munich

C'était une pendule du second Empire, une de ces pendules en onyx algérien, ornées de dessins Campana, qu'on achète boulevard des Italiens avec leur clef dorée pendue en sautoir au bout d'un ruban rose. Tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus article de Paris. Une vraie pendule des Bouffes, sonnant d'un joli timbre clair, mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices, marquant les heures à la diable, passant les demies, n'ayant jamais su bien dire que l'heure de la Bourse à Monsieur et l'heure du berger à Madame. Quand la guerre éclata, elle était en villégiature à Bougival, faite exprès pour ces palais d'été si fragiles, ces jolies cages à mouches en papier découpé, ces mobiliers d'une saison, guipure et mousseline flottant sur des transparents de soie claire. A l'arrivée des Bavarois, elle fut une des premières enlevées ; et, ma foi ! il faut avouer

(1) LA PENDULE DE BOUGIVAL. Dernier titre attribué au récit dans les *Contes du Lundi*, édition Charpentier, 1876.

que ces gens d'outre-Rhin sont des emballeurs bien habiles, car cette pendule-joujou, guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle, put faire au milieu des canons Krüpp et des fourgons chargés de mitraille le voyage de Bougival à Munich, arriver sans une félure, et se montrer dès le lendemain, Odeon-platz, à la devanture d'Augustus Cahn, le marchand de curiosités, fraîche, coquette, ayant toujours ses deux fines aiguilles, noires et recourbées comme des cils, et sa petite clef en sautoir au bout d'un ruban neuf.

L'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler

Ce fut un événement dans Munich. On n'y avait pas encore vu de pendule de Bougival, et chacun venait regarder celle-là aussi curieusement que les coquilles japonaises du musée de Siebold. Devant le magasin d'Augustus Cahn, trois rangs de grosses pipes fumaient du matin au soir, et le bon populaire de Munich se demandait avec des yeux ronds et des « *Mein Gott* » de stupéfaction à quoi pouvait servir cette singulière petite machine. Les journaux illustrés donnèrent sa reproduction. Ses photographies s'étalèrent dans toutes les vitrines ; et c'est en son honneur que l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler composa son fameux « *Paradoxe sur les Pendules* », étude philosophico-humoristique en six cents pages où il est traité de l'influence des pendules sur la vie des peuples, et logiquement démontré qu'une nation assez folle pour régler l'emploi de son temps sur des chronomètres aussi détraqués que cette petite pendule de Bougival devait s'attendre à toutes les catastrophes, ainsi qu'un navire qui s'en irait en mer avec une boussole désorientée. (La phrase est un peu longue, mais je la traduis textuellement.)

Les Allemands ne faisant rien à la légère, l'illustre docteur-professeur voulut, avant d'écrire son Paradoxe, avoir le sujet sous les yeux pour l'étudier à fond, l'analyser minutieusement comme un entomologiste ; il acheta donc la pendule, et c'est ainsi qu'elle passa de la devanture d'Augustus Cahn dans le salon de l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler, conservateur de la Pinacothèque, membre de l'Académie des sciences et beaux-arts, en son domicile privé, Ludwigstrasse, 24.

Le salon des Schwanthaler

Ce qui frappait d'abord en entrant dans le salon des Schwanthaler, académique et solennel comme une salle de conférences, c'était une grande pendule à sujet en marbre sévère, avec une Polymnie de bronze et des rouages très compliqués. Le cadran principal s'entourait de cadrans plus petits, et l'on avait là les heures, les minutes, les saisons, les équinoxes, tout, jusqu'aux transformations de la lune dans un nuage bleu clair au milieu du socle. Le bruit de cette puissante machine remplissait toute la maison. Du bas de l'escalier, on entendait le lourd balancier s'en allant d'un mouvement grave, accentué, qui semblait couper et mesurer la vie en petits morceaux tout pareils ; sous ce tic-tac sonore couraient les trépidations de l'aiguille se démenant dans le cadre des secondes avec la fièvre laborieuse d'une araignée qui connaît le prix du temps.

Puis l'heure sonnait, sinistre et lente comme une horloge de collège, et chaque fois que l'heure sonnait, il se passait quelque chose dans la maison des Schwanthaler. C'était M. Schwanthaler qui s'en allait à la Pinacothèque, chargé de paperasses, ou la haute dame de Schwanthaler revenant du sermon avec ses trois demoiselles, trois longues filles enguirlandées qui avaient l'air de perches à houblon ; ou bien les leçons de cithare, de danse, de gymnastique, les clavecins qu'on ouvrait, les métiers à broderies, les pupitres à musique d'ensemble qu'on roulait au milieu du salon, tout cela si bien réglé, si compassé, si méthodique, que d'entendre tous ces Schwanthaler se mettre en branle au premier coup de timbre, entrer, sortir par les portes ouvertes à deux battants, on songeait au défilé des apôtres dans l'horloge de Strasbourg, et l'on s'attendait toujours à voir sur le dernier coup la famille Schwanthaler rentrer et disparaître dans sa pendule.

SINGULIÈRE INFLUENCE DE LA PENDULE DE BOUGIVAL SUR UNE HONNÊTE FAMILLE DE MUNICH

C'est à côté de ce monument qu'on avait mis la pendule de Bougival, et tu vois d'ici l'effet de sa petite mine chiffonnée. Voilà qu'un soir les dames de Schwanthaler étaient en train de broder dans le grand salon et l'illustre docteur-professeur lisait à quelques collègues de l'Académie des sciences les premières pages du *Paradoxe*, s'interrompant de temps en temps pour prendre la petite pendule et faire pour ainsi dire des démonstrations au tableau... Tout à coup, Éva de Schwanthaler, poussée par je ne sais quelle curiosité maudite, dit à son père en rougissant :

« O papa, faites-la sonner. »

Le docteur dénoua la clef, donna deux tours, et aussitôt on entendit un petit timbre de cristal si clair, si vif, qu'un frémissement de gaieté réveilla la grave assemblée. Il y eut des rayons dans tous les yeux :

« Que c'est joli ! que c'est joli ! » disaient les demoiselles de Schwanthaler, avec un petit air animé et des frétillements de nattes qu'on ne leur connaissait pas.

Alors M. de Schwanthaler, d'une voix triomphante :

« Regardez-la, cette folle de française ! elle sonne huit heures, et elle en marque trois ! »

Cela fit beaucoup rire tout le monde, et, malgré l'heure avancée, ces messieurs se lancèrent à corps perdu dans des théories philosophiques et des considérations interminables sur la légèreté du peuple français. Personne ne pensait plus à s'en aller. On n'entendit même pas sonner au cadran de Polymnie, ce terrible coup de dix heures, qui dispersait d'ordinaire toute la société. La grande pendule n'y comprenait rien. Elle n'avait jamais tant vu de gaieté dans la maison Schwanthaler, ni du monde au salon si tard. Le diable c'est que lorsque les demoiselles de Schwanthaler furent rentrées dans leur chambre, elles se sentirent l'estomac creusé par la veille et le rire, comme des envies de souper ; et la sentimentale Minna, elle-même, disait en s'étirant les bras :

« Ah ! je mangerais bien une patte de homard. »

De la gaité, mes enfants, de la gaité!

Une fois remontée, la pendule de Bougival reprit sa vie déréglée, ses habitudes de dissipation. On avait commencé par rire de ses lubies ; mais peu à peu, à force d'entendre ce joli timbre qui sonnait à tort et à travers, la grave maison de Schwanthaler perdit le respect du temps et prit les jours avec une aimable insouciance. On ne songea plus qu'à s'amuser ; la vie paraissait si courte, maintenant que toutes les heures étaient confondues ! Ce fut un bouleversement général. Plus de sermon, plus d'études ! Un besoin de bruit, d'agitation. Mendelssohn et Schumann semblèrent trop monotones ; on les remplaça par la *Grande Duchesse*, le *Petit Faust*, et ces demoiselles tapaient, sautaient, et l'illustre docteur-professeur, pris lui aussi d'une sorte de vertige, ne se lassait pas de dire : « De la gaieté, mes enfants, de la gaieté...! » Quant à la grande horloge, il n'en fut plus question. Ces demoiselles avaient arrêté le balancier, prétextant qu'il les empêchait de dormir, et la maison s'en alla toute au caprice du cadran désheuré.

C'est alors que parut le fameux *Paradoxe sur les pendules*. A cette occasion, les Schwanthaler donnèrent une grande soirée, non plus une de leurs soirées académiques d'autrefois, sobres de lumières et de bruit, mais un magnifique bal travesti, où madame de Schwanthaler et ses filles parurent en canotières de Bougival, les bras nus, la jupe courte, et le petit chapeau plat à rubans éclatants. Toute la ville en parla, mais ce n'était que le commencement. La comédie, les tableaux vivants, les soupers, le baccarat, voilà ce que Munich scandalisé vit défiler tout un hiver dans le salon de l'académicien. — « De la gaieté, mes enfants, de la gaieté !... » répétait le pauvre bonhomme de plus en plus affolé, et tout ce monde-là était très gai en effet. Madame de Schwanthaler, mise en goût par ses succès de canotière, passait sa vie sur l'Isar en costumes extravagants. Ces demoiselles, restées seules au logis, prenaient des leçons de français avec des officiers de hussards prisonniers dans la ville ; et la petite pendule, qui avait toutes raisons de se croire à Bougival, jetait les heures à la volée, en sonnant toujours huit quand elle en marquait trois... Puis, un matin, ce tourbillon de

gaieté folle emporta la famille Schwanthaler en Amérique, et les plus beaux Titien de la Pinacothèque suivirent dans sa fuite leur illustre conservateur.

Conclusion

Après le départ des Schwanthaler, il y eut dans Munich comme une épidémie de scandales. On vit successivement une chanoinesse enlever un baryton, le doyen de l'Institut épouser une danseuse, un conseiller aulique faire sauter la coupe, le couvent des dames nobles fermé pour tapage nocturne...

O malice des choses! Il semblait que cette petite pendule était fée, et qu'elle avait pris à tâche d'ensorceler toute la Bavière. Partout où elle passait, partout où sonnait son joli timbre à l'évent, il affolait détraquait les cervelles. Un jour, d'étape en étape, elle arriva jusqu'à la résidence; et depuis lors, sais-tu quelle partition le roi Louis, ce wagnérien enragé, a toujours ouverte sur son piano?...

— Les *Maîtres chanteurs ?*

— Non!... Le *Phoque à ventre blanc!!!*

Ça leur apprendra à se servir de nos pendules.

XI

LE PRUSSIEN DE BÉLISAIRE

Voici quelque chose que j'ai entendu raconter, cette semaine, dans un cabaret de Montmartre. Il me faudrait, pour bien te dire cela, le vocabulaire faubourien de maître Bélisaire, son grand tablier de menuisier, et deux ou trois coups de ce joli vin blanc de Montmartre, capable de donner l'accent de Paris, même à un Marseillais. Je serais sûr alors de te faire passer dans les veines le frisson que j'ai eu en écoutant Bélisaire raconter, sur une table de compagnons, cette lugubre et véridique histoire :

« ... C'était le lendemain de l'amnistie (Bélisaire voulait dire de l'armistice). Ma femme nous avait envoyés nous deux l'enfant faire un tour du côté de Villeneuve-la-Garenne, rapport à une petite baraque que nous avions là-bas au bord de l'eau et dont nous étions sans nouvelles depuis le siège. Moi, ça me chiffonnait d'emmener le gamin. Je savais que nous allions nous trouver avec les Prussiens, et comme je n'en avais pas encore vu en face, j'avais peur de me faire arriver quelque histoire. Mais la mère en tenait pour son idée : « Va donc ! va donc ! ça lui fera prendre l'air, à cet enfant. » « Le fait est qu'il en avait besoin, le pauvre petit, après ses cinq mois de siège et de moisissure !...

« Nous voilà donc partis tous les deux à travers champs. Je ne sais pas s'il était content, le mioche ! de voir qu'il y avait encore des arbres, des oiseaux, et s'il s'en donnait de barboter dans les terres labourées. Moi, je n'y allais pas d'aussi bon cœur ; il y avait trop de casques pointus sur les routes. Depuis le canal jusqu'à l'île on ne rencontrait que de ça. Et insolents !... Il fallait se tenir à quatre pour ne pas taper dessus... Mais où je sentis la colère me monter, là, vrai ! c'est en entrant dans Villeneuve, quand je vis nos pauvres jardins tout en déroute, les maisons ouvertes, saccagées, et tous ces bandits installés chez nous,

s'appelant d'une fenêtre à l'autre et faisant sécher leurs tricots de laine sur nos persiennes, nos treillages. Heureusement que l'enfant marchait près de moi, et chaque fois que la main me démangeait trop, je me pensais en le regardant : « Chaud là! Bélisaire... Prenons garde qu'il n'arrive pas malheur au moutard. » Rien que ça m'empêchait de faire des bêtises. Alors je compris pourquoi la mère avait voulu que je l'emmène avec moi.

« La baraque est au bout du pays, la dernière à main droite, sur le quai. Je la trouvai vidée du haut en bas, comme les autres. Plus un meuble, plus une vitre. Rien que quelques bottes de paille, et le dernier pied du grand fauteuil qui grésillait dans la cheminée. Ça sentait le Prussien partout, mais on n'en voyait nulle part... Pourtant il me semblait que quelque chose remuait dans le sous-sol. J'avais là un petit établi, où je m'amusais à faire des bricoles le dimanche. Je dis à l'enfant de m'attendre, et je descendis voir.

« Pas plus tôt la porte ouverte, voilà un grand cheulard de soldat à Guillaume qui se lève en grognant de dessus les copeaux, et vient vers moi, les yeux hors de la tête, avec un tas de jurements que je ne comprends pas. Faut croire qu'il avait le réveil bien méchant, cet animal-là ; car, au premier mot que j'essayai de lui dire, il se mit à tirer son sabre...

« Pour le coup, mon sang ne fit qu'un tour. Toute la bile que j'amassais depuis une heure me sauta à la figure... J'agrippe le valet de l'établi et je cogne... Vous savez, compagnons, si Bélisaire a le poignet solide à l'ordinaire; mais il paraît que ce jour-là j'avais le tonnerre de Dieu au bout de mon bras... Au premier coup, mon Prussien fait bonhomme et s'étale de tout son long. Je ne le croyais qu'étourdi. Ah! ben, oui... Nettoyé, mes enfants, tout ce qu'il y a de mieux comme nettoyage. Débarbouillé à la potasse, quoi!...

« Moi, qui n'avais jamais rien tué dans ma vie, pas même une alouette, ça me fit tout de même drôle de voir ce grand corps devant moi... Un joli blond, ma foi, avec une petite barbe follette qui frisait comme des copeaux de frêne. J'en avais les jambes qui me tremblaient en le regardant. Pendant ce temps-là, le gamin s'ennuyait là-haut, et je l'entendais crier de toutes ses forces : « Papa! papa! »

« Des Prussiens passaient sur la route, on voyait leurs sabres et leurs grandes jambes par le soupirail du sous-sol. Cette idée me vint tout d'un coup. « S'ils entrent, l'enfant est perdu... ils vont tout massacrer. » Ce fut fini, je ne tremblai plus. Vite, vite, je fourrai le

Prussien sous l'établi. Je lui mis dessus tout ce que je pus ramasser de planches, de copeaux, de sciure, et je remontai chercher le petit.

« — Arrive...

« — Qu'est-ce qu'il y a donc, papa ? Comme tu es pâle !..;

« — Marche, marche. » Et je vous réponds que les Cosaques pouvaient me bousculer, me regarder de travers, je ne réclamais pas. Il

me semblait toujours qu'on courait, qu'on criait derrière nous. Une fois j'entendis un cheval nous arriver dessus à la grande volée ; je crus que j'allais tomber, du saisissement. Pourtant, après les ponts, je commençai à me reconnaître. Saint-Denis était plein de monde. Il n'y avait pas de risque qu'on nous repêche dans le tas. Alors seulement je pensai à notre pauvre baraque. Les Prussiens, pour se venger, étaient dans le cas d'y mettre le feu, quand ils retrouveraient leur camarade,

sans compter que mon voisin Jacquot, le garde-pêche, était seul de Français dans le pays et que ça pouvait lui faire arriver de la peine ce soldat tué près de chez lui. Vraiment ce n'était guère crâne de se sauver de cette façon-là.

« J'aurais dû m'arranger au moins pour le faire disparaître... A mesure que nous arrivions vers Paris, cette idée me tracassait davantage. Il n'y a pas ; ça me gênait de laisser ce Prussien dans ma cave. Aussi, au rempart, je n'y tins plus :

« — Va devant, que je dis au mioche. J'ai encore une pratique à voir à Saint-Denis. »

« Là-dessus je l'embrasse et je m'en retourne. Le cœur me battait bien un peu ; mais c'est égal, je me sentais tout à l'aise de n'avoir plus l'enfant avec moi.

« Quand je rentrai dans Villeneuve, il commençait à faire nuit. J'ouvrais l'œil, vous pensez, et je n'avançais qu'une patte après l'autre. Pourtant le pays avait l'air assez tranquille. Je voyais la baraque toujours à sa place, là-bas, dans le brouillard. Au bord du quai, une longue palissade noire ; c'étaient les Prussiens qui faisaient l'appel. Bonne occasion pour trouver la maison vide. En filant le long des clôtures, j'aperçus le père Jacquot dans sa cour en train d'étendre ses éperviers. Décidément on ne savait rien encore... J'entre chez nous. Je descends, je tâte. Le Prussien était toujours sous ses copeaux ; il y avait même deux gros rats en train de lui travailler son casque, et ça me fit une fière souleur de sentir cette mentonnière remuer. Un moment je crus que le mort allait revenir... mais non ! sa tête était lourde, froide. Je m'accouvai dans un coin, et j'attendis ; j'avais mon idée de le jeter à la Seine, quand les autres seraient couchés...

« Je ne sais pas si c'est le voisinage du mort, mais elle m'a paru joliment triste ce soir-là la retraite des Prussiens. De grands coups de trompette qui sonnaient trois par trois : Ta ! ta ! ta ! Une vraie musique de crapaud. Ce n'est pas sur cet air-là que nos petits lignards voudraient se coucher, eux... Pendant cinq minutes, j'entendis traîner des sabres, taper des portes ; puis des soldats entrèrent dans la cour, et ils se mirent à appeler :

« Hofmann ! Hofmann ! »

« Le pauvre Hofmann se tenait sous ses copeaux, bien tranquille... Mais c'est moi qui me faisais vieux !... A chaque instant je m'attendais à les voir entrer dans le sous-sol. J'avais ramassé le sabre du mort, et

j'étais là sans bouger, à me dire dans moi-même : « Si tu en réchappes, « mon petit père... tu devras un fameux cierge à saint Jean-Baptiste « de Belleville !... »

« Tout de même, quand ils eurent assez appelé Hofmann, mes locataires se décidèrent à rentrer. J'entendis leurs grosses bottes dans l'escalier, et au bout d'un moment, toute la baraque ronflait comme une horloge de campagne. Je n'attendais que cela pour sortir...

« La berge était déserte, toutes les maisons éteintes. Bonne affaire ! Je redescends vivement. Je tire mon Hofmann de dessous l'établi, je le mets debout, et hisse sur mon dos, comme un crochet de commissionnaire... C'est qu'il était lourd, le brigand !... Avec ça la peur, rien dans le battant depuis le matin... Je croyais que je n'aurais jamais la force d'arriver. Puis, voilà qu'au milieu du quai je sens quelqu'un qui marche derrière moi. Je me retourne. Personne... C'était la lune qui se levait... Je me dis : « Gare, tout à l'heure... les factionnaires vont tirer. »

« Pour comble d'agrément, la Seine était basse. Si je l'avais jeté là sur le bord, il y serait resté comme dans une cuvette... J'entre, j'avance... Toujours pas d'eau... Je n'en pouvais plus : j'avais les articulations grippées... Finalement, quand je me crois assez avant je lâche mon bonhomme... Va te promener, le voilà qui s'envase. Plus moyen de le faire bouger. Je pousse, je pousse... hue donc !... Par bonheur il arrive un coup de vent d'est. La Seine se soulève, et je sens le macchabée qui démarre tout doucement. Bon voyage ! j'avale une potée d'eau, et je remonte vite sur la berge.

« Quand je repassai le pont de Villeneuve, on voyait quelque chose de noir au milieu de la Seine. De loin, ça avait l'air d'un bachot. C'était mon Prussien qui descendait du côté d'Argenteuil, en suivant le fil de l'eau... »

XII

LE SIÈGE DE BERLIN

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec ton ami le docteur V..., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire du Paris de ces derniers mois, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile, le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de Triomphe :

« Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon ? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de bonapartisme,

qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon... Devinez pourquoi ? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

« Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de sa chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très grand ; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante... Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

« La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux ; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur... Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reichshoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier... Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie ; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois : « Vic...toi...re!

— Oui, colonel, grande victoire!... » Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer...

« Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

« Mais il est sauvé! » lui dis-je en lui prenant les mains.

« La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre.

On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée... Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse... Et cependant comment faire?... Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre!... Mais alors il fallait mentir...

« Eh bien, je mentirai! » me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

« C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse ; Bazaine sur Berlin, Frossart en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais ; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire! Il savait tous les coups d'avance : « Maintenant voilà où ils vont aller... Voilà ce qu'on va faire... » et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux!... Chaque jour, en arrivant, j'apprenai, un nouveau fait d'armes : « Docteur, nous avons pris Mayence, » me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait : « Ça marche! ça marche!... Dans huit jours nous entrerons à Berlin. »

A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris... Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province ; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

« Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous

donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier :

« Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège ! »

« Je le regardai stupéfait :

« Comment, colonel, vous savez ?... »

« Sa petite-fille se tourna vers moi :

« Eh ! oui, docteur... C'est la grande nouvelle... Le siège de Berlin est commencé. »

« Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille... Comment se serait-il douté de quelque chose ? Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de Triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome en robe de baby ; puis de grandes consoles toutes raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Sainte-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engonsée qui était la grâce de 1806... Brave colonel ! c'est cette atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

« A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis, Quelquefois la force lui manquait ; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait

une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaîment près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils : « N'oublie jamais que tu es Français, lui disait-il... Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde... » Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir, d'adorables prêchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant : — « L'indemnité de guerre, et rien de plus... A quoi bon leur prendre des provinces ?... Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ?... » Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

« Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas !... C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple ; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père si innocemment égoïstes, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval. — « Comprends-tu cela, petite ? nous mangions « du cheval ! » Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose... De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper,

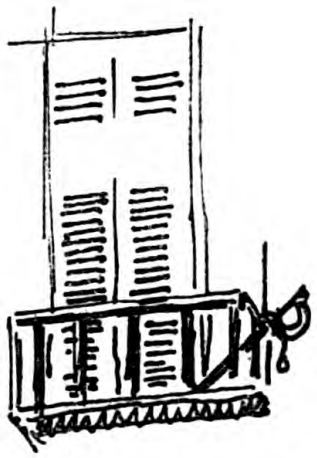
Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse ; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval — il vit très bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

« Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là ? » demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents : « Mauvaise tenue ! mauvaise tenue ! » Il n'en fut pas autre chose ; mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

« Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée : — « C'est demain qu'ils entrent, » me dit-elle. La chambre du grand-père était-elle ouverte ? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous ; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre... Pauvre père Jouve ! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne ; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats. Un moment il put croire qu'il s'était trompé... Mais non ! là-bas, derrière l'Arc de Triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le

jour levant... Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Étoile, rythmée par le pas lourd des sections, le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert!...

« Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible : « Aux armes!... aux armes!... les Prussiens. » Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien mort.



DEUXIÈME PARTIE

LA COMMUNE

I

PAYSAGES D'INSURRECTION

Au Marais

Dans l'ombre humide et provinciale de ces longues rues tortueuses où flottent des odeurs de droguerie et de bois de Campêche, parmi ces anciens hôtels du temps de Henri II et de Louis XIII, que l'industrie moderne a travestis en fabriques d'eau de seltz, de bronzes, de produits chimiques, ces jardinets moisis remplis de caisses, ces cours d'honneur à larges dalles où roulent les lourds camions, sous ces balcons ventrus, ces hautes persiennes, ces pignons vermoulus, enfumés comme des éteignoirs d'église, l'émeute avait, surtout aux premier jours, une physionomie très particulière, quelque chose de bonhomme et de primitif. Des ébauches de barricades à tous les coins de rue, mais personne pour les garder. Pas de canons, pas de mitrailleuses. Des pavés empilés sans art, sans conviction, seulement pour le plaisir d'intercepter la voie et de faire de grandes mares d'eau où barbotaient des volées de gamins et des flottilles de bateaux en papier... Toutes les boutiques ouvertes, les boutiquiers sur leurs portes, riant et politiquant d'un trottoir à l'autre. Ce n'était pas ces gens-là qui faisaient l'émeute ; mais on sentait qu'ils la regardaient faire avec plaisir, comme si, en remuant les pavés de ces quartiers pacifiques, on avait réveillé l'âme du vieux Paris bourgeois, gouailleur, tapageur.

Ce qu'on appelait jadis le vent de Fronde courait dans le Marais. Sur le fronton des grands hôtels, la grimace joyeuse des mascarons de pierre avait l'air de dire : « Je connais ça. » Et malgré moi, dans ma pensée, j'affublais de jaquettes à fleurs, de culottes courtes, de larges

feutres à retroussis, tout ce brave petit monde de droguistes, doreurs, marchands d'épices qui se tenaient les côtes à regarder dépaver leurs rues et paraissaient si fiers d'avoir une barricade devant leur magasin.

Par moment, au bout d'une longue ruelle noire, je voyais des baïonnettes luire sur la place de Grève, avec un pan de la vieille maison de ville toute dorée par le soleil. Des cavaliers passaient au galop dans ce coin de lumière, longs manteaux gris, plumes flottantes. La foule courait, criait ; on agitait les chapeaux. Etait-ce mademoiselle de Montpensier ou le général Cremer ?... Les époques se brouillaient dans ma tête. De loin, dans le soleil, une chemise rouge d'estafette garibaldienne qui filait ventre à terre me faisait l'effet de la simarre du cardinal de Retz. Ce malin des malins dont on parlait dans tous les groupes, je ne savais plus si c'était M. Thiers ou Mazarin... Je me figurais vivre il y a trois cents ans.

A Montmartre

En montant la rue Lepic, je voyais l'autre matin, dans une boutique de savetier, un officier de la garde nationale, galonné jusqu'aux coudes et le sabre au côté, qui ressemelait une paire de bottes, son tablier de cuir devant lui pour ne pas salir sa tunique. Tout le tableau de Montmartre insurgé tient dans l'encadrement de cette fenêtre d'échoppe.

Figure-toi un grand village armé jusqu'aux dents, des mitrailleuses au bord d'un abreuvoir, la place de l'Église hérissée de baïonnettes, une barricade devant l'école, les boîtes à mitraille à côté des boîtes à lait, toutes les maisons transformées en casernes, à toutes les fenêtres des guêtres d'uniforme qui sèchent, des képis qui se penchent pour écouter le rappel, des crosses de fusil sonnant au fond des petites boutiques de fripiers, et, du haut en bas de la butte, une dégringolade de bidons, de sabres, de gamelles. Malgré tout, ce n'est plus ce Montmartre farouche, défilant sur le boulevard des Italiens, l'arme haute, la jugulaire au menton et marquant férocement le pas en ayant l'air de se dire : « Tenons-nous bien. La réaction nous regarde ! » Ici les insurgés sont chez eux, et, en dépit des canons et des barricades, on sent planer sur leur révolte je ne sais quoi de libre, de paisible et de familial.

COMMENCER

Une seule chose pénible à voir, c'est ce grouillement de pantalons rouges, ces déserteurs de toutes armes : zouaves, lignards, mobiles, qui encombrent la place de la Mairie, couchés sur des bancs, vautrés au long des trottoirs, ivres, sales, en lambeaux, avec des barbes de huit jours... Au moment où je passe, un de ces malheureux, grimpé sur un arbre, harangue la foule en bégayant, au milieu des rires et des huées. Dans un coin de la place, un bataillon s'ébranle pour monter aux remparts :

« En avant ! » crient les officiers en agitant leurs sabres. Les tambours battent la charge, et les bons miliciens, enflammés d'ardeur, s'élancent à l'assaut d'une longue rue déserte, au bout de laquelle on voit quelques poules qui s'effarent en criant.

...Tout en haut, dans une échappée de jardins verts et de pentes jaunâtres, c'est le moulin de la Galette transformé en poste militaire, des silhouettes de gardes nationaux, des tentes alignées, de petits bivouacs qui fument, tout cela se détachant net et fin, comme au fond d'une longue-vue, entre un ciel pluvieux et noir et l'ocre étincelant de la butte.

Au faubourg Saint-Antoine

Une nuit de janvier dernier, pendant le siège de Paris, j'étais sur la place de Nanterre, au milieu d'un bataillon de francs-tireurs. L'ennemi venait d'attaquer nos grand'gardes, et l'on s'armait en hâte pour aller à leur secours. Pendant que les hommes se numérotaient à tâtons, dans le vent, dans la neige, nous vîmes déboucher d'un coin de rue une patrouille, précédée d'un falot.

« Halte-là ! Qui vive ?

— Mobiles de 48, » répondit une voix chevrotante.

C'étaient de tout petits bonshommes en manteaux courts, le képi sur l'oreille et l'allure jeunette. A deux pas, on les eût pris pour des enfants de troupe ; mais quand le sergent s'approcha pour se faire reconnaître, nos lanternes éclairèrent un petit vieux fané, ridé, des yeux clignotants, une barbiche blanche. L'enfant de troupe avait cent ans. Les autres n'étaient guère plus jeunes. Avec cela l'accent de Paris, et un air casse-assiettes ! De vieux gamins.

Arrivés de la veille aux avant-postes, les malheureux mobiles

s'étaient égarés en faisant leur première patrouille. On les remit bien vite sur leur chemin :

« Dépêchez-vous, camarades ; les Prussiens nous attaquent.

— Ah ! ah !... les Prussiens nous attaquent, » disaient les pauvres vieux tout affolés, et, faisant demi-tour, ils se perdirent dans la nuit, avec leur falot qui dansait secoué par la fusillade...

Je ne saurais te dire l'impression fantastique que me firent ces

petits gnomes ; ils paraissaient si vieux, si las, si éperdus ! Ils avaient l'air de venir de si loin ! Je me figurais une patrouille fantôme errant à travers champs depuis 1848, et cherchant son chemin depuis vingt-trois ans.

Les insurgés du faubourg Saint-Antoine m'ont rappelé cette apparition. J'ai trouvé là les anciens de 48, égarés éternels, vieillis mais incorrigibles, l'émeutier en cheveux blancs, et avec lui le vieux jeu de la bataille civile, la barricade classique à deux et à trois étages, le drapeau rouge flottant au sommet, les poses mélodramatiques sur la culasse des canons, les manches retroussées, les mines rébarbatives :

« Circulez, citoyens ! » et tout de suite la baïonnette croisée...

Et quel train, quelle agitation dans ce grand faubourg de Babel ! Du Trône à la Bastille, ce ne sont qu'alertes, prises d'armes, perquisitions, arrestations, clubs en plein vent, pèlerinages à la colonne, patrouillards en goguette qui ont perdu le mot d'ordre, chassepots qui partent tout seuls, ribaudes qu'on emmène au comité de la rue Basfroi, et le rappel, et la générale, et le tocsin. Oh ! le tocsin ; s'en donnent-ils, ces enragés, de secouer leurs cloches ! Dès que le jour tombe, les clochers deviennent fous et font danser leurs carillons comme des grelots de marottes. Il y a le tocsin de l'ivrogne, haletant, fantaisiste, irrégulier, entrecoupé de hoquets et de défaillances. Le tocsin convaincu, féroce, à tours de bras, qui sonne, sonne jusqu'à ce que la corde casse ; puis le tocsin mou, sans enthousiasme, dont les notes ensommeillées tombent lourdement, comme celles d'un couvre-feu...

Au milieu de tout ce vacarme, dans cet affolement de cloches et de cervelles, une chose m'a frappé, c'est la tranquillité de la rue Lappe et des ruelles et passages qui rayonnent autour. Il y a là comme une espèce de ghetto auvergnat, où les enfants du Cantal trafiquent paisiblement sur leurs vieilles ferrailles, sans plus s'occuper de l'insurrection que si elle était à mille lieues. En passant, je voyais tous ces braves Rémonencq très affairés dans leurs boutiques noires. Les femmes charabiaient en tricotant sur la pierre de la porte, et les petits enfants se roulaient dans le milieu du passage, avec leurs cheveux crépus, tout pleins de limaille de fer.

II

LE JARDIN DE LA RUE DES ROSIERS

Écrit le 22 mars 1871.

Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie doucereuse!... Lorsque, après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut derrière les moulins de Montmartre et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers, avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province, dans un de ces faubourgs paisibles où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornette frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siège a rendue presque pittoresque en en faisaint une ruine.

A mesure qu'on avance, la rue s'élargit, s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux; puis sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle nous laisse entrer... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe... Ce coupe-gorge est né d'un vaudeville!

Sur le couloir qui mène de la petite cour pavée au jardin s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, claires, aérées, tapissées de papier à fleurs. C'est là que l'ancien Comité central tenait ses séances. C'est là que, dans l'après-midi du 18, les deux généraux furent conduits et

qu'ils sentirent l'angoisse de leur dernière heure, pendant que la foule hurlait dans le jardin et que les déserteurs venaient coller leurs têtes hideuses aux fenêtres, flairant le sang comme des loups ; là enfin qu'on rapporta les deux cadavres et qu'ils restèrent exposés pendant deux jours.

Je descends, le cœur serré, les trois marches qui mènent au jardin ; vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites séparés par des treillages verts avec des portes qui sonnent... La colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vautour. Une grille en fer court derrière en guise de muraille, et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usines.

Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression. Le temps est doux, le ciel très clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant.

Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant. Seul, un grand mur, troué par les balles, et dont la crête est tout émiettée, se lève comme un témoin et me raconte le crime. C'est contre ce mur qu'on les a fusillés.

Il paraît qu'au dernier moment le général Lecomte, ferme et résolu jusqu'alors, sentit son courage défaillir. Il essaya de lutter, de s'enfuir, fit quelques pas dans le jardin en courant, puis, ressaisi tout de suite, secoué, traîné, bousculé, tomba sur ses genoux et parla de ses enfants :

« J'en ai cinq, » disait-il en sanglotant.

Le cœur du père avait crevé la tunique du soldat. Il y avait des pères aussi dans cette foule furieuse : à son appel déchirant quelques voix émues répondirent ; mais les implacables déserteurs ne voulaient rien entendre :

« Si nous ne le fusillons pas aujourd'hui, il nous fera fusiller demain. »

On le poussa contre la muraille. Presque aussitôt un sergent de la ligne s'approcha de lui :

« Général, lui dit-il, vous allez nous promettre... »

Et tout à coup, changeant d'idée, il fit deux pas en arrière et lui déchargea son chassepot en pleine poitrine. Les autres n'eurent plus qu'à l'achever.

Clément Thomas, lui, ne faiblit pas une minute. Adossé au même mur que Lecomte, à deux pas de son cadavre, il fit tête à la mort jusqu'au bout et parla très noblement. Quand les fusils s'abaissèrent, il mit, par un geste instinctif, son bras gauche devant sa figure, et ce vieux républicain mourut dans l'attitude de César... A la place où ils sont tombés, contre ce mur froid et nu comme la plaque d'un jardin de tir, quelques branches de pêcher s'étalent encore en espalier, et, dans le haut, s'ouvre une fleur hâtive, toute blanche, que les balles ont épargnée, que la poudre n'a pas noircie... O fleur de justice, qu'attends-tu donc pour nous donner ton fruit ?...

... En sortant de la rue des Rosiers, par ces routes silencieuses qui s'échelonnent au flanc de la butte pleine de jardins et de terrasses, je gagne l'ancien cimetière de Montmartre, qu'on a rouvert depuis quelques jours pour y mettre les corps des deux généraux. C'est un cimetière de village, nu, sans arbres, tout en tombeaux. Comme ces paysans rapaces qui, en labourant leurs champs, font disparaître chaque jour un peu du chemin de traverse, la mort a tout envahi, même les allées. Les tombes montent les unes sur les autres. Tout est comble. On ne sait où poser les pieds.

Je ne connais rien de triste comme ces anciens cimetières. On y sent tant de monde, et l'on n'y voit personne. Ceux qui sont là ont l'air d'être deux fois morts.

... « Qu'est-ce que vous cherchez ? » me demande une espèce de jardinier, fossoyeur, en képi de garde national, qui raccommode un entourage.

Ma réponse l'étonne. Il hésite un moment, regarde autour de lui, puis, baissant la voix :

« Là-bas, me dit-il, à côté de la capote. »

Ce qu'il appelle la capote, c'est une guérite en tôle vernie abritant quelques verroteries fanées et de vieilles fleurs en filigrane... A côté une large dalle nouvellement descellée. Pas de grille, pas d'inscription. Rien que deux bouquets de violettes, enveloppés de papier blanc, avec une pierre posée sur leurs tiges pour que le grand vent de la butte ne les emporte pas... C'est là qu'ils dorment côte à côte. C'est dans ce tombeau de passage qu'en attendant de les rendre à leurs familles, on leur a donné un billet de logement, à ces deux soldats.

III

LES ÉVADÉS DE PARIS (1)

Un des derniers jours du mois de mars, nous étions cinq ou six attablés devant le café Riche, à regarder défiler les bataillons de la Commune. On ne se battait pas encore, mais on avait déjà assassiné rue des Rosiers, place Vendôme, à la préfecture de police. Décidément la farce tournait au tragique, et le boulevard ne riait plus.

Serrés autour du drapeau rouge, la musette de toile en sautoir, les communeux marchaient d'un pas résolu dans toute la largeur de la chaussée, et de voir ce peuple en armes, si loin des quartiers du travail, ces cartouchières serrées autour des blouses de laine, ces mains d'ouvriers crispées sur les crosses des fusils, on pensait aux ateliers vides, aux usines abandonnées... Rien que ce défilé ressemblait à une menace. Nous le comprenions tous, et les mêmes pressentiments tristes mal définis, nous serraient le cœur.

A ce moment, un grand cocodès indolent et bouffi, bien connu de Tortoni à la Madeleine, s'approcha de notre table. C'était un des plus tristes échantillons de l'élégant du dernier Empire, mais un élégant de seconde main qui n'a jamais fait que ramasser sur le boulevard toutes les originalités de la haute gandinerie, se décolletant comme Lutteroth, portant des bracelets comme Narishkine, gardant pendant cinq ans sur sa cheminée une carte de Grammont-Caderousse ; avec cela maquillé comme un vieux cabot, le parler avachi du Directoire :

(1) UNE ÉVASION. Dernier titre attribué au récit dans les *Souvenirs d'un Homme de lettres*, *Marpon et Flammarion* (1888).

Pa'ole d'honneu'... Bonjou' ma'ame», tout le crottin du Tattershal à ses bottes, et juste assez de littérature pour signer son nom sur les glaces du café Anglais, ce qui ne l'empêchait pas de se donner pour très fort en théologie et de promener d'un cabaret à l'autre cet air dédaigneux, fatigué, revenu de tout, qui était le suprême chic d'alors. Tu l'as reconnu, n'est-ce pas ? Pas besoin que je te le nomme...

Pendant le siège, mon gaillard s'était fait attacher à je ne sais plus quel état-major, — histoire de mettre à l'abri ses chevaux de selle, — et l'on apercevait de temps en temps sa silhouette dégingandée paradant aux abords de la place Vendôme avec tous les beaux messieurs de plastron doré : depuis, je l'avais perdu de vue. De le retrouver là tout à coup au milieu de l'émeute, toujours le même dans ce Paris bouleversé, cela me fit l'effet à la fois lugubre et comique d'un vieux shapka du premier Empire, faisant en plein boulevard moderne son pèlerinage du 5 mai. On n'en avait donc pas fini avec cette race de petits-crevés! Il en restait donc encore!... En vérité, je crois que, si l'on m'eût donné à choisir, j'aurais préféré ces enragés de la Commune qui montaient aux remparts un croûton de pain au fond de leur sac de toile. Ceux-là du moins avaient quelque chose dans la tête, un idéal vague, fou, qui flottait au-dessus d'eux et prenait des teintes farouches aux plis de ce haillon rouge pour lequel ils allaient mourir. Mais lui, ce grelot vide, cette cervelle en mie de pain...

Justement, ce jour-là, notre homme était plus fade, plus indolent, plus pourri de chic que jamais. Il vous avait un petit chapeau saison de bains à rubans bleus, la moustache empesée, les cheveux à la russe, une jaquette trop courte qui laissait tout à l'air, et, pour s'achever, menait en laisse au bout d'une ganse de soie un petit havanais de catin, gros comme un rat, perdu dans son poil, l'air ennuyé et fatigué comme son maître. Ainsi fait, il se planta languissamment devant notre table, regarda les communeux défiler, dit je ne sais quelle niaiserie, puis avec un dandinement, un abandon inimitables, il nous déclara positivement que ces gens-là commençaient à lui échauffer les oreilles, et qu'il allait de ce pas «offrir son épée à l'amiral!...» C'était dit, c'était lancé. Lasouche ni Priston n'ont jamais rien trouvé de plus comique... Là-dessus il fit un demi-tour et s'éloigna tout alangui, avec son petit chien maussade.

Je ne sais pas s'il offrit, en effet, son épée à l'amiral, mais, en tout cas, M. Saisset n'en fit pas grand usage, car huit jours après, le drapeau

de la Commune flottait sur toutes les mairies, les ponts-levis étaient hissés, la bataille engagée partout, et d'heure en heure on voyait les trottoirs s'élargir, les rues devenir désertes... Chacun se sauvait comme il pouvait, dans des voitures de maraîchers, dans les fourgons des ambassades. Il y en avait qui se déguisaient en mariniers, en chauffeurs, en hommes d'équipes. Les plus romanesques franchissaient le rempart la nuit avec des échelles de corde. Les plus hardis se mettaient à trente pour prendre une porte d'assaut ; d'autres, plus pratiques, s'en tiraient tout bonnement avec une pièce de cent sous. Beaucoup suivaient les corbillards et s'en allaient dans la banlieue, errant à travers prés avec des parapluies et des chapeaux de soie, noirs de la tête aux pieds comme des huissiers de campagne. Une fois dehors, tous ces Parisiens se regardaient en riant, respiraient, gambadaient, faisaient la nique à Paris ; mais la nostalgie de l'asphalte les prenait bien vite, et cette émigration, qui commençait en école buissonnière, devenait lourde et triste comme de l'exil.

Tout préoccupé de ces idées d'évasion, je suivais un matin la rue de Rivoli sous une pluie battante, quand je fus arrêté par une figure de connaissance. A cette heure-là, il n'y avait guère dans la rue que des balayeuses qui rangeaient la boue par petits tas luisants le long des trottoirs, et des files de tombereaux que des boueux remplissaient au fur et à mesure... Horreur! c'est sous la blouse crottée d'un de ces hommes que je reconnus mon cocodès, et bien déguisé, je t'assure!

... Un feutre tout déformé, un foulard en corde autour du cou, le large pantalon que les ouvriers de Paris appellent (pardon) une *salopette ;* tout cela mouillé, passé, fripé, noyé sous une couche de vase que le malheureux ne trouvait pas encore assez épaisse, car je le surpris piétinant au milieu des flaques et s'en envoyant jusque dans les cheveux. C'est même cet étrange manège qui me l'avait fait remarquer.

« Bonjour, vicomte, » lui dis-je tout bas en passant. Le vicomte pâlit sous ses éclaboussures, regarda très effaré autour de lui ; puis, voyant tout le monde occupé, il reprit un peu d'assurance et me raconta qu'il n'avait pas voulu mettre son épée (toujours son épée!) au service de la Commune, et que le frère de son maître d'hôtel, entrepreneur des boues de Montreuil, lui avait heureusement procuré ce moyen de sortir de Paris... Il ne put pas m'en dire plus long. Les voitures étaient pleines, le convoi s'ébranlait. Mon cocodès n'eut que le temps de courir à son attelage, prit la file, fit claquer son fouet, et dia! hue! le

voilà parti... L'aventure m'intéressait. Pour en voir la fin, je suivis de loin les tombereaux jusqu'à la porte de Vincennes.

Chaque homme marchait à côté de ses chevaux, le fouet en main, menant l'attelage par une longe de cuir. Pour lui rendre la besogne plus facile, on avait mis le vicomte le dernier ; et c'était pitié de voir le pauvre diable s'efforcer de faire comme les autres, imiter leur voix, leur allure, cette allure tassée, voûtée, somnolente, qui se berce au roulement des roues, se règle sur le pas des bêtes très chargées. Quelquefois on s'arrêtait pour laisser passer des bataillons de communeux qui descendaient du rempart. Alors il vous prenait un air effaré, jurait, fouettait, se faisait aussi charretier que possible, puis de loin en loin le cocodès reparaissait. Ce boueux regardait les femmes. Devant une cartoucherie de la rue de Charonne, il s'arrêta un moment pour voir des ouvrières qui entraient. L'aspect du grand faubourg, tout ce grouillement de peuple semblait aussi l'étonner beaucoup. Cela se sentait aux regards effarés qu'il jetait de droite et de gauche comme s'il arrivait en pays inconnu...

Et pourtant, vicomte, ces longues rues qui mènent à Vincennes, vous les aviez parcourues bien souvent par des beaux dimanches de printemps et d'automne, quand vous reveniez des courses, la carte verte au chapeau, le sac de cuir en bandoulière, en faisant « hep ! » du bout du fouet... Mais alors vous étiez si haut perché sur votre phaéton, il y avait autour de vous un tel fouillis de fleurs, de rubans, de boucles, de voiles de gaze, toutes ces roues qui se frôlaient vous enveloppaient d'une poussière si lumineuse, si aristocratique, que vous ne voyiez pas les fenêtres sombres s'ouvrant à votre approche, les intérieurs d'ouvriers où juste à cette heure-là on se mettait à table ; et quand vous aviez passé, quand cette longue traînée de vie luxueuse, de soies claires, d'essieux brillants, de chevelures voyantes, disparaissait vers Paris, emportant avec elle son atmosphère dorée, vous ne saviez pas combien le faubourg devenait plus noir, le pain plus amer, l'outil plus lourd, ni ce que vous laissiez là de haine et de colère...

... Une volée de jurons et de coups de fouet me tira brusquement de mes réflexions démocratiques. Nous arrivions à la porte de Vincennes. On venait de baisser le pont-levis, et dans le demi-jour, les flots de pluie, cet encombrement de charrettes qui se pressaient, de gardes nationaux visitant les permis, j'aperçus mon pauvre vicomte se débattant avec ses trois grands chevaux, qu'il essayait de faire tourner. Le

malheureux avait perdu la file. Il jurait, il tirait sur sa longe, suait à grosses gouttes. Je te réponds qu'il n'avait plus l'air alangui... Déjà les communeux commençaient à le remarquer. On faisait cercle, on riait : la position devenait mauvaise... Heureusement le maître charretier vint à son secours, lui arracha la bride des mains en le bousculant, puis d'un grand coup de fouet enleva l'attelage qui franchit le pont au galop, avec le vicomte derrière, courant et barbotant. La porte passée, il reprit sa place, et le convoi se perdit dans les terrains vagues qui longent les fortifications.

C'était vraiment une piteuse sortie. Je regardais cela du haut d'un talus ; ces champs de plâtras où les roues s'embourbaient, ce gazon fangeux et rare, ces hommes courbés par l'averse, cette file de tombereaux marchant pesamment comme des corbillards... On aurait dit un enterrement honteux, tout le Paris du bas-empire qui s'en allait noyé dans sa boue.

IV

UNE CHAMPIGNONNIÈRE DE GRANDS HOMMES

Vers l'an LXVII de l'hégire républicaine, par là dans le milieu de floréal, quand les arbres du boulevard Montmartre commencent à se moucheter devert, le citoyen Carjat, poète aimable et photographe, et derrière lui tout un vol de jeunes lyriques, trouvant que l'absinthe du café des Variétés avait goût de paille, traversèrent la chaussée d'un pas digne et s'en allèrent accrocher leurs lyres et leurs chapeaux aux patères du café d'en face. C'est ainsi que commencèrent les hautes destinées du café de Madrid.

Il n'y avait eu là, jusqu'alors, qu'une grande taverne assez mélancolique, divans fanés, glaces éteintes, où l'on trouvait de vieux numéros de *la Iberia*, traînant sur toutes les tables, et quelques Espagnols, dorés, gaufrés comme du cuir de Cordoue, qui buvaient silencieusement des bavaroises au chocolat. La bruyante invasion des lyriques dispersa tous ces hidalgos ; mais le limonadier n'y perdit rien. Cette machine à poignées de mains qu'on appelle Carjat installée à la vitrine du café, harponnait les gens au passage, et, grâce à son jeu puissant et continu, le café de Madrid devint en peu de temps la buvette littéraire à la mode, quelque chose comme un divan Lepelletier, plus mêlé, mais plus vivant que l'autre, la petite Bourse des Beaux-Arts.

Un journal qui se fondait, le livre qui allait paraître, l'ouverture du salon, une exposition chez Martinet, de loin en loin un échange de gifles entre lyriques, un petit duel à l'île Saint-Ouen, avec effusion de piquette, c'étaient alors les grands événements de l'endroit. Quant à la politique, on s'en occupait fort peu. Pourtant la fine fleur de la Commune était là, épanouie tout le long des banquettes ; mais du diable

si quelqu'un s'en serait douté. Tous ces jeunes gens semblaient si peu taillés pour faire des dictateurs, et ils étaient si loin d'y penser eux-mêmes!

Vallès, le nez dans son absinthe, blaguait, ricanait, filait les gens du coin de l'œil, fouillait le café, cherchait des types pour son livre des *Réfractaires*. Il avait du talent, ce Vallès d'avant la Commune ; un talent sans souplesse, sans imagination, d'un dictionnaire très restreint, où les mots : « drapeaux, guenilles, baïonnettes » revenaient à tout propos, pour donner un faux élan à la phrase, mais avec cela une façon très personnelle de voir et de dire, une certaine férocité joyeuse, de l'esprit bien à lui, et suffisamment de littérature. Dans ces histoires lugubres auxquelles il s'acharnait, on devine le rire amer, les yeux pleins de bile de l'homme qui a eu une enfance malheureuse, et qui en veut à l'humanité parce que, tout petit il a porté des habits ridicules, taillés dans les redingotes de son père.

A côté de Vallès, le gros peintre Courbet, paysan de convention, tout bouffi d'orgueil et de bière double, riait à pleine barbe et secouait sa graisse en disant du mal de *Rophoel*.

Plus loin, un grand garçon mince, à lunettes, une tête de clerc d'avoué, frisottée et niaise, qui avait l'air de sortir de l'étude de Fortunio, s'en allait de table en table, distribuant les exemplaires de son premier livre : « *Desperanza*, par *Vermorel* », une œuvre à portée philosophique, écrite dans les bosquets de Bullier; du sentimentalisme de quartier Latin. Comme promesse littéraire, cela ne valait guère mieux que les romans de Paschal Grousset.

Celui-là aussi venait au café de Madrid. Un joli monsieur, ganté, pommadé, frisé au petit fer, ayant pour parler et pour écrire ce déplorable don qu'on appelle la facilité, et, par dessus tout, le besoin de faire retourner le monde sur ce prénom bizarre de Paschal. Ce pauvre Villemessant, qui a toujours été ouvert aux séductions de la toilette, et qui, dans les dernières années surtout, regardait moins au talent de ses rédacteurs qu'à leurs nœuds de cravate, s'était fort engoué de ce joli Corse au benjoin. Romans, chroniques, science à un sou, Pasquale faisait au *Figaro* ce qu'il voulait. Mais comme ce qu'il voulait faire surtout c'était du bruit, et que sa littérature n'en faisait pas, il finit par se lasser, et passa, comme on disait à Madrid, à la table des Politiques.

Voici ce que c'était que cette fameuse table. Il se trouva qu'un jour

la machine Carjat, en faisant aller ses grands bras à la devanture, avait happé au vol un jeune stagiaire du nom de Gambetta, déjà célèbre dans tous les débits de prunes du boulevard Saint-Michel. Les stagiaires vont par bandes, comme les étourneaux. Derrière Gambetta, il y avait Laurier, puis *Mossieu* Floquet, puis Spuller, puis Lannes, puis Isambert, tous grands politiqueurs et dépêcheurs de chopes. Ces messieurs, en arrivant, s'étaient emparés d'un coin du café, et n'en bougèrent plus jusqu'à la révolution du 4 septembre. C'était cela, la table des Politiques, table bruyante, gesticulante, sur laquelle le poing de Gambetta s'exerça pendant cinq ans au pugilat parlementaire ; le marbre en est resté fendu comme le rocher de Roland.

Plus tard, tout au fond du café, se forma ce qu'on appelait le coin des Purs. Là, dans un groupe de vieux sachems à grandes barbes, ventriloques solennels et dogmatiques, piaffait le père Delescluze, nerveux et fin comme un cheval arabe. Avec son profil de camée, ses gestes fiévreux, son œil d'un bleu fanatique, si jeune dans ses sourcils blancs, il me rappelait un ancien chef des réguliers d'Abd-el-Kader, que j'ai connu autrefois en Algérie, où les Arabes le vénéraient à l'égal d'un saint, parce qu'il avait fait je ne sais combien de fois le voyage de La Mecque.

Le père Delescluze, lui, n'était pas allé à La Mecque ; mais il revenait de Cayenne, et, dans le parti, ce voyage lui comptait. C'était comme le Hadji de la démocratie. Il y avait des gens des départements qui faisaient deux cents lieues seulement pour le contempler, toucher un pan de sa lévite.

Cela nous donnait quelquefois des comédies assez réjouissantes. J'ai vu un jour un homme de Narbonne, tutoyeur et familier comme on sait l'être par là-bas, amener à la table du saint toute une délégation de Narbonnais. Jamais je n'oublierai cette présentation.

L'homme de Narbonne, fier de son Delescluze, lui tapait dans le dos, s'appuyait sur son épaule, se l'attachait à la boutonnière, l'appelait d'un bout du café à l'autre : *Delesseclu zès !* en clignant de l'œil à ses compatriotes d'un air de dire : « Hein ?... vous voyez comme je lui parle. » Pendant ce temps, les bons Narbonnais regardaient le saint avec des yeux humides, soupiraient, levaient les bras au ciel, se livraient à toutes sortes d'expansions, exagérées et naïves, comme le sauvage Vendredi, quand il retrouva son vieux père au fond de la barque. Le saint, qui est homme d'esprit, ne savait où se fourrer et paraissait fort

mécontent. Près de lui, un petit homme à barbiche grise, tête de bonne chèvre, aux yeux clairs et farceurs, souriait d'un air attendri en buvant son absinthe : c'était le brave Razoua, un ancien spahi, qui se lançait dans la politique pour faire plaisir à Révillon et ne se doutait guère qu'il serait un jour député de Paris et directeur de l'École militaire.

Peu à peu, cependant, sans qu'on prît garde, la physionomie du café se trouva transformée. Des lettrés de la première heure, les uns, comme Banville, Babou, Monselet, s'étaient enfuis, effarouchés par tout ce tapage bête. D'autres étaient morts : Baudelaire, Delvau, Charles Bataille. D'autres enfin, comme Castagnary, Carjat lui-même,

étaient passés à Gambetta. La politique avait décidément accaparé toutes les tables... Mais le pire de tout, ce fut quand Rochefort eut fondé la *Marseillaise*. Alors on vit pleuvoir une nuée d'étudiants vieillots et prétentieux, journalistes improvisés, sans esprit, sans orthographe, ignorants de Paris comme des Patagons, enfants à barbe, qui se croyaient appelés à régénérer le monde, pédants de république, ayant tous des gilets à la Robespierre, des cravates à la Saint-Just, les Raoul Rigault, les Tridon, toute une jeunesse des écoles qui manquait de jeunesse et qui manquait l'École, n'aimait pas rire, boudait son ventre ; et puis des célébrités de Belleville, le fameux machin du club des choses, des têtes de pions, collets crasseux, cheveux luisants, les toqués, les éleveurs d'escargots, les sauveurs de peuples, tous les mécontents, les déclassés, les tristes, les traînards, les incapables...

Et dire que ce sont ces gens-là qui depuis un an mènent la France ! Dire que du plus laid jusqu'au plus sot, il n'y a pas un consommateur du café de Madrid qui n'ait été quelque chose, dictateur, ministre, député, général, commissaire de police, inspecteur de camps retranchés, colonel de la garde nationale... Et comme la fortune y a mis de la complaisance ! Après la fournée du 4 septembre, il en restait quelques-uns qui n'avaient rien eu ; mais le 18 mars est venu réparer cette injustice. Cette fois, on n'a rien laissé traîner. Ils sont tous membres de la Commune, jusqu'à ce pauvre diable d'Andrieu, un chiromancien à figure fruste, qui rôdait timidement derrière les chaises et vous demandait à voir votre main en vous appelant « cher maître ».

Voilà ce qu'on peut dire un café historique ! Si la révolution triomphe c'est sur les tables du café de Madrid qu'ils écriront la nouvelle loi.

V

ROCHEFORT ET ROSSIGNOL

Le Rochefort que j'ai connu à mon arrivée à Paris était un brave garçon, d'humeur assez mélancolique, vivant modestement avec son père à un quatrième étage de la rue des Deux-Boules, et se donnant beaucoup de mal pour gagner le pain de la maison. Un petit emploi à l'Hôtel de Ville, quelques articles au *Charivari*, qu'on lui payait six liards la ligne, et qui franchement ne valaient pas plus, de temps en temps un lever de rideau chez Plunkett ou chez Cogniard, tout cela lui composait une demi-vie tranquille et grise, qui ressemblait à sa littérature, mais n'allait guère avec cette physionomie si excentrique, cette lèvre mince et rageuse, ce grand front ravagé, cette tête à migraine, pâle, tourmentée, nerveuse, qui faisait alors sa seule originalité.

Ce que j'aimais dans ce Rochefort-là, c'était une certaine crânerie d'allure, son goût très vif pour les vers, pour les tableaux, et par dessus tout cette science de Paris, cette expérience du boulevard qu'il avait déjà au plus haut point comme un fils de vaudevilliste, élevé à Charlemagne et au café du Cirque. A part cela, rien de saillant ; de l'esprit sans excès, la régularité du travail, des mœurs d'employé, et pas d'autre ambition que de voir souvent son nom sur l'affiche, en société de Clairville ou de Siraudin. Tel était le Rochefort de 1860 ; l'autre, celui de la *Lanterne*, ne vint que plus tard, et c'est à Rossignol que nous le devons.

Ce Rossignol était un employé de la ville qu'on rencontrait partout, aux premières, aux enterrements, et qui vous demandait toujours d'un

air affairé : « Est-ce que vous avez vu Rochefort ? », passait sa vie à le suivre, à le manquer, à l'attendre, allait lui chercher ses voitures, portait sa copie aux journaux, répétait ses mots, imitait ses gestes, et avait fini par se découper dans son ombre une espèce de personnalité. Le type est assez fréquent sur le boulevard. Tous les gens un peu en lumière traînent après eux leur Rossignol. Cela tient le milieu entre le confident et le domestique, nécessite un caractère égal, des instincts de comparse et aussi de la fortune, car le métier est absorbant et peu rétribué, — parfois même il y a des frais... Par hasard, le Rossignol de Rochefort avait, en plus des qualités de son emploi, une certaine originalité personnelle. C'était un grand Panurge aux cheveux longs et plats, mélange singulier de naïveté et de cynisme, de timidité et d'impudence, de bêtise et cocasserie, de jeunesse et de décrépitude ; vingt-deux ans et des manies de vieux, une canne à pomme d'ivoire, une tabatière. Le plus silencieux et le plus sinistre des hommes, et puis tout à coup des échappées de gaîté folle, une verve froide, des farces excessives à la Bache, insultant les gens dans la rue, sans motif, pour le plaisir de baver, d'écumer, de dire tout ce qui lui passait de drôle ou d'immonde par la tête avec des gestes d'épileptique, des yeux de Pierrot et le rire triste, le rire en long des gens trop maigres.

J'en suis encore à me demander comment cet énergumène avait pu pénétrer dans la vie paisible et l'intimité de Rochefort. Toujours est-il qu'ils ne se quittaient pas. Quand Rossignol faisait des sottises, Rochefort était là pour les réparer ; il allait le chercher au poste, le ramenait chez ses parents, le bourrait de billets de théâtre, se montrait avec lui sur le boulevard, ce qui rendait mon Rossignol très fier et lui donna de bonne heure le goût de la célébrité. Un beau jour lui aussi voulut écrire, ou du moins voir son nom dans un journal. Rossignol, homme de lettres ! C'était si drôle que Rochefort n'y résista pas. Il le plaça dans cette maison d'aliénés qu'on appelle le *Tintamarre*, et le sachant incapable d'écrire une ligne — même là, — s'amusa à lui faire des articles.

Alors il se passa une chose singulière. Ce Rochefort, compassé et terne quand il écrivait pour lui, trouva pour le compte d'un autre une autre verve triviale et folle qui ressemblait bien à Rossignol ; en s'incarnant dans ce type burlesque, il en eut toutes les excentricités, toutes les effronteries. Ce qui lui passait de plus fou dans la cervelle, ce qu'on ose pas dire, les bavures de la plume, la boue de l'encrier, tout lui

semblait bon pour Rossignol ; et comme il mêlait à cela son flair de Paris et ses trucs de vaudevilliste habile à ménager ses effets, il en sortit je ne sais quelle littérature bouffonne, frénétique à froid, imagée jusqu'à l'impudeur, pas française du tout, mais très parisienne, une phrase disloquée et à sauts de carpe qui fit les beaux jours du *Tintamarre*, et rendit Rossignol illustre du café de Suède à Bobino. Ce jour-là Rochefort avait trouvé sa manière. Il ne s'y trompa pas ; et après quelques mois de cet exercice, quand il connut bien son trapèze, il dit à l'autre : « — Va tout seul ! » et fit du Rossignol pour son propre compte...

L'infortuné Rossignol, abandonné à lui-même, s'en tira tant bien que mal, vivant un peu sur sa réputation, un peu sur ce que lui avait montré le maître ; puis il fit un héritage, et, ma foi ! les dames de Bobino, le journalisme, les soupers, la vie d'artiste... Bref, le pauvre garçon eut la fin qu'il voulait avoir : il se creva à force de passer les nuits, il s'en alla mourir au doux pays de Cannes, dans le voisinage de Victor Cousin et de quelques autres personnes célèbres ; ce qui ne manqua pas de lui causer une certaine satisfaction.

Rochefort, lui, avait bien des raisons pour ne pas se lancer dans le même train de vie. D'abord son estomac, un de ces terribles estomacs de gastralgique, toujours crispés, ruinés de naissance, avec lequel les Michelet de l'avenir ne manqueront pas de nous expliquer son tempérament littéraire ; et puis où aurait-il pris le temps de s'amuser ? Il avait bien assez à faire de tenir tête à ce terrible ouragan de vogue parisienne qui lui tombait dessus en coup de foudre, le soulevait, le secouait, éparpillant sa jeune gloire du Jockey-club aux carrières d'Amérique, faisant autour de lui une popularité formidable et cocasse dont il était lui-même abasourdi... On se le montrait, on se l'arrachait. Les chevaux de course portaient son nom. Les filles couraient après. « Faites-moi donc voir votre Rochefort », demandait le duc de Morny, chaque fois qu'il rencontrait Villemessant... Car, il faut bien qu'on le sache, si Rochefort est coupable, tout le monde à Paris est un peu son complice. Nous l'avons trop gâté. Nous avons trop dit : « Que ce Rochefort est drôle ! » Vous-même, ô Veuillot ! vous avez ri... Et comme il y tenait, le malheureux, à nous faire rire ! Comme il avait peur que sa gloire lui échappât ! Qui de nous ne l'a pas vu se ronger les ongles au lendemain d'un de ses articles, et se demander avec angoisse : « Qu'est-ce que je vais leur dire maintenant ? » Alors, quand il sentait sa veine

OXFORD-INST

épuisée, quand il n'avait plus rien à dire, il faisait comme Rossignol : il s'en tirait par de l'audace, et disait tout, tout, — dans la langue de Rossignol. De là le succès de la *Lanterne*.

Ah! mon ami, Dieu nous garde d'un succès pareil! Quand on y a goûté une fois, on ne peut plus se passer d'en boire, n'importe à quel prix, n'importe dans quel verre. Il y a dans les hôpitaux des malheureux atteints du délire alcoolique qui se jettent ainsi sur tout ce qu'ils trouvent ; le vitriol, l'eau de Cologne : tout leur est bon pourvu qu'ils boivent. C'est le cas de Rochefort. Si cet homme d'esprit, si ce gentilhomme s'est fait ramasser un matin dans le ruisseau du Père-Duchêne, crois bien que ce n'est pas la passion politique qui l'avait poussé là... La politique, est-ce qu'il a jamais su seulement où c'était... Ce n'est pas non plus l'amour du gain, — je le sais au-dessus de cela — Non! c'est une soif inextinguible de popularité, l'alcoolisme du succès avec tous ses symptômes, le goût perdu, le bégaiement, l'égarement, la fureur...

Un moment, nous l'avions cru sauvé. Pendant les cinq mois du siège, il a eu le courage de se laisser oublier, de ne plus écrire ; et il faut lui en tenir compte. Mais après, quelle rechute!... C'est qu'en son absence, d'autres étaient venus qui faisaient du Rochefort comme lui, mieux que lui. Il eut beau crier, se démener, sa popularité était perdue, passée aux Maroteau, aux Vermesch... Par là, je m'explique sa colère, son délire des derniers jours, cette rage à demeure, ce débordement de fiel qui noyait tout, l'aveuglait, comme si on lui avait crevé l'amer.

Malgré tout, débarrassé de sa bile et de son écume, Rochefort restera une figure de ce temps. Il est arrivé juste à son heure, trouvant la maison grande ouverte, comme quelqu'un qu'on attendait. Ç'a été le gavroche providentiel, puisque providentiel il y a, envoyé pour casser la première vitre de l'Empire et donner le signal de la démolition... Même au point de vue du métier, il faut faire attention à lui. Ses pamphlets ont souvent du nerf, de l'esprit, une force comique. Il me fait l'effet d'un Paul-Louis Courier exaspéré, bien au niveau de son époque et lui parlant la langue qu'elle comprenait. Les deux pamphlétaires se ressemblent par le rôle qu'ils ont joué, leur haine implacable et l'artifice de leur style, car ils ne sont pas plus naturels l'un que l'autre ; seulement il y a entre eux la différence qu'il y avait entre les deux cours, celle où l'on traduisait Horace, celle où l'on faisait venir

Thérésa. Courier prend l'afféterie de sa langue dans les vieux tours du XVI^e^ siècle, Rochefort la ramasse dans l'argot tout neuf du XIX^e^. En lisant Paul-Louis, je vois le vieil Amyot me rire entre les lignes.

Quand je lis Rochefort, je pense tout le temps à Rossignol.

VI

LA GUÉRITE

« C'est un de mes maux que les impressions que me donnent les lieux. J'en suis frappée au delà de la raison. »

Ces quelques lignes d'une nervosité toute contemporaine, et qu'on croirait écrites d'hier, sont de Mme de Sévigné, et jamais, selon moi, elle n'a rien dit de plus senti ni de plus profond. Il y a, en effet, dans les lieux que nous habitons une influence mystérieuse qui se dégage du bois, de la pierre ; une malignité des choses environnantes qui s'amuse à troubler nos âmes, à bouleverser nos idées, à impressionner nos misérables cervelles au delà de la raison. Je ne sais plus quelle est cette petite ville d'Algérie où tous les soldats que l'on mettait de faction en un certain endroit du rempart, s'y trouvaient pris en moins d'une heure d'un insurmontable dégoût de vivre. Deux ou trois fois par semaine, on trouvait un de ces pauvres diables pendu au clou de sa guérite ; et la preuve qu'il y avait là autre chose qu'une simple nostalgie de recrues, c'est qu'on ne vint à bout de cette épidémie de suicides qu'en jetant la guérite à bas.

Voilà certes un exemple de cette jettatura locale dont parle Mme de Sévigné ; mais j'en connais des cas encore plus saisissants. Rappelle-toi Émile Ollivier, arrivant de Saint-Tropez, au mois de janvier 1870, pour construire ce merveilleux monument d'ordre composite, qui devait s'appeler l'Empire libéral. Lui aussi, le malheureux, il avait la superstition de la guérite ; et c'est pour se soustraire à ses influences pernicieuses, se mettre autant que possible à l'abri du mauvais air qui court dans les grandes maisons aux frais de l'État, qu'il tenait tant à ne pas loger au ministère :

« J'irai là le matin, disait-il à ses amis, comme un Anglais de la Cité va à son comptoir. Le soir venu, les affaires terminées, je ferme mon bureau et je rentre rue Saint-Guillaume. »

Et, s'exaltant au spectacle de son libéralisme à venir, il continuait avec enthousiasme.

« Je leur montrerai ce que c'est qu'un ministre de la justice. Pas de train de maison, pas d'équipages! J'irai à la Chambre à pied, aux Tuileries à pied et seulement pour le conseil des ministres ; jamais à leurs grandes réceptions, jamais à leurs petits soupers. C'est là que les consciences se perdent : et je tiens à garder la mienne... Ah! l'on m'accuse de m'être vendu... Eh bien, on verra, on verra... »

En parlant ainsi, le brave homme était sincère, et ce beau programme eut même un commencement d'exécution. Pendant quelque temps, ce ministère de la justice, si gourmé, si formaliste, resta ouvert au public comme un vaste bureau d'offices. Tout s'y passait à l'américaine. Le ministre vous recevait sans lettre d'audience. Les antichambres chômaient ; les huissiers se croisaient les bras ; dans l'ombre des grands salons abandonnés, on les entendait errer d'un pas mélancolique, secouant leurs chaînes comme des captifs. Le chef de cabinet, un de ces gros pères à digestion difficile, qui ont toujours peur d'un coup de sang, recevait les chefs de service dans la cour, le cigare aux dents, donnant ses signatures sur un genou au bord du perron, ce qui scandalisait beaucoup les garçons de bureau de M. Delangle, tous empesés et graves comme des magistrats. Quant à Son Excellence, à la voir arriver le matin par les arcades de la rue de Castiglione, les lunettes sur le nez, la cravate de travers, sa longue redingote à la dernière mode de Saint-Tropez, et cette belle serviette toute neuve que gonflaient les plans de l'Empire libéral, on aurait dit un inspecteur des écoles primaires plutôt qu'un ministre de la justice. Cette allure modeste lui faisait le plus grand tort aux Tuileries, où ses nœuds de cravate égayaient les dames d'honneur et les chambellans ; mais cela ne l'inquiétait guère. Fidèle à son programme d'indépendance, le nouveau ministre ne voulait avoir affaire qu'à l'empereur, et s'arrangeait pour sortir du palais impérial la tête haute et le regard fier, sans avoir seulement un verre d'eau sucrée sur la conscience.

C'est dans le plus beau feu de ces réformes ministérielles qu'arriva la mort de Victor Noir... Pauvre Victor Noir! rien que d'écrire son nom, je viens de le voir traverser le boulevard en deux enjambées,

avec son grand chapeau à poils gris ébouriffés, ses joues roses, ses épaules d'athlète, cette exubérance de force et de joie qu'il ne savait comment traduire et ce bon gros désir de plaire qui luisait dans ses yeux d'enfant. S'il vivait encore, il n'aurait pas vingt-trois ans!... Mais à quoi bon parler de ces choses? Le cas a été jugé, et la mort de cet enfant ne doit plus être pour nous qu'une date d'histoire, une date inoubliable par exemple. Ce jour-là, un nouveau personnage, sur lequel les faiseurs de plans ne comptent pas assez, ce tragique brouilleur de cartes qu'on appelle l'Imprévu est entré subitement en scène, et depuis il n'en est plus sorti.

A la première nouvelle qu'on eut du drame d'Auteuil, avant que les avocats se fussent emparés du cadavre et qu'on l'eut promené partout sur le tombereau des exhibitions démocratiques, tout le monde à Paris fut indigné, Émile Ollivier plus que personne. Le soir même du crime, il marchait à grands pas dans son cabinet, brandissant à la main la lettre dans laquelle le prince Pierre écrivait à M. Conti avec la désinvolture d'un seigneur génois du XV^e^ siècle : « Je crois que j'en ai tué un.»

« — Ah! il en a tué un!... faisait le malheureux ministre avec des lunettes flamboyantes... Et il pense en être quitte ainsi... mais c'est un assassinat. Pas de Bonaparte qui tienne, vous irez au bagne, monseigneur.»

En attendant, comme il était très tard, et que le ministère ne désemplissait pas de monde, M. Grandperret, le préfet de police, des reporters, des estafettes, — le ministre ne put pas rentrer rue Saint-Guillaume, et vers le matin, tombant de fatigue, il se coucha un moment dans le lit de M. Delangle...

... Le lendemain, à son réveil, ce n'était déjà plus le même homme. L'indignation de la veille avait fait place à une tristesse de convention, formulée en langage administratif. L'assassinat n'était plus qu'un affreux malheur, un fait très regrettable ; il fallait attendre, il fallait voir... L'influence de la guérite commençait à se faire sentir. Les jours suivants, ce fut bien pis. Paris n'étant pas encore apaisé, on crut devoir rester provisoirement au ministère.

Peu à peu on finit par en prendre l'habitude, si bien qu'une fois cette méchante affaire Noir étouffée, l'installation devint définitive. Huissiers et hallebardiers reprirent leurs poses importantes à la porte des salons de réception ; les housses des lustres furent enlevées, et le

fondateur de l'Empire libéral se trouva livré, sans y prendre garde, à la malice du meuble et du local officiels.

De ce jour, il devint un parfait ministre de la justice, supprima les journaux, séquestra les gens, soupa aux Tuileries, surveilla ses cravates, fit tout ce qu'il ne voulait pas faire, brûla tout ce qu'il avait adoré. Sa voix changea, de criarde tourna à l'aigre. La contradiction lui fut insupportable. Despote avec tous, il se fit courtisan du maître ;

et quand la guerre arriva, ne cherchant plus que la faveur, halluciné par l'air de la guérite, il ne sut rien vouloir, rien empêcher. C'est ainsi qu'il perdit la France, et nous tous, et lui-même, et son rêve d'Empire libéral avec.

Oh ! la fatalité des guérites officielles, qui peut se dire assez fort pour y résister ? Libéraux modérés, irréconciliables, indécousables, purs des purs, en moins d'un an, tous y auront passé... J'ai encore devant les yeux les affiches pompeuses du Comité central au lendemain du 18 mars, et ces espèces de lettres pastorales tout enfarinées de

philanthropie, où l'on désavouait avec tant d'indignation l'assassinat de la rue des Rosiers. Nous en ont-ils fait assez de protestations et de promesses. Nous ont-ils assez dit : « Vous allez voir... » Qu'est-ce que nous avons vu ? A peine entrés à l'Hôtel de Ville, maîtres des mairies et des ministères, il n'y a pas un de ces donneurs d'eau bénite de club qui ne soit devenu le plus exécrable des tyrans. Est-ce à dire que ces gens-là fussent tous, tous des coquins ? Non !... A côté des gamins féroces, des rhétoriciens en délire qui jouaient à 93 et mettaient leurs lectures en action, à côté des aventuriers, des cyniques, des jouisseurs, il y avait des hommes qui se croyaient républicains, des illuminés du socialisme dont la vie avait été jusqu'alors honnête et digne. Pour ceux-là, je demande un peu de clémence. Portés subitement au pouvoir et d'autant plus surpris par son vertige qu'ils y étaient moins préparés. ils sont à peine responsables de leurs actes. L'air de la guérite les avait rendus fous !

VII

LES TRICOTEUSES

Il y a dix-huit ou vingt ans, de tout jeunes gens de province, arrivant à Paris pour chercher fortune, la tête pleine de Balzac et les dents d'une belle longueur, songèrent très sérieusement à reconstituer la société des *Treize*. On s'était distribué les rôles, assigné des postes de combat : « Toi, tu es joli garçon ; tu seras notre Marsay, tu arriveras par les femmes et les salons. Toi, Blondet, par les journaux. Toi, Rastignac, par la politique... » Tous les efforts, toutes les ressources devaient être mises en commun. Ceux qui avaient du linge fin et des bottes vernies les donneraient à de Marsay pour lui permettre d'aller dans le monde. Tout l'esprit qu'on pourrait avoir, les trouvailles de mots ou d'idées, il fallait les mettre soigneusement à part pour le journaliste. On devait chercher des clients au médecin, pousser l'homme politique, parler de lui dans les cafés. Le tout enveloppé de mystère maçonnique, mots de passe, signes de ralliement, tout ce joli train d'enfantillages sous lesquels Balzac dissimule comme à plaisir le sérieux et la profondeur de ses merveilleuses études... Malheureusement ces

choses-là se rêvent, s'écrivent, mais ne se vivent jamais. Nos Treize ne furent pas longtemps à s'en apercevoir. Au bout de huit jours, on ne s'entendit plus ; ceux qui avaient du linge aimèrent mieux le porter, le journaliste dut faire ses mots tout seul, l'homme politique parler de lui-même dans les cafés où ses associés ne songeaient qu'à vider des chopes. Bref, comme nos jeunes gens ne manquaient pas d'esprit et qu'à l'air de Paris il leur en poussait tous les jours un peu, ils finirent par se rire au nez et s'en allèrent chercher fortune chacun de son côté. J'ignore s'ils ont réussi. Je sais seulement que l'un d'eux, — celui qui devait être l'homme politique et de qui je tiens ces détails, — vient de voir sa carrière et ses aventures subitement interrompues : il s'appelait Jules Vallès.

On a souvent reproché à Balzac, à madame Sand, à tous les grands romanciers de l'école moderne, d'avoir ainsi troublé quantité de jeunes cervelles et dérouté des vies tout entières en les jetant dans le roman ; mais, est-ce bien la faute de nos romanciers ? Ne serait-il pas plus juste de s'en prendre à ce besoin d'imitation inhérent à toute jeunesse, surtout à la jeunesse française, impressionnable et vaniteuse à l'excès, éternellement tourmentée du désir de jouer un rôle, d'entrer dans une peau célèbre, d'être quelqu'un, comme si le meilleur moyen d'être quelqu'un n'était pas encore de rester soi-même.

A ce compte-là, s'il fallait rendre les romanciers responsables de tous ces déraillements de cervelles, que dirions-nous de nos historiens ? Eux aussi, ils ont fait de grands ravages, surtout en ces dernières années. Depuis cette rage d'études historiques qui nous est venue d'Angleterre ou d'outre-Rhin, depuis cette avalanche d'histoires de la Révolution, de mémoires sur Robespierre, sur Saint-Just, l'ami du peuple, le vieux cordelier, est-ce que nous n'avons pas vu surgir une nouvelle génération de Jeune-France, affublés de grands gilets jacobins, portant leurs têtes en saint-sacrement, faisant bouffer toute la Convention dans la mousseline de leurs longues cravates ? Ceux-là ne se disaient plus : « Toi, tu seras de Marsay ; moi, je serai Rastignac. » Mais bien : « Toi, tu seras Saint-Just ; moi, je serai Robespierre » ; ce qui était aussi comique et beaucoup plus dangereux. J'ai positivement entendu, il y a quatre ans, dans un restaurant du quartier latin, de jeunes Gascons qui criaient avec un accent du diable : « Hein ?... Rigault !... quel beau Fouquier-*Teïnville* ça va faire ! » Il n'y a pas manqué, le malheureux ! et nous devons lui rendre cette justice qu'il

a bien rempli son emploi. Vermorel, lui, jouait les Robespierre et ne s'en cachait pas, copiant l'homme au nez pointu jusque dans sa vie privée, ses mœurs puritaines, et l'arrangement de son petit mobilier de curé de campagne. Ils avaient tous ainsi leur type de 93 qu'ils visaient. Quelquefois ils étaient deux sur le même : Robespierre-Vermorel avait pour doublure l'avocat Floquet, qui, dans l'intimité, se laissait appeler Maximilien. D'autres fois encore ils cumulaient, jouaient deux personnages. J'ai rencontré l'hiver dernier un gentil petit officier de chasseurs, à qui nos Jeune-France avaient fait croire qu'il était Hoche et Marceau tout ensemble. Pas seulement Hoche, pas seulement Marceau. Non! Hoche et Marceau!... C'est qu'il le croyait, cet innocent! et vous ne l'auriez pas fait rire... Grave et fier, les dents serrées, le geste fébrile, rien qu'à le voir boire son absinthe, on sentait en lui les terribles préoccupations de l'homme qui cachait sous sa redingote les deux grandes épées de la future République et qui avait toujours peur d'en perdre une.

Ces choses-là nous amusaient alors. Nul de nous ne s'imaginait que ce roman comique finirait si tragiquement. Pour ma part, je n'y voyais qu'un jeu ; et quand je pouvais me faufiler dans leurs coulisses, je me délectais à voir les acteurs de la future révolution piocher leurs rôles, répéter, mettre en scène, se faire des têtes, remettre à neuf d'anciens décors pour cette reprise de 93, qu'ils comptaient donner un jour ou l'autre, et que je ne croyais pas possible. C'est ainsi qu'il me fut permis d'assister à la formation d'un corps de tricoteuses, dont je faillis être un des organisateurs. Voici dans quelles circonstances...

C'était pendant le siège, au plus dur de ce dur hiver de froid noir et de pain noir, où l'on ne pouvait pas faire un pas sans se heurter contre un petit corbillard à bras, s'en allant vite au long des maisons. — « C'est navrant ce qu'il meurt d'enfants à Montmartre, me dit un jour un des plus enragés quatre-vingt-treiziens du café de Madrid... Les pauvres petits marchent pieds nus dans la neige. Le froid les tue comme des moineaux. Il y aurait charité, vraiment, à leur donner des bas, de bons bas de laine bien chauds. Je suis en train d'organiser une souscription pour cela ; voulez-vous en être ? »

Le quatre-vingt-treizien, de sa nature, est peu sentimental. Dans les régions bleu d'acier où il plane, il n'y a pas de petits enfants ; il n'y a que des idées, des abstractions et quelques figures géométriques comme le triangle et la guillotine. Aussi j'étais un peu étonné. Mon homme

s'en aperçut, et, pour me convaincre, il ajouta : « Montez ce soir à Montmartre ; je parlerai au profit de l'œuvre. Vous souscrirez après, si bon vous semble... »

Cela valait la peine de se déranger ; je fis donc le voyage de Montmartre...

La chose se passait dans une salle de bal des boulevards extérieurs, une Boule-Noire ou un Élysée quelconque, qui s'était transformée en club, depuis qu'il n'y avait plus de gaz ; — il est à remarquer que l'éducation politique du peuple de Paris se fait en général dans des salles à danser... Quand j'arrivai, la séance était déjà commencée, la salle comble ; une salle immense tout en longueur, bien disposée pour aligner des escouades de quadrilles et faire durer le triomphe du cavalier seul. Quelques lampes à pétrole, un petit poêle autour duquel des caisses de laurier-rose se serraient en grelottant comme des vieillards. Sur des bancs, un public d'ouvriers, de petits bourgeois, gardes nationaux, gardes civiques, quelques mobiles, des jupillons à casquettes de velours, cinq ou six cocottes en soie fripée ; les uns venus là pour le club, les autres pour le poêle, les cocottes par habitude d'aller au bastringue tous les soirs. Le fait est qu'il y avait dans l'air comme un écho d'anciens fron-fron, des bouts de mazurkas, des mesures de valses qui bourdonnaient au plafond comme des mouches de l'été d'avant. Par là-dessus, une buée épaisse, sentant la pipe et le mouton mouillé...

Juché sur l'estrade de l'orchestre, mon quatre-vingt-treizien parlait avec une émotion mélodramatique de la grande misère du peuple et de la mortalité des petits enfants. Tout à coup, il s'interrompit, recula d'un pas sur l'estrade, le bras tendu, la bouche ouverte, de gros yeux ronds, l'étonnement classique des têtes d'expression :

« Mais que vois-je ? citoyens, s'écria-t-il... Là-bas, au milieu de vous, cette femme... cette femme... qui tricote... »

Il s'arrêta un moment, comme suffoqué par l'émotion, et resta là le bras tendu. Nous nous retournâmes tous, et j'aperçus au bout de son geste une vieille femme à tête canaille, avec ce pli de côté dans la lèvre, ce tour de bouche faubourien où l'on entend l'accent du voyou sans qu'il ait besoin de parler. Sous son bonnet d'ouvrière, entre des mèches grisonnantes, une aiguille à tricoter s'avançait comme un dard et lui donnait l'air d'une bête méchante. Ses mains osseuses, qu'elle levait très haut pour qu'on les vît, tenaient un petit bas d'enfant...

Pendant que nous la regardions, l'orateur continua :

« Quelle est cette brave citoyenne qui vient au club avec son tricot, écouter en travaillant la parole patriotique ?... Oh ! maintenant je la reconnais... C'est une tricoteuse de Montmartre, une de celles qui tricotent, ô peuple, pour que tes enfants aient chaud comme des enfants de riches, pour que le froid — ce Badinguet — ne les égorge pas tous *(Rires dans la salle. — Très bien ! Très bien !)* et qu'il en reste encore pour voir l'aube nouvelle... *(Bravo ! bravo !)* O saintes tricoteuses de Montmartre !... vous êtes dignes de vos sœurs aînées, et vous aurez comme elles votre place dans l'histoire... Tricotez donc, tricotez comme elles pour le peuple, pour la liberté ; tricotez... tricotez... »

On n'avait pas besoin de le lui dire. Sous les regards de cette foule, la vieille tricotait sans se lasser, avec emphase, et je la surpris clignant de l'œil à son compère... Alors je compris tout. Je compris que les petits enfants de Montmartre n'étaient qu'un prétexte, et qu'il s'agissait uniquement de lever un bataillon de tricoteuses, de remettre à flot un vocable moisi du dictionnaire de 93, de rétamer un vieux truc de la première révolution.

Eh bien, non ! Malgré tout, leur révolution a été plus originale qu'ils ne comptaient la faire. Ils voulaient des tricoteuses, et ce sont des pétroleuses qu'ils ont eues !... Ça leur apprendra, à ces Jeune-France.

VIII

LE NAUFRAGE

Champrosay, 23 mai.

Et voici le jardin charmant
Parfumé de myrte et de rose...

... Hélas! cette année le jardin est toujours plein de roses, mais la maison est pleine de Prussiens. J'ai porté ma table au fond du jardin, et c'est de là que je t'écris, dans l'ombre fine et le parfum d'un grand genêt tout bourdonnant d'abeilles, qui m'empêche de voir les tricots de Poméranie pendus et séchant à mes pauvres persiennes grises.

Je m'étais pourtant bien juré de ne venir ici que longtemps après

qu'*ils* seraient partis ; mais il fallait fuir l'horrible conscription Cluseret et je n'avais pas d'autre refuge... Et c'est ainsi, mon cher absent, qu'à moi, comme à bien d'autres Parisiens, aucune des misères de ce triste temps n'aura été épargnée : angoisses du siège, guerre civile, émigration, et, pour nous achever, l'occupation étrangère. On a beau être philosophe, se mettre au-dessus, en dehors des choses, c'est une impression singulière, — après six heures de marche sur ces belles routes de France, toutes blanches de la poussière des bataillons prussiens, — d'arriver à sa porte et d'y trouver, sous les grappes pendantes des ébéniers et des acacias, un écriteau allemand en lettres gothiques :

> 5e *compagnie*
> *Boehm,*
> *sergent-major*
> *et trois hommes.*

Ce M. Boehm est un grand garçon silencieux et bizarre, qui garde les volets de sa chambre toujours fermés, se couche et mange sans lumière. Avec cela, l'air trop à l'aise, le cigare aux dents et d'une exigence!... Il faut à sa seigneurie une pièce pour lui, une pour son secrétaire, une pour son domestique. Défense d'entrer par cette porte, de sortir par celle-là. Est-ce qu'il ne voulait pas nous empêcher d'aller dans le jardin?... Enfin le maire est venu, le hauptmann s'en est mêlé, et nous voilà chez nous. Ce n'est pas gai chez nous, cette année. Quoi qu'on en ait, ce voisinage vous gêne, vous blesse. Cette paille qu'on hache autour de vous, dans votre maison, se mêle à ce que vous mangez, fane les arbres, brouille la page du livre, vous entre dans les yeux, vous donne envie de pleurer. L'enfant lui-même, sans qu'il s'en rende bien compte, est sous le coup de cette étrange oppression. Il joue tout doucement dans un coin du jardin, retient son rire, chante à mi-voix, et le matin, au lieu de ses réveils ébouriffés et pleins de vie, il se tient bien tranquille, les yeux grands ouverts derrière ses rideaux et demande tout bas de temps en temps :

« Est-ce que je peux me réveiller? »

Encore si nous n'avions que les tristesses de l'occupation pour nous gâter notre printemps ; mais le plus dur, le plus cruel, c'est ce roulement de canons et de mitrailleuses qui nous arrive dès que le vent

souffle de Paris, secouant l'horizon, déchirant sans pitié les matins de brume rose, bouleversant d'orages ces belle nuits de mai si claires, ces nuits de rossignols et de grillons.

Hier soir surtout, c'était terrible. Les coups se succédaient, furieux, désespérés, avec un perpétuel battement d'éclairs. J'avais ouvert ma fenêtre du côté de la Seine, et j'écoutais — le cœur serré — ces bruits sourds qui venaient jusqu'à moi, portés sur l'eau déserte et le silence... Par moments, il me semblait qu'il y avait là-bas, dans l'horizon, un grand navire en détresse, qui tirait son canon d'alarme avec furie, et je me rappelais qu'il y a dix ans, par une nuit semblable, j'étais sur la terrasse d'une hôtellerie de Bastia à écouter une canonnade funèbre que la haute mer nous envoyait ainsi, comme un cri perdu d'agonie et de colère. Cela dura toute la nuit ; puis, au matin, en descendant, nous trouvâmes, sur la plage, dans une mêlée de mâts rompus et de voiles, des souliers à bouffettes roses, une batte d'arlequin et des tas de haillons pailletés d'or, enrubannés, tout ruisselants d'eau de mer, barbouillés de sang et de vase. C'était, comme je l'appris plus tard, ce qui restait du naufrage de la *Louise*, grand paquebot venant de Livourne à Bastia, avec une troupe de mimes italiens.

Pour qui sait ce que c'est que la bataille avec la mer, la lutte noire et stérile contre une force irrésistible ; pour qui se représente bien les derniers moments d'un navire, le gouffre qui monte et vous enserre de partout, la mort lente et sans grandeur, la mort mouillée ; pour qui connaît les rages, les espoirs menteurs et fous suivis d'un abattement de brute, l'agonie ivre, le délire, les mains aveugles qui battent l'air, les doigts crispés s'accrochant à l'insaisissable, cette batte d'arlequin, au milieu d'épaves sanglantes, avait quelque chose de burlesque et de terrifiant. On se figurait la tempête tombant en coup de foudre pendant une représentation à bord, la salle de spectacle envahie par la mer, l'orchestre noyé, pupitres, violons, contre-basses roulant pêle-mêle, Colombine tordant ses bras nus, courant d'un bout de la scène à l'autre, à demi morte d'épouvante et toujours rose sous son fard ; Pierrot, que la terreur n'a pu blêmir, grimpé sur un portant, regardant le flot monter, et dans ses gros yeux arrondis pour la farce, ayant déjà l'horrible vertige de la mort ; Isabelle empêtrée dans ses jupes de cérémonie, tout en larmes et coiffée de fleurs, ridicule par sa grâce même, roulant sur le pont comme un paquet, se cramponnant à tous les bancs, bégayant des prières enfantines ; Scaramouche, un tonnelet d'eau-de-vie entre

ses jambes, riant d'un rire hébété et chantant à tue-tête, pendant qu'Arlequin, frappé de folie, continue à jouer la pièce gravement, se dandine, fait siffler sa batte, et que le vieux Cassandre, emporté par un coup de mer, s'en va là-bas, entre deux vagues, avec son habit de velours marron et sa bouche sans dents toute grande ouverte...

Eh bien, mon cher, ce naufrage de saltimbanques, mascarade funèbre, parade *in extremis*, toutes ces convulsions, toutes ces grimaces ont passé devant moi hier soir à chaque secousse de la canonnade. Je sentais que la Commune, près de sombrer, tirait sa volée d'alarme. A chaque minute je voyais le flot monter, la brèche s'élargir, et, pendant ce temps-là, les pitres de l'Hôtel de Ville, accrochés à leurs tréteaux, continuant à décréter, décréter, dans le fracas du vent et de la tempête; puis un dernier coup de mer, et le grand navire, s'engloutissant avec ses drapeaux rouges, ses écharpes d'or, ses délégués en robes de juges, en habits de généraux, ses bataillons d'amazones guêtrées, empanachées, ses soldats du Cirque, affublés de képis espagnols, de toques garibaldiennes, ses lanciers polonais, ses turcos de fantaisie, ivres, furieux, chantant et tourbillonnant... Tout cela s'en allait pêle-mêle à la dérive, et de tant de bruit, de folies, de crimes, de pasquinades, il ne restait plus qu'une écharpe rouge, un képi à huit galons et une polonaise à brandebourgs, retrouvés un matin sur la rive, tout souillés de vase et de sang.

UN AN DE TROUBLE

Notes d'une parisienne

Les faits ne me frappent guère, mais seulement l'atmosphère qu'ils font autour d'eux, l'heure où je les ai compris et dont ils gardent toujours pour moi une impression particulière. C'est cela que je voudrais vous raconter, cette émotion singulière faite des échos diminués des grandes batailles et de la rumeur lointaine des villes mourantes...

... Au mois de mai de l'an dernier, fuyant Paris déjà troublé et tout attristé d'une épidémie, nous avions retrouvé la petite maison en Seine-et-Oise, les arbres fleuris, le calme habituel. Chaque jour, les nouvelles nous arrivaient, le récit des émeutes de tous les soirs, ces émeutes de boulevards où la grille d'un théâtre devenait un refuge et les kiosques à journaux des essais de barricades. De ces tumultes de nuit qu'on allait voir en voiture, je sentis toute la trivialité en me représentant cette foule pressée, criant, chantant comme pour une fête, à l'heure où le gaz des boulevards donne aux feuilles des arbres les reflets d'un repas en plein air ou d'un bal de village. Le mot de Révolution, que l'on prononçait déjà, me rappelait à moi ma tout enfance, une fuite par les faubourgs dépavés et les cours trouées à coups de canon, puis l'émotion de ceux qui m'entouraient, cette émotion que les enfants sentent si bien trembler dans la voix qui leur parle et le bras qui les porte, enfin une campagne que je revois ensoleillée, toute bleue dans la brume d'un rêve, l'arrivée, le repos, le danger passé.

C'était comme un éclair tout au fond de ma mémoire ; mais la grande secousse morale, les morts au coin des rues, tout ce sinistre que mes yeux d'enfant n'avaient pu voir, je ne me l'imaginais pas encore.

Donc, en ce triste mois de mai, les Parisiens se pressaient aux gares, comme tous les printemps. Pour beaucoup, qui comptaient revenir à l'automne, un véritable exil commençait, une saison de bains de mer prolongée un an, la vie d'hôtel loin des siens. C'étaient des mères qui partaient sans savoir qu'elles ne retrouveraient jamais la maison aimée, le nid de famille où elles avaient élevé chaudement leurs enfants dispersés, et qu'elles mourraient loin d'eux tous dans un pays de passage. C'était un enfant confié en vacances, à qui on songerait plus tard avec le regret des adieux à la hâte et des revoirs si longs. Partout des êtres séparés ; plus tard pour tous l'incertitude poignante.

La petite vérole, qui nous avait chassés de Paris, gagna rapidement le tranquille refuge. Ces quelques maisons entre la forêt et la Seine furent inquiétées plusieurs jours. Des familles entières se trouvèrent atteintes, et deux fois de suite, je rencontrai la même femme en deuil, ayant fait une lieue dans la poussière et la chaleur, au retour d'un lit de mort... Une après-midi, je travaillais à ma fenêtre. Le temps était clair, chantant et jeune ; les fruits dans leur verdeur, les fleurs en boutons. On me dit : « Un homme vient de mourir à côté... »

Je l'avais vu quelquefois montant le chemin, chargé d'outils, venant des champs, courbé, fatigué, ignoré et si humble. Je ne sais quoi de grand m'émut tout à coup ; sans y songer, il me sembla que la mort passait là, tout près, mais la mort belle, et qu'en passant elle agrandissait le ciel, l'horizon, suspendant une seconde toute cette vie de printemps respectueuse devant l'éternel silence...

Cependant l'été venait, un superbe été aux longs jours, si riche et si fleuri. L'air du jardin se colorait, se parfumait des fleurs ouvertes au grand soleil. Les moissons devaient être superbes. Combien sont restées sur pied cette année-là, ont mûri sans être récoltées, et se sont dispersées, perdues, loin des greniers en feu et des granges ouvertes aux vents !... A cette époque, les couchants avaient déjà des lueurs d'incendie, et l'on sentait passer dans l'heure calme et les champs déserts ce souffle d'orage qui courbe les blés et fait tourbillonner la poussière des grandes routes comme sous une charge de cavaliers. La guerre venait d'être déclarée.

Les *Marseillaises* au coin des rues, les bataillons traversant tout

Paris et cadençant leur marche « à Berlin », les cortèges des ambulances, les quêtes en chemin pour le drapeau blanc à croix rouge. Puis ce triste départ des plus jeunes, des mobiles presque encore collégiens que les mères conduisaient en voiture, avec combien de larmes ! Et cet encombrement formidable aux gares, encombrement si triste où il semble qu'une ville tout entière se dépeuple, où l'on a si bien le sentiment des foules, l'accablement, la lassitude s'étourdissant dans un grand tapage. Quel bourdonnement de trains qui partent ! Pressez-vous ; là-bas on coupe les rails, on brûle les gares. Il semble que les convois se perdent dans la nuit ; que des bataillons semés dans de grandes plaines cherchent en vain à se réunir, à se ranger. Tout n'est plus que trouble et confusion. De temps en temps, dans les journaux, une note qui fait froid au cœur : « *Les Français pillent à Reims des wagons français.* » On sent la défaite, la débâcle.

Toutes les familles avaient le contre-coup du désastre. Je me souviens d'un soir de fête où l'on cacha les fleurs bien vite, tous les yeux étant pleins de larmes ; l'inquiétude d'un absent, la menace d'un départ, la table paraissait trop grande, la maison vide.

Bientôt il fallut rentrer à Paris. De ma vie je n'oublierai cette journée d'août, les paysannes qui pleuraient sur les portes en voyant passer les voitures chargées et les grands troupeaux pêle-mêle au milieu de la route ; des bœufs entravés sur des charrettes, des voitures à bras, au long des chemins. Tout près de Paris, voici les arbres abattus, les remparts fortifiés, encombrés d'ouvriers, et malgré la déroute, puisque c'est dimanche et qu'il fait soleil, des femmes en corsages blancs, en jupes claires, venues pour regarder les travaux.

Maintenant, c'est le 4 septembre. Une matinée d'attente, quelque chose dans l'air comme l'ombre vague, prévue, qui précède une grande éclipse. Vers midi, les boulangeries se ferment, les rues se vident. On se bat, dit-on, place de la Concorde. Paris est si grand qu'on ne sait jamais au juste ce qui s'y passe... Mais non ! du boulevard, une bande d'hommes descend en chantant à tue-tête. La République est proclamée. Je me sens toute triste. Il paraît pourtant que c'est un bonheur ; mais je n'aime pas ces chants en masse qui vous prennent à la gorge, forcent l'émotion, la font nerveuse. Je voudrais entendre une voix claire et calme pour annoncer les grandes choses.

Le lendemain, visite au camp de Saint-Maur. Que de drapeaux ! Paris était encore gai ce jour-là, étourdi plutôt. Il semblait que la guerre

était oubliée. C'est peut-être parce qu'on sentait les Prussiens avançant toujours qu'une course hors des portes, de ces portes qu'on armait, qu'on fortifiait et qui se fermeraient bientôt comme des portes de prison, était presque une grâce. Beaucoup de bruit et de poussière. On allait là par le chemin des courses, et tout le long éclatait cette gaieté bruyante des Parisiens qui viennent une fois la semaine regarder les arbres.

Les tentes alignées, abritées par Vincennes, ces petites guerres dont les coups de feu éclataient en fumée blanche au pied des collines basses, de ces plis de terrains si bien faits pour grouper des épisodes de batailles, ce va-et-vient d'uniformes, d'artillerie, de gens endimanchés, de marchands de toutes sortes, ce lendemain de révolution promené à grand bruit dans des chars à bancs trop pleins, m'est bien resté dans la mémoire.

Très peu de jours après, encore un dimanche, les premières volées de canon détonaient sous un ciel bleu admirable. L'heure très matinale, le calme des rues, des cours voisines, le repos de toutes les fabriques, de ces mille bruits du travail qu'on entend et qui remplit les jours comme celui qu'on fait, les causeries sur les portes, signe de chômage ou de fête, tout autour de moi me fit songer aux 15 août passés; les balcons ornés de petites lanternes sourdes, lisérés de gaz et fleuris de drapeaux, la longue avenue des Champs-Elysées, les grands quais de Seine inondés de feux de Bengale et de pluies d'or... Cette fois, le canon signifiait quelque chose.

Encore une apparence de fête, ces pèlerinages à la statue de la ville de Strasbourg, bouquets en main, musique en tête. Plus tard, on mit un crêpe à ce visage de pierre. Pourtant on ne voile pas de noir les statues des tombes ; leur grand deuil est tout blanc, semé d'immortelles.

C'est dans ces derniers jours de grand soleil que je vis au Palais-Royal, assises contre un arbre dans le sable dur du jardin public, deux pauvres femmes, deux ouvrières occupées à confectionner des casquettes. Des enfants jouaient autour d'elles, deux beaux petits joufflus, un peu hâlés. Ce n'était pas des Parisiennes, des paysannes non plus. On pensait en les voyant à la banlieue de Paris, à une place de la Mairie quelconque, à des seuils encombrés de linge qui sèche, d'enfants qui jouent et de femmes qui travaillent, à cette mélancolie des rues qui finissent aux champs, des pavés pleins d'herbes sèches, et des hori-

zons de fortifications. Pauvres gens! ils rentraient tous, traînant leurs mobiliers, se logeaient à Paris dans je ne sais quels trous noirs, et poussés par l'habitude du grand air, de la vie au dehors, venaient s'installer au pied des arbres, pendant que les mobiles faisaient l'exercice devant les boutiques de bijouterie et les tables de café. Partout des exilés. Ces femmes tristes, dépaysées, ces grands garçons en blouses bleues, ayant sous le fusil l'attitude courbée, patiente des êtres habitués à la pioche, au travail de la terre, écoutant les commandements avec le froncement de sourcil des intelligences étroites qui se recueillent tout entières, comprennent lentement et retiennent bien. Voilà les exilés de province.

Où sont ceux de Paris ? De grandes caisses pleines de robes claires, toilettes de matin, de plage, de casino, de cannes Louis XVI, de petits chapeaux à grandes plumes ; on avait emporté tout cela pour la promenade pendant deux mois. Octobre arrive ; la pluie tombe, la mer se fait terrible, le temps triste. Allons plus loin. On change de pays et l'on pense à Paris tout le temps...

Des caissons d'artillerie, des voitures d'ambulance, des concerts pour les blessés, le boulevard bruyant et lugubre. Au soir, les boutiques éclairées seulement d'une lampe, les maisons, les arbres ayant toute la place pour étaler leurs ombres, et le clair de lune superbe dans cette ville éteinte — qui fait l'angle des rues sinistres, les toits blafards, Paris trop grand, c'est ainsi qu'il faut le voir en rêvant de lui.

Chaque maison porte une angoisse. Les enfants n'ont plus de lait. On tremble pour ceux qui sont aux remparts. On craint pour ceux qui sont plus loin, dans cette ligne sombre qui entoure la ville, un engagement d'avant-postes et ces affûts de grand'garde où le moindre bruissement de feuillage, un caillou qui roule à l'eau, appelle le sifflement des balles. Le danger partout, et de jour en jour un peu moins d'espérance. Oh! les temps noirs, les pigeons perdus, la province si loin, la boue du Bourget, les canons toujours en retard, la place de l'Hôtel de Ville embrumée et tumultueuse...

Et pourtant, jamais peut-être on ne l'avait sentie plus active, cette force, cette âme vivante de Paris ; malgré l'hiver très froid, les stations aux boucheries commencées dans la nuit et la neige, quand le canon des forts tonnait, quand on rêvait de bataillons français s'avançant en hâte par les campagnes dévastées, les bois abattus, et n'ayant plus là-bas qu'une bataille à livrer, une rivière à passer, on respirait partout

un air de grand courage, comme si Paris, déjà délivré, les portes ouvertes, la Liberté planait sur la ville entière, chargée de drapeaux vainqueurs.

Mais hors des remparts, quelle tristesse! Des routes désertes, des usines abandonnées, de grandes plaines, sinistres déjà comme des champs de bataille, la terre creusée, bouleversée. Des meurtrières aux murs des fabriques, des retranchements aux fossés des parcs, et des bataillons de mobiles campés dans tous les villages, les uns installés dans de jolies propriétés bourgeoises, ornées de grilles dorées, de perrons, de balcons où séchaient les uniformes le lendemain des gardes ; les autres grelottant, allumant de grands feux dans ces maisons à un étage où les petits commerçants de Paris viennent passer un jour d'été par semaine, alors que du jardin et des chambres aux fenêtres basses, on se parle, on s'appelle dans le repos du soir et du dimanche.

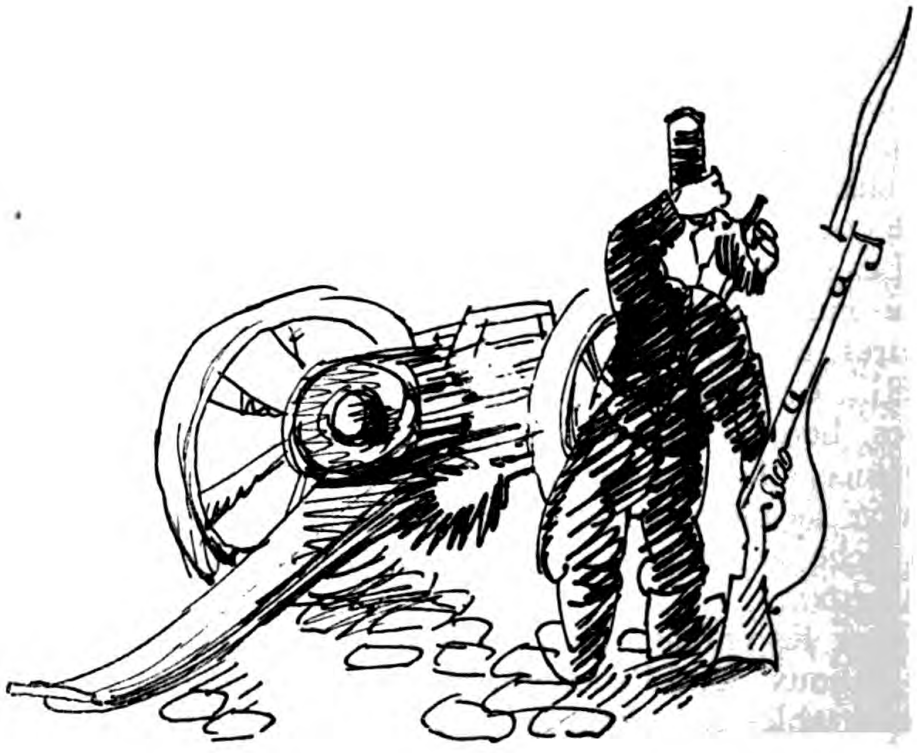
Tout autour, dominant cette zone triste, des bois, des moulins, des côteaux à peine distincts dans la brume d'hiver où les canons ennemis arrivaient chaque jour malgré la neige, les mauvaises routes, s'embusquant, visant Paris, rendant à jamais lugubres des noms de petits villages, si gais à lire au soleil sur le fronton des gares, au coin des chemins, quand ils étaient pour les Parisiens des buts de promenade et des rendez-vous de fête.

Les jours se font plus courts, le pain plus rare. Un soir, dans cette demi-ombre intime des boutiques éclairées d'une lampe, voici des dorures, des rubans clairs, des sucreries aux couleurs tendres. C'est Noël!... Cet humble berceau que nous avons abrité au coin des chapelles, bercé de cantiques et fleuri de lis, ce symbole adorable de l'enfance, a fait aux tout petits une éternelle joie. Il faut qu'ils le voient en rêve au moins un jour de l'année, ce Jésus souriant, couché dans la crèche et les brins de paille éparpillés autour de lui en rayons lumineux...

Pour les enfants aussi, ce jour de l'an de ville assiégée qui étale des joujoux dans l'encombrement des bataillons en armes. Sur les petites tables à la hauteur des yeux d'enfants, nous revoyons tous ces petits meubles qui ont l'air d'un déménagement de pauvres et ces poupées joufflues auxquelles la bise et la neige font de si fraîches couleurs. Les magasins s'emplissent de merveilles. Pourtant ces lourds camions qui nous arrivaient des gares de l'Est, les autres années, chargées de boîtes de bois blanc gardant comme un parfum des forêts du

Nord, ne viendront pas cette année-ci ; il ne faut plus qu'ils reviennent jamais !... Mais n'ayez pas peur, Paris sait se suffire à lui-même, et nos enfants ne manqueront pas de joujoux. Au fond des petites cours tristes des quartiers pauvres, dans des coins de faubourg sans jour et sans air, il y a de grandes maisons à cinq étages, pleines d'aiguilles patientes et de métiers délicats qui font traîner des miettes d'or fin et des copeaux de bois de rose dans la poussière des mansardes.

Paris trouvait encore la force de sourire. Deux jours après, de trois côtés à la fois, le bombardement éclatait, lugubre, continu. La terre était secouée autant que l'air, et loin des désastres, les foyers à l'abri sentaient frémir leurs vitres comme un avertissement ou une menace.



Dans cette grande ville où les fabriques fermées se taisaient et dont la force et la vie s'épuisaient aux remparts et aux avant-postes, dans ces rues presque désertes où les voitures étaient rares et les passants tristes, ce grand bombardement ressemblait à ces orages qui font le silence

autour d'eux, arrêtent le bruit des feuilles et le murmure des prés comme pour rendre encore plus sinistres la foudre qui tombe et la maison qui croule.

Le premier éclair de ce grand orage avait lui sur la ligne bleue des frontières par un beau jour d'été. Les blés n'étaient pas coupés, les vignes s'alignaient sur les pentes, les grands arbres frémissaient pleins de vie. Les rivières chantaient sous les arches des ponts, et les villes entourées de forteresses, les villages entourés d'eau composaient avec leur vie de tous les jours une atmosphère de bruit ou de calme qui montait dans leur coin de ciel et semblait devoir les envelopper à jamais...

« *L'ennemi passe le Rhin sur toute la ligne.* » Je me souviens du frisson que je sentis en lisant cette petite dépêche, mince comme le trait qui marque une frontière sur la carte, et si grande d'horizons entrevus. Depuis ce jour, rien n'avait pu les arrêter, et cette force énorme, l'invasion, irrésistible comme l'eau qui coule plus forte, et plus terrible après chaque obstacle, avait enfoncé les remparts, forcé les passages. Paris, pendant cinq mois, fut bien l'île de France, au milieu de ce torrent qui grondait tout autour de ses portes.

La lutte est finie. Comme il faut livrer les forts, rendre les armes, les soldats rentrent dans Paris. Ils marchent sans ordre, débandés. On sent bien le tumulte dans cette rentrée qui nous fait voir confondus, traînant le pied, ces masses d'hommes ordinairement si semblables de costumes et d'allure, si bien unis dans la marche, qu'on entend le pas d'un géant sur leur route. Pourtant, vers l'Observatoire, au coin d'une des rues bordées d'arbres qui sont la fin de Paris, j'ai vu passer tout un bataillon de Bretons rangés comme au départ. De temps en temps, le commandant qui marchait en tête se tournait vers eux : « Allons ! mes gars, allons ! » C'était dit avec l'intonation d'un berger qui encourage et rassemble un troupeau fatigué. Tout autour, les maisons éraflées, les balcons tordus, une bicoque incendiée. Ce jour-là fut navrant. L'émotion tremblait dans toutes les voix. Il y avait en l'air un découragement, une lassitude où l'on sentait encore plus que la défaite, le désespoir de l'arme inutile, brisée, jetée aux fossés des forts.

Le trouble entré dans Paris à ce moment n'en sortit plus. Ce fut l'agitation perpétuelle, cette agitation qui emplit la rue et fait l'atelier vide. Des processions sans fin montaient vers la Bastille, se groupaient autour de la colonne de Juillet, pavoisée de drapeaux rouges, de cou-

ronnes d'immortelles. Les canons sonnaient sur le pavé des rues comme un défi à cette paix maudite. On sentait qu'un grand élan avait été donné et qu'une ville remuée pendant quatre mois de tant de chants, de fanfares, de tambours, ne pouvait sans secousse se reprendre au travail et au calme. Aussi Paris gardait-il sa physionomie de ville assiégée, qui vit au jour le jour. Les trottoirs étaient bruyants, encombrés d'objets de toutes sortes ; comme aux lendemains d'incendie quand, la maison détruite, les ménages sauvés, jetés en hâte par les fenêtres, les femmes et les enfants campent au milieu des rues, y installent leur vie d'une journée.

Je ne sais quel incertain vous tenait aux fenêtres, vous traînait aux bruits. Les baïonnettes luisant partout, bien qu'on ne parlât pas encore de batailles, les barricades au coin des ponts, les défiances de Paris contre Paris, ces sinistres malentendus où les tocsins et les fusillades se répondaient avec l'entêtement d'un signal... On sentait trembler les pavés, frémir les haines. Avec cela tous les caprices des printemps parisiens, capricieux entre tous. Le soleil de mars, ce chaud soleil qui vient avant les feuilles poussées, brûle et fait tant de mal, glissait entre deux ondées sur des affiches folles. Pendant que dans les magasins déserts empressés à se faire des vitres claires, des enseignes neuves, les marchands désœuvrés chassaient la poussière, seule visiteuse venue du dehors, des voitures passaient silencieuses, pressées, emportant la vie de Paris, la fortune de Paris.

Le voilà livré à lui-même, enfermé à nouveau, ce terrible Paris, et nous tous qui nous en sommes éloignés, nous vivons, les yeux tournés vers ces coteaux qui nous le cachaient, et ne sachant plus rien de ce qui s'y passe. Nous voici en pays conquis, les routes sont libres, les portes grandes ouvertes, la maison ne s'appartient plus. Les grilles restent béantes pour le passage des chevaux, et tout autour des pelouses qui verdissent, des massifs en bouquet, les soldats se promènent, écrasant les fleurs, coupant les branches, avec l'insouciance du passant et du vainqueur. Il y a par ici des maisons de campagne complètement abandonnées depuis un an ; on est parti au moment de la guerre et l'on n'est plus revenu pour ne pas voir les détresses de l'invasion. Le logis est dévalisé, les charmilles à l'abandon, l'herbe pousse au milieu des allées. Dans un coin de parterre, une femme surveille un enfant, le regard tourné vers la route, rendant plus triste cette solitude qui plane autour d'elle par son air d'attente et de désœuvrement... On

avait abattu les ponts, couché de grands arbres où tombaient leurs ombres, mais par le chemin qui tourne le coteau, les Prussiens étaient arrivés en dépit de tout, sans perdre ni un homme ni un cheval.

Depuis quatre mois, ils sont là. Les bataillons se succèdent, marchant vers Paris ou retournant en Allemagne, et, après une courte halte, un appel sur le chemin, comme toutes les portes sont marquées d'avance, les hommes entrent, s'installent, nettoient leurs armes, vont aux gardes, sortent à toute heure...

Rien n'est charmant d'ordinaire comme de s'endormir le dernier dans la maison silencieuse que l'on sent pleine d'êtres aimés. Un grand calme après le bruit de la journée, envahit les meubles, les murs ; l'air du jardin et tous les souffles entendus dans la tranquillité de la nuit semblent la respiration de la maison elle-même, assoupie au clair de lune, seuil muet et fenêtres closes... Mais sentir là tout près l'hôte forcé, celui qui a fait le chemin le fusil en avant, ensanglantant les haies et les rivières, celui qui est entré de force, à qui le chagrin et l'orgueil font la place libre aussitôt qu'il arrive!... Qui sait à quel point il est l'ennemi ? Qui sait de combien de batailles il se repose, et de quels rêves de victoires et de massacres il trouble l'âme invisible du logis ? Il y a un coin de sa maison qu'on voudrait murer.

C'est au milieu de ces tristesses que nous entendions le canon tonner vers Paris. Dans le bois encore grêle, les décharges de mitrailleuses tombaient par saccades ; les rossignols lançaient leurs notes limpides dans les buissons d'épine blanche ; les grenouilles sautaient autour de ces petites mares que la pluie laisse aux ornières, le bruit leur arrivait trop grand et de trop loin pour inquiéter toutes ces petites vies troublées seulement par les branches qui cassent et les feuilles qui tombent...

Les Tuileries et le Louvre brûlent!

Les Tuileries, un beau souvenir d'enfance. Les dimanches parisiens, le ciel sombre au-dessus des grands toits d'ardoises, les bassins où l'allée s'élargit et rayonne, l'horloge triste, les statues, la grande terrasse longeant le quai, l'eau tout près, et la mélancolie douce du soir qui tombe, du brouillard qui monte pendant que Paris s'illumine tout autour. Des nuées d'enfants, des velours bleus, des fourrures blanches, et plus tard la joie si grande de faire courir des petits pieds dans le sable où l'on posait les siens...

Et le Louvre ?... Mais non! Le Louvre était sauvé. Le lendemain on disait : Paris brûle, Paris tout entier.

Je l'ai revu depuis, criblé de balles, à cette heure terrible où les murailles calcinées, encore debout, semblaient s'être défendues contre le feu, et que des ruines fumantes montait une odeur d'incendie.

Ce jour-là le temps était superbe. Tout en haut de l'Hôtel de Ville, le soleil mettait des galeries de lumière entre les fenêtres vides, et les statues se dressaient entières et droites, comme si leur fière attitude les avait gardées de l'écroulement...

XXX.

UN ANNIVERSAIRE

LA MANIFESTATION DU 22 MARS 1871

(INÉDIT)

UN ANNIVERSAIRE

LA MANIFESTATION DU 22 MARS 1871

... J'étais au Palais-Royal, quand la fusillade de la place Vendôme éclata. Le roulement des chassepots, cette note basse, sourde traversant au ras de terre le bruit clair et joyeux de tout ce beau Paris, me fit une singulière émotion; il me sembla que la ville était visée au cœur. En un clin d'œil, toutes les boutiques se fermèrent. Des gens couraient en criant : « On se bat place Vendôme. » Et c'était aux quatre coins du jardin une bousculade de chaises, une envolée d'enfants et de tabliers de nourrices. Instinctivement, j'allai du côté des coups de fusil, par la rue Saint-Honoré. Elle était pleine de monde, mais silencieuse et tout assombrie, comme si les magasins en fermant leurs vitrines lui avaient enlevé du jour. Les gens du quartier, hagards, épouvantés, parlaient tout bas, regardant timidement du côté de la place. On racontait que la manifestation des amis de l'ordre venait d'être dispersée à coups de fusil, qu'il y avait je ne sais combien de morts, de blessés. Tout cela très vague et difficile à contrôler, car la circulation était interrompue.

Entre la foule et le cordon de gardes nationaux qui fermait la rue du côté de la place, la peur laissait un grand espace vide, où j'essayai de m'aventurer pour savoir. En approchant, je reconnus les capotes marron des bataillons de Belleville; un petit caporal de mine farouche se tenait en avant de la première ligne, la capote retroussée, la jambe tendue, le chassepot armé, vissé en terre. Cet homme avait l'air halluciné par la poudre et le vin : on sentait qu'il venait de boire et de tuer. A ma demande de traverser la rue, il me regarda un moment, puis détournant la tête, il me dit les dents serrées : « Passe, passe... On te fera passer tout à l'heure! » Je traversai lentement, en regardant bien autour de moi pour emporter dans mon souvenir l'impression de

terreur et de saisissement qui semblait avoir agrandi ces larges rues de la Paix et de Castiglione, si lugubres à voir avec leurs longues files de galeries vides, de persiennes fermées.

Il y avait dans l'air la vibration des coups de feu et comme une atmosphère de catastrophe. Sur la place un grand silence, les canons rangés, les baïonnettes immobiles, et les hommes presque aussi consternés et ahuris que la foule sur laquelle ils venaient de tirer.

Un peu plus loin, toujours dans la rue Saint-Honoré, des groupes commençaient à s'agiter. Je m'approchai d'un des plus bruyants. Il y avait là un brave homme en paletot sac, coiffé d'un képi de garde national à trois galons, qui allait bien à sa face rouge et bonasse. Il s'indignait, gesticulait : « C'est une infamie, un assassinat !... » Et peu à peu la foule se montait. A la fin, quelqu'un cria à l'orateur : « Eh! bien, voyons, mettez-vous à notre tête... Nous marcherons... » Mais cela ne faisait plus son affaire. Il était capitaine au long cours, très ignorant des manœuvres de terre, inhabile au commandement, ce qui du reste ne l'avait pas empêché de faire son devoir contre les Prussiens. — « Je m'en rapporte à vous, » lui dit un vieux monsieur en hochant la tête d'un air martial, et la chose en resta là! Cinq minutes après, toute cette colère, ces gestes menaçants, ces défis du côté de la place Vendôme se fondaient, se dispersaient devant quatre capotes marron, qui s'avançaient, la baïonnette haute, avec le sacramentel : « Circulez, citoyens! »

Sur le boulevard des Capucines, on achevait de relever les morts et les blessés Deux gros Américains rougeauds, à favoris, promenant de long en large la fumée d'énormes cigares et l'épanouissement d'une heureuse digestion, allaient d'un groupe à l'autre, ricanaient très fort, interrogeaient les gens d'un air goguenard. Un peu plus haut, devant le Vaudeville, un tronçon de cette malheureuse manifestation s'agitait encore, essayant de titer parti de sa catastrophe pour émouvoir les Parisiens. Un de ces pauvres morts de la rue — un vieux tout blanc — avait été assis dans un fiacre, la tête soutenue entre deux coussins, et une centaine de personnes escortaient cette voiture, suivant au pas le boulevard du côté de la Bastille. Le drapeau tricolore flottait en avant, porté par un monsieur d'un certain âge, qui s'en allait nu-tête, ayant perdu son chapeau dans la bagarre. Sur notre passage, des fenêtres s'ouvraient. On voyait s'agiter des mouchoirs, et à nos cris : « Vengeance !... Mort aux assassins !... Vive l'Assemblée nationale !... » d'autres

cris répondaient de là-haut : « Oui... oui... bravo ! vive l'Assemblée !... » Mais pas un de ces gaillards ne descendait pour venir avec nous. Le fait est qu'on ne savait guère où l'on allait. Les uns disaient : « Suivons les boulevards !... » Les autres voulaient prendre les rues ; et cette indécision desserrait les rangs, les dispersait peu à peu.

Au moment où nous arrivions dans la rue du Quatre-Septembre, c'est-à-dire entre les fusils de la place Vendôme et ceux de la place de la Bourse, il y eut une débandade générale, et nous ne restâmes plus qu'une douzaine autour de notre fiacre. Malgré tout, on tenait le milieu de la chaussée, et l'on faisait le plus de bruit possible. En voyant cette troupe inconnue qui s'avançait dans le soleil, bruyamment, les gardes nationaux de la Bourse croyaient à une attaque, et nous entendions crier : « Aux armes !... » Il fallut faire halte un moment. L'homme au drapeau, hissé sur le siège de la voiture, agitait ses trois couleurs avec véhémence : « Ne tirez pas !... » Alors on vint nous reconnaître ; un vieux chef de légion, très en colère, et derrière lui trois polytechniciens à lunettes, longs et voûtés comme des couturières. La légende parisienne, qui veut que l'École soit toujours mêlée aux révolutions, avait donné à ces jeunes gens, presque des lycéens, un rôle et une importance dont ils paraissaient embarrassés. Je les vois encore rajuster leurs lunettes, et nous demander en rougissant : « Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ? » Ce qu'il y avait, l'homme au drapeau essaya de le dire en un très long discours ; mais son drapeau le gênait, car il était obligé de le tenir à deux mains. D'ailleurs il parlait mal, s'intimidait de ce froid accueil, et tout cela achevait de donner à notre manifestation une tournure assez piteuse. Cette voiture arrêtée au milieu de la chaussée, ces gens groupés autour, la mine interrogeante et maussade du chef de légion... On aurait dit une contravention de fiacre. Le plus triste, c'était cette tête d'un blanc de cierge que les chaos de la marche avaient penchée à la portière, et qui était là, la bouche ouverte, les cheveux collés aux tempes, attendant...

J'abandonnai la manifestation, et, franchissant la double haie de gardes nationaux qui gardait le coin de la rue, je me trouvai sur la place de la Bourse, quartier général des bataillons de l'ordre. Il se passait là une scène très curieuse. Un fort de la halle, vêtu de cadis jaune, coiffé d'un vaste chapeau rond, un gaillard terrible, large et carré comme une armoire, sortait de la rue Vivienne avec la colère de toute une foule autour de lui. Il traînait, en le tenant par le cou, un officier de Belleville,

perdu, enfoncé dans une ceinture rouge hérissée de revolvers. La foule suivait en hurlant : « A mort! qu'on le fusille! »

« — Crions pas, crions pas ! » disait le colosse d'un ton très calme, avec sa bonne voix enrouée aux matins brumeux de la halle; et, défendant son prisonnier de la main qu'il avait libre, il le conduisit à travers la place jusqu'au bureau d'omnibus, où se tenait l'état-major. Là, seulement, il lâcha son homme, et d'une détente de bras l'envoya rouler dans le bureau, en disant : « V'là l'assassin ! »

La petite pièce avec son poêle éteint, les numéros d'omnibus traînant partout sur ce parquet toujours gras de la boue des rues, ce fort de la halle dans son costume de déchargeur, c'était bien Paris surpris par l'émeute au milieu de sa vie de tous les jours... « Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ? » demandèrent les trois polytechniciens à lunettes, qui arrivaient du bout de la place, en s'empêtrant dans leurs épées.

Alors le fort de la halle raconta que, se trouvant sur le boulevard au moment de la fusillade, il avait vu passer un tombereau chargé de cadavres, que des gardes nationaux conduisaient à la Morgue. L'officier qui marchait en tête, ceinturé de rouge du ventre au menton, se vantait bien fort d'avoir commandé le feu. Là-dessus, lui, indigné, s'était jeté sur le Bellevillois, l'avait empoigné par le cou au milieu de ses hommes, et porté à bras tendu jusqu'à la place de la Bourse, pour le prier de passer au bureau !... Tout cela dit simplement, avec un œil si clair, une force tranquille si sûre d'elle-même. C'était très beau... Malheureusement ce brave état-major de la place de la Bourse manquait un peu de décision. Ce prisonnier qu'on lui amenait n'était pas moins embarrassant que notre mort de tout à l'heure, et je dois dire que le pauvre fort de la halle fut accueilli encore plus froidement que nous.

AUTOUR DES
"LETTRES A UN ABSENT"

AUTOUR DES
" LETTRES A UN ABSENT "

LES NOTES

Sous la forme épistolaire qui lui parut propice à exprimer son sentiment sur les hommes et les événements du Siège et de la Commune, Alphonse Daudet compose, pour un Absent, coupé *de la capitale par le blocus et la guerre civile, une relation pittoresque et familière des faits dont il est témoin. L'écrivain, dès le début de l'investissement, s'est enrôlé dans la garde nationale. Une intelligence avide comme la sienne ne pouvait laisser échapper cette extraordinaire occasion ; si douloureuse qu'elle fût pour un patriote et un Français, d'enquêter dans de nouveaux milieux, d'étudier l'humanité toute vive, aux prises avec son pire fléau. Les remarques qu'il fait, il les consigne dans ses carnets, au jour le jour, scènes de combat ou d'émeute marquées de sang, traversées du roulement des chassepots, d'appels de cloches : Trochu à la tête de son état-major se profilant comme une nacre japonaise sur un ciel d'acier, les Fédérés gravissant Montmartre, jusqu'à la fleur qui s'épanouit sur le mur criblé de balles devant lequel sont tombés les généraux Lecomte et Clément Thomas. Nul, comme Daudet, ne raconte avec un pareil relief : c'est la vie telle quelle, poignante et burlesque. Quoi de plus saisissant, de plus invinciblement triste, que cette peinture de la banlieue parisienne désolée par la guerre, ce sombre hiver de* 1870 ! *Rien, par contre, d'aussi naturellement comique que cet officier de communards soutenant, en queue de colonne, un de ses hommes en ribote et l'exhortant à marcher droit, pour la galerie. Tout cela chaud d'attendrissements, de colères, de révolte ou d'admiration, entrecoupé de courtes réflexions incisives, mêlé par-ci par-là d'épisodes fantaisistes (l'Enfant Espion, le Siège de Berlin, etc.), œuvres d'imagination, mais dressées dans leur vrai décor, avec les types, les situations d'époque.*

Voici ces notes inédites. Toutes n'ont pas été utilisées dans les Lettres à un Absent, *elles forment bout à bout, pour l'Histoire, un irrécusable témoignage.*

LES MÈRES

Celles-là sont navrantes. Regardez-les dans la rue vous les reconnaîtrez vite.

Entrevu dans une porte une vieille qui tenait un soldat par un bouton de sa capote. — Oui, Madame, le 19. Je suis sûr de l'avoir vu le 19.

A la grille du parc de Saint-Ouen; deux petits bourgeois grotesques — pas de cheveux à la mère — arrivant dans la poussière, s'arrêtant longtemps, longtemps, puis faisant demander le soldat mobile un tel.

Il arrive, grand garçon, le sac au dos. — « Bonjour père », dit très crânement. Le père : — Brum! brum! bonjour mon garçon ; — ferme en apparence; la mère enveloppant d'un regard goulu tout son gamin, le tâte, le palpe : « Ton linge... Êtes-vous bien ! — Oui, oui, très bien,... je suis de garde... »

Un baiser, deux baisers, vingt baisers — tout çà devant la foule.

Puis le garçon rentre, c'est fini.

Fini ! Une minute... Et tout ce bonheur évanoui...

On y avait songé si longtemps à l'avance.

Une autre mère vient à l'ambulance chercher les gants de son fils. — On lui a dit que son fils avait des gants. Elle les veut. — Et le coup du registre : « Attendez ! n'ouvrez pas encore !... » Il est mort.

Dans *les Mères pendant le Siège,* mettre le détail de mères qui ont envoyé les enfants en province pour rester avec le mari. L'épouse avait triomphé de la mère ; mais une fois les enfants partis, sans nouvelles, les chers absents reprenaient le dessus.

Elle se cache pour pleurer. Aux Tuileries les enfants jouent, çà lui brise le cœur. Les boîtes à violon en sapin blanc lui brisent bien le cœur aussi... Celles qui ont voulu garder l'enfant, tremblantes, épeurées, dès qu'il pâlit.

J'en ai connu qui suivaient tous les enterrements d'enfants qu'elles rencontraient...

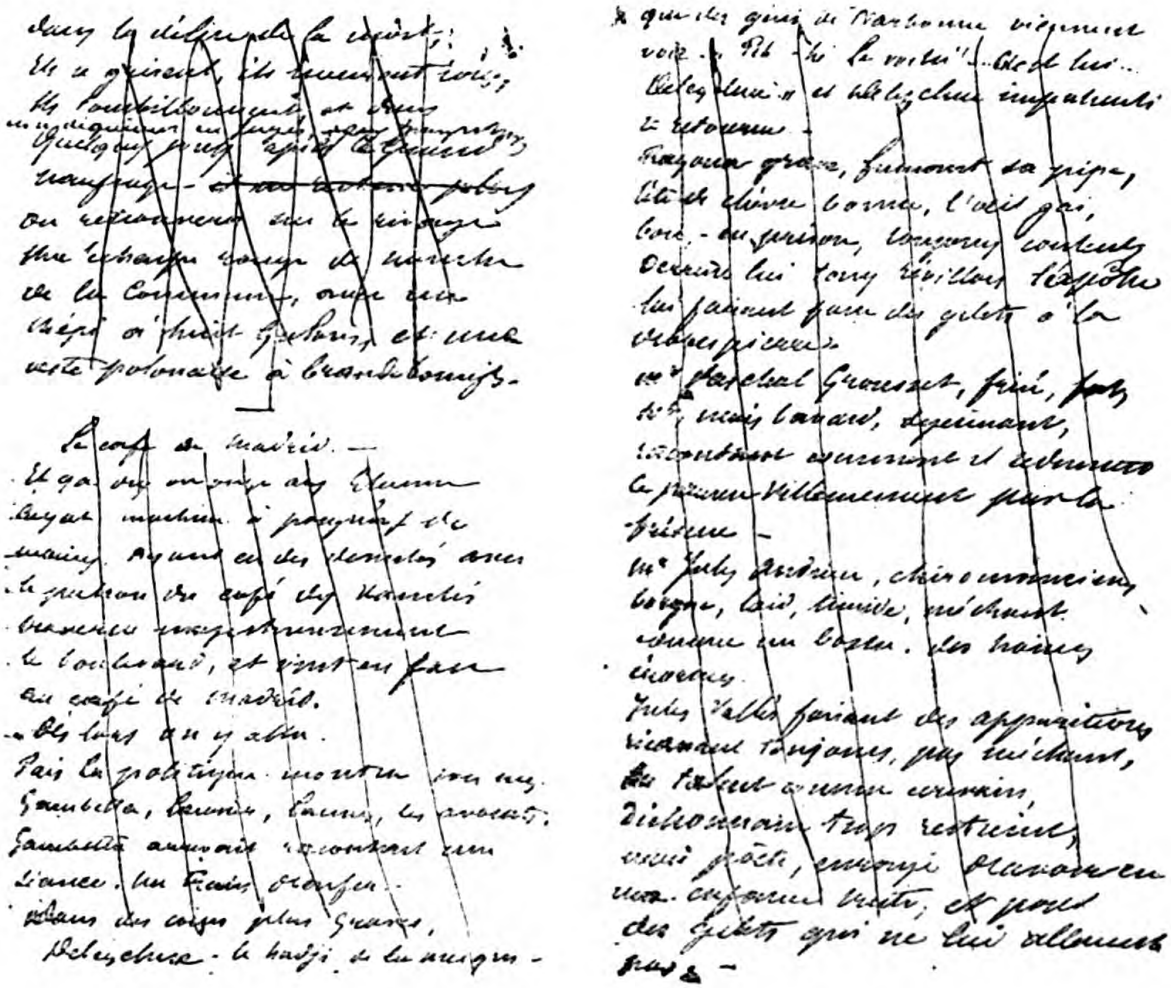
COUP DE SOLEIL SUR LA MARNE

Sortis par la porte de Montreuil, à dix heures du matin. La bise est froide. Le village de Montreuil abandonné, désert. Un marchand de vins ouvert. Nous y entrons. Le poêle ronfle. Trois mobiles de province mangent auprès. Silencieux, les yeux bouffis, faces sanguinolentes, ils dévorent en dormant.

Au sortir de Montreuil, entrons dans Vincennes. Passé sous le donjon. Grouillement. Les rues pleines de soldats, artilleurs en grands manteaux, mobiles aux belles joues de province, lignards avachis, leurs mouchoirs serrés autour des oreilles, zouaves encapuchonnés. Traversé le bois de Vincennes, tout bleu de la petite fumée des bivouacs. Les soldats coupent des arbres pour se chauffer, on les voit traînant des arbres dont le feuillage grêle et doré balaye la route.

Traversé Nogent. Encore des soldats. On se presse à la porte des épiciers.

Enfin voici la campagne. Route déserte. Grands horizons bleu-tendre à arbres dépouillés grelottants dans un petit brouillard. Villas ouvertes... Jardins saccagés.



REPRODUCTION D'UNE DOUBLE PAGE D'UN " PETIT CAHIER ".

Nous descendons la longue route qui mène à la Marne. L'horizon coupé en deux par le grand viaduc du chemin de fer. — Arches sautées... tourné à droite, pris à travers champs. Arrivés au bord de la Marne.

Juste à ce moment le soleil débarbouillé tape sur la rivière. C'est charmant. Quelques maisons éparpillées. — Au bord de l'eau un groupe de francs-tireurs qui s'embarque pour passer l'eau. En face Petit-Bry. Maisons blanches s'étageant sur

le coteau. On regarde le coteau. On dit qu'il y a des Prussiens. « Allons voir ! » Nous passons. — Au moment d'aborder un franc-tireur sur la berge : « Dépêchez-vous. Il y a un coup à faire. La mairie est pleine de chassepots. Allons les chercher... J'en viens... Il y a trois officiers supérieurs étendus. Un colonel, messieurs, un homme magnifique, toute sa barbe, un blond, un côté de la tête emporté, des mains blanches et une paire de bottes jaunes... N... de D... ! les belles bottes ! » — On se dirige vers la mairie. — « Dépêchez-vous... ça commençait à puer quand j'y suis entré. » — Tout à coup halte ! — « Regardez donc là-haut. Les Prussiens ! » — En effet deux cavaliers apparaissent à 200 mètres. — Vite à la barque. Nous repassons la Marne. — Je m'embusque dans un trou et là, avec une lorgnette, je regarde. Je n'oublierai jamais cette silhouette mélodramatique de cavalier prussien, le casque en tête, regardant de droite et de gauche, penché en avant sur sa selle. Il descend, confie son cheval à un autre et se glisse vers la gauche... Voilà maintenant un, deux, trois, cinq fantassins. L'un d'eux prend position derrière un arbre et n'en bouge plus. Grand diable, à longue capote, la tête serrée dans un mouchoir... A ce moment des cris de l'autre côté de la Marne. « Ohé ! du bateau ! » Ce sont des francs-tireurs oubliés qui veulent repasser. — Personne de ce côté ne bouge : l'un ne sait pas ramer, l'autre ne veut pas attraper une prune. — En attendant les malheureux de l'autre rive appellent toujours. — Il faut y aller. Rude corvée. La Marne est lourde, dure. Je rame de toutes mes forces, et tout le temps je sens dans mon dos la sentinelle prussienne immobile derrière son arbre déchiqueté. — Je reviens avec mon bateau plein. Un seul homme est resté de l'autre côté. Petit caporal, en bleu, avec un oiseau piqué sur son képi. — Nous nous installons dans une maison au bord de l'eau. Petite maison bourgeoise, fausse cheminée, de la paille, une odeur de pétrole. Meurtrières dans le salon. — Je regarde la sentinelle toujours derrière son arbre. — Enfin la fusillade commence. Les chassepots roulent dans l'horizon. On voit un tas de prussiens courir comme des lièvres; ils s'embusquent plus loin — et repartent. Bonsoir. Je retourne au bastion.

En avant des grands'gardes, parmi les maraudeurs et les francs-tireurs, dans cet abandon complet de soi et des autres, ce grand lachez-tout, flairé, je ne sais quelle odeur de débauche sanguinaire et cadavérique.

A La Courneuve. — La plaine blanche de froid, sonore, âpre, crayeuse. — Sur la boue gelée de la route, des bataillons défilent lentement, la tête basse, grelottant, les mains dans leurs couvertures... De temps en temps halte !... Les canons, les caissons résonnent. Flot humain qui s'écoule, refoulé quelquefois, silencieux. — A l'horizon, sur l'avancée du fort d'Aubervilliers, dans le ciel bleu d'acier qu'illumine un soleil d'argent, Trochu et son état-major debout, petit groupe fin, se détachant comme sur une nacre japonaise... Près de moi, sur un monticule, comme un vol de corneilles noires posées au bord de la route blanche, des chers frères

ambulanciers, grelottant sur place, gros nez à prises, figures bonasses et résignées, sous leurs capes noires, regardent défiler les canons d'un air humble, dévoué et triste.

Villages silencieux, abandonnés. Maisons ouvertes, toits crevés, vous regardant avec leurs fenêtres sans auvent; on dirait des têtes d'aveugles... De temps en temps un bruit dans une de ces maisons; et un lignard se montre sur le seuil, l'œil cave, méfiant, — maraudeur qui fait des fouilles ou déserteur qui cherche à se terrer.

Entré dans une maison de villageois. Vide absolument. Le villageois emporte tout en déménageant. Pas de danger qu'il laisse traîner des objets derrière lui... Le bourgeois met une espèce de superstition à ne rien emporter. Basse-cour vide, Tranquillité, repos, soleil. — Au coin de la cheminée, où se voyaient les traces d'un ancien feu, une grosse pierre rouge de sang gelé.

Cette pierre sanglante au coin de ce foyer encore chaud, sinistre à voir, racontait une veillée lugubre.

Petit jardin bourgeois dans le village le Perreux. Trois chrysanthèmes mourant de froid dans un coin.

Petit salon bourgeois, baguettes dorées dans un coin, tapisserie en or pas encore entièrement posée. La cheminée bête... Je me chauffe... Derrière moi dans le salon, quatre ou cinq francs-tireurs chargent et tirent par des meurtrières faites dans le mur. — Par une de ces meurtrières, je regarde. Horizon charmant, ciel bleu, vignes étagées au long de la Marne... Éclaireurs prussiens tiraillant de derrière un mur. — Il semble qu'on joue au tric-trac dans le salon.

Longues pièces de marine placées presque droit sur leur affût, la gueule en l'air, dans la nuit. On dirait des chiens aboyant à la lune, hurlant à la mort.

Sur les bastions des forts, tout en haut, près des batteries, les matelots pour se distraire font des jardins en miniature, comme en un coin de navire... Au fort Montrouge, une merveille du genre, allées râtissées, kiosques, bancs pour s'asseoir, tout cela grand comme un mouchoir de poche... Oh ! le petit jardin du fort Montrouge, comme il avait l'air mélancolique.

Je crois qu'il est plus facile à un chef d'avoir du courage qu'à ses hommes. — En dehors de l'amour-propre, du point d'honneur, de l'or des galons qu'on ne veut pas ternir, il y a aussi l'ordre qu'on donne, la gesticulation, l'épée haute, les bras en l'air, puis les discours qu'on adresse aux hommes pour les exciter et avec lesquels on s'excite soi-même... Dire aux autres : « N'ayez pas peur ! » c'est se rassurer en même temps...

Le commandant sur son cheval galopant devant les hommes : « Allons donc N... de D... ! vous n'êtes donc plus les ceci, les cela... » S'il était à pied, simple troubade, hésiterait peut-être.

Les méridionaux surtout comprendront ce que j'écris là !

Pour compléter l'observation précédente rappeler l'alerte, une nuit, dans la gare de Bercy, et le grand lieutenant effaré qui courait au milieu des hommes en renversant les faisceaux et en criant d'une voix de tête absolument égarée : « Du sang-froid !... Du sang-froid ! » — Évidemment le pauvre homme cherchait à s'en donner.

A Nanterre, sur l'appui d'une croisée, une grande jatte de sang humain gelé. — Le docteur passe, en casse un morceau, et tripote avec amour ces fragments de glace rouge. J'ai vu le moment où il allait en mettre à fondre dans sa bouche.

Le dramatique n'est jamais si effrayant, si émouvant que lorsqu'il se trouve mêlé à des choses ou à des êtres ridicules. — (Quelle langue !)

Est-ce qu'une grande douleur sur une face burlesque ne vous émeut pas plus profondément qu'ailleurs? — Vous figurez-vous un bourgeois de Daumier dans les épouvantes de la mort ou pleurant de vraies larmes sur son enfant tué? N'est-ce pas quelque chose de particulièrement sinistre? Eh bien ! J'ai vu aux environs de Paris un tas de petits chalets ridicules, roses, vert pomme, caca d'oie, tourelles moyen âge à toit de zinc, à verres de couleurs, à qui les obus, les fenêtres sans persiennes, les meurtrières dans les murs, les girouettes cassées, les meubles brisés et tachés de sang, donnaient cette physionomie épouvantable. — (A mettre dans les Palais d'Eté.)

Le berger du fort Montrouge. — Un marin, le fusil en bandoulière, une grande gaule à la main, marchant derrière un troupeau de bœufs, appelant l'un l'autre, les connaissant tous... les animaux broutant l'herbe maigre autour des grands talus.

Ce siège de Paris, si long, si énervant, si angoissant, dont nous attendons la fin avec une impatience fébrile, est pour certaines gens un enivrement et une fête continuelle. — Depuis le voyou parisien qui gagne ses 45 sous par jour sans rien faire, — jusqu'aux niais chamarrés d'or qui se sont fait nommer colonels, officiers d'état-major, inspecteurs d'ambulances, entrepreneurs de barricades en chambre, orateurs de clubs, délégués de n'importe quoi, stratégistes de cafés, capitaines de la garde nationale courant les ministères et les cafés en voiture à l'heure, francs-tireurs pour rire avec leur sifflet, tous les importants, tous les paresseux ; et puis les acca-

pareurs, les marchands de lapins, de pâtés, d'œufs de poules, les éleveurs de pigeons, les propriétaires de vaches laitières, — et puis ceux qui sont si heureux d'avoir une occasion pour ne pas payer leurs termes, leurs billets, et ceux que la catastrophe publique a sauvés momentanément de la faillite, ou qui, du moins, ont trouvé dans le siège un prétexte, une explication à leurs infortunes, — tous ces gens-là et bien d'autres encore dont la silhouette m'échappe en ce moment — ainsi les colonels qui logent dans des appartements réquisitionnés — verront avec douleur la fin de cet état de choses. Paris débloqué, il faudra rentrer dans le rang, regarder la vie en face, travailler, rendre ses galons, rendre les appartements, retourner au chenil, — c'est ça qui sera dur.

Je ne veux pas dire du mal de la République. Je ne sais pas ce que c'est... J'ai beaucoup vu de près les hommes de l'Empire, — et j'ai été bien stupéfait d'abord, bien écœuré ensuite, de la nullité, de la fatuité sotte et aveugle de tous ces gens. Mais je dois dire en mon âme et conscience que ce que je vois m'attriste et m'épouvante... Tout ce que je connaissais de sots, de filous, de traînards, de carottiers d'incapables, s'est fait jour, a trouvé sa place. Je ne parle pas, bien entendu, des républicains convaincus, fidèles, des hommes de la veille. Ceux-là ont leur tour, et ce n'est que justice. Non ! Je parle des autres, ceux dont l'Empire ne voulait pas... Ils sont tous casés, tous. Jusqu'à ce misérable et piteux G*** qui a tant traîné ses savates dans les antichambres de députés, de sénateurs et qui a fini par trouver un emploi de commissaire de police dans un quartier rouge sang de bœuf! — Heureusement qu'il y a à côté de cela des choses consolantes.

Dans les fossés du fort de la Faisanderie, éprouvé une vilaine impression de terreur. Sur le gazon boueux et ras, nous avions installé notre repas; devant nous le haut glacis, derrière la grande muraille à pic, noire et triste. Un artilleur se penche et nous crie : « Gare tout à l'heure ! » deux minutes après j'entends le *pschitt* d'un obus à ma droite. Je m'allonge, l'obus passe près de nous, éclate dans le mur... ramassé un éclat tout chaud... nous achevons de déjeuner rapidement, par bravade. Laissé des haricots au fond de la terrine !... Nous montons sur la route, la terreur est passée, le danger est pourtant plus grand. Les batteries ennemies installées en face sur la route de Champigny nous visent et tirent droit. C'est égal, on a de l'air, de l'espace, de la vue. Ce n'est plus la fosse humide et tombale... Passé tout l'après-midi devant nos faisceaux, à regarder les éclairs des canons prussiens, et à s'agenouiller pour laisser passer les obus qui éclatent sur les cailloux de la chaussée. L'obus en tombant jette une petite lumière presque blanche. On dirait la foudre ; exactement la même impression.

Le fort de Rosny livré aux Prussiens. L'amiral tout seul s'en allant le dernier sur la route.

Ces imbéciles ont défendu Paris comme ils auraient défendu Mézières ou Avignon. D'après un certain code qu'ils portent au fond de leurs shakos. Art. 1er : une ville

bloquée ne se débloque jamais elle-même. — Et tout est parti de là !... Remarquez que les mêmes gens du métier étaient ceux-là qui vous disaient : Paris ne peut pas être investi.

— Eh si ! imbéciles, Paris pouvait l'être et Paris devait se débloquer. Paris est un géant, il fallait le faire se battre en géant. Il fallait une défense à sa taille ! La Marne vous gênait, il fallait avaler la Marne. Il y avait des montagnes, il fallait faire sauter les montagnes. Vous aviez 600.000 bras de gardes nationaux, il fallait 300.000 pioches, bêches, pelles, — défendues par cent mille soldats. Et en avant !... J'aurais plutôt creusé un puits de dix-huit cent mille millions de mètres et je serais sorti par les Antipodes, mais je serais sorti.

Ne pas oublier la table de l'état-major du 2e secteur, le jour de la reddition. M. le Colonel gentilhomme avec sa voix de nez : « Messieurs, j'espère que nous nous ferons un point d'honneur de suivre notre Général en captivité. » — Du reste pas la moindre tristesse, pas la moindre honte. Une seule préoccupation : savoir combien il y aurait de croix à distribuer dans le secteur.

Un beau livre à écrire serait l'histoire des efforts gigantesques, des batailles incessantes que le Ministère des Travaux publics a livrées pendant cinq mois à la routine et à l'administration militaires. En somme tout ce qu'il y a d'intelligent dans la défense est venu de là, et au prix de quels efforts. Il a fallu se faire petit, humble, faire antichambre. On leur donnait des canons excellents. Il les acceptaient par grâce. Le général Ducrot pourtant était obligé de leur rendre justice et disait de sa voix de faubourien : « Ça ne va pas trop mal c'tt'artillerie du commerce. Faudra que je m'en fasse acheter. » Comme s'il y avait eu des marchands rue Lappe.

Souvenirs du siège. — Maisons interlopes de Rueil. Pays neutre. Les paysans appellent le maire « Le bourgmestre. » Cabaret du bord de l'eau. Offre de dîner avec un officier prussien. — Repas somptueux, beurre, homard. Le chien aboie. L'homme sort, rentre au bout d'un moment... Quand vous sortirez, courez jusqu'au tournant de la route.

Gambetta et ses mamelucks.

Ce Gambetta qu'ils viennent d'élire, je l'ai connu à mon arrivée à Paris, à l'hôtel du Sénat. Ils étaient là une bande — à table d'hôte — de méridionaux du vilain Midi, trop noirs, trop luisants, et grossiers, et criards. Ils avaient tous des têtes de cheval. Castagnary me disait quelquefois : « Allons dîner à l'écurie. » Et nous descendions à la table d'hôte. C'est Gambetta qui menait le chœur. Vous ne pouvez rien

vous figurer de plus bavard, de plus hurleur que çà... Il parlait... Il parlait... Et des gestes... — Je me suis bien trompé sur lui. Il y avait sous le bavardage, mais bien en dessous, de l'éloquence...

Un sur lequel aussi je me suis trompé, c'est Rochefort. Je l'ai connu employé à la ville, petit journaliste; et quart de vaudevilliste. Pas de talent, — gris, gris. Faisant de Rossignol son ami intime, lui bâclant des articles pour le *Tintamarre*. C'est à cet exercice là qu'il doit d'avoir trouvé sa voie. — Ce n'est pas un aigle.

Rochefort devenant homme politique par les petites taquineries de l'Empire. — Cassé les premières vitres de l'édifice impérial. — Emballement par le succès, succès au jour le jour, popularité. Il paraît que cela grise. Oh ! mes amis travaillons, luttons, retirés en nos coins, défendons-nous. — Utilité de ces gens-là.

(Je ne parle pas du Rochefort exaspéré, le Rochefort de ces temps fous, où tout le monde a perdu la tête.)

J'avais vu M. de Morny, un des hommes les plus influents de l'Empire entouré de gens qui lui disaient : « Quel chef-d'œuvre ! » à propos de tout ce qu'il faisait.

Effet du premier article.

Et puisque nous parlons d'hommes providentiels, ceux-là le sont aussi.

Il y aurait une jolie fantaisie à faire : La vision de Gambetta ou de M. Spuller... En ballon, le soir dans la nacelle. Le vent fraîchit, on passe par-dessus les camps. Gambetta, lui, riait dans sa barbe, en pensant au bon tour qu'il venait de jouer aux camarades.

Ouf ! dit-il, j'en suis donc débarrassé de tous ces camarades de café, ces tutoyeurs, ces gêneurs, ces importuns, ces incapables. Ils sont restés à Paris, beaucoup d'entre eux n'en avaient pas envie..., avec ces imbéciles-là je n'aurais jamais rien pu faire de grand... trop bon enfant pour rien refuser... maintenant je suis libre, — et nous allons pouvoir sauver la France...

A ce moment atterrissage... Tumulte, branches brisées, la nuit. — Des paysans arrivent. « Je suis le ministre de l'Intérieur, » crie Gambetta... Une voix sort de l'ombre : « Té ! c'est Gambetta !... » Un homme s'élance : « Comment vas-tu, ma vieille... Je suis Larminat, du café Tabouret, notaire à deux pas d'ici... et Terminarias est là, aussi... tu connais bien Terminarias !... Ah ! tu as joliment fait ton chemin, depuis. Mais j'espère que tu n'as pas oublié les amis. — Il faut sauver la République !... J'en suis ».

(On prend la direction du village.)

C'était bien la peine de se sauver en ballon. — Le ministre défaille, tout son passé d'étudiant...

Le punch offert dans le 301e bataillon de la garde nationale. — Ils savent tous qu'ils ne partiront pas. — Allocution de l'adjoint.

Le siège de G***, très comique. — Ce bonhomme, vieil original, très cocasse, que sa famille fait vivre au loin dans une petite ville du Midi. On lui envoie soixante francs chaque mois. Avec cela heureux comme un prince, se fait passer pour garçon, joue au petit rentier. Le siège arrive. Son monde bloqué dans Paris. Lui, là-bas, tout seul, très fier, sans rien. Il avait une trentaine de francs d'économie. Il avait remarqué que les oies se nourrissaient de noix. Il acheta une provision de noix, et allez !... Promenades au loin. Terrible situation de cet assiégé, privé de tout, au milieu de cette ville privée de rien. Il emportait son linge lui-même, allait le laver au Rhône. De temps en temps regardait ses noix, et disait : « Nous pouvons tenir encore tant de jours. » Quand la reddition arriva, il lui restait deux noix et quelques croûtes. « J'aurais pu tenir encore quatre jours. »

Quelque chose à faire avec une confession d'enfant qui va trahir aux avant-postes, porter les journaux, etc... Il voit un de ses camarades qui a de l'argent. — « Si tu veux en avoir, viens avec moi. » — Alors les avant-postes prussiens... les avant-postes français... Un poste de francs-tireurs... On chauffe les enfants... On les fait manger. — Et on les laisse passer chercher des pommes de terre. — Puis ils vont dire aux Prussiens combien il y a d'hommes...

Un Prussien qui dit à l'enfant : « Bas choli... bas choli, çà !... »

Ils s'en vont.

Ses remords. Sa maison... Il se tue ou bien il se fait éclaireur.

L'ENFANT ESPION

Il s'appelait Chève, le petit Chève. Son âge. Sa tournure. Fils d'un gardien de square, ancien militaire. Sa mère morte. Il allait à l'école. Le siège de Paris, sa joie. Plus d'école, tout le jour dehors. Accompagnait les bataillons jusqu'aux portes. Il savait que le 96e avait une bonne musique. Il regardait jouer au bouchon. Il jouait même quelquefois. Mais pas d'argent. Il y avait un grand qui jouait qui avait des pièces de cent sous.

« Si tu veux je te dirai comment on gagne çà !... En allant vendre des journaux aux Prussiens. »

Et alors dans un coin il lui a proposé de venir avec lui... L'enfant est rentré. D'abord de l'honneur, en regardant son père, vieux manchot. Il pensait que jamais il n'aurait ce courage... La nuit il voyait des bouchons en rêve et des pièces de cent sous qui ruisselaient... Alors voilà, ils sont partis...

Aux portes de Paris pour passer le grand connaissait des gardes. Ils passent. Paysage. Pleurnicherie chez des francs-tireurs. Projet d'attaque pour la nuit suivante.

Arrivée chez les Prussiens. Barricade. Meubles de luxe sur la barricade.

On les fait boire. Ils donnent les journaux : Ils parlent de Paris. Le grand pour cent sous de plus raconte l'expédition des francs-tireurs, par où ils viendront.

« Oh ! non, pas çà ! » dit le petit Chève. Mais vainement. Un Prussien qui le regarde avec amitié, lui dit : « Bas choli, çà ! »

Ils reviennent. Les Prussiens leur ont donné des pommes de terre pour faire croire à la raison du pleurnicheur.

Remords de l'enfant. Les cent sous. Angoisses. Il pense au sergent de francs-tireurs. — Remords. Il va aux endroits. Il dit tout à son père. « C'est bon ! » dit le père. — Il s'engage aux francs-tireurs, et se fait tuer.

L'AVENTURE DE FERNAND MARAIS

Dans les derniers jours du mois de novembre, un jeune officier des mobiles de Seine-et-Marne se présentait à la délégation de Tours, sollicitant un entretien particulier de M. Gambetta. Ce n'était pas une petite affaire d'entretenir en particulier M. Gambetta. Le ministre, arrivé au pouvoir avec dix ans de bohème parisienne derrière lui, s'était vu en butte aux poursuites de la camaraderie. Craignant de perdre sa popularité, avec cela très bon enfant, il avait distribué les préfectures, les sous-préfectures; mais quand il n'y eut plus rien à donner, le flot de camaraderie montant toujours, il leur avait fait la farce de monter en ballon et de s'enfuir, ne sachant comment échapper à ces demandes, à ces envahissements. Le tour était assez bon; et les petits camarades étaient furieux de s'être enfermés dans Paris pour être près du soleil, et de voir le soleil disparaître sans les emmener avec lui... Malheureusement, le ministre trouva en province un tas d'autres camarades, des anciens du Procope, de Tabouret, ou du café de Madrid, tout son passé d'étudiant, de tutoyeurs, d'importuns, d'ambitieux, et malgré ses idées libérales, comme il gémissait déjà d'avoir été obligé de céder à trop de sollicitations, il avait condamné sa porte, et avait dressé entre les importuns et lui toutes les barrières, toutes les digues, tous les guichets, toutes les antichambres de l'administration française. Pour arriver jusqu'à lui, il fallait, comme on dit, la croix et la bannière. — Aussi notre officier de mobiles resta plusieurs jours à faire le pied de grue, mais ce qu'il avait à dire au ministre lui tenait à cœur, il s'entêta. Après l'avoir éconduit plusieurs fois, l'huissier de service, — j'allais dire l'éclusier — finit par lui dire un matin : « Écoutez, mettez-vous là, dans ce couloir, le ministre va aller déjeuner... vous lui parlerez quand il passera. » En effet cinq minutes après, le ministre parut, donnant le bras au grand Spuller, avec son dandinement, le dos voûté, le geste brusque et saccadé de Napoléon Ier. Le jeune homme était ému, mais ce qu'il avait à demander c'était qu'on acceptât le sacrifice de sa vie, et prenant des forces dans cette pensée, il aborda le dictateur résolument : « Monsieur le ministre, dit-il, je m'appelle Fernand Marais. Je suis officier aux mobiles de Seine-et-Marne... Les pigeons ne vont pas, il fait trop froid. Vous cherchez des messagers pour Paris, me voilà ! Je parle l'allemand, l'anglais, j'ai l'estomac solide, je nage comme un poisson. Je suis dans de bonnes conditions pour tenter le passage. »

Le ministre le regarda, et du haut de ses trente-trois ans lui répondit : « Vous êtes bien jeune, monsieur !... » C'est avec ces mots et ces airs-là qu'on arrive à se

donner l'air sérieux et important. Le jeune homme aurait pu répondre qu'il lui en offrait autant, et que s'il avait cinquante ans et des rhumatismes, il serait dans de mauvaises conditions pour tenter le voyage. Il se contenta de sourire et d'assurer le ministre de son dévouement à la patrie en de si bons termes, d'un air si vaillant et le visage si ouvert, que le ministre passa par-dessus sa jeunesse et consentit à lui confier une dépêche pour Trochu. Fernand Marais partit, fit plusieurs fois le tour de Paris. Il connaissait bien les environs et avait fait un plan d'attaque. Il vint à Saint-Germain, avec Rueil et Nanterre pour objectif, le centre de population le plus rapproché de Paris très surveillé par la police allemande, se faisant passer pour un touriste anglais. Il essayait d'avancer jusqu'aux avant-postes, mais ce qui était fort simple du côté de Paris, ne l'était guère du côté des Prussiens. Son plan était de passer la Seine du côté de Rueil, un des côtés où, grâce à la protection du Mont-Valérien, la ceinture de Paris bloqué était un peu plus large. Mais un cordon de sentinelles était posé sur tout le bord de la Seine, des postes de cavalerie tous les 200 mètres, faisant des patrouilles toutes les cinq minutes. Pas moyen d'aborder la Seine d'autant qu'à Saint-Germain il n'était pas remarqué tandis que là, au bord de l'eau, on le voyait. Il aurait fallu une maison pas trop loin de la Seine où il se serait caché en attendant l'occasion. Heureusement Marais se souvint qu'il était venu dîner chez un riche négociant, propriétaire, tout près de la Seine. Il y va. La maison par extraordinaire n'avait pas de Prussiens. Elle n'était pas abandonnée non plus. Le jardinier de M. G***, un Anglais, gardait la maison. Marais y alla carrément, et aborda le jardinier : « Je suis un ami de votre maître. Je cherche à entrer dans Paris. Il faut que vous me cachiez ici quelque temps... » Le jardinier ne le reconnaissait pas, et n'était pas bien décidé. — Heureusement Marais put donner des preuves : « J'ai couché au second. Je sais ce qu'il y a dans la chambre. Il y a un buste de Washington sur la cheminée, une statue de la Liberté... » Bref, il donna des détails si précis que le jardinier le recueillit. Marais y resta caché, très inquiet, très anxieux, très impatient. Les patrouilles incessantes qu'il entendait la nuit, la surveillance continuelle et minutieuse exercée par les Prussiens sur la Seine lui enlevaient tout espoir de passer en bateau. Il était bon nageur, mais la température était si basse qu'en plusieurs endroits la Seine était prise ; aurait-il la force de nager? Le jardinier qui était d'un port de mer anglais lui dit alors que souvent il avait vu des hommes se mettre à l'eau par des températures aussi glaciales, en se couvrant le corps de suif. Et, ma foi ! une nuit de neige, Marais se dépouilla de ses habits, se frotta de suif des pieds à la tête. « Bonne chance, monsieur Marais ! » dit le jardinier par la petite porte qui se referma. La nuit était très noire. Il avait neigé, mais la neige était gelée. Il se glisse jusqu'au bord de la Seine. Il rampe, il se couche... Des uhlans passent tout près de lui, des sabres sonnent dans la nuit. Il est nu, il a sa dépêche passée dans une boucle autour du cou. Il reste un moment sans bouger. Une sentinelle tout près de lui; il la voit avec son béret. Sur la neige la silhouette se dessine. Il se jette à l'eau, et nage un moment sous l'eau. Il fut assez surpris, l'eau n'était pas si froide qu'il croyait. Malheureusement le courant était très fort et l'emporte plus bas qu'il ne croyait. — Tout à coup quelque chose de blanc se dessine devant lui, c'était la rive. « Déjà arrivé ! pense-t-il, çà ne m'a pas semblé long. La Seine est donc bien étroite ici. » Tout grelottant, il avance. L'air

froid lui brûlait la peau. Il s'étonnait de ne pas trouver des sentinelles françaises... Il court, court, s'écorche aux branches chargées de glaçons... puis il s'arrêta terrifié. Ce qu'il avait pris pour la rive était une île. Le courant l'avait fait dévier et jeté sur l'île du Chiard. « Ah ma foi ! nous racontait plus tard le brave garçon, quand je vis qu'il fallait encore se remettre à l'eau, entrer dans ce tombeau d'où j'avais peur de ne plus sortir, je sentis tout mon courage s'en aller. J'avais les oreilles qui bourdonnaient. Je fus sur le point de tomber. Voilà tout à coup le Mont-Valérien qui commence à tonner. Une lueur rouge et les obus tombaient sur Chatou tout près de moi. Çà, vous dire le plaisir que çà me fit. Une excitation, une joie, comme le naufragé qui voit la terre là, tout près. Chatou ripostait... Je me remis à l'eau avec précaution... Mais va te promener ! Le bras de la Seine ayant moins de courant était pris, mais pas assez pour aller dessus, et puis j'avais peur qu'il y eut des éclaireurs prussiens dans l'île. J'avais entendu remuer et causer dans un chalet. Je me fourre dans l'eau sous la glace. » Heureusement pour lui qu'il put trouver de quoi revenir sur l'eau de temps en temps et respirer... et au bord il trouva la glace moins dure et il la cassa d'un coup de tête. Il prit son élan, et courut vers la flamme du canon. Le tric-trac d'un chassepot sortit de derrière un saule, suivi d'un Qui-vive. Il était sur un franc-tireur. Par bonheur pour lui, il n'était pas tombé sur un mobile de province : ces malheureux déchargeaient leur chassepot à tout bout de champ et à six cents mètres, voyant remuer une feuille tiraient. Le franc-tireur, vieux braconnier fait à la nuit, ne s'émut pas, et voyant arriver cet homme seul qui courait, attendit qu'il fut sur lui pour crier : « Qui vive? »

« Vite, vite ta capote, je meurs de froid... » dit le brave Marais, et le franc-tireur voyant sous un éclair d'obus cet homme nu et blême, grelottant, comprit et lui jeta dessus son petit caban. Il le conduisit à la gare de Rueil au poste avancé des francs-tireurs de Paris. C'était le peintre Adrien Tournachon, frère de Nadar, qui commandait le poste. « Messieurs, excusez-moi ! » dit Marais en entrant avec ses jambes nues, sous son caban... Et en deux mots il dit ce qu'il avait fait. Vous pensez si on le réchauffa, si on l'entoura, si on le félicita; puis après un moment de repos, on le conduisit près du général Noël, et il s'en alla à Paris. En arrivant, Marais courut à l'état-major. Il dit qu'il voulait voir M. Trochu, mais le général n'était pas visible. Bien autre chose que Gambetta. Le chef d'état-major voulait le remplacer, mais Marais avait ordre de ne remettre sa dépêche qu'à Trochu lui-même. De plus il voulait lui donner quelques détails particuliers sur l'état d'investissement... Et bien ! croiriez-vous que Marais resta quarante-huit heures sans pouvoir être admis auprès du général. Et il ne le fut que parce que M. G***, le propriétaire chez lequel il avait habité et qu'il était allé remercier, à qui il avait donné des nouvelles de sa propriété, connaissant Barthélemy-Saint-Hilaire lequel connaissait Trochu... Il fallut à Fernand Marais une lettre d'introduction pour être admis à remettre sa dépêche.

M. Trochu le reçut avec son imperturbable sérénité, les pigeons étaient arrivés le matin. S'il avait été reçu, Marais les aurait précédés de 48 heures. — Il put en tout cas donner des explications de vive voix sur l'état des forces prussiennes : « Ici vous avez un poste de cavalerie.... là, une batterie. » A tout Trochu souriait d'un air entendu, disait : « C'est cela... » ou « Je le savais. » Et se tournant vers l'industriel,

il lui demanda ce qu'on pensait de lui dans Paris, et si on avait confiance.

« Confiance entière, général.

—Et les Parisiens ont raison, dit M. Trochu... Je tiens les Prussiens dans ma main... » et il tenait son coupe papier. Il congédia ses visiteurs ; puis à la porte, se ravisant : « Monsieur, dit-il à Marais, vos nouvelles sont arrivées défraîchies, mais vous avez fait un acte méritoire, que désirez-vous?

— Monsieur, répondit Marais, je désire me battre. Je suis sous-lieutenant aux mobiles, j'ai vu les francs-tireurs de Paris, qui m'ont recueilli et qui sont aux avant-postes, je désirerais être chez eux avec mon grade.

— Accordé ! » dit le général. — Et le brave Marais n'eut pas le temps d'entrer aux francs-tireurs. Le jour où il étrenna sa tunique, c'était la débâcle de Buzenval...

Ne trouvez-vous pas que Fernand Marais avait mérité la croix? Et le pauvre garçon n'a eu ni croix, ni médaille, ni récompense... Ce qui lui reste, c'est des douleurs rhumatismales, — et le mot de Gambetta : « Vous êtes bien jeune, Monsieur. »

Deux fantaisies à faire : l'une intitulée : les pendules, l'autre : le Peloton d'exécution.

Les pendules : Une petite pendule du 2e Empire, folle, n'ayant jamais marqué que des heures de folie. L'heure de la Bourse, l'heure du berger. Elle était à Bougival. — On l'emporte. Elle arrive à Munich ou à Stuttgard dans une maison bourgeoise. Elle y corrompt tout le monde, et tous les Wolf et tous les Meyer...

LE PELOTON D'EXÉCUTION

Je me suis engagé pour la durée de la guerre, nous racontait le caporal D***. On me dirigea sur Boulogne. J'y restai trois jours secrétaire du commandant. On me fit faire des exercices ; puis un beau jour on nous a envoyés à Lyon, dans la pluie, le brouillard. Nous avons campé au camp de Sathonay. — Puis sur Dijon. Des Garibaldiens habillés de rouge. — M. Bordone que j'avais vu à Paris chez Nadar. — Entendu le canon de loin. — Pas un Prussien. Un soir, à la préfecture, monté la garde, ramassé quelques garibaldiens ivres qu'il fallait relâcher le lendemain avec des excuses. Une nuit, je dormais. J'entends appeler le 4, le 6, le 7, — je croyais que c'était une patrouille; pas du tout. — Nous sortons. J'entends dire : Peloton d'exécution. — C'était le matin, nous allons, nous allons, le sergent, un vieux, pas content. — Nous prenons un homme, — c'était un vieux. Il disait tout le temps : Je m'appelle Gasse. — Je crois bien qu'il ne mentait pas. Il dit à l'officier qui nous accompagnait : « Mais, je vous jure... laissez-moi m'expliquer ! J'ai une mère, j'aurais bien voulu l'embrasser. Pas trahi du tout. Je ne savais pas. J'en connais de ces gens-là, on veut se débarrasser de moi. » Au mur !... nous l'avons pris, nous l'avons poussé contre la muraille du fort. L'herbe était mouillée. — On nous avait fait boire une goutte. Il me touchait cet homme. Il a tourné le dos. Il avait toujours quelque chose à dire. Il avait des bretelles, il était mou comme une chiffe. — Tout

à coup il s'est retourné : « Tuez-moi, vous allez tuer un innocent ! » En joue, feu ! Nous lui avons envoyé çà dans la poitrine et dans la tête, comme une poignée de sable. Je ne sais pas où j'ai tiré. Je n'avais jamais été à la cible. — Il est tombé. Alors le sergent s'est approché pour lui tirer un coup de fusil dans la tête.

C'est le seul coup de fusil que j'ai tiré pendant la guerre.

POUR LE RÉCIT DE BÉLISAIRE

Travailler par coups de massage.
Tirer une loupe.
Faire bonhomme.
Roussin.
Il n'y a pas plan.
Ma pompe avait donné quelques coups de trop.
J'avais beau siffler aux disques.
Chaud-là.
Boutonner son paletot avec des épingles.
Un copain.
Menouille — argent.
Luisants — souliers vernis.
Godailler.
Se mouiller.
Faire cracher les soupapes.
Pognon — argent.
Pas un radis à la piaule et rien dans le battant.
Marchands de semelles — hôtelier.
Pour avoir des as dans son jeu il faut brûler un cierge à Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville.
Débarbouiller à la potasse.
Il y a du deuil, ça va mal.
Choufliqué — mal fait.
Se laver la dalle.
Six et trois font neuf, un boiteux.
Passer quelqu'un à la lime douce.
Avoir les articulations grippées.

Un vieux général paralytique, vainqueur d'Iéna, à qui on a caché les défaites. On lui lit des bulletins de victoire.

Au siège de Paris, il entend le canon. « Ah ! que de victoires ! »

— Il ne mange que des viandes en boîte. »

La journée de la rentrée des Prussiens il est seul près de la fenêtre dans sa petite maisonnette de l'avenue des Champs-Élysées. Il entend la musique, se met à la fenêtre et... en voyant les Prussiens, tombe mort.

SILHOUETTES GOUVERNEMENTALES

Gambetta.
Rochefort.
Isembert.
Ranc. — Très bienveillant.
Spuller.
Louis Noir.
Delescluze — arabe — Hadj-marouf, — (le jour où je l'ai enlevé de dessus l'officier du Loiret) bienveillant.
Tony Revillon — et ses saintes tricoteuses.
Vermorel.
Paschal Grousset.
Raoul Rigault.
Lissagaray.
Razoua.

Les deux calottes, Rouher et Olivier.

Ancien cimetière de Montmartre, petit, même paysage que le jardin de la rue des Rosiers. Horizon immense. Un fossoyeur, pas un chat. Le fossoyeur nous indique la tombe à côté de la Capote. Ce qu'il appelle la Capote, c'est un mausolée qui a l'air d'une guérite. A côté une grande pierre descellée, sans inscription. Dessus deux gros bouquets de violettes avec deux pierres qui retiennent les tiges. Dieu bénisse la main pieuse qui a mis ces fleurs là... C'est là, dans ce caveau froid, inconnu, qu'ils sont couchés tous les deux. — Billet de logement. Ils se tiennent compagnie.

Pauvre Clément Thomas ! Je ne l'ai vu qu'une fois, sur la route de Vincennes, le jour de la bataille de Champigny.

Il marchait en avant de son état-major par un jour froid sur la route froide, son état-major très en arrière. Il était à cheval et pendant que son cheval marchait à petits pas, il avait une lorgnette sur les yeux et il regardait au loin... Ah ! si cette lorgnette avait été fée, s'il avait pu voir le petit jardin de la rue des Rosiers avec ses arbres en quinconces. — Reste là, fleur, et parle le jour de justice.

Quelques-uns de ces gens de la Commune, les plus jeunes, Rigault, Vermorel, etc... me font l'effet d'enfants qui jouent à 93 comme nous jouions à Robinson, aux Naufragés du Spitzberg. Ils mettaient leurs lectures en action. C'est assez la manie des enfants. Après Robinson, c'est la vie de bohème. Puis la révolution. Poussant la chose au bout avec le sang-froid et la cruauté des enfants.

Il y a dans les Jeune-France de Gautier un chapitre où des jeunes gens mettent ainsi leurs lectures en action, font l'orgie de la Salamandre, la sanglante orgie des flambards, s'interrompant de temps en temps pour voir s'ils sont conformes au texte. C'est l'histoire de Raoul Rigault et de quelques autres esprits faibles. Recommenceurs, s'il en fut.

L'AMATEUR D'HORACE

(Flourens à la gare de Montgeron)

Pourquoi ce souvenir me revient-il? Est-ce parce que voilà les mêmes frissons du matin, l'automne, ou parce que j'ai mon Horace sur ma table? Singuliers effets ! J'ai revu la forêt, le matin, grande plaine, brouillard, soleil rouge, puis le village, Montgeron, la gare, le petit jardin près des rails. — Un grand garçon rouge, front extatique, grands pieds, voûté, paupières rougies, l'air bon. — On nous présenta. Il avait fait parler de lui beaucoup dans les clubs. Je me figurais un terrible gars. Pas du tout, un Horace dans sa poche, et se promenant dans cette gare, comme dans un jardin de curé. — Discussion sur Horace, — ciel calme, — les roses. « Monsieur Gustave, voilà le train. » La machine aux yeux rouges qui l'emportait vers Paris; la lutte, la fournaise.

Je l'ai revu là-bas, dans cette salle, exposé, rasé, son coup de sabre de capitaine de gendarmerie en travers la tête. Pauvre Flourens !

Quelle singulière chose que la mémoire. Le nom de Rossel prononcé devant moi a tout de suite éveillé le souvenir de la petite pension où j'ai été élevé, l'institution Canivet, la cage à poules au fond de la cour plantée d'arbres ; une pension mêlée de catholiques et de huguenots, des batailles. Le gros papa Canivet, un géant à perruque, redingote verte, sa plume derrière l'oreille, et un espèce d'évaporé, blondin de onze à douze ans, plus grand que moi — dans mon souvenir il me paraît immense — bousculé par tout le monde, un protestant, donnant de la tête au milieu de nous, des querelles, débile prenant toujours la défense du faible ; assommé, battu, se mêlant de toutes les querelles. Il s'est flanqué bien des torgnoles pour moi... Nous l'appelions Rossel-le-fou. — Il a donc continué à être l'homme que promettait son enfance. Il s'est dit : « Je vais avec eux, régulariser leur défense. » Il l'a bien payé.

Victor Hugo faisant ses répétitions avec un képi de garde national sans numéro, vissé sur la tête.

— Auréole citoyenne.

Marchands des rues qui vendent des choses bizarres — mais grand génie que vous êtes...

L'émeute. — Dans ces quartiers du Marais, parmi ces vieux hôtels transformés en fabriques d'eau de Seltz, de produits chimiques, dans ces petites ruelles noires qui sentent la droguerie, l'émeute avait un air particulier, un côté bonhomme et bourgeois. Malgré moi, dans ma pensée, j'affublais de vêtements du XVII^e^ siècle, grands chapeaux, culottes courtes, tous ces bons petits bourgeois, ces épiciers, ces droguistes, faisant des barricades, remuant des pavés devant leurs boutiques en riant. Sur l'eau des ruisseaux les enfants font des bateaux en papier, et soufflent

pour les faire marcher. On parle du Gouvernement de Versailles. Au bout de la rue, on voit dans une échappée lumineuse luire des canons et des mousquets sur la place de la Grève devant la vieille maison de ville... Des estafettes passent à cheval, longs manteaux gris, plumes flottantes... des garibaldiens, taches rouges dans le soleil... Est-ce Mlle de Montpensier ou le Cardinal de Retz?... Et celui dont on parle, celui que la haine populaire accable de ses lazzis, le Versaillais, est-ce Mazarin ou Jules Favre? Je vis au temps de la Fronde.

A Montmartre, l'aspect bien différent. Bataillons sur la place de la Mairie, gardes nationaux, canons, mitrailleuses, zouaves, lignards, mobiles. Ceux-là, des têtes féroces, barbes mal venues, l'air abruti, et sales. Des assassins. L'un, grimpé sur un arbre, fait un discours. — Bataillons qui défilent. Ils montent la butte. Comme la pente est dure, les tambours battent la charge. On prend les rues d'assaut avec des yeux flamboyants, plan, plan, plan ! Les chefs brandissent leurs épées contre des ennemis imaginaires, — des pigeons s'envolent effarés. Quelquefois le bataillon la connaît, on la lui a faite ou battue trop souvent cette *charge*. — J'en entends qui disent : « Assez ! Assez !... Ah ! ben non ! »

Montmartre armé jusqu'aux dents. Dans les boutiques, les échoppes, on entend remuer des sabres, des fusils. Je vois une échoppe de cordonnier. Il y a un lieutenant de la garde nationale qui ressemelle des bottes. Malgré tout, ce peuple a l'air bon enfant. Il est chez lui... Les femmes accompagnent leurs maris sur la porte. Il part, l'enfant porte le fusil. Derrière le moulin de la Galette — oh ! le moulin triste et désert — il y a une batterie. Sur la butte jaune d'or, un poste de gardes nationaux. Sentinelles, gardes jouent au bouchon. Petites tentes blanches. Bivouacs qui fument. C'est charmant. — Tout cela se profile sur un ciel gris et pâle, avec la lumière qui vient de la terre. — Enfants jouant sur des pièces de canon.

Faubourg Saint-Antoine, la révolution a un autre aspect, quelque chose de moins familial. Traversé la rue Lappe et tous les passages. Tribus d'Auvergnats, marchands de vieilles ferrailles, Rémonencks impassibles, travaillant, les enfants sur les portes jouant avec de la limaille de fer... On sonne le tocsin, on bat la générale. On conduit au poste un homme en bras de chemise, jabot, la figure sanglante, frisé... Il sourit. Au comité de la rue Basfroi on lui serre la main, et on le renvoie. C'est un citoyen.

Le jour de la fusillade j'étais au Palais-Royal. J'entends la dernière décharge je cours rue Saint-Honoré. On se bat place Vendôme. Boutiques fermées. La foule. On ne parle pas, on se regarde, atterré. J'avance toujours, seul dans la rue. J'arrive à des sentinelles, un cordon. Le caporal en avant, jolie silhouette, tête féroce, le chassepot tourné la gueule du canon en terre. Il sent le vin, la poudre. Un de ceux qui ont tué. « Peut-on passer? — Passez, passez... on vous fera passer tout à l'heure... » Et le ton, et l'air !... J'en tremble encore de colère. Je passe, lentement. — Oh ! cette rue de la Paix, froide et déserte... Fenêtres fermées, palais mornes, palais

muets. Terrible à voir. A cent mètres plus loin, la foule. On commence à pérorer. Un capitaine de la garde nationale anime le peuple contre les assassins. « Mettez-vous à notre tête ! » Embarras. Il dit qu'il est capitaine au long cours, qu'il a fait bravement son devoir. — « Je m'en rapporte à vous, » et la chose en reste là.

Sur le boulevard devant le Nouvel Opéra, des groupes se reforment. On relève des blessés... Américains, gros, favoris, regardant et riant. — Un mort dans une voiture. Manifestation. « Aux armes ! A mort les assassins ! » Je me joins à eux. Au boulevard, du côté de la Bastille. — Un cocher... au pas. Un vieux marche en tête avec le drapeau, restant de la manifestation. — Sur le boulevard du Dix-Décembre une dizaine seulement. On applaudit des fenêtres. Personne ne descend. Halte !... on vient à nous de la place de la Bourse, un commandant et quelques polytechniciens. Grands collégiens blonds, l'air niais, ne sachant que dire, grandes couturières. Ils bégayent. Que peut-on faire de ce corps?... Je le laisse, le Mr au drapeau, avec son mort.

J'arrive place de la Bourse. Un fort de la halle, vêtu de jaune, apporte un petit officier de la garde nationale : c'est lui qui a ordonné le feu. Le fort de la halle l'a pigé et l'apporte pour le remettre à l'état-major. Le chef a l'air fort embarrassé...

Bourgeois de Paris, mes frères, vous méritez ce qui vous arrive.

A Montmartre. — Quand ils défilent sur le boulevard ils ont des airs féroces, ils se tiennent, ils se disent : « La réaction nous regarde ! » J'en ai vu un, saoul à ne pas se tenir. Il venait à la queue du bataillon, un capitaine le soutenait : « Allons donc! Marche droit, tu déshonores la compagnie. » Et le maheureux ivrogne avait l'air de dire : « Je fais ce que je peux. »

A la fenêtre, la nuit de Pâques. — Qu'est-ce qu'on disait donc que les cloches étaient à Rome? Les voilà revenues. Pauvres malheureuses, à quel usage on les fait servir. Le tocsin sonne partout dans l'ombre. Les clochers tous en branle, ils ont l'air ivres... Cloches grêles, grosses volées. Çà a des voix. Çà halète... Par moment on entend l'homme qui s'arrête pour prendre haleine. Un autre prend sa place. Le tocsin de l'homme ivre, hoquetant ; — le tocsin convaincu, à tour de bras..., puis le tocsin qu'un malheureux sonne pour s'amuser, par amour de la musique. Tout cela au milieu de la canonnade, des déchirements des mitrailleuses, de la fusillade, des éclairs... Pendant que je suis là, j'entends une petite fenêtre des mansardes qui s'ouvre au-dessus de ma tête et quelqu'un qui pleure avec de gros soupirs... C'est la voisine, la femme d'un garde de Paris. Elle écoute la bataille. Son homme y est sans doute. Les autres de Paris sont bien heureuses. Elles voient revenir leurs hommes, ou du moins elles en ont des nouvelles tous les jours; mais elle, la malheureuse, rien. — Dans la chambre, derrière elle, un petit enfant tousse.

LE CAFÉ DE MADRID

Il y a dix ou onze ans Étienne Carjat, machine à poignées de mains, ayant eu

des démêlés avec le patron des Variétés, traversa majestueusement le boulevard, et vint en face au café de Madrid.

Dès lors on y alla.

Puis la politique montra son nez. Gambetta, Laurier, Lannes, les avocats. Gambetta arrivé racontant une séance, un train d'enfer.

Dans des coins plus graves, Delescluze — le hadji de la Mecque — que des gens de Narbonne viennent voir : « Hé ! le voici !... C'est lui... Delescluze. » Et Delescluze impatienté se retourne.

Razoua, grave, fumant sa pipe, tête de chèvre bonne, l'œil gai, — toujours content. Derrière lui Tony Révillon l'apôtre. Gilets à la Robespierre.

M. Paschal Grousset frisé, fort, sot, mais bavard, déjeunant, racontant comment il séduisait ce pauvre Villemessant par la frisure.

M. Jules Andrieu, chiromancien, borgne, laid, timide, méchant comme un bossu, des haines énormes.

Jules Vallès faisant des apparitions, ricanant toujours, pas méchant, du talent comme écrivain, dictionnaire trop restreint, mais poète enragé d'avoir eu une enfance triste, et pour des gilets qui ne lui allaient pas.

C'était ce brave Victor Noir, roulant d'une table à l'autre, bon garçon, bon chien, avec un gros désir de plaire qui luisait dans ses yeux.

Son frère Louis Noir a été colonel depuis.

Puis d'autres sont arrivés; les beaux jours de la *Marseillaise* et à leur suite une bande d'étudiants qui lâchaient leurs études et commençaient à écrire. Le Raoul Rigault, puis le cousin de Cassagnac, Lissagaray.

Je les vois il y a deux ans à une table, on parlait, on disait : « Et Rigault ! ministre de la Justice... Ça lui irait bien. » Je l'ai trouvé ridicule... Dam ! pourtant.

Le gros Courbet, suant, luisant comme un phoque, avec son dos rond, s'arrêtant devant vous et riant : « Oh! Ah! Ah! Ah! » comme il mange — à pleine bouche. Grosse vanité, avec des dehors naïfs cherchant Castagnary.

Ranc grave, cachant sous une grosse barbe et des airs insolents une timidité d'enfant et un cœur excellent.

Couches par couches, tout le café de Madrid aura passé au pouvoir. D'abord la table de Gambetta, puis celle de Delescluze, et pendant que la table de Gambetta triomphait, les autres ricanaient dans le fond, les jaloux... Il y en a d'autres dans le fond, à l'heure qu'il est. Je crois que cette nouvelle couche n'aura pas le temps de pousser. — O champignonnière de grands hommes. — Et dans tout çà, combien de consciences !... Ambitieux, ambitieux, ambitieux !

LES SAINTES TRICOTEUSES

Quelques révolutionnaires doucereux, tartufes du parti féroce, avaient organisé pendant le siège les tricoteuses de Montmartre. Afin de faire revenir ce mot sanglant à fleur d'eau, ils avaient fondé une société en vue de tricoter des bas de laine pour les petits enfants de Montmartre. Ils se fichaient pas mal des petits enfants, le tout était de ravoir les tricoteuses, une étiquette de 93. — On quêtait dans les cafés

sans grand empressement. Et puis ces prédications sur la butte. J'en ai vu une. C'était bien ridicule. Dans un des bals vulgaires de Montmartre, Boule-noire ou Bal Robert. Public d'ouvriers, gardes nationaux. — L'apôtre grimpé sur l'estrade du chef d'orchestre, onctueux, parlait... Il parlait de la misère du peuple, du froid, des trahisons... Puis tout à coup : « Mais qu'est-ce que je vois?... Quelle est cette femme qui tricote en m'écoutant. Oh ! je la reconnais, c'est une tricoteuse de Montmartre, une de celles qui travaillent pour que les enfants n'aient plus froid... Je te salue, ô sainte tricoteuse... Tricote..., etc. » Et si vous l'aviez vue la sainte tricoteuse, quelle mine elle avait ! Une femme de 40 ans, tous les vices sur la figure, tricotant au beau milieu du bastringue, impassible, avec un sourire canaille... Alors, on comprenait tout. L'infâme comédie, pour fonder les tricoteuses de Montmartre...

C'est avec ces saltimbanques-là qu'on a perverti toute cette population. C'est avec ces prédications qu'on en est arrivé à cette effroyable guerre de nègres. — Eh bien ! la vie a été plus originale qu'eux : ils cherchaient des tricoteuses, ils ont eu des pétroleuses, c'est plus contemporain.

Pendant que j'étais en Corse, un grand navire venant de Gênes à Bastia se perdit corps et biens à quelques milles du port. On retrouva les malheureux comédiens morts en costume sur le rivage. Une batte, un chapeau d'arlequin, des souliers à houppettes, des paquets de haillons dorés, détrempés par l'eau.

... J'ai souvent pensé à cela, et j'ai reconstruit dans ma cervelle cette dernière représentation. Les comédiens costumés tels que la mort les avait surpris. Te figures-tu cela, Colombine sous son maquillage dans ses ruches, Pierrot plus blême que son blanc, ayant dans ses yeux arrondis l'horrible vision de la mort. Ysabelle fripée, effarée, hideuse, — rien n'est hideux comme la grâce dans des situations ridicules — accrochée à un banc et bégayant des prières enfantines, Arlequin le masque noir au visage, gambadant sur le pont, éperdu, serrant sa batte, et Cassandre en habit de velours marron s'en allant là-bas au clair de lune sur le flot vert, la bouche ouverte comme un poisson mort. — Toute cette horrreur, cette odeur mélangée de cadavre et de comédie, pourriture et poudre de riz, haillons, paillons, cette ivresse, ce tourbillon, cette mascarade sanglante, c'est Paris en ce moment... le Paris de la Commune, empanaché, écharpé de rouge, fabriquant des costumes nouveaux chaque jour, se maquillant, se grimant, dans le délire de la mort. Quelques jours après le grand naufrage on retrouvera sur le rivage une écharpe rouge de membre de la Commune, avec un képi à huit galons, et une veste polonaise à brandebourgs.

LE MANUSCRIT

La seule rédaction autographe qui subsiste des Lettres à un Absent, *en dehors des projets, des épisodes notés dans les carnets, est contenue presqu'entière dans un petit cahier de format in-8°, formé de* 61 *feuillets écrits au recto et au verso et cousus ensemble, sans couverture. Le premier feuillet porte le titre du recueil :* Lettres à un Absent. *Au verso du dernier feuillet est tracée, en vue d'une annonce, une liste des ouvrages*

*parus ou à paraître de l'auteur. Nous reproduisons en fac-similés la première page de l'*Enfant Espion, *et la double page d'un carnet de notes, ayant trait au café de Madrid :* Une Champignonnière de grands hommes.

LA CRITIQUE

M. PAUL FÉVAL, *le Courrier de France* du 5 décembre 1871

I

J'ai beaucoup connu en 1848 un homme distingué par le cœur qui, voulant contribuer à la Révolution dans la mesure de ses capacités, construisit à ses frais et sans solliciter l'appui du gouvernement, une très belle barricade.

Seulement il l'avait mise au fond de sa cour pour qu'elle ne fût point endommagée par les accidents, si fréquents sur la voie publique.

Il y a dans le livre d'Alphonse Daudet une idée plus généreuse encore. Ce n'est plus un simple citoyen, c'est un Tarascon tout entier qui combat l'invasion prussienne au fond de la cour, — sur le derrière.

Daudet connaît son Midi, il a l'honneur d'en être.

Aussi sa *Défense de Tarascon* est-elle un pur chef-d'œuvre. On y voit l'âme de la France méridionale s'exalter jusqu'à quarante degrés au-dessus du sublime; à l'ombre. Elle prend un corps de garde national, cette âme, elle conserve son accent sous l'uniforme, et ce vague parfum de charcuterie que Méry préférait franchement à l'haleine des fleurs; elle s'élance, sanglée, pommadée et hurlant des imprécations à trois voix à la rencontre de l'ennemi, mais sans bouger de place. Les Prussiens épouvantés avancent ! L'âme du Midi redouble aussitôt d'énergie : elle fond des canons de sept pour la cavalcade du roi René, elle acquiert des chassepots pour quêter à domicile, elle se blinde, elle se barricade, elle se casemate pour les répétitions du grand concert. Le siège de Saragosse devrait avoir honte ! Saragosse sut-elle organiser comme Tarascon les *frères de la mort*, conduits au trépas par le receveur Costecalde, les *chacals du Narbonnais*, guidés à la victoire par l'adjoint Pégoulade, et les *espingoliers du fleuve*, du général Bompart, gérant du cercle?

Dieu de Carcassonne ! *Digo-li que vengue, moun bon !*

Cependant la terreur des Prussiens ne connaît plus de bornes ; c'est au point qu'ils avancent toujours ! Alors, l'âme du Midi éclate comme une chaudière à vapeur mal tenue. On dirait qu'elle a Gambetta au corps ! Le cercle creuse une tranchée dans sa cave, le café de la Comédie noie sa salle de billard, l'orphéon met ses ophicléides en batterie, — Costecalde achète à prix d'or tous les saucissons de Beaucaire, — Pégoulade brûle un punch, — et l'on entend une voix à la fois immense et charabiate qui mugit : *On vient de torpiller l'esplanade !* Aussi les Prussiens ne sont pas venus à Tarascon.

II

Il est rare de trouver chez un poète, si souvent et si sincèrement ému, le comique à la fois abondant et délicat qui inonde les pages écrites par Alphonse Daudet.

Je l'aime depuis bien longtemps, je ne l'ai pas rencontré trois fois en ma vie, mais je cause souvent de lui.

La dernière fois que cela m'arriva — avant la guerre — c'était chez Mme Em. Ollivier, et j'éprouve un plaisir mélancolique à écrire ici avec respect le nom de cette toute jeune femme au cœur si bon, à l'esprit si fin, qui allait bientôt avoir ses vingt ans, quand son mari fut précipité du haut de sa fortune.

Elle dit un mot sur Daudet : « son rire a de la tendresse. »

C'est vrai d'une exquise façon. Ce rire est mélodieux et argentin. Il est du Midi, pourtant, comme celui de Méry, dont je parlais tout à l'heure, mais il a perdu l'accent à force d'écouter Paris qui cause. Et ce rire a lu Sterne, alors qu'il était tout enfant.

Il part de la tête comme tous les rires, mais il lui vient en chemin quelque chose qui monte du cœur.

Ce rire est, en vérité, l'attrait principal de l'auteur des *Lettres à un absent*. Je ne lui ferai pas l'injure de prétendre qu'il ne peut pas blesser, mais son éclat est si original et si jeune que M. Gambetta lui-même — caricaturé de main de maître — a dû penser qu'on l'époussetait avec des fleurs.

III

Voici une historiette très belle et que je vous recommande : l'*Enfant espion*. Ce petit Stenne, fils d'un vieux brave et qui va vendre des journaux aux Prussiens pour gagner sa mise au jeu de galoche, vous remuera la poitrine en dépit de tout.

Il se peut que vous ne connaissiez pas la galoche. C'est la même chose que la drû.

Et la drû est tout uniment la pigoche.

Je ne crois pas que Daudet sache cela. Il ne m'a pas paru fort sur la Bretagne. En Bretagne, nous ne faisions pas les cavalcades de Tarascon. Pégoulade n'y est pas entièrement inconnu, et j'y ai rencontré des Costecaldes ; — mais je vis passer un matin soixante-dix mille gars, qui ne chantaient pas — qui allaient !

C'était le contingent des cinq départements bretons : des hommes autour de vingt-cinq ans.

Où allaient-ils? droit devant eux.

Ils croyaient marcher à l'ennemi. M. de Kératry les mena dans un trou et les y noya sous six pieds de boue.

Sans cela, le Mans aurait peut-être donné son nom à une victoire au lieu de baptiser une défaite décisive. Ce ne fut pas leur faute.

M. le Comte de Kératry est maintenant préfet, mais non pas en Bretagne, on n'oserait. Il est préfet — dans le Midi.

J'ai dit tout cela parce que le maître espion du récit d'Alphonse Daudet est un mobile breton. Peut-être la pauvre province, qui a fourni à elle seule plus de

cent mille soldats, sans compter les contingents réguliers, et d'où sont sortis presque tous les zouaves de Charette, aurait-elle mérité mieux.

Enfin n'importe, il s'agit du petit Stenne qui s'en va porter au Bourget le *Paris-Journal* et le *Gaulois*. Il aura trente francs pour sa peine. Ce qu'il souffre en chemin, c'est Daudet qui vous le dira.

Cependant, le mobile breton porte autre chose que les journaux. On lui achète aussi, à l'état-major prussien, le secret d'une attaque projetée, c'est-à-dire la vie même des nôtres.

Le petit Stenne entend cela. Il est anéanti. Il ne savait pas ce qu'il en coûte pour miser à la galoche (qui est le bouchon, je vous devais cet éclaircissement).

Et il y a un vieux major bavarois qui le regarde parce qu'il pense à ses enfants restés au pays. Il est triste, ce vieil homme, et il murmure dans sa moustache blanche :

— Pas choli ! pas choli !

Ce n'est pas le petit Stenne qui n'est pas joli, bien au contraire, mais c'est ce qu'il fait.

Aussi le petit Stenne revient-il bien avec son argent qui le brûle. Et quand il entend le premier coup de canon de la bataille du Bourget, perdue d'avance, il se jette aux genoux de son père, qui l'écoute, refoule une larme, prend son fusil et va se faire tuer au lieu même où son petit a trahi.

Lisez et voyez où peut conduire la galoche.

IV

Il fait un froid noir. Les pentes du Mont-Valérien sont couvertes de neige. Voici un vieux couple qui monte le sentier, chacun son panier sous le bras.

Deux tournures ! je ne peindrais certes pas ce bonhomme et cette bonne femme après Daudet, qui avait ramassé ce jour-là le bon bout du crayon de Daumier.

Ce n'est pas comme l'histoire du petit Stenne, il n'y a rien ici que ces deux pauvres gens ridicules et souverainement touchants, le père et la mère, portant un friand morceau « au fils » caserné tout en haut de la forteresse.

Quand on tient une plume, on est sujet à ces jalousies enfantines. Je voudrais, au prix de mon plus long roman, et en donnant encore quelque retour, s'il le fallait, avoir écrit cette adorable page.

Celle-là est complète. En la lisant, on se dit : je n'y changerais rien.

Ce qui est le suprême éloge des naïfs.

Bravo ! Daudet, mon cher ami, que je ne vois jamais. Du reste, j'ai lu votre livre d'un bout à l'autre, en disant bravo ! malgré la dédicace.

Figurez-vous, lecteur, que ce jeune effronté avait écrit, sur la première feuille : « A mon cher ami Paul Féval, *dont j'ai bien envie de faire la connaissance.* »

Ce n'est pas mon métier que de critiquer les livres, mais je me dis tout de suite : toi, je vais te *couper !* comme parlent nos autres amis les Anglais.

Mais si vous saviez comme cette ironie est finement caressante !

Nous sommes tous très forts, je ne dis pas non ; mais écoutez : de pareils petits livres sont bien rares !

V

Ceci est le potager où l'on arrose les légumes du futur panthéon. Saluez ! vous êtes devant le café de Madrid où Courbet, ce gros homme, buvait sa bière en face de ce grand homme : Gambetta !

Justement, Daudet intitule sa monographie du café de Madrid : *Une champignonnière de grands hommes.*

Il y en a, il y en a ! C'est ici qu'il faut les voir, ces dictateurs de mardi-gras, qui auront forcément une demi-ligne dans l'histoire : Vallès, « le nez dans son absinthe », les pauvres lunettes de Vermorel, la frisotture de Paschal Grousset, les grands bras du photographe Carjat, projetant des poignées de mains jusqu'à l'autre rive du boulevard, — et le père Delescluze, qui, du moins, est mort debout, — et Tridon, et Raoul Rigault, et vingt autres !

Mais il y a un lion partout, même au Jardin des Plantes.

Le lion, c'est ici Gambetta.

« Ghâmmbetthâh ! » comme prononcent les vrais kabyles de Béziers.

« Derrière Gambetta, déjà célèbre dans les débits de prunes du boulevard Saint-Michel, venait Laurier, puis *mossieu* Floquet, puis Spuller, puis Lannes... »

Voyez-vous cette procession des maréchaux de la basoche?

Le lion « s'asseyait bruyamment, s'étalait sur la table, pérorait, frappait du poing, tirait la nappe à lui, crachait loin, et, après avoir parlé tout le temps, s'en allait sans avoir rien dit...

« Je me souviens qu'une fois j'avais amené un petit employé de la ville, garçon très froid, qui venait de débuter au *Charivari*, et signait Henri Rochefort. Gambetta le prit à sa droite, du côté de son bon œil... et le futur directeur des barricades emporta une magnifique migraine, qui coupa court à nos relations. Je l'ai bien regretté depuis. »

En quittant le café de Madrid, Daudet s'écria :

« Et dire que ce sont ces gens-là qui, depuis un an, mènent la France ! »

La France s'en aperçoit pardieu bien, la malheureuse.

VI

Est-ce tout? Non certes. J'ai trouvé sous je ne sais plus quel titre des croquis d'impressions et de paysages d'une touche inimitable. Il faudrait au moins citer *Rochefort et Rossignol*, une étude sévère, mais sans fiel, la *Guérite*, un apologue politique très finement posé; les *Palais d'été*, les *Paysans à Paris*, le *Naufrage* et *Un an de trouble*, composition d'une couleur indécise, d'une saveur singulière qui charme, mais qui inquiète comme un récit très difficile, entamé, devant le monde, par une femme aimée.

Il faudrait enfin blâmer quelque chose, pour la toilette de mon article.

Je blâmerai donc, et ma méchante humeur tombera sur une anecdote à effet qui a dû avoir grand succès : le *Siège de Berlin*. Ceci n'est pas du Daudet, car j'y trouve ce dont mon poète et mon conteur est exempt à un si cher degré : j'y trouve de la manière. Où l'aurait-il prise.

En somme, j'ai été enchanté et je le dis. Les *Lettres à un absent* «livre de la guerre» et «livre de la Commune» plairont même à ceux (et j'en sais beaucoup qui ont par-dessus la tête des livres de la Commune et des livres de la guerre.

C'est une actualité qui restera.

M. PAUL STAPFER, *le Temps* du 2 novembre 1882

...Il ne me semble pas que l'auteur ait jamais forcé la note, et ce qui l'aide à garder la mesure, c'est l'optimisme d'un tempérament heureux où le rire est toujours voisin des larmes. Le conte de l'*Enfant espion* demandait naturellement quelque chose d'attendri, dont le *Mateo Falcone* de Mérimée, chef-d'œuvre étonnant et unique, avait pu se passer à la rigueur. Le *Siège de Berlin*, la *Bataille du Père-Lachaise*, sont des récits gonflés d'une poignante émotion. Dans les *Mères*, l'auteur accomplit à merveille cette union du touchant et du risible, qui est un de ses charmes les plus vifs, et dans la *Pendule de Bougival*, pure fantaisie comique, il a montré que la note franchement gaie est aussi familière à son talent que les autres

---

M. JULES LEMAITRE, *Revue politique et littéraire* du 31 mars 1883

Je crois que personne n'a mieux parlé de l'année terrible que MM. Alphonse Daudet et Sully-Prudhomme, l'un dans ses petits tableaux d'historien pittoresque, l'autre dans ses méditations de poète philosophe. Mais M. Alphonse Daudet n'a pas besoin de remuer de si grandes douleurs pour nous induire en attendrissement.

M. ERNEST TISSOT, *le Semeur*, 1889

. . . . . .

1870, l'année de l'angoisse, survint. Et, de ce long siège qu'il vécut, bloqué à Paris, des heures de découragement et de suprême révolte de la France, M. Daudet fit un livre, un très beau livre, retiré, malheureusement, de la circulation. . . . .

D'aucuns trouveront que ce n'était pas un mal que d'anathématiser la Commune et les communards. On peut d'autant plus regretter que M. Daudet ait mis au pilori ce livre patriotique, qu'il est d'une éloquence de tribun et d'une envolée de poète. C'est peut-être ce que la guerre a inspiré à l'esprit français, de plus vécu, de moins rhétorique. On a constaté l'effroyable nullité de toute la littérature patriotique de notre dernière guerre. Or, il se trouve des esprits, comme Scherer, comme M. Renan, pour traiter le patriotisme de vieux préjugé à jeter par-dessus les moulins. Et, en réalité, M. Coppée lui-même, dans les vers qu'il adressait à l'empereur Frédéric III, montrait bien que le patriotisme faiblit. Mais cette sensation d'effort n'est pas dans

Lettres à un absent

VII

L'enfant Espion.

Il s'appelait Chêne, le petit Chêne. C'était un enfant chétif et pâle, qui pouvait avoir huit ans, peut-être dix; dans ces quartiers de Paris on ne sait jamais. Sa mère était morte en le mettant au monde; son père, un ancien soldat, était gardien de square. Dans le quartier autrefois, tous les vieux, toutes les mères d'enfants, tous les gamins qui venaient jouer dans les squares y chercher un peu de fraîcheur connaissaient Monsieur Chêne. Les marchandes, tranquilles de leurs, en avaient un peu sa tutelle, car malgré ses soixante ans, il avait le poignet solide et n'entendait pas la plaisanterie. Au fond un très bonhomme qui avait eu cet enfant bien tard d'une femme plus jeune que lui, et l'aimait doublement pour sa mère et pour lui-même. Quand la guerre arriva, qui fut bien content? C'était le petit Chêne. Ce siège était un grand bonheur pour les enfants. Comme tout ce qui est nouveau, tout ce qui fait du bruit. Et puis les écoles fermées, plus de frères! plus de maîtresses! des vacances, et la rue si intéressante. D'habitude quand il avait ses moments de récréation, il allait avec son père sur la square, mais maintenant il y avait plus moyen. On avait mis du pétrole sur la place, et le pauvre Chêne avait assez affaire à surveiller nuit et jour pour empêcher qu'on s'approche de son petit Chêne chéri bien heureux. Il courait tout le jour. Il accompagnait les gardes-nationaux du quartier qui allaient chercher les enfants avec la mitrailleuse. Il courait après ceux qui arrivaient de bonne mitrailleuse; car il y en avait de deux sortes, par exemple. Il y avait celle du 96me qui ne valait rien, mais qui avait cinquante-cinq coups à la minute, et puis il y en avait une magnifique, il regardait les soldats faire

REPRODUCTION D'UN FRAGMENT DE LA PREMIÈRE RÉDACTION
DES " LETTRES A UN ABSENT "

le livre de M. Daudet. On sent qu'il a vécu cette angoisse, et que c'est les mains brunes de poudre, dans le grand collet du volontaire, qu'il écrit, à la nuit tombante, ces mots où se reflète la tristesse d'un cœur qui souffre de voir souffrir la patrie. A ce point de profession, la *Césarine* de M. Richepin est semblable.

Ces lettres à un absent, dédiées à M. Paul Arène, sont comme un journal intime, daté de 1870. D'abord, les hideurs du siège de Paris, les heures de faim, les discours de brasseries, les trahisons d'enfants pauvres, les francs-tireurs en uniforme d'opérette; puis la reddition, la Commune, les Tuileries en feu, les Prussiens et, au printemps venu, la maison de Champrosay « au jardin plein de roses » saccagée par l'ennemi. Quelques pages sur l'assassinat du général Lecomte, portant l'épigraphe : « Écrites le 22 mars 1871, » sont de patriotisme d'âme bien rare, en ces années d'anémie.

L'ÉDITION ORIGINALE (1)

ALPHONSE DAUDET || LETTRES || A UN ABSENT || PARIS || 1870-1871 || PARIS || ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR || 47, PASSAGE CHOISEUL, 47 || 1871.

In-18 jésus imprimé par J. Claye. La couverture de couleur chamois porte la date de 1872. Faux-titre avec au verso la marque de l'imprimeur, titre et 204 pages comprenant le feuillet de dédicace à Paul Arène et le feuillet de table. Les exemplaires du premier tirage sont en papier fort teinté. Ceux qui portent sur la couverture la mention : Deuxième édition, sont tirés sur papier moins fort et presque blanc (2). Il n'a pas été imprimé d'exemplaires sur papier de luxe.

Les *Lettres à un Absent* publiées en 1871 chez Alphonse Lemerre n'ont jamais été rééditées. Sur les vingt-et-une lettres ou récits, relatifs à la Guerre et à la Commune, qui composent cet ouvrage, sept n'ont pas été réimprimés jusqu'à ce jour :

La Reddition.
Les Dictateurs.
Une Champignonnière de grands hommes.
Rochefort et Rossignol.
La Guérite.
Les Tricoteuses.
Un An de Trouble.

Neuf ont été incorporés dans la 2e édition des *Contes du Lundi* (Charpentier, 1876), avec de légères variantes.

(1) Voir au sujet de l'édition originale des *Lettres à un Absent*, la notice bibliographique des *Contes du Lundi*, p. 219 de cet ouvrage dans la présente édition.

(2) Cf. Essais de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet par Jules Brivois. Paris. L. Conquet, 1895.

Les Mères.
Les Avant-postes.
Les Paysans à Paris.
L'Enfant Espion.
La Défense de Tarascon.
Nos Pendules (La Pendule de Bougival).
Le Prussien de Bélisaire.
Le Siège de Berlin.
Paysage d'Insurrection.

Cinq figurent dans l'édition originale des *Souvenirs d'un Homme de Lettres* (Marpon et Flammarion, 1888).

Les Francs-Tireurs.
Le Jardin de la Rue des Rosiers.
Une Évasion. (Les Évadés de Paris.)
Les Palais d'Été.
Le Naufrage.

Un An de Trouble, publié dans *le Soir* du 23 septembre 1871, et inséré *in fine* dans *les Lettres à un Absent*, est de Mme Alphonse Daudet.

La plupart des *Lettres à un Absent* ont primitivement paru dans *le Soir*, édition de Versailles, en 1871.

Un anniversaire. — La manifestation du 22 mars 1871, récit inédit jusqu'à ce jour en librairie et joint à la présente édition figure dans le nº du *Soir*, du 23 mars 1872.

LES PETITS ROBINSONS DES CAVES

ou

LE SIÈGE DE PARIS

RACONTÉ PAR UNE PETITE FILLE DE HUIT ANS

LES PETITS ROBINSONS DES CAVES

ou

LE SIÈGE DE PARIS

RACONTÉ PAR UNE PETITE FILLE DE HUIT ANS

Je vous dirai d'abord que nous demeurons, papa, maman, mon petit frère et moi, dans une rue de Montrouge, tout près des fortifications.

Pendant le commencement du siège, nous n'étions pas trop malheureux, seulement un peu inquiets quand papa allait au rempart. Il n'y avait plus d'école depuis deux mois, et je restais toute la journée à la maison.

J'aidais maman pour le ménage et pour soigner mon petit frère, qui n'a que deux ans. Je veux dire la vérité ; aussi je vous avoue que j'étais bien contente de ne plus partir en classe tous les matins.

Ne croyez pas au moins que je sois paresseuse. Je fais mes devoirs de mon mieux, et j'apprends mes leçons comme il faut ; mais je ne suis jamais si bien que lorsque je travaille pour ma poupée, dans le petit coin de la fenêtre, près de la table à ouvrage de maman.

C'est elle qui taille et qui rabat les ourlets ; je ne suis pas encore assez adroite.

Ces premiers jours du siège me parurent donc un vrai temps de vacances. Il faisait assez beau ; mon petit frère riait d'entendre les clairons, et quand, au retour d'une promenade, nous voyions papa sur la petite place faire l'exercice avec sa compagnie, cela nous rendait tout à fait heureux.

Maman avait fait de très grandes provisions, un gros sac de pommes de terre, beaucoup de lard, tout plein de bonnes petites farines pour

Mimi, et de belles poires, des raisins que nous avions rapportés de la campagne et qui mûrissaient pendus au fond d'une armoire comme dans un fruitier. Elle avait pensé à tout.

Aussi, quand nous nous mettions à table, papa lui faisait toutes sortes de compliments. Avec cela, comme la vacherie était en face de la maison, Mimi avait tous les jours une petite tasse de lait pour sa soupe.

Nous entendions bien fort le canon, par exemple; mais je voyais nos parents si tranquilles, que cela me rassurait. Il n'y avait que Marie, notre bonne, qui disait tout le temps des « Ah! mon Dieu! » des « Ah! Seigneur! » dans sa cuisine, et pourtant c'était toujours elle qui entendait les coups la première, et, tout en ayant bien peur, on aurait dit qu'elle était contente tout de même.

Une nuit, voilà qu'en dormant je rêve qu'il tonne très fort et que maman me prend dans mon lit pour m'emporter dans sa chambre.

J'ouvre les yeux et je vois ma pauvre maman très pâle qui me disait : « Dors, n'aie pas peur. » Mais je sentais bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; tout en fermant les yeux à moitié, je m'aperçus que maman ne voulait pas se recoucher. Elle avait mis un grand livre devant la veilleuse pour que nous puissions dormir.

Tout à coup, — je n'oublierai jamais cela de ma vie, — j'entends un grand bruit dans la cour, et puis comme une cheminée qui tombe. Nous étions tous secoués, les carreaux tremblaient, et le livre qui cachait la lumière se trouva jeté au milieu de la chambre.

Papa se lève, et je les entends tous les deux qui vont ouvrir une fenêtre dans la pièce à côté. Ils parlaient très bas, très vite. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, et, pour passer ma peur, je regardais au plafond des ronds brillants qui tournaient.

Cela venait de la veilleuse... Je l'aime beaucoup, cette veilleuse ; une fois, à quatre ans, j'ai été bien malade, et, quand le temps me paraissait trop long, je m'amusais à voir un petit bateau plein de monde, un grand château avec beaucoup de fenêtres, et une vache, et un mouton.

Tout cela est dessiné sur la porcelaine, si gentiment, qu'on voit des lumières aux croisées, la lune dans le ciel, et une lanterne au bateau.

Mais voici qu'en pensant à la veilleuse et à ma rougeole, je me rendormis de bien bon cœur jusqu'au lendemain...

... Tout le monde était levé.

Maman se dépêchait à faire une malle, bien calme, comme toujours. Marie l'aidait en faisant des hélas! et pleurait sans larmes, comme je disais en voyant sa pauvre figure. Maman se mit à m'habiller : « Écoute, me dit-elle, tu vas être une petite fille bien raisonnable... Es-tu quelquefois descendue à la cave ? »

Oui, j'y étais allée une fois avec une de mes bonnes. Je n'avais jamais raconté cela à maman. En jouant, cette méchante fille avait éteint la lumière en criant : « Au rat! » et nous nous étions sauvées par un vieil escalier tout ébréché.

J'avais eu si peur que, depuis, je n'avais plus voulu y redescendre.

— « Papa va emporter vos deux petits lits et puis le nôtre... Il faut que nous demeurions dans la cave quelques jours! »

— « Pauvres petits, disait Marie, pauvres enfants! »

Cela me décida tout à fait de l'entendre se plaindre, pendant que maman avait l'air si résolu...

Toute la journée on s'occupa du déménagement.

D'abord ce fut un tapis qu'on descendit, car il faisait très froid, puis une grande glace, toutes nos affaires.

Quelquefois, papa montait ; il avait l'air très occupé, cherchait des outils, ôtait des murs ces chers portraits que j'aimais tant à regarder, et que, toute petite, j'avais toujours vus à la même place.

Je me sentais le cœur bien triste, pendant que maman rassemblait avec moi toutes les provisions ; Bébé jouait gaiement comme à l'ordinaire, s'amusait de tout, et de ce va-et-vient.

A la fin de la journée, les chambres étaient presque vides.

Nous étions prêts à descendre ; j'avais même serré tous les effets de ma poupée dans ma boîte à ouvrage, après l'avoir couverte chaudement ; car je me figurais qu'il ferait très froid dans cette cave.

Maman, qui avait fini tous ses préparatifs, allait souvent vers la croisée ; elle levait un coin du rideau et faisait semblant de regarder les cheminées en face ; mais je voyais bien qu'elle avait envie de pleurer, et que c'était pour nous cacher ses yeux.

Pauvre maman ! En voyant ses larmes, je sentais aussitôt les miennes monter et me faire le cœur gros...

A l'heure où papa rentrait ordinairement pour dîner, le voilà qui monte :

— « Allons! allons!... dépêchons-nous... »

Il enleva Mimi dans ses bras.

Maman était chargée de mille choses.

Je tenais la rampe et aussi un petit coin de sa robe, pensant malgré moi au rat et au vieil escalier ébréché.

Marie portait la lampe.

Nous poussons une grosse porte de bois fermée au cadenas, et nous voilà arrivés.

Papa avait rangé, dans un petit enfoncement de la cave, le bois, le vin, et comme cela était caché, il me sembla que nous avions une très jolie chambre. D'abord le tapis était bien étalé tout du long et me faisait plaisir à revoir avec ses grosses fleurs en bouquets et ses treillis verts, que je m'amusais à enjamber à petits pas de la même grandeur, pour m'occuper, quand je ne savais encore ni lire ni coudre.

Le grand lit, nos deux petits lits tout auprès, la chauffeuse de maman et un joli petit poêle où la soupe se tenait chaude en nous attendant, voilà tout ce que je vis en entrant.

Il y avait encore une belle glace dans le fond, et la table de la salle à manger avec une nappe toute blanche.

Par exemple, on ne voyait pas de fenêtre, parce que papa avait mis un grand matelas devant le soupirail. Mon petit frère battait des mains en se mettant à table dans sa grande chaise, comme il faisait tous les soirs en voyant la lampe et la soupe.

Papa et maman n'étaient pas trop tristes, et cela me rassurait... On entendait causer aussi dans les autres caves, car il paraît que tout le monde de la maison avait fait comme nous.

A peine nous étions couchés, mon petit frère Mimi et moi, voilà le tapage de l'autre nuit qui recommence avec la même secousse.

J'entendais comme des sifflements, et, de temps en temps, un grand coup dans la cour ; vraiment, c'était effrayant. Et puis l'on n'avait plus ce bon bruit de voitures et d'omnibus qui vous berce si bien quand on est chaudement dans son lit et qu'on pense à tous les gens qui rentrent chez eux pour dormir, tout entortillés de châles et de fourrures à cause du froid.

Je crois que je serais restée éveillée toute la nuit, si je n'avais vu papa lisant près de moi, et maman allant, venant, rangeant, nous installant le mieux possible.

D'habitude le matin, quand je m'éveille, les yeux encore fermés, j'écoute tout autour de moi.

Cela me fait plaisir d'entendre déjà du bruit dans la maison, Marie

qui ouvre les persiennes ou qui lave le petit couloir avec un bruit d'eau et de seaux. Ce qui m'amusait encore beaucoup, je parle quand nous étions là-haut, c'était un petit serin qui couchait dans ma chambre. Le soir on le couvrait d'une toile pour qu'il dormît tranquille, et, tant que les rideaux restaient fermés, il gazouillait tout doucement dans la cage.

Aussi, le premier matin où je me réveillai au fond de la cave, je fus bien surprise de ne plus l'entendre. « Nous avons oublié l'oiseau !... » Ce fut ma première parole avant même d'avoir ouvert les yeux.

« Bon ! disait maman, nous irons le chercher tantôt. » Mais moi, je songeais qu'il n'avait plus rien dans sa mangeoire, et cela me rendait si triste, que maman me permit de monter tout de suite. A cette heure-là, les bombes ne tombaient plus ; mais c'est égal ! je vous réponds que le cœur me battait en montant les escaliers. On ne peut rien se figurer de plus triste que notre maison ce matin-là.

Beaucoup de gens achevaient encore de déménager.

Pendant la nuit, une bombe avait troué le toit en face. Les ardoises, les cheminées étaient tombées dans une mansarde qu'on voyait tout ouverte avec des meubles brisés dedans.

Quand j'arrivai chez nous, l'oiseau chantait bien fort pour appeler son mouron et sa graine. Il avait renversé sa petite baignoire et un des bâtons, comme s'il avait eu très peur dans la cage au milieu de tout ce bruit.

Et moi aussi, j'avoue que j'avais un peu peur de me trouver toute seule dans ce grand appartement qui résonnait, et je me dépêchai de redescendre avec l'oiseau.

En venant de là-haut, la cave me parut noire et triste. Pourtant le soupirail était ouvert, puisque les bombes cessaient le matin.

C'était le jour de garde de papa ; il venait de partir et je vis bien que maman avait l'air inquiet. Mais pendant que la bonne était à la boucherie, nous avions le ménage à faire et notre bébé à habiller. Au bout de dix minutes, je ne pensais plus à mon ennui... Pauvre bébé !

Il était un peu grognon ; je crois qu'il trouvait la cave trop sombre. Quand il fut habillé, je me mis avec lui près du soupirail vitré qui nous donnait un peu de lumière.

On voyait de là quelques pavés de la cour, les souliers des gens qui passaient, et, en face, une autre petite fenêtre grillée comme la nôtre où j'aperçus un enfant, la petite fille d'une couturière qui demeurait

tout en haut de notre escalier, des gens bien pauvres, à qui maman donnait souvent un peu de viande depuis le siège. Bébé se plaisait là à cause du jour et des moineaux qui sautaient sur les pavés. J'installai sa grande chaise devant le soupirail et je me mis à aider maman.

Nous regardions ensemble les provisions, et maman prenait tout juste ce qu'il fallait, jusqu'au bois que nous coupions en toutes petites branchettes, parce qu'on voyait bien que ce serait plus long qu'on n'avait pensé.

Quelquefois, quand nous restions un peu tranquilles sans parler, nous entendions gratter tout doucement près des murs, et je sentais ma peur des souris qui me revenait.

Mais aussitôt que l'on faisait un peu de bruit, on les entendait partir avec de petits cris effarouchés.

Le premier jour seulement, j'y fis attention. Ensuite je n'y prenais plus garde. Un jour, un sac où il restait encore un peu de maïs, craqua tout à coup, et nous vîmes sauter une petite souris grise, qui disparut tout aussitôt : seulement, ses petites pattes enfarinées avaient fait des marques sur le tapis, et son chemin était tout marqué, si bien que papa trouva le petit trou où elle s'était sauvée, et le boucha dès le lendemain Ce fut bien heureux pour nos provisions.

C'était la grande préoccupation ; et chaque fois que papa revenait du rempart ou d'une course, nous trouvions dans son sac des pommes de terre, un peu de salade, quelquefois un petit poulet pour Mimi, mais c'était très rare, un pâté et même des gâteaux. Une fois il eut un petit lapin vivant, et je me rappelle ma joie quand on le mit sur le tapis. Il était tout gelé, tout saisi, pauvre bête!

On lui donna une petite cabane en planches dans cette seconde cave où nous mettions le bois et le charbon; mais c'était bien difficile de le nourrir, et on fut obligé de le tuer sans nous le dire. Nous aurions eu trop de peine.

Mimi l'aimait beaucoup, malgré son air sauvage, ses grandes oreilles toujours en défiance et ses griffes pointues comme celles d'un chat.

Quelquefois aussi papa nous apportait un peu de pain des marins, et on le faisait frire dans la poêle avec du sucre, comme des beignets.

Maman commençait à se tourmenter beaucoup pour mon petit frère. Il était pourtant bien gai ; mais ce qui nous attristait, c'était de voir notre petit voisin d'en face devenir tout pâle et tout triste.

Quand on le tenait devant le soupirail, il ne sautait plus en riant

et en nous regardant. Ses petits yeux n'avaient plus l'air de rien voir. On aurait dit qu'il se retirait de tout; cela nous serrait le cœur.

Jusqu'à ce moment-là, nous avions pu ouvrir tous les jours.

Passé midi, les bombes ne tombaient plus; mais, au bout de quelque temps, il fallut boucher tout à fait le soupirail et allumer la lampe toute la journée.

C'était bien triste, je vous assure, surtout pour notre pauvre mignon, qui croyait toujours que c'était l'heure de dormir et s'assoupissait dans nos bras. Il s'y habitua cependant petit à petit.

Nous nous installions toute la journée autour de notre grande table, où l'on mettait la lampe.

Papa lisait ses journaux et devenait tous les jours plus triste en les lisant. Quelquefois, il les chiffonnait vivement sans les finir. Maman avait fait un grand triage dans son linge. Nous avions déplié tous les draps, toutes les serviettes, et nous coupions des bandes, nous faisions de la charpie.

Mimi nous aidait de tout son cœur; mais souvent, au milieu de ce calme, il lui prenait une petite folie de gaieté, il faisait sauter en l'air de gros flocons de charpie, les entortillait dans ses petits doigts, m'en mettait dans les cheveux, et maman, avec beaucoup de patience, reprenait les effilures brin à brin, les lissait, bien heureuse de ce quart d'heure de joie, car maintenant nous ne voyions plus rien autour de nous que les quatre murs de notre cave, et comme les rues étaient couvertes de neige, et qu'il n'y avait ni chevaux ni voitures, nous n'entendions que les obus. Tout cela n'était rien encore; nous allions passer des jours bien plus terribles.

Un matin, notre chéri se réveilla avec la fièvre et un petit air si triste, que je ne pouvais pas le regarder sans avoir les larmes aux yeux. Cela dura deux jours, trois jours, et puis il prit une petite figure indifférente, comme le pauvre enfant que nous avions vu à la fenêtre d'en face.

Maman, elle, pensait que le mal venait surtout de cette vilaine nuit où nous étions obligés de vivre, et quelquefois, dans le tantôt, on se risquait à écarter un peu les couvertures qui bouchaient la fenêtre; mais à cette heure-là le jour était déjà sombre, tout jaune de neige et de brouillard.

Puis le lait devenait de plus en plus rare. C'est à peine si Marie en rapportait quelques gouttes au fond de sa tasse. Un jour même elle

revint tout en larmes ; elle n'avait pas pu en avoir, et vous pensez si nous étions désolés à la maison. Notre Mimi qui ne se nourrissait que de cela! Alors cette idée me vint dans ma peine, que, si j'y étais allée au lieu de la bonne, j'aurais tant supplié qu'on m'en aurait donné un peu, et cette idée me tourmentait tellement que je ne pouvais tenir en place. Maman était très occupée de Bébé.

J'allai tout doucement jusqu'à la porte et je me trouvai vite dans la rue. Il ne tombait rien à ce moment, et pourtant notre rue était si déserte, si triste, elle me semblait si large que je ne la reconnaissais plus. J'avais peine aussi à la reconnaître, cette vacherie que j'aimais tant parce qu'elle me faisait penser à la campagne, avec sa grande porte, le ruisseau au milieu, et toujours quelques poules qui picotaient entre les pavés ou dans la paille de l'étable. Maintenant il n'y avait plus de poules, plus de paille.

Rien qu'une pauvre vache qui se retournait chaque fois qu'elle entendait marcher, s'imaginant sans doute que c'était son foin qu'on venait enfin lui apporter.

Pour commencer, le laitier m'avait dit non! très durement, et voulait me renvoyer comme la bonne, mais je m'accrochai à ses habits, et le priai si bien, en lui parlant de Mimi et de ses gentillesses, qu'il finit par se laisser attendrir, et me remplit ma tasse. Vous pensez si j'étais fière en sortant de là.

Je n'avais pas fait deux pas dans la rue, voilà que j'entends crier : « Gare la bombe! » et presque aussitôt quelque chose qui passe dans l'air et m'arrive dessus en sifflant. Mon premier mouvement fut de me jeter par terre, comme papa nous avait bien recommandé de faire en pareil cas ; mais la peur de renverser ma tasse me retint ; je restai debout ; et, comme je suis encore très petite, l'obus, en éclatant près de moi, passa par-dessus ma tête sans me faire de mal, et, chose encore plus heureuse, sans toucher au bol de lait, ce qui nous permit de faire à Bébé une bonne petite soupe qu'il mangea avec plaisir.

C'est plus tard que j'ai raconté ça à maman ; au moment même elle aurait été trop saisie ; et je me rappelle que, tout en me grondant, elle ne pouvait s'empêcher de m'embrasser bien fort.

Un autre petit prisonnier, bien triste aussi dans cette nuit perpétuelle où nous vivions, c'était mon oiseau. Il n'avait pas pu s'y habituer.

Comme il ne faisait jamais jour, et que c'était le soleil qu'il attendait toujours pour commencer sa petite vie d'oiseau, tout en chansons,

il avait désappris ses airs, mettait sa tête sous l'aile, continuellement, comme pour dormir.

Enfin, un matin je le trouvai au fond de la cage, ses deux petites pattes en l'air. Il était mort. Cela me sembla si triste, si triste de voir qu'on pouvait mourir faute d'air dans cette vilaine cave, que je ne voulus pas que maman s'en aperçût, mon petit Mimi non plus.

Je donnai l'oiseau à Marie, qui l'emporta dans la poche de son tablier et je gardai seulement deux petites plumes jaunes, bien brillantes, qu'il aimait tant à lustrer au soleil, là-haut, devant la croisée de ma chambre. Je remis sur la cage le foulard qui la couvrait ordinairement, et maman était si préoccupée de nous tous, et surtout de Mimi, si tranquille pour l'oiseau dont j'avais seule le soin, qu'elle ne s'aperçut pas qu'il nous manquait cette toute petite vie.

Notre Mimi allait mieux, mais toujours pâle. Il faisait froid, froid, et quand papa était aux remparts, je grelottais en pensant à lui, au vent, à son fusil qui devait lui faire froid aux mains malgré ses gros gants, à cette neige où il pouvait glisser et que nous voyions, quand le soupirail était un peu découvert, toute blanche dans la cour, avec des masses de petits oiseaux qui sautaient dessus en criant.

C'est à ce moment qu'on nous apporta le vilain pain noir plein de paille. Là, maman sentit partir tout son courage. Pensez donc, du pain! nous allions manquer de cela aussi. Papa disait :

« Patientons encore un peu, et tout finira bien. »

Il pensait qu'en supportant tous ces ennuis courageusement, on arriverait à battre et à renvoyer ces vilains Prussiens...

C'est bien singulier ; mais depuis que nous étions dans cette maudite cave, je ne pensais plus du tout à ma poupée. Je l'avais cachée dans son lit, toutes ses petites affaires pliées à côté d'elle ; mais je n'avais plus de plaisir à m'en occuper.

En n'entendant parler que de souffrances, je ne songeais plus qu'à tout ce qui pouvait souffrir, et lui disais quelquefois :

« Vois-tu, toi, tu es bien tranquille, tu n'as besoin de rien. Ce qu'il te faut pour être heureuse, c'est un petit chapeau de taffetas, un manchon doublé de rose, un petit jupon à dentelles. Tu as tout cela, et quand nous ne serons plus tristes, quand Mimi sera guéri et que le beau temps reviendra, je te ferai encore de belles toilettes, mais maintenant je n'y ai pas le cœur. Vois ta petite maman, on ne la frise plus, elle. Elle n'a plus de velours dans les cheveux, et met tous les jours sa

robe de classe. Elle ne saurait même jamais que c'est dimanche, si elle ne lisait pas sa messe dans un petit coin de la cave. »

Le fait est qu'avec cette nuit continuelle, on finissait par perdre le fil des jours, des heures, et, pour s'y reconnaître, il fallait être constamment après la pendule ou le calendrier. Oh! la belle lumière du jour, il faut en être privé pour savoir tout ce qu'elle vaut. C'est moi qui le regrettais, notre petit chez nous si clair!

Dès le matin, sept heures, les rideaux commençaient à blanchir. J'entendais papa se lever, maman aussi. On marchait dans la cour, et, étant toute petite, je me figurais que c'était le jour qui entrait ainsi peu à peu.

Puis c'était l'heure de la classe. Là aussi il y en avait de la lumière. Vers midi, le banc où je travaillais était plein de soleil. Il fallait fermer un volet; mais le soleil entrait tout de même par le trou de l'espagnolette. Des petits rayons dansaient partout. Il faisait chaud, chaud. Alors on m'appelait pour aller déjeuner.

Quel bonheur! Je sortais.

La rue était pleine d'ouvriers qui déjeunaient assis aux portes, sur les trottoirs. J'avais envie de leur crier : « Bon appétit ; j'y vais aussi. » Et ma faim se doublait, de penser que tout le monde déjeunait à la même heure... Ensuite, le soir, je revenais à la maison.

Le jour tombait. Maman était devant sa table, près de la fenêtre ; et comme on ne pouvait plus lire, ni coudre, elle nous appelait, nous amusait ensemble avec des histoires, des chansons, Mimi sur ses genoux, moi dans sa robe.

Cela durait jusqu'au moment où l'on apportait la lampe.

Oh! la bonne petite lampe, comme la chambre me paraissait belle, surtout maintenant que, dans mon souvenir, je la comparais avec cet horrible trou noir où nous étions obligés de vivre.

Notre chère maman faisait tout ce qu'elle pouvait pour nous égayer ; et pourtant elle était souvent très tourmentée, elle aussi.

Nos provisions diminuaient tous les jours. On ne donnait presque plus rien aux boucheries ; et quand Marie revenait, après trois heures d'attente, elle levait, d'un air désolé, le couvercle de son grand panier :

— Voyez, madame, si ça ne fait pas pitié. Un petit paquet de riz, une tablette de chocolat, si peu de viande, et c'est tout.

Encore il fallait quelquefois laisser passer l'heure des bombes ; et si papa n'avait pas couru des journées entières dans tous les coins

de Paris pour trouver quelques ressources, je ne sais pas ce que nous serions devenus.

Une fois il apporta un morceau d'antilope, et ça me fit beaucoup de peine de manger d'une aussi jolie bête.

Marie avait encore inventé un petit piège à moineaux qu'elle mettait à l'entrée de la cour. Comme il neigeait, et que les pauvres petits ne trouvaient rien du tout à picoter, on en prenait beaucoup ; par exemple j'inventais toujours de bons prétextes pour ne pas y toucher ; c'en était trop.

Une fois par semaine, on s'arrangeait tant bien que mal pour faire un petit pot-au-feu. C'était une occupation, un événement.

Tout le monde le surveillait. Le morceau de viande était si mince, la marmite si petite, que cela paraissait très précieux.

Maman arrangeait le thym, le céleri avec autant de soin qu'un bouquet de fête. Dans les commencements, cela me faisait beaucoup rire de voir les jolies petites mains de maman, si actives au piano et à la broderie, s'occuper de tous ces détails ; mais quand je trouvais la soupe bien bonne, que Mimi en redemandait tout de suite à la dernière cuillerée, je comprenais pourquoi maman prenait toute cette peine.

Du reste, je l'aidais de tout mon cœur, et papa disait souvent en riant qu'à cause du siège je deviendrais vite une bonne petite femme de ménage.

Les jours de ce fameux pot-au-feu, au moment de servir, on faisait signe à la pauvre femme qui demeurait dans la cave en face, et elle prenait sa part de notre régal ; maman lui emplissait un grand bol pour son pauvre petit, qui était toujours malade.

— Et l'enfant, il ne va pas mieux ?

— Oh ! non, pas encore.

Et elle était si triste, si découragée, appuyée contre la porte, son bol à la main, que, chaque fois, j'en avais le cœur gros. Et puis, elle racontait des choses si pénibles. Il paraît que, dans le commencement, son mari allait sous les bombes chercher des pommes de terre dans les champs abandonnés.

C'était difficile à arracher, parce que la terre se trouvait très dure, et les légumes tout gelés. C'est égal ! Ils s'étaient nourris pendant quelque temps avec cela, le tout petit aussi ; mais depuis longtemps, même cette ressource-là leur manquait. Maman la grondait. « Il faut venir plus souvent. » Moi, j'aurais voulu avoir quelque chose à lui donner ; et

il faut croire que c'était aussi l'idée de Mimi, car un jour qu'elle pleurait en nous parlant, il lui tendit une petite Folie avec laquelle il jouait, et se mit à la faire danser devant elle comme pour la consoler.

Un jour, cette pauvre femme arriva en sanglotant. Maman alla vite vers elle, et quoique la porte de la cave fût presque fermée, j'entendis que l'enfant était mort. Maman lui parlait doucement, essayait de la consoler; mais la malheureuse était tout à fait désespérée.

« Pensez donc, madame, il n'avait pas encore un an. Nous l'avons eu là tout un an près de nous, si gai, si bon. Nous l'avons tant aimé... Et il est parti sans pouvoir dire seulement : Maman! Il nous connaissait bien, c'est vrai; mais j'aurais voulu qu'il me parle, avant de s'en aller pour toujours. »

Je pleurais bien fort en entendant cela, et maman aussi revint avec les yeux bien rouges.

Le lendemain de ce triste jour, nous fûmes tout surpris de ne plus entendre le canon. On put ouvrir le soupirail, et laisser passer un peu de soleil et d'air.

En même temps, il y avait du mouvement dans les rues; on sortait, on allait voir. C'était bien vrai, il ne tombait plus de bombes. Nous pouvions remonter chez nous.

Quel bonheur! Je me souviendrai toute ma vie de ma joie de ce jour-là, mon activité à aider mon impatience.

En entrant dans nos chambres, il me sembla que nous revenions d'un long voyage, où nous avions couru des dangers de toutes sortes.

On alluma un grand feu clair dans la cheminée ; mon cher petit frère se roulait sur le tapis, et comme il avait déjà de petites couleurs roses, je me disais : c'est le jour qui le guérit.

A chaque instant je venais l'embrasser, quelquefois si fort, qu'il me regardait tout saisi.

J'avais remonté la cage à son ancienne place, la mangeoire vide, le petit verre aussi, et le grand foulard noué sur tout cela; c'était bien triste.

Mais, auprès de ce que j'avais entendu la veille, au milieu de tant de larmes, est-ce que je pouvais penser encore à ce petit chagrin?...

Au bout de deux jours, nous avions recommencé notre heureuse vie d'autrefois; mais ce qui m'étonnait, au milieu de notre joie, c'était de voir papa très triste.

Un dimanche surtout, ce cher père, si actif, toujours occupé ou

lisant, resta l'après-midi accoudé à la cheminée, regardant le feu, la figure sombre et les sourcils froncés.

Maman allait, venait, marchait tout doucement autour de lui, et, de temps en temps, lui parlait bien bas, avec tant d'affection.

Des régiments sans trompettes, sans tambours passaient, à toutes minutes, sous nos fenêtres. Mimi et moi nous causions, nous dansions de voir tout ce mouvement, tant de monde dehors.

Mais maman nous fit signe que c'était trop de bruit à côté de ce pauvre père qui était si triste. Il paraît que cela lui faisait une grande peine, la manière dont la guerre finissait.

Pourquoi ? J'étais trop petite pour le comprendre, et Mimi encore plus que moi ; mais c'est égal, une fois avertis, nous nous mîmes à jouer bien tranquillement dans un coin.

Et cela me rappelle un autre jour où papa apprit qu'un de ses amis, qu'il aimait beaucoup, venait de mourir bien loin, bien loin.

Personne à la maison ne l'avait connu, cet ami ; mais ce jour-là aussi, en voyant le chagrin de mon père, maman avait cette même figure bonne et compatissante, et nous recommandait de jouer tout doucement pour ne pas déranger ce grand chagrin que nous ne pouvions pas comprendre...

L'ÉDITION ORIGINALE

LES PETITS || ROBINSONS DES CAVES || OU || LE SIÈGE DE PARIS || RACONTÉ PAR UNE PETITE FILLE DE HUIT ANS || PAR || ALPHONSE DAUDET. || ILLUSTRATIONS DE BERTALL || PARIS || LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL || 61, RUE LAFAYETTE, 61.

Un vol. in-4, imprimé en gros caractères, s. d. (1871), 35 pages y compris le faux-titre, portant au verso une grande vignette frontispice, et le titre, avec, au verso, le nom et l'adresse de l'imprimeur Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette. Illustrations dans le texte. Cartonnage d'éditeur, couverture grise imprimée en rose et en noir reproduisant la vignette de la page 14.

Cet ouvrage pour la jeunesse, inspiré par certains épisodes du Siège, a pour auteur M^me^ Alphonse Daudet.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — LE SIÈGE DE PARIS

I. La Reddition 1
II. Les Mères 6
III. Les Avant-postes. (*Aux Avant-postes*) 12
IV. Les Dictateurs 20
V. Les Francs-tireurs 24
VI. Les Paysans à Paris 29
VII. Les Palais d'été 33
VIII. L'Enfant Espion 39
IX. La Défense de Tarascon 47
X. Nos Pendules. (*La Pendule de Bougival*) 54
XI. Le Prussien de Bélisaire 61
XII. Le Siège de Berlin 66

SECONDE PARTIE. — LA COMMUNE

I. Paysage d'insurrection 75
II. Le Jardin de la rue des Rosiers 80
III. Les Évadés de Paris. (*Une Évasion*) 84
IV. Une champignonnière de grands hommes 90
V. Rochefort et Rossignol 95
VI. La Guérite 100
VII. Les Tricoteuses 105
VIII. Le Naufrage 110
Un An de Trouble 116

INÉDIT :

Un Anniversaire. — La Manifestation du 22 mars 1871 127

AUTOUR DES " LETTRES A UN ABSENT "

Les Notes 135
Le Manuscrit 155
La Critique 156
L'Édition originale 162

LES PETITS ROBINSONS DES CAVES 165
L'Édition originale 181

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LETTRES DE MON MOULIN

* 1872 *

III

LETTRES À UN ABSENT

LIBRAIRIE DE FRANCE

PARIS

N·S 124 E.3

DE
L
F
IN OFFICINA
SANCTANDREANA